

LES DEUX
REINES



VOLUME I

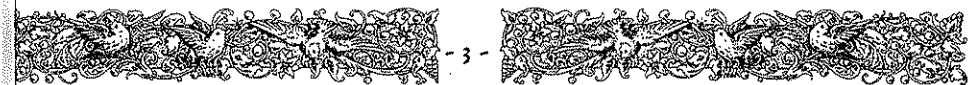


LES DEUX REINES

VOLUME I



Editions du Matagot





« J'AY VEU PLUSIEURS PERSONNES S'ESTONNER, MESME LA
REYNE MÈRE, QU'UNE SI TENDRE PRINCESSE, ET SI DÉLICATE
QU'ELLE ESTOIT ET AVOIT ESTÉ TOUTE SA VIE, FÛT ANSI
HABITUÉE AUX INCOMMODITEZ DE LA GUERRE. MAIS AUSSI
QU'EST LA CHOSE QUE L'ON N'ENDURE ET QUE L'ON NE
FACE POUR RÉGNER ABSOLUMENT, ET DE SE VANGER DE SON
PEUPLE REBELLE, ET LE RANGER À SON OBÉISSANCE »

PIERRE DE BOURDEILLE, ABBÉ DE BRANTÔME,
À PROPOS DE MARY STUART

AUTEURS

JOSELIN MONEYRON ET SANDIE LEVENT

ILLUSTRATEURS

SANDIE LEVENT (COUVERTURE ET DESSINS INTÉRIEURS)

ROLLAND BARTHÉLÉMY (COUVERTURE DU COFFRET)



PRÉFACE

La veille des premières guerres de religion, Mary Stuart fut sacrée reine de France, d'Écosse et d'Angleterre. Si la couronne d'Angleterre, malgré des arguments dynastiques très solides, ne fut jamais pour elle que la chimère politique qui devait la mener à l'échafaud, en revanche, le pouvoir qu'elle exerça en France, puis en Écosse, fut bien réel. Non dépourvu d'embûches, d'échecs ni de tragédies, mais bien réel.

Cette reine franco-écossaise n'est pas une bizarrerie dans son époque. Il existait entre les aristocraties française et écossaise des rapports étroits au XVI^e siècle. Charles IX était protégé de ses propres sujets par des gardes écossais ; des troupes françaises combattirent en Écosse ; la fondation de la France Antarctique, ambitieuse tentative de colonisation du Brésil par la couronne de France, fut en fait entreprise par des aventuriers français et écossais.

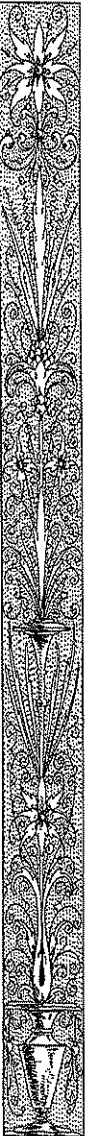
Au XVI^e siècle, l'Écosse reste un territoire sauvage, à peine médiéval, demeuré profondément celtique. Pourtant, ce royaume perdu au nord de l'Europe est un enjeu stratégique essentiel dans l'équilibre des grandes puissances de la Renaissance. Dans le bras de fer séculaire qui oppose la France et l'Angleterre depuis la période féodale, le contrôle de l'Écosse représente un atout essentiel. Dans le conflit entre catholicisme et réforme, l'Écosse est une terre

où la radicalité de la contestation religieuse peut porter un coup très violent à l'église romaine. Toutes ces raisons, dynastiques, politiques et religieuses, légitiment le voyage en Écosse d'aventuriers français. Ils furent d'ailleurs nombreux ; Brantôme et le maréchal Strozzi ne furent pas les moindres...

C'est ce royaume historique que Sandie Levent et Josselin Moneyron vous invitent à investir de façon ludique. À l'attention du MJ et des joueurs, ils livrent une synthèse historique très complète de la première partie du règne des Deux reines, Mary d'Écosse et Elizabeth d'Angleterre. Ils tracent un panorama historique, religieux, culturel et social qui permet de s'immerger dans l'Écosse du XVI^e siècle, et proposent plusieurs scénarios qui nous plongent directement dans les grandes crises du règne de Marie Stuart. Le choix de l'Écosse, en fait, est extrêmement séduisant : riche en intrigues d'une grande violence, imprégné d'un certain romantisme littéraire et cinématographique, théâtre de la rencontre fascinante entre celtitude archaïque et civilisation de la Renaissance.

Une façon radicale de renouveler l'expérience de jeu de *Te Deum pour un massacre*, sans jamais s'écarter de sa ligne historique. Alors ? Qu'attendent vos PJ pour embarquer ?

J-Ph. Jaworski



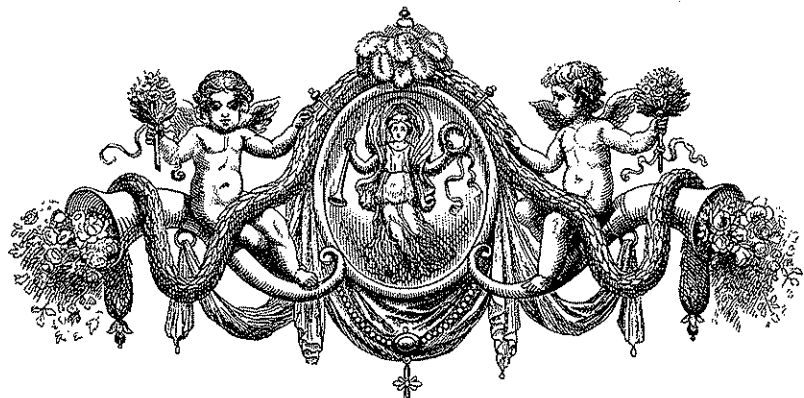


TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I LA SOCIÉTÉ ÉCOSSAISE

Chapitre 1 : Les Français en Ecosse ..13	
I. De la France à l'Ecosse	14
1. La traversée	14
2. Débarquer en Ecosse	14
3. Changer son argent	14
4. La barrière de la langue	15
II. L'Ecosse aux yeux des étrangers.....	15
1. Lieux Communs sur l'Ecosse.....	15
2. Les Relations franco-écossaises en 1561	17
III. Généralités sur le Pays	17
1. Géographie.....	17
2. Importance géopolitique.....	18
3. Système de gouvernement.....	18
4. Conditions de vie	19
5. Le Système des clans	19
Chapitre 2 : Edimbourg.....	21
Bourgs royaux et bourgs de baronnie.....	21
I. Topographie générale de la ville.....	22
1. Arriver à Edimbourg depuis la mer	22

2. High Street	24
3. Southgait.....	24
4. Lawnmarket.....	25
5. Grassmarket.....	27
6. Etat général de la ville et conditions de vie	27
7. La garde	28
II. Le Gouvernement d'Edimbourg	29
1. Conseil municipal et luttes d'influence	29
2. Le prévôt	29
3. Les grandes familles d'Edimbourg	30
4. Bâtiments administratifs.....	31
III. Les religions à Edimbourg	32
Bâtiments religieux	32
Chapitre 3 : La cour écossaise.....	34
La maisonnée royale	34
I. Le pouvoir et la cour	35
1. La noblesse d'Ecosse.....	35
2. Gagner du pouvoir.....	35
II. Les proches de la reine.....	36
Les quatre Mary.....	36
III. Les plaisirs de la cour	38
1. La chasse.....	38

2. Jouer et parier	39
3. Le masque	39
4. Chanter et danser.....	39
IV. Le palais d'Holyrood et Canongate. 40	

Chapitre 4 : La religion en Ecosse ...	41
I. La Kirk, Eglise Ecosse Réformée..	41
1. La Discipline	42
2. Le peuple écossais face à la Réforme	42
3. La persécution des catholiques	44
II. Superstition et croyances locales.....	44
1. Les présages	44
2. Les fées	44
3. Les sorcières.....	45
III. Les fêtes traditionnelles écossaises	47
1. Hallowe'en et le Nouvel An	47
2. Beltane.....	48
3. Noël.....	48
4. Le Nouvel An	48
5. Robin Hood's Day	48

Chapitre 5 : L'armée écossaise.....	50
Le Bloodfeud	50
I. La composition de l'armée	51
1. L'artillerie.....	51
2. La cavalerie.....	51
3. L'infanterie	51
II. Les places-fortes	52
1. Le château d'Edimbourg.....	52
2. Dunbar	52
3. Stirling	52

Chapitre 6 : Les Borders.....	53
Administration des Borders	53
1. Le Warden de la Marche	53
2. Guerres de clans.....	54
3. Les Reivers	54
4. La loi des Borders	55
5. Le Territoire Contesté	55
6. Les grandes familles des Borders	56

Chapitre 7 : Les Highlands	57
I. Highlands et Lowlands.....	57
1. Les Highlands vus par les Lowlanders.....	58

2. Les Highlanders vus par eux-mêmes.....	58
3. Intégration politique des Highlands.....	59
II. Les grandes familles de Highlands.....	59
1. Les Campbell	59
2. Les Gordon	60
III. Vie quotidienne dans les Highlands	60
1. La maison et l'habit traditionnels	61
2. L'agriculture	62
3. La nourriture.....	62
4. Les passe-temps.....	62
IV. Guerroyer dans les Highlands	63
1. Caterans et Galloglass	63
2. Méthode de combat.....	64
3. Tenue de combat.....	64

Chapitre 8 : Quelques prénoms..... 66

Synopsis de scénarios

Soir de branle.....	31
Les conjurés	49
Crimes et châtements	56

Fiches types

Milicien	28
Courtisan	36
Dame de compagnie.....	37
Sorcier / sorcière.....	46
Reiver	55
Highlander.....	61
Cateran / Galloglass	64

Divers

Carte de l'Ecosse.....	12
Plan d'Edimbourg	26
Le prévôt d'Edimbourg	30
Nouvelle Grâce : Le Mauvais Œil.....	47
Les armes du Highlander.....	65



PARTIE 2 HISTORIQUE

Chapitre 1 : La situation politique et religieuse à l'accession d'Elizabeth . 69

- I. Le règne tumultueux d'Henry VIII... 69
- II. Bruit et fureur au royaume d'Écosse 70
- III. La régence de Somers et la Réforme Edwardienne 71
- IV. L'Écosse aux mains des Guise 72
- V. Le règne de « Bloody Mary » 72

Chapitre 2 : La Réforme des Îles Britanniques 73

- I. Les mesures d'urgence 75
- II. Le couronnement 77
- III. Le premier parlement 79
- IV. La révolte des lords écossais 80
- V. La réaction de la France 81
- VI. L'intervention anglaise 84
- VII. Le traité d'Edimbourg et la création de la Kirk 86

Chapitre 3 : Le retour mouvementé de la reine d'Écosse 88

- I. La veuve courtisée 88
- II. L'influence de James Stuart 90
- III. La querelle du sauf-conduit 92
- IV. L'accueil hostile de John Knox 94
- V. La première crise de la succession anglaise 97
- VI. Le désastre de la campagne du Havre 99
- VII. La chute du clan Gordon 102

Chapitre 4 :

- La Crise des Mariages 105
- I. Le deuxième parlement d'Elizabeth .. 105
- II. Le deuxième parlement de Mary 107
- III. Les négociations de mariage de Mary Stuart 108
- IV. Le mariage fatal avec Henry Darnley 110
- V. La guerre de la « Course-Poursuite » 113

Chapitre 5 : La Saison des Meurtres. 116

- I. L'assassinat de David Rizzio 116
- II. La fuite vers Dunbar 119
- III. La naissance de James Stuart 123
- IV. La campagne du Comte de Bothwell 126
- V. L'assassinat de Henry Darnley 128

Chapitre 6 : La Chute annoncée de Mary Stuart 131

- I. Le procès pastiche de Bothwell 131
- II. La chute de Marie, reine d'Écosse.. 133
- III. Mary à Lochleven 138
- IV. La régence de Moray 140
- V. L'évasion de Lochleven 141
- VI. L'ultime défaite et la fuite vers L'Angleterre 144

- Chronologie 146
- Protagonistes 149
- Bibliographie 152

PARTIE 3 SCÉNARIOS

Scénario 1 :

- Le Roy est mort, vive le Roy ! 157
- I. Mariage Franco-Écossais 157
- II. Le peuple de la nuit 161
- III. L'assassinat 163
- Personnages non joueurs 168

Scénario 2 :

- Wyld Wykked Heland Men 173
- Résumé de la situation 173
- Prologue : L'entrevue avec Maitland... 173
- I. Bienvenus dans les Highlands 174
- II. Un Comte très demandé 176
- III. L'enquête 177
- IIIbis. Enquêteur hors les murs 179
- Personnages non joueurs 183

Scénario 3 : Un Œil de trop 189

- I. Un bon départ 189
- II. La bataille de Langside 191
- III. La fuite 197
- Personnages non joueurs 201



PREMIÈRE PARTIE LA SOCIÉTÉ ÉCOSSAISE AU XVI^E SIÈCLE



Editions du Matagot



« C'EST GRANDE MERVEILLE DE VOIR UNE TELLE
CHOSE EN ECOSSE, ALORS QU'ON DIT PARTOUT
QUE C'EST LE CUL DU MONDE. »

Pourquoi quitter la France ? La question est légitime. Si les PJ français quittent leur pays natal et traversent la Manche à destination de l'Ecosse, c'est très rarement pour des raisons touristiques.

Le plus logique, peut-être, est la raison diplomatique. Les PJ font partie de la suite d'un diplomate venu présenter ses hommages au nom d'une personnalité importante. Cela peut être à l'occasion d'un mariage, ou pour une naissance, un baptême... Le diplomate peut venir porter la parole du roi de France, ou bien celle des Guises... Les deux pays ont pendant longtemps été très proches, et les Français ont beaucoup de mal à renoncer à leur influence.

Les PJ peuvent aussi venir pour des raisons commerciales ou professionnel-

les. Car la cour écossaise accueille de nombreux étrangers qui ont beaucoup de mal à s'accommoder du niveau de vie des autochtones. On fait donc venir des vêtements et de la nourriture du continent, mais aussi des médecins, des tailleurs ou des musiciens... La cour est une enclave, à l'intérieur de laquelle les étrangers, paniqués par les rumeurs qui courent sur le pays (rumeurs confirmées par les manières de certains nobles au caractère rugueux) s'inquiètent de la horde de fripouilles qui guette au dehors.

Mais lors des grandes expéditions, les galères n'accueillent pas que des nobles ou des artisans. Il y a aussi des soldats, des serviteurs, et les cales sont pleines d'animaux, en particulier des chevaux, dont il faut bien que quelques paysans s'occupent.



Les raisons sont donc multiples, mais le plus simple pour pouvoir jouer les scénarios et synopsis du supplément est de faire venir les PJ en même temps que Mary Stuart, à bord de l'une des galères royales (quitte à faire le voyage à fond de cale, avec les bêtes).

I. DE LA FRANCE À L'ÉCOSSE

I. LA TRAVERSÉE

Il n'y a pas beaucoup à franchir pour arriver en vue des côtes anglaises, mais il reste à les longer sur quelques centaines de kilomètres avant d'atteindre le royaume du Nord.

Or si le plus souvent, tout se passe bien, cela peut aussi aller très mal : la mer du Nord sait parfois jouer de mauvais tours. Certaines tempêtes sont très violentes, et d'autant plus dangereuses que la mer est pleine d'îles, de presqu'îles et autres fjords où il est facile de s'échouer. En 1559, les renforts, envoyés par la France pour aider les troupes de Marie de Guise assiégées à Leith, sont emportés par de violents vents contraires jusque sur les côtes du Danemark, non sans avoir perdu plusieurs navires dans la confusion.

Le plus probable, cependant, sera de s'échouer en Angleterre, auquel cas le seigneur de la région essaiera certainement de venir piller le contenu des bateaux en vertu du droit d'épave.

Si le navire est marchand et trop petit, le risque le plus important sera d'être attaqué par des pirates, qui pullulent dans la région puisque la couronne anglaise les tolère (les corsaires sont plus qu'enclins à servir leur

souveraine si ce travail de sape légitime leur flibuste aux yeux des autorités locales).

Mais malgré tous ces risques, il faut bien avouer que le plus souvent, tout se passe à merveille. Les navires modernes, tels que ceux qu'emploie la marine marchande flamande, n'ont rien à craindre ni des pirates, ni du mauvais temps.

2. DÉBARQUER EN ÉCOSSE

Les trois principaux ports du royaume sont Dunbar, Dumbarton et Leith, mais ce dernier, parce qu'il est le port d'Edimbourg, est celui que les PJ ont le plus de chances de voir, s'ils débarquent dans la suite d'un ambassadeur ou pour proposer leurs services à la cour.

Le bateau s'introduit dans le Firth o'forth, sous la menace relative de quelques canons, et va mouiller contre le long dock.

Les personnalités sont accueillies par les grands marchands de la ville, qui leur offriront l'hospitalité en attendant de pouvoir partir vers Edimbourg. Il n'y a pas de carosse d'aucune sorte, et il faut faire le chemin à cheval. Highstreet, la rue principale d'Edimbourg, est la seule voie pavée du pays.

3. CHANGER SON ARGENT

L'argent français est souvent accepté, mais pas toujours. Dans les lieux les plus pauvres ou les plus reculés, il faudra utiliser de l'argent écossais ou se voir refuser le service demandé.

La monnaie de base est la livre Scot, mais la valeur utilisée pour calculer la richesse est le merk. La monnaie est en constante dévaluation pendant la période qui nous intéresse et les valeurs données sont une



moyenne autour de laquelle tourne le taux de change, aux environs de 1565.

LES DIFFÉRENTES PIÈCES :

1 livre = 20 shilling (s.)
1 shilling = 12 pence (d.)

LE TAUX DE CHANGE :

1 écu = £2. 2s.
1 livre tournois = 10 shillings
2 sols = 1 shillings
2 deniers = 1 pence

Un changeur assermenté (dans le port d'arrivée) demandera une commission, mais de petits commerçants traînent sur les quais et montent sur le pont des bateaux amarrés pour échanger de l'argent à un taux préférentiel. Ils l'utilisent ensuite pour commercer avec les marchands étrangers sans autorisation (le commerce international étant réservé aux guildes marchandes des bourgs royaux). C'est l'occasion d'économiser quelques sols, mais si la guilde la plus proche l'apprend, les PJ pourraient se trouver embarqués dans une affaire plus grave qu'il n'y paraît, car les lois des villes ont pour but de protéger les privilèges des bourgeois et sont donc très dures contre ceux qui les violent.

4. LA BARRIÈRE DE LA LANGUE

Trois langues sont parlées sur l'île : l'anglais, le scot et le gaélique. Un personnage des Highlands ne parle que le gaélique et peut-être un tout petit peu de scot. Un personnage des Lowlands a des chances de parler un peu de gaélique en plus du scot. Un personnage anglais parle sûrement un peu scot aussi.

Les étrangers à l'île, eux, n'ont aucune chance de parler le gaélique avant d'avoir

passé du temps dans les Highlands. Ils peuvent par contre connaître un peu d'anglais ou un peu de scot. Comme ce sont deux langues très proches, s'ils ont plus d'un point dans l'une des deux, ils ont automatiquement un point dans l'autre.

La plupart des membres de la cour et des grands marchands parlent au moins un peu de français, mais dès qu'on s'éloigne des centres, c'est une autre histoire. Dans le sud du pays, on parlera plus volontiers l'anglais comme seconde langue que le français.

II. L'ÉCOSSE AUX YEUX DES ÉTRANGERS

Quand Mary revient dans son pays d'origine, après avoir grandi et été reine en France, le royaume lui semble bien petit, bien pauvre et bien sauvage. Mais son tempérament s'en accommode et, en vérité, la population l'accueille avec allégresse. Le problème se pose surtout pour les Français qui l'accompagnent.

I. LIEUX COMMUNS SUR L'ÉCOSSE

« LE PAYS EST EFFROYABLEMENT
PAUVRE, ET MÊME LES NOBLES Y SONT
BIEN MISÉRABLES. »

Le pays est en effet très pauvre. L'agriculture n'a pas encore été modernisée, et l'on continue à employer des bœufs plutôt que des chevaux pour labourer les champs. Les récoltes sont faibles et nourrissent juste leur propriétaire, sans qu'aucun bénéfice ne puisse en être dégagé.



De plus, le livre Scot valait à sa création une livre Sterling, mais la différence de richesse entre les deux pays a dévalué la première, qui ne vaut plus en 1560 qu'un cinquième d'une livre anglaise, et plus qu'un douzième en 1600.

Les seigneurs sont donc plus puissants que riches. Ils possèdent des terres, des serviteurs et même quelques ressources, mais pas d'argent, ou un argent qui n'a que peu de valeur sur le marché international. Ils possèdent donc peu des produits de luxe disponibles sur les autres marchés d'Europe.

« LES ECOSSAIS SONT UN PEUPLE SAUVAGE, SANS DIEU NI LOI. »

Les Ecosseis sont un peuple qui, pendant la plus grande partie du Moyen-Âge, n'avait pas la même culture que le reste de l'Europe, et est donc apparu comme barbare. Dans la culture gaélique, le pouvoir du roi était faible et les seigneurs étaient rois sur leurs terres. Ils rendaient la justice selon leur bon vouloir et lui enlevaient son sens, de sorte que les hommes changeaient d'allégeance, vendaient leurs services à d'autres seigneurs que leur suzerain, et par conséquent ces quelques siècles furent une longue période de chaos.

De plus, la nation Scot s'est formée par opposition à l'Angleterre qui tentait de l'annexer. C'est donc une nation guerrière, pleine d'une fierté un peu brute, et la société y est assez violente. Les bagarres de comptoir sont fréquentes et les violences verbales contre les Anglais et les Français (deux peuples qui ont essayé de s'imposer sur eux) deviennent facilement physiques quand leur auteur est saoul.

Mais le plus étonnant pour les visiteurs est la manière dont les nobles se comportent. Lors d'un voyage de Mary Stuart dans les

comtés du Nord, alors qu'elle assistait à une messe, son demi-frère James Stuart, comte de Moray, et quelques autres seigneurs protestants se sont querellés avec les choristes et en sont venus aux mains, infligeant aux passants étonnés le spectacle de plusieurs membres de la cour sortant de l'église avec des vêtements déchirés et des contusions sur le visage. Le niveau est heureusement relevé par les femmes de ces nobles qui sont souvent aussi éduquées que sur le continent et apprécient des loisirs plus élégants que leurs maris. De même, le tempérament des hommes ne traduit pas toujours leur niveau d'éducation ; trois universités reconnues ont été fondées en Ecosse au XV^e siècle par des papes, à St Andrews, Glasgow et Aberdeen.

« VOYAGER DANS LES TERRES EST SUICIDAIRE, CAR LES ROUTES SONT MAUVAISES ET PULLULENT DE BANDITS SANGUINAIRES ET DE BÊTES SAUVAGES. »

Les routes ne sont pas très sûres, mais de la même manière que lorsqu'il s'agit de venir en bateau, s'il arrive que les choses se passent mal, la plupart des voyages se passent sans encombre. Les loups ne sont nombreux que dans les Highlands et commencent déjà à disparaître. Les bandits de grand chemin sont plus fréquents mais peu dangereux quand on voyage à plusieurs avec des armes, ce qui en toute logique apparaît comme la seule manière de voyager à l'époque. Les seuls à se déplacer seuls sont les messagers, mais ils ne portent pas grand chose de valeur et ne représentent donc pas des cibles intéressantes.

Dire que les routes sont mauvaises, par contre, est un doux euphémisme. Censées être tenues en état par les habitants, qui ont autre chose à faire, elles se transforment rapidement en de petits chemins boueux que les chevaux détestent et qu'aucun véhicule sur roues ne peut traverser sans risque de s'em-



bourber. Les ponts permettant de traverser les innombrables cours d'eau sont dans un état déplorable et menacent à chaque instant de s'écrouler sous le poids des voyageurs.

2. LES RELATIONS

FRANCO-ÉCOSAISES EN 1561

Les rapports entre les deux pays sont plus complexes qu'un simple catalogue d'idées reçues, car ils partagent une longue histoire.

En particulier, ils partagent une certaine aversion pour les Anglais, qui remonte au temps où les Plantagenêts, rois d'Angleterre, étaient vassaux des rois de France. L'entente entre les deux royaumes s'est officialisée en 1326 avec la création de ce que l'on appellera plus tard la « Auld Alliance », qui n'était pas au départ bien plus qu'une alliance militaire un peu floue. Avec le temps, les relations ont muté à plusieurs reprises : des mercenaires écosseis sont venus combattre en France, des familles franco-écosseises sont apparues (comme les Stuart d'Aubigny, qui prendront de l'importance plus tard dans le siècle) et l'alliance s'est transformée en un lien informel de respect supposé mutuel. Mais au XVI^e siècle, le mariage de Marie de Guise à James V a violemment concrétisé ce lien. Les seigneurs se sont soudain inquiétés que la France essaie de faire à l'Ecosse ce qu'elle avait fait à la Bretagne, duché indépendant annexé en 1532, quarante ans seulement après un mariage d'alliance. Leur crainte a été décuplée quand ils ont appris que la petite Mary allait être mariée au dauphin François, duc de Bretagne...

Pendant les années 1550, la situation a dégénéré. Les 700 soldats français qui gardaient les places fortes du pays ont semblé de plus en plus envahissants, d'autant plus que sous la régence de Marie de Guise, de nombreux

fonctionnaires étaient de ses compatriotes, et le pouvoir glissait doucement des mains des Ecosseis, au moins à leurs yeux. C'est pourquoi après un début de rébellion axé sur la défense de la vraie foi, les lords de la congrégation se sont mis à clamer haut et fort le besoin de bouter les Français hors du pays avant que l'Ecosse, qui a combattu pendant des centaines d'années pour ne pas devenir une province anglaise, finisse transformée en une colonie française.

La propagande ayant fait des merveilles, les Français sont aujourd'hui assez mal vus, du moins dans les couches les plus basses de la population. À la cour, la France est reconvenue comme un pouvoir à amadouer, mais l'Angleterre est le nouvel allié de choix, et dans une querelle entre Anglais et Français, le risque est que l'Anglais obtienne plus de soutien. À Edimbourg, de la même manière, le prévôt étant un Douglas anglophile, les Français seront bien accueillis aussi longtemps qu'ils n'obligeront pas les bourgeois à prendre parti.

III. GÉNÉRALITÉS SUR LE PAYS

I. GÉOGRAPHIE

L'île de Bretagne, et l'Ecosse en particulier, est une très ancienne chaîne de montagnes longuement érodée. Aucun mont n'atteint des hauteurs vertigineuses, mais les côtes sont découpées et la campagne est pentue, peu fertile, et lacérée de long lacs, ce qui la rend plus adaptée à de l'agriculture pastorale qu'à une forme plus moderne ou productive. La seule vallée importante correspond à ce que l'on appelle les Lowlands ; la terre y est plus fertile et les forêts rares, le climat



plus clément et l'agriculture plus productive. La population y est donc comparativement plus riche et plus éduquée. Au sud, dans les Borders, le climat est assez tempéré, mais la terre est froissée en une multitude de collines et la région a été pendant des siècles le théâtre de combats incessants. Le peuple qui les habite, plus encore que la lande, en garde des cicatrices. Au nord-ouest, près des deux-tiers du pays sont connus sous le nom de Highlands, une région montagneuse, aride mais forestière, au climat difficile, où vit un peuple dur et pourtant beaucoup plus proche de son homologue du sud que l'un ou l'autre veut bien l'avouer. Au delà, à mi-chemin entre les Highlands et l'Irlande, les îles du nord abritent des clans presque autarciques, qui ne savent même pas s'ils dépendent de l'Irlande ou de l'Ecosse et n'en ont pas grand chose à faire. La culture gaélique y est terriblement rétrograde et le climat affreusement dur, mais l'Atlantique est riche en animaux marins dont la viande leur permet de survivre malgré les conditions difficiles.

En tout, l'Ecosse comprend à peine 850.000 habitants, dont près de la moitié dans les Highlands. Les villes sont minuscules, et même la capitale tient sur un rectangle de moins d'un kilomètre carré. Et si Edimbourg impressionne les visiteurs, les autres villes du pays font tristes figures par rapport aux standards continentaux.

2. IMPORTANCE GÉOPOLITIQUE

Et pourtant, bien que périphérique, l'Ecosse peut influencer sur le sort de l'Europe, en empêchant l'Angleterre d'agir à sa guise. Car l'Angleterre a le pouvoir de faire pencher la balance dans le grand conflit entre la France et l'Espagne : en envahissant le Nord de la France, elle peut diviser des forces destinées à un autre front, et en

bloquant la Manche, elle peut empêcher l'Espagne de faire comme bon lui semble avec les Pays-Bas. Or si l'Angleterre a un tel pouvoir, l'Ecosse possède celui de la tenir occupée en envahissant les terres du nord. C'est pour cette raison que la France a toujours essayé de contrôler l'Ecosse, pour pouvoir poignarder l'Angleterre dans le dos en cas de besoin.

De plus, l'Ecosse est un fournisseur traditionnel de mercenaires. Mais contrairement aux Suisses ou aux Allemands, ses guerriers n'ont pas encore modernisé leur équipement et leurs méthodes, ce qui les rend beaucoup moins utiles sur les champs de bataille continentaux qu'ils ne l'ont été à une époque.

3. SYSTÈME DE GOUVERNEMENT

Le gouvernement écossais marche à peu de chose près sur le modèle anglais. Le roi est entouré d'un conseil privé, qui l'aide à prendre ses décisions et rédige les textes de loi. Puis le texte de loi est proposé au parlement pour ratification, mais bien entendu, le monarque a encore beaucoup de pouvoir, et nombre de ses décisions ont force de loi avant même d'avoir été ratifiées. Par contre, quand le parlement se réunit, les députés aiment parfois prendre des décisions qui ne sont pas forcément du goût de leur souverain. C'est pourquoi les monarques ne convoquent le parlement que dans les cas de force majeure, comme pour lever des impôts exceptionnels, et les dissolvent aussitôt leur fonction première remplie.

Contrairement à son modèle anglais, le parlement écossais est unicaméral. Il réunit les trois états, c'est à dire les prélats, les lairds et les bourgs. Au XVI^e siècle, les bourgs royaux se réunissent aussi en une commission qui prend des décisions spécifiques aux villes.

4. CONDITIONS DE VIE

Dans les Lowlands, l'agriculture n'est plus pastorale, mais encore assez primitive. On laboure avec l'aide de bœufs et non de chevaux comme dans le reste de l'Europe. Le rendement est faible, et des signes de richesse comme des vergers ou des jardins fleuris sont totalement invisibles dans la campagne écossaise. Dans les Highlands et les Borders, les forts dénivelés obligent l'agriculture à rester pastorale. On y élève principalement des bovins pour le commerce et des chèvres pour se nourrir au jour le jour. La nourriture est difficile à conserver car le sel est rare et extrêmement cher.

Les produits d'exportation écossais sont le tissu et la laine, les fourrures, les peaux et le poisson. En échange, le royaume importe du vin et surtout du sel, qui coûte cher et suffit à peine à saler les marchandises destinées à traverser la Manche.

En ce qui concerne l'habillement et l'habitat, il est assez similaire à ce que l'on peut rencontrer dans le reste de l'Europe, excepté que les maisons sont d'un type légèrement plus médiéval et que le plaid, ancêtre du kilt, est très populaire dans les couches plus basses de la société.

5. LE SYSTÈME DES CLANS

Un aspect de la société écossaise directement issu de la culture gaélique est le système des clans. Les liens qui soudent les membres d'un clan ensemble sont bien plus forts dans l'esprit des écossais que certaines valeurs considérées comme fondamentales dans les autres pays d'Europe, comme l'allégeance à la couronne ou, bien entendu, la religion. En 1560, quand Elizabeth envoie des espions chercher le comte d'Arran en France, elle sait qu'elle

est en train de mettre le gigantesque clan Hamilton du côté des rebelles protestants, condamnant Marie de Guise à l'isolement, seule avec ses troupes françaises contre la coalition des seigneurs. Ce que son esprit pragmatique lui permet de comprendre, alors que les continentaux ont tant de mal à l'envisager, c'est qu'au moment où les Hamilton et leurs alliés changent de camps, ce sont des centaines d'hommes qui, sans la moindre gêne, passent du camp catholique au camp réformé. Pour mettre en scène les intrigues qui secouent le pays, il faut donc identifier ces liens féodaux, au nombre de trois.

À l'origine, un clan est défini par son nom de famille. Les grandes familles médiévales, telles les Campbell, les Hamilton ou les Douglas, sont suffisamment anciennes pour que leurs membres soient répartis sur toute la surface du pays et dans toutes les classes de la société. Mais le nom qu'ils partagent est un lien bien plus fort que la distance ou la fortune. Deux membres d'une même famille, même s'ils vivent à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre, ne se sont jamais rencontrés auparavant et sont absolument incapables de citer l'ancêtre qu'ils ont en commun, s'ils partagent le même nom, sont des alliés naturels. Un clan n'est donc pas attaché à une région, même si certaines familles ont un fief d'origine.

Le second lien est encore plus spécifique à l'Ecosse. Il s'agit du « manrent », qui lie un serviteur à son maître dans une relation de respect mutuel. Le manrent lie des familles entières pour la simple raison que l'une est traditionnellement au service de l'autre. Et parce que ce n'est pas vraiment une relation hiérarchique où le servi regarde le servant de haut, mais plutôt un contrat tacite de confiance, le système s'étend jusqu'aux plus hautes sphères de la société. Les Erskine, par exemple, sont des servi-



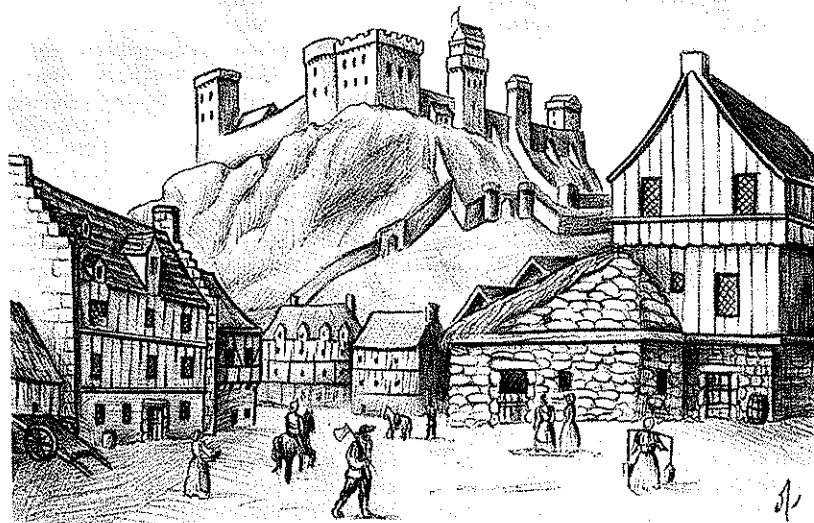
teurs traditionnels des Stuart qui, parce que leur loyauté est assurée, obtiennent des responsabilités incroyables, comme la garde de l'indispensable château d'Edimbourg. Là encore, la religion passe au second plan, et si James VI est devenu protestant au contraire de sa mère, c'est qu'il a été confié dès son plus jeune âge aux Erskine réformés.

Le dernier lien, celui du mariage, est courant dans toute l'Europe, mais prend des proportions très importantes dans la société gaélique. Il ne peut être demandé à un homme de combattre contre un beau-frère, même si l'un est loyaliste et l'autre traître à la couronne. Même le roi James V, malgré son titre, dispensait ses seigneurs de combattre contre un allié de sang, car il n'est pas honorable pour les Ecossais

d'obliger un serviteur à trancher entre ses obligations.

Entre les rapports de manrent et le fait qu'un même nom peut être porté par un artisan et par un duc, la société gaélique se trouve être une des moins divisées d'Europe en terme de classes, mais cela pose un problème en terme d'alliances. Car si deux nobles se querellent, leur conflit s'étend à des centaines, voire des milliers de partisans, répartis dans toutes les couches de la société. C'est ainsi que la moindre lutte d'influence risque toujours de (et semble le plus souvent) dégénérer en guerre civile. Ce sera le cas de la Révolte des Lairds contre Marie de Guise, mais aussi de la Course Poursuite et plus tard, bien entendu, de la guerre entre les hommes de la Reine et ceux du Roi.

- Edimbourg, le château -



« BRITAINE'S OTHER EYE »

BEN JOHNSON

Edi la capitale écossaise n'a pas l'ampleur de Paris, et encore moins celle de Londres, elle n'en reste pas moins le plus important centre économique et culturel d'Écosse, et sûrement, comme le sous-entendra le dramaturge Ben Johnson quelques décennies plus tard, le deuxième de l'île. Car au XVI^e siècle, les bourgs écossais, en prenant le contrôle du commerce national, sont en train de se développer rapidement et Edimbourg, de par son importance politique et ses liens avec la couronne, étend son rayonnement de plus en plus loin.

BOURGS ROYAUX ET BOURGS DE BARONNIE

L'Écosse n'est pas du tout un pays urbanisé. Même dans les Lowlands, une « ville » comprend rarement plus de quelques

centaines d'habitants. Malgré cela, certaines villes considérées comme représentatives de leur région ont obtenu un statut spécial pendant la période médiévale, le statut de bourg, qui leur accorde le droit d'envoyer un représentant au parlement. Bien entendu, ce statut étant accordé par le souverain, les régions considérées comme politiquement irresponsables n'ont pas de bourg, ce qui explique en partie le manque de représentation des Highlands au parlement. C'est aussi un statut juridique, puisque chaque bourg possède une « Burgh Court » qui rend la justice dans la région.

Au sein de ces bourgs, la plus importante distinction est celle qui sépare les bourgs royaux des bourgs de baronnie. À l'origine, la nuance est simple : un bourg royal est situé sur les terres du roi, et un bourg de baronnie non. Cependant, les bourgs royaux bénéficient d'un privilège considérable, ils ont le monopole du commerce



international. C'est pourquoi, au début du XVI^e siècle, des bourgs de baronnie un peu plus riches que la moyenne ont souhaité obtenir ce privilège et ont fini par convaincre le roi de le leur accorder en échange d'une taxe spécifique. Les villes les plus riches le sont devenues encore plus, et cette concentration des marchés importants a été le premier pas vers la centralisation du pays.

Le premier organe à refléter cette centralisation fut la Cour des Quatre, la cour d'appel qui régulaient les décisions des Burgh Court. Au XVI^e siècle, elle se réunit de plus en plus régulièrement jusqu'à devenir la Convention des Bourgs Royaux, qui jouera un grand rôle dans l'unification politique de l'Écosse.

Dans ce contexte, la capitale du royaume prend une importance politique croissante, puisqu'elle va accueillir ces conseils, ces cours de justice et, bien entendu, le plus grand marché du pays.

I. TOPOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA VILLE

Une ville écossaise typique consiste en une rue unique d'où s'échappent des ruelles en arêtes de poisson. Au niveau de son marché, la rue s'agrandit et accueille sa Mercat Cross, sa salle de pesée et son Tolbooth (voir plus bas).

Edimbourg, étonnamment, ne déroge pas à cette règle. C'est une toute petite capitale, qui consiste en fait en deux ou trois grandes rues enserrées dans un mur d'enceinte. Construite en longueur, elle s'étend du

château à l'ouest au Palais d'Holyrood à l'est. La rue qui les relie est communément appelée Royal Mile, et c'est le centre de l'activité de la ville. La cité se termine au sud par le Flodden Wall, tandis qu'au nord, c'est le Nor Loch qui marque la limite de la ville. La rue de Southgate s'étend entre le mur et la grand-rue, parallèle aux deux. La partie est du Flodden Wall coupe la ville aux deux-tiers de la distance entre le château et Holyrood. Tout ce qui se trouve à l'ouest fait partie d'Edimbourg, alors que Canongate, à l'est, dépend de l'abbaye de Holyrood.

I. ARRIVER À EDIMBOURG DEPUIS LA MER

Depuis la mer, on atteint Edimbourg par la route qui relie la ville au port de Leith, quelques kilomètres plus à l'est. La première chose que l'on aperçoit, à mesure que l'on s'approche, est bien entendu le château qui, du sommet de sa colline, surplombe la cité. Puis on s'approche encore un peu, et une fois contournée la colline de Carlton Hill, la route se met à longer le Flodden Wall. Ce mur a été érigé en 1513 pour protéger la cité des Anglais, après qu'ils aient massacré l'armée de James IV à la bataille de Flodden Field.

Après avoir parcouru un peu moins de 200 mètres le long du mur, le chemin débouche sur une artère large et encombrée. Vers la gauche, à environ 600 mètres de là, se trouve le palais royal d'Holyrood, où résident la reine et ses plus proches conseillers. À droite se trouve l'entrée principale de la ville, le Netherbow Port, où il faut payer une taxe de quelques merks pour pouvoir entrer. La vieille ville d'Edimbourg s'étend sur un gros kilomètre, d'ici au château, et la route dans sa totalité, entre le sommet de la colline et les jardins d'Holyrood, mesure



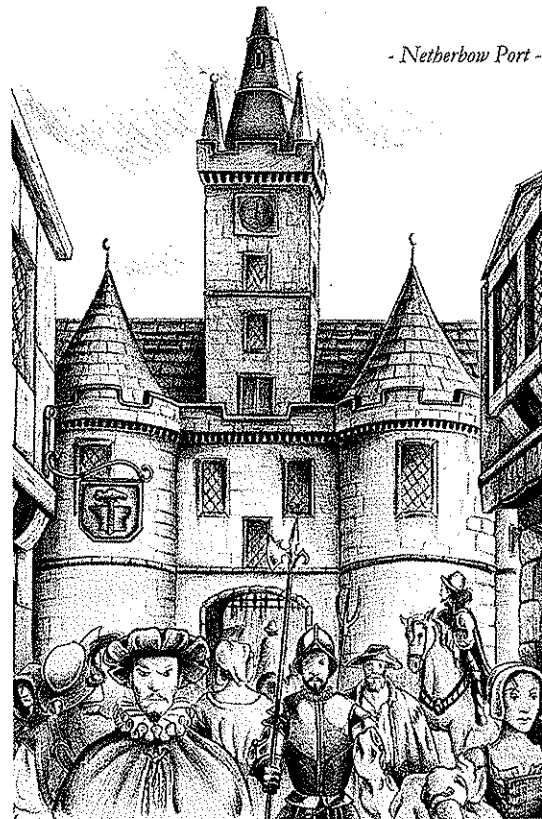
un mile. C'est le célèbre « Royal Mile », et presque toute la ville se résume à cette rue et aux ruelles qui en partent.

L'architecture générale d'Edimbourg est celle d'une ville trop petite pour la population qu'elle doit accueillir, et qui commence à se développer en hauteur : les maisons des marchands, des artisans et des nobles, qui donnent sur High Street, ont quatre ou cinq étages, tandis que les maisons des artisans plus modestes sont construites au dos des grandes et n'ont que deux étages.

Le rez-de-chaussée de ce genre de maison comprend la cuisine, le cellier, une échoppe ou une pièce réservée aux animaux ; le premier étage comprend un salon et une chambre, que l'on atteint par un escalier extérieur et, le plus souvent, par une galerie en bois ; le deuxième étage, sous la toiture, sert de grenier. Les plus pauvres vivent sous Highstreet et Cowgate, dans des caves où le choléra, le typhus et bien sûr la peste se répandent avec facilité. Les bâtiments sont de plus en plus souvent en pierre, avec une façade en bois peint qui

rend les rues plus colorées qu'on ne pourrait s'y attendre. Les fenêtres ne sont en verre que chez les plus riches, et consistent chez le reste de la population en de simples volets de bois que l'on ouvre le jour et referme la nuit. L'intérieur étant très peu éclairé, les pièces ne sont presque jamais décorées. Quand elles le sont, ce sont juste des panneaux de bois peint que l'on installe contre les murs ou au plafond pour cacher les pierres de construction (certains plafonds peints sont cependant d'une grande beauté). Les meubles sont des produits de luxe que seule la haute société peut se permettre d'acheter en grande quantité.

Très récemment, dans les années 1550, la ville a été reconstruite par le français Jean Merloun. Il a fait paver les grandes artères et fait ajouter des ruelles pour les relier. C'est à lui qu'Edimbourg doit son aspect actuel.





2. HIGH STREET

Une fois dans la vieille ville, le Royal Mile prend le nom de High Street. Les bâtiments qui bordent la rue ont pratiquement tous un atelier au rez-de-chaussée, tandis que les étages sont habités par les plus riches artisans et marchands de la ville. De minuscules ruelles mènent aux maisons des bourgeois plus modestes, et des impasses très sombres, les « wynd », s'enfoncent entre les maisons sans qu'on puisse en voir le fond. Si l'on s'y aventure, cependant, on se rend compte qu'elles mènent aux entrées de maisons plus pauvres, et qu'au bout de chacune, un portail en métal indique l'entrée d'une riche demeure appartenant à un noble ou à un ecclésiastique. À 150 mètres du Netherbow, une rue plus imposante que les autres part vers la droite. C'est Bridge Street, qui mène droit au Fleshmarket, où se réunissent les bouchers. Un peu plus loin, un petit bâti-

ment en pierre se dresse au milieu de la rue ; c'est le poste de garde de la ville.

3. SOUTHGAIT

Le quartier à gauche de High Street s'appelle Southgait, et porte tout simplement le même nom que la longue rue qui traverse la ville parallèlement au Royal Mile. Au tout début du XVI^e siècle, cette zone était située en dehors de l'enceinte historique de la ville, et s'est très rapidement transformée en une petite banlieue à la mode, où les plus fortunés pouvaient fuir l'insupportable densité de la population à l'intérieur du mur. C'est pour protéger ce tout jeune quartier, ainsi que le monastère franciscain de Kirk o'field, que le Flodden Wall a été construit, alors qu'il aurait été beaucoup plus simple de renforcer le rempart médiéval. Depuis, malheureusement, le quartier est tombé en disgrâce, et n'abrite prati-

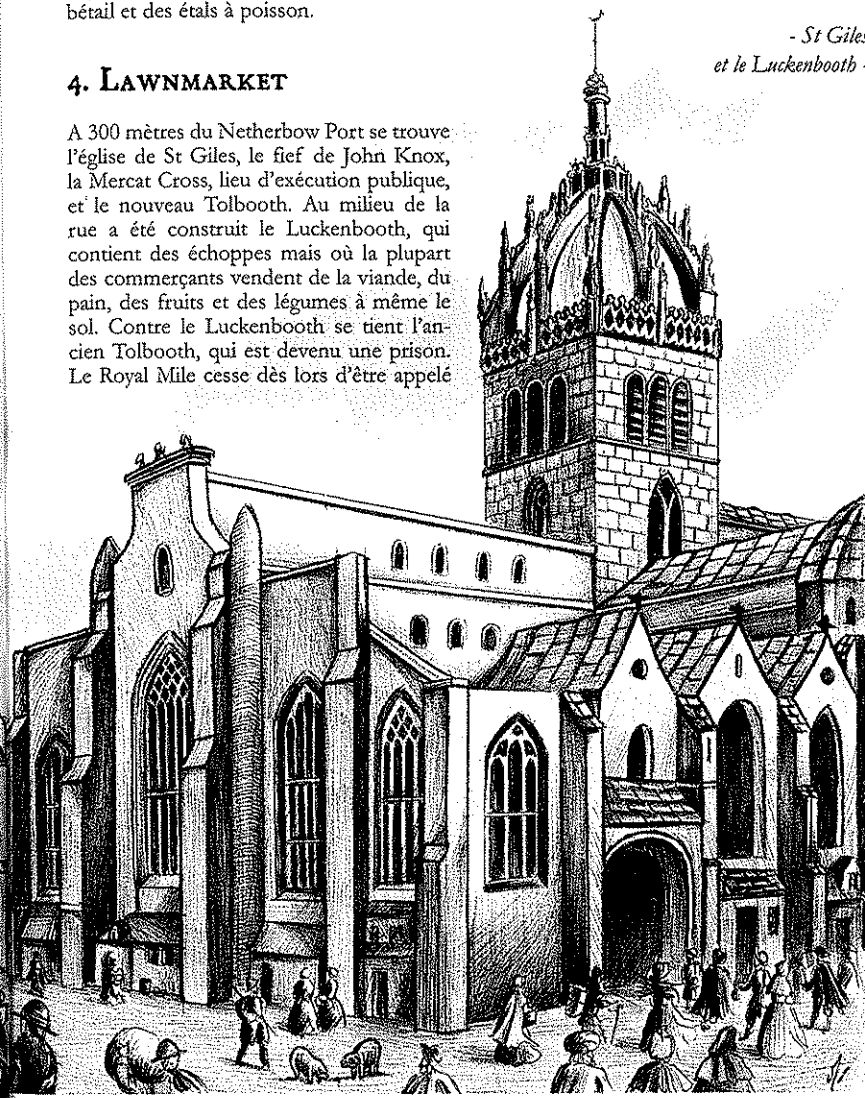


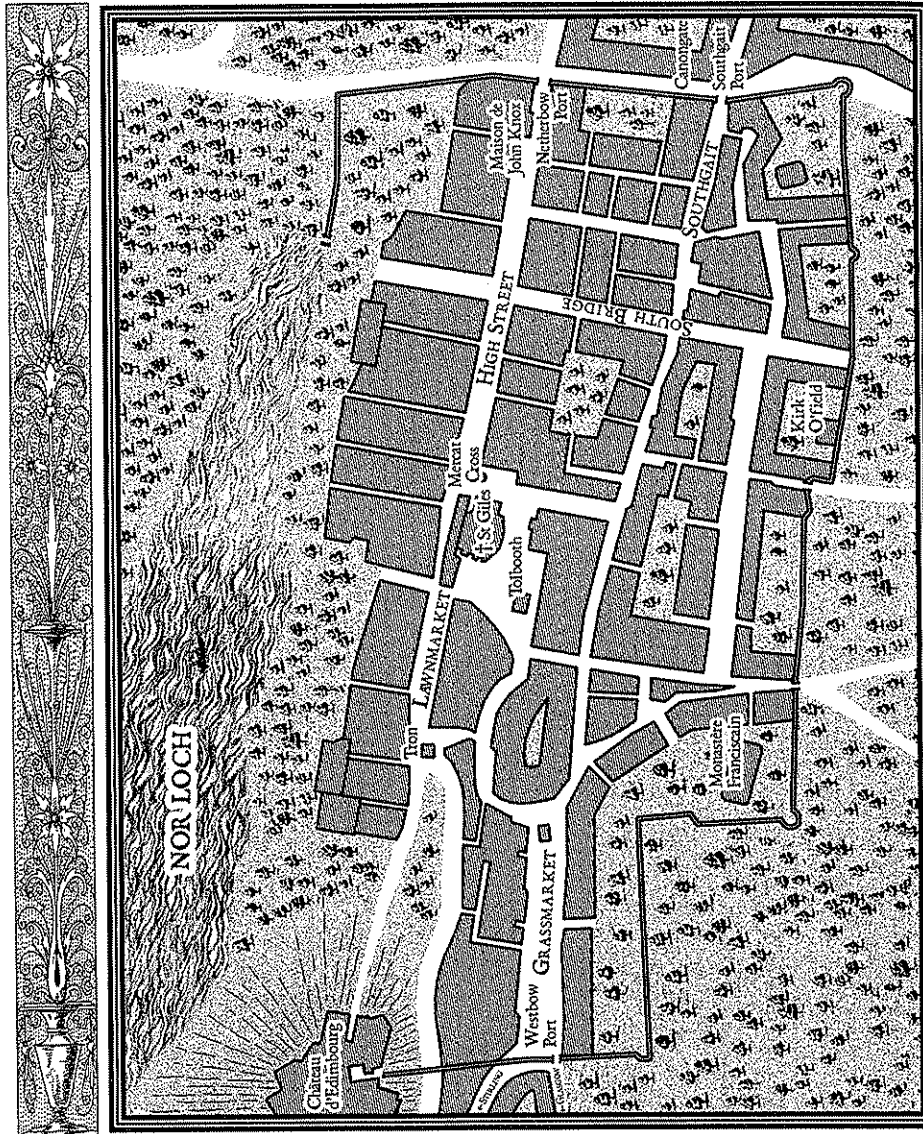
quement plus que de petits soldats. Dans la journée, il accueille aussi un marché au bétail et des étals à poisson.

4. LAWNMARKET

À 300 mètres du Netherbow Port se trouve l'église de St Giles, le fief de John Knox, la Mercat Cross, lieu d'exécution publique, et le nouveau Tolbooth. Au milieu de la rue a été construit le Luckenbooth, qui contient des échoppes mais où la plupart des commerçants vendent de la viande, du pain, des fruits et des légumes à même le sol. Contre le Luckenbooth se tient l'ancien Tolbooth, qui est devenu une prison. Le Royal Mile cesse dès lors d'être appelé

- St Giles
et le Luckenbooth -





High Street. D'ici jusqu'au pied de la colline, il devient Lawnmarket, une longue rue marchande où les agriculteurs posent des étals temporaires pour vendre les produits de leurs fermes, principalement du lait, du beurre et des légumes. Arrivé au pied de la colline, le Royal Mile continue vers le château, mais le majestueux édifice est caché derrière un imposant bâtiment en pierre. C'est le Tron, ou « Weigh House », où sont effectuées la pesée et la taxation des produits qui transitent par Edimbourg.

5. GRASSMARKET

Une autre rue importante donne sur le Tron. C'est West Bow, qui contourne la colline par la gauche jusqu'à la deuxième grande entrée de la ville, le Westbow Port. Cette porte donne sur l'intérieur des terres et d'ailleurs, deux des rues qui en émanent s'appellent simplement « Route vers Stirling » et « Route vers Glasgow ». Etant donné que les commerçants extérieurs à la ville n'ont pas le droit de vendre dans l'enceinte de la cité, cette partie de la ville n'est pas à proprement parler considérée comme un centre, mais deux fois par an, une grande foire accueille tous les artisans qui peuvent se permettre de faire le voyage et le Grassmarket devient alors un endroit extrêmement encombré et vivant.

En tout, la ville comprend quatorze marchés, la plupart situés sur le Royal Mile. Mais les commerçants sont tous de la région. La population qui transite par la ville travaille plus volontiers dans les services, et vient dans la capitale pour travailler auprès des nobles et des habitués de la cour. Ce sont des cuisiniers, des servantes, des jardiniers, des poètes, ou alors des commerçants spécialisés dans les produits de luxe, tels que des libraires, des orfèvres ou des vendeurs de vin, qui viennent proposer leurs produits directement à Holyrood.

6. ÉTAT GÉNÉRAL DE LA VILLE ET CONDITIONS DE VIE

Comme on peut s'y attendre, les conditions d'hygiène sont déplorable, à cause de la trop grande densité de population. Les rues sont couvertes d'immondices et ce sont les porcs qui sont chargés de faire le nettoyage. Ils ne sont malheureusement pas aussi nombreux que les humains et ne réussissent pas à empêcher l'amoncellement, et c'est à la pluie que revient l'honneur d'emporter la saleté vers le nord de la ville, où elle se déverse dans le Nor Loch

Il y a huit puits publics dans la ville, mais ils sont en permanence le théâtre d'affrontements entre les habitants du quartier et les Watermen, qui remplissent des baquets d'eau potable pour aller la vendre dans les quartiers plus éloignés. Ceux qui n'ont pas les moyens de payer pour l'eau ni le courage d'aller se battre pour en avoir se contentent d'aller se baigner, et même de boire, dans le Nor Loch qui, malheureusement pour eux, sert principalement de tout-à-l'égoût...

Bien entendu, dans ces conditions, les épidémies sont fréquentes, en particulier la peste, qui sévit régulièrement (la plus terrible pour Edimbourg étant l'épidémie de peste noire de 1568). Les bourgeois ne prennent pas ce problème à la légère, et les problèmes environnementaux posés par le Flesh Market sont régulièrement sujet de débat.

Les lois de la ville sont rédigées par les membres du conseil, c'est-à-dire les plus riches bourgeois, et la législation a pour principal but de protéger leurs privilèges (le deuxième but étant la sauvegarde de la morale puritaine). Les petits commerçants et artisans n'ont pas le droit de commercer avec les étrangers, de vendre en dehors de la ville ou de s'exprimer sur la taxation. Ils



doivent s'en sortir comme ils peuvent, en faisant du porte à porte, en s'installant dans les marchés spécialisés, comme le Krames, où des étals sont mis à disposition de ceux qui n'ont pas les moyens d'avoir une boutique, ou en vendant à même le sol dans les quartiers de grande affluence comme le Luckenbooth.

Malgré tout, la pauvreté est galopante et les effets pervers habituels en découlent : mendicité et criminalité.

Cette dernière a plusieurs formes. Les crimes contre les lois nationales ou municipales sont jugés par la Cour de Bourg (Burgh Court) ; les crimes contre la loi divine (adultère, jeu, sorcellerie...) sont jugés par les Kirk Sessions, et les crimes commis en dehors de la ville, par la Cour de Baronnie. Les punitions sont très dures, allant du port du brank pour les diffamateurs au démembrement pour les faux-monnayeurs (délinquants particulièrement dangereux dans un royaume dont la monnaie perd toute valeur). En cas de vol ou d'agression, le coupable doit, la première fois, embrasser le pilori, la seconde y être attaché. À la troisième incartade, le criminel est banni et son signalement sera connu des gardes de la ville. Mais on n'attend la troisième fois que pour les délits mineurs. Souvent, on fait signer au coupable un serment de non-agression ou plus généralement de bonne conduite. Celui qui accepte de prêter serment et le viole par la suite risque pour le coup des peines d'une extrême sévérité. Le moyen le plus courant est bien sûr la pendaison, mais certaines peines sont thématiques, comme les pirates qui sont noyés.

7. LA GARDE

Pour maintenir le calme et faire respecter ces lois, le conseil d'Edimbourg entretient une milice armée. Dans la journée,

c'est une force d'intervention, mais le soir, quand la ville ferme ses portes, la surveillance commence.

Trente-deux hommes sont chargés de la surveillance de la ville la nuit. Douze d'en-

MILICIE

Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1
Armurerie 3
Héraldique 2 (3 pour le capitaine)
Tactique 3 (5 pour le capitaine)

SENSIBILITÉ : ÉTRIQUE (D6)

Perception 2
Perspicacité 2
Pistage 3

ENTREPRENANT : FRUSTE (D6)

Charme 2
Commander 3 (pour le capitaine)
Étiquette 2
Intimidation 3

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4
Armes d'hast 5 Bagarre 2
Forcer 3 Lutte 3
Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4
Canotage 1
Dive bouteille 3

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2
Course 3 Initiative 3
Archerie : 3 Arquebusade 2
Équitation 1 Escalade 1
Escrime 3 Esquive 3
Jeux de dés 3

tre eux protègent les portes, en particulier au Netherbow et au Westbow ; dix autres montent la garde à l'entrée des bâtiments officiels pour les protéger du vandalisme (la surveillance est cependant suffisamment légère pour qu'un homme puisse venir placarder des accusations scandaleuses sur la porte du Tolbooth et repartir sans que personne ne se rende compte de rien) ; les dix derniers patrouillent dans les rues, interrogent les passants et exercent leur pouvoir sur ceux qui ne réussissent pas à justifier leur errance.

II. LE GOUVERNEMENT D'EDIMBOURG

I. CONSEIL MUNICIPAL ET LUTTES D'INFLUENCE

Edimbourg est donc avant tout une ville marchande. Si les compagnies d'artisans ont contrôlé la cité pendant le Moyen-Age, au début du XVI^e siècle, les marchands se sont multipliés jusqu'à dépasser les artisans en nombre (environ 400 familles marchandes en 1580). Ils se sont réunis en une guilde exclusive et élitiste, qui exige de ses membres qu'ils affichent leur supériorité sur les artisans en s'interdisant tout travail manuel. Puis ils ont commencé à monopoliser les postes administratifs, et dès les années 1560, le conseil municipal d'Edimbourg n'est plus constitué que de marchands et des plus riches artisans, tandis que le prévôt, qui préside le conseil, est le plus souvent un noble de la région. Le rôle du conseil est multiple : sa principale fonction est de réguler le commerce, en vérifiant la marchandise et en punissant les guildes qui tentent de se sécuriser un

monopole, mais il est aussi chargé de lever les impôts, d'entretenir une milice, de garder la chaussée et les bâtiments en bon état... Il juge les criminels, organise la défense de la ville et reçoit les personnages importants. Pour avoir le droit de siéger au conseil, il faut être un bourgeois, et pour obtenir ce statut privilégié, il faut appartenir à une guilde et posséder au moins mille merks et des biens immobiliers. Cette limite difficile à atteindre explique que la majorité des conseillers municipaux soient des marchands.

Contrairement aux autres bourgs qui s'allient à un seigneur pour se défendre des autres, le conseil municipal d'Edimbourg a décidé de rester indépendant, et tente le plus adroitement possible de rester en bons termes avec plusieurs grandes familles ; c'est ainsi que les luttes d'influence entre Hamilton et Douglas pour le poste de prévôt dégénèrent parfois en de profondes haines de clan, qui se répercutent ensuite sur l'échiquier politique national.

2. LE PRÉVÔT

Au moment du débarquement de Mary Stuart, le poste de prévôt d'Edimbourg est tenu par Archibald Douglas de Kilspindie, un protestant zélé aux méthodes obscures. Il est entouré de quatre baillis aussi extrémistes que lui, dont deux n'apparaissent sur aucun document officiel et n'ont donc clairement jamais été élus. En 1562, Mary relève Kilspindie et ses baillis de leur poste, et le Conseil Privé place Thomas MacCalyeane à la tête du conseil municipal. Mais la capitale est au cœur de conflits politico-religieux complexes, et seul Kilspindie sait comment tenir la ville. En septembre 1562, il reprend son poste et commence par faire comparaître tous ceux qui ont fait baptiser leurs enfants à la chapelle d'Holyrood pendant son absence. En août 1563,



il fait arrêter vingt-deux habitants ayant assisté à la messe dans la chapelle royale. L'affaire est un scandale car parmi les accusés se trouvent plusieurs femmes de hauts dignitaires protestants.

3. LES GRANDES FAMILLES D'EDIMBOURG

LES HAMILTON

La famille n'est pas aussi grande que sa puissance politique pourrait le laisser penser, mais elle est très soudée, et surtout, elle a réussi à prendre le contrôle d'un nombre impressionnant de postes administratifs et ecclésiastiques. L'implication des Hamilton dans la politique d'Edimbourg est directement issue de cette soif de pouvoir qui motive le clan. Les Hamilton sont sous les ordres de James, duc de Châtellerauld, personnalité importante du royaume puisqu'il est le seul duc et donc le plus important seigneur du pays. Châtellerauld est l'arrière-petit-fils du roi James II et le plus proche héritier du trône derrière la famille royale. Il a cru qu'il allait devenir roi quand presque tous les enfants de James V sont morts, mais Mary a survécu, et maintenant, il s'efforce de conserver sa place d'héritier direct et d'attendre que la lignée s'arrête. Malheureusement, Mary a un fils, tandis que celui de Châtellerauld, le comte d'Arran, est doucement en train de glisser vers la folie... Son demi-frère illégitime, par contre, est archevêque de St Andrews, et représente un soutien considérable.

LES DOUGLAS

La famille Douglas est très étendue et contrôle une grande partie du sud du pays, mais elle est aussi très divisée, ce qui l'affaiblit. Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, les Douglas Noirs étaient la branche principale de la famille et décidaient de la politique du clan, mais ils ont été exterminés par le roi James II (dont Châtellerauld est l'arrière-petit-fils). Ce sont les Douglas Rouges,

ARCHIBALD DOUGLAS DE KILSPINDIE, PRÉVÔT D'EDIMBOURG

Grâces : Autorité, Sens politique
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 6

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Anglais 3
Comptabilité 4	Cosmographie 3
Droit 7	Français 2
Héraldique 4	Intendance 4
Jeu de Table 1	Lire/écriture 4
Stratégie 7	Théologie 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Evaluation 5
Perspécacité 3	

ENTREAGENT : SÉMILLANT (D20)

Charme 6	Baratin 2
Comédie 3	Commander 6
Eloquence 3	Enseigner 2
Etiquette 4	Intimidation 3
Marchandage 7	Pose 2

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1	
Pièces d'armure lourdes 3	
Effort 2	Bagarre 1
Lutte 2	

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Dive Bouteille : 3
-------------	--------------------

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Arquebuse 2
Equitation 3	Escrime 2
Jeu de Paume 1	Jeu de Cartes 2
Main gauche 1	



INSPI SCÉNARIO

SOIR DE BRANLE

John Hamilton, comte d'Arran, entretient une jeune fille de marchand du nom de Alison Craik, dans le quartier de Southgate. James Hepburn, comte de Bothwell, qui déteste Arran, s'est amusé à rendre visite à la jeune femme, jusqu'à ce qu'elle décide finalement de lui refuser l'entrée. Ce soir, Bothwell est donc venu avec des partisans (dont le marquis d'Elbœuf) pour enfoncer sa porte, mais Arran est au courant et des partisans du clan Hamilton se réunissent eux aussi dans les rues.

Moray craint que la situation ne dégénère et se charge de calmer le jeu mais il a besoin des PJ pour empêcher le prévôt Kilspindie, du clan Douglas rival des Hamilton, de faire donner la garde (ce qu'il a en réalité déjà fait). De plus, les PJ pourraient se sentir l'âme chevaleresque et avoir l'idée d'aller chercher la demoiselle assiégée avant qu'il ne lui arrive malheur. La nuit va être longue si les PJ veulent empêcher la querelle de tourner au massacre.

comtes d'Angus, qui ont repris le flambeau, mais depuis 1557, c'est James Douglas, comte de Morton, qui a la garde du jeune comte d'Angus et dirige ainsi le clan Douglas. Traditionnellement, le clan tente de représenter un contre-pouvoir pour empêcher le roi d'Ecosse de devenir tyran, et cela explique sûrement l'implication de

Morton dans la plupart des complots du règne de Mary. Cela explique aussi l'engagement de la famille dans le gouvernement d'Edimbourg. En plus de cela, les exils des Douglas les ont rapprochés de l'Angleterre, qui fait une bonne alliée.

4. BÂTIMENTS ADMINISTRATIFS

TOLBOOTH

Présent dans chaque bourg, le Tolbooth est l'édifice le plus important derrière le temple. C'est là qu'est rendue la justice, et que se réunit le conseil municipal, deux fois par semaine dans le cas d'Edimbourg. En 1561, au retour de Mary, le Tolbooth d'Edimbourg (situé contre le Luckenbooth) était en ruine, et la reine a ordonné au conseil de le faire démolir et reconstruire. Cependant, les bourgeois n'avaient pas plus envie que cela de financer la démolition, et ont préféré en fabriquer un nouveau, un long bâtiment en pierre, peu décoré, contre l'Eglise St Giles.

Comme Edimbourg est la capitale, le bâtiment accueille aussi les sessions de parlement. Pendant la guerre civile, quand la ville accueillera deux parlements, l'un Marianiste et l'autre Jacobiste, les hommes de la reine se réuniront au Tolbooth, tandis que ceux du roi s'installeront dans une maison sur Canongate. En 1573, au plus fort des affrontements, les Marianistes feront tirer les canons du château par dessus la ville sur Canongate, détruisant de nombreuses maisons.

TRON

La « salle de pesée » est le centre officiel du commerce de la ville. C'est ici que les produits qui entrent et sortent de la ville sont pesés et taxés. Située au milieu de la



rue, au croisement du Royal Mile avec West Bow, dans l'ombre du château, c'est un bâtiment de pierre assez bas, sans la moindre décoration, dont l'intérieur consiste en un grand hall où s'effectuait la pesée, en particulier du beurre et du fromage. D'autres Trons plus petits sont disséminés dans la ville et effectuent la pesée d'autres produits, comme le sel (principale ressource du pays) au bien nommé Salt Tron.

MERCAT CROSS

Ce n'est pas un bâtiment à proprement parler, mais simplement une sorte d'énorme pilier autour duquel les marchands se réunissent pour faire affaire entre eux. Celui d'Edimbourg étant plat sur le sommet, contrairement à d'autres qui sont surmontés d'un mât, on profite de ce qu'il surplombe la foule pour y effectuer les proclamations royales et les exécutions publiques.

III. LES RELIGIONS À EDIMBOURG

La capitale du royaume est aussi la capitale du culte protestant. Les magistrats, de la ville ou du pays, sont tous réformés, croient tous en la Discipline, et tentent de la faire appliquer. Mais au bout du Royal Mile, à Holyrood, la reine est catholique, et beaucoup à sa cour le sont aussi. De la même manière, les étrangers qui passent par Edimbourg sont très souvent fidèles à la Vieille Religion, qu'ils viennent du continent ou du nord de l'Angleterre. Les rues de la capitale voient donc se croiser des personnes d'obédiences variées, qui doivent se tolérer tant bien que mal. Mais comme on peut l'attendre des Ecossais, il en faut peu pour qu'un passant se sente offensé par l'insupportable ostentation d'un autre, et

pour que la discussion tourne rapidement à la rixe sanglante. Les échauffourées sont nombreuses, un différend religieux étant finalement une raison comme une autre de se battre en public.

Comme partout, les questions religieuses intéressent surtout les plus éduqués, et donc les plus riches. Les Kirk Sessions sont contrôlées par les marchands et riches artisans de la ville, et les décisions prises par cette cour sont plus tournées vers la répression des vagabonds que vers la punition des usuriers qui exploitent la misère du bas peuple.

BÂTIMENTS RELIGIEUX

EGLISE ST GILES

Le centre traditionnel de la religion nationale, l'église a été aux premières loges pour assister à la brusque évolution spirituelle du pays. Saccagée par le prédicateur protestant John Knox pendant la guerre contre la régente Mary de Guise, elle est devenue le centre du culte protestant quand le virulent prédicateur en est devenu le premier pasteur, en avril 1560. Depuis, il y prêche avec véhémence, et se spécialise dans la critique ou le soutien des actions du gouvernement.

MONASTÈRE FRANCISCAIN

Détruit pendant les émeutes réformatrices de 1559, le monastère est ensuite devenu une sorte d'annexe de St Giles en devenant son cimetière attiré.

ABBAYE D'HOLYROOD ET CHAPELLE ROYALE

À elles deux, elles forment l'église privée de Mary. C'est dans l'abbaye qu'elle s'est

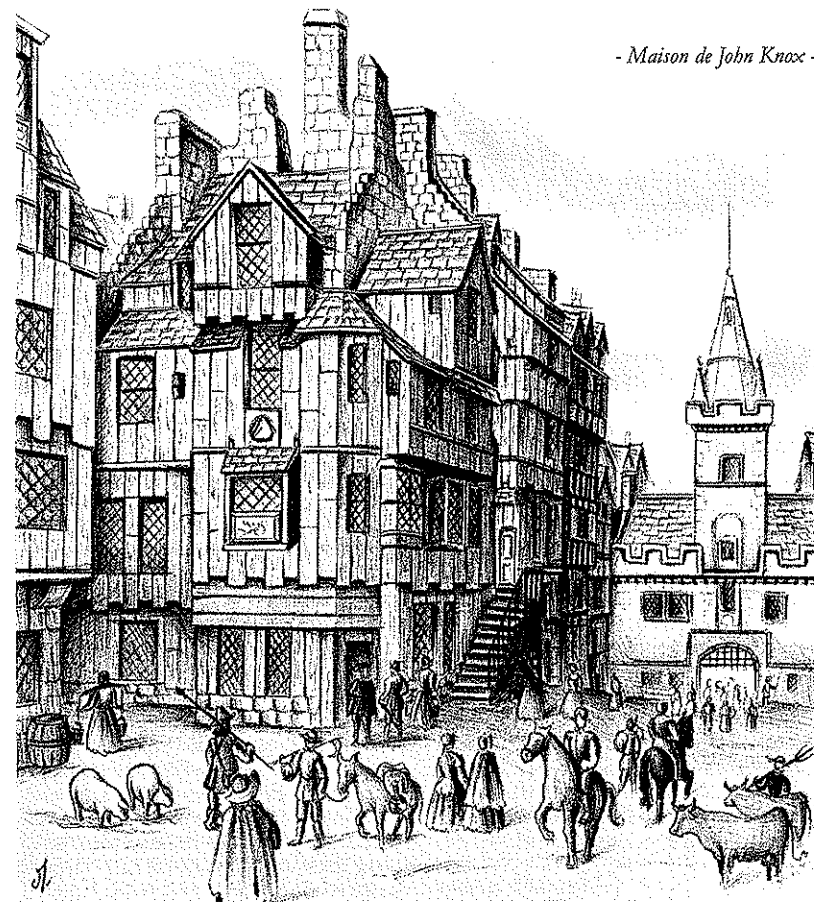


mariée avec Darnley, et dans la chapelle qu'elle a épousé Bothwell. Jusqu'à son départ en 1567, c'est le bastion du culte catholique. Au moment de son exil, 1200 communions y sont données en prévision de son démantèlement par le nouveau gouvernement.

MAGDALEN CHAPEL

C'est un endroit sans importance politique au premier abord, mais dont le rôle même est typique de l'époque. C'est un office de pauvres uniquement entretenu pour que les démunis qui y sont accueillis prient pour Mary avec le prêtre.

- Maison de John Knox -





« CE SONT DES GENS SIMPLES QUI
SE CROIENT TOUS LE COUSIN DU ROI. »

Avant le retour de Mary Stuart de la cour de France, la cour écossaise se caractérise par un cruel manque de panache. Les seigneurs sont pour la plupart des nobles d'épée peu éduqués, qui ne comprennent pas bien le raffinement que les Français essaient d'introduire. Les poèmes courtois sont d'une telle crudité que les ambassadeurs qui les entendent n'osent les répéter à leur souverain et se contentent de les condamner avec véhémence.

Tout change avec le débarquement de Mary. Éduquée en France, la jolie reine ne peut se contenter du standard écossais, d'autant plus qu'elle possède des baronnies offertes par Charles IX, ce qui lui accorde tout juste suffisamment de revenus pour entretenir une cour royale digne de ce nom.

LA MAISONNÉE ROYALE

Mais elle n'a pas seulement de l'argent. Mary est accompagnée de sa maisonnée de 200 personnes, qui à elle seule représente l'épine dorsale de la cour écossaise. En plus des Quatre Mary et des autres proches de la reine, cette maisonnée comporte un médecin, un chirurgien, un prêtre, un majordome, un héraut, un valet de pied, un page, un tailleur, un cordonnier et un parfumeur, pour la plupart français et accompagnés de leurs propres domestiques. Mary aime aussi s'entourer de musiciens et de chanteurs, là encore en très grande majorité français. Les PJ peuvent sans aucune difficulté faire partie de cette suite de Français qui a suivi la veuve de François II dans son pays natal. Enfin, la maisonnée comprend de nombreux serviteurs, dont une cinquantaine rien que pour ce qui a trait à la nourriture et à la boisson.



I. LE POUVOIR ET LA COUR

I. LA NOBLESSE D'ÉCOSSE

Du temps de Mary, l'Écosse se remet doucement d'une période de profonde décadence. Lors des importantes batailles contre l'Angleterre de la première moitié du siècle, de très nombreux seigneurs étaient morts. En 1513, le roi James IV s'était lancé dans une campagne ridiculement suicidaire, et avait emporté avec lui dans la mort 10.000 soldats, dont la plupart des grands nobles du pays. La génération suivante s'était retrouvée au pouvoir sans qu'aucun d'eux n'ait la moindre maturité politique, et le royaume avait été déchiré par des conflits d'intérêt véritablement destructeurs. La population, ne pouvant plus se fier à ses dirigeants, s'était mise à éprouver un profond désir de changement jusqu'à ce que, des années plus tard, et malgré l'équilibre du règne de James V, la Kirk devienne l'église réformée la plus radicale d'Europe. Les seigneurs qui évoluent actuellement autour de Mary appartiennent à cette dernière génération. Ce sont des hommes plus éduqués et plus pieux, qui ont mené la réforme pour des raisons complexes (et pas toujours très honorables), et qui rêvent de grandeur, pour le royaume et pour eux-mêmes. Mais il reste quelques survivants des jours sombres, le vieux James Hamilton, duc de Châtellerauld, ou le gros George Gordon, comte de Huntly... Ils n'ont que faire de religion ni de politique. Ils ne savent qu'exiger et faire valoir la taille de leurs domaines.

Car en vérité, leurs terres sont leurs seules richesses ; les seigneurs écossais sont particulièrement pauvres. Leurs terres sont peu fertiles, l'agriculture est peu avancée, et

les impôts qu'ils peuvent se permettre de lever sont donc très bas. La seule véritable ressource des Lairds est la masse d'hommes prêts à servir leur clan. Leur pouvoir est le pouvoir du nombre, qui se traduit facilement en la puissance de leur armée. C'est là que le modèle des congrégations, et le factionnisme en général, prennent tout leur sens. Si des seigneurs se trouvent des intérêts en commun, ils se liguent pour augmenter la taille de leur base populaire.

Le pouvoir royal est assez imperméable au régime des factions, mais il n'est pas souvent actif. Pendant la minorité de James V, puis pendant celle de Mary jusqu'en 1560 et enfin pendant celle de James à partir de 1567, ce sont les factions qui gouvernent le pays. Si plusieurs factions de taille équivalente s'opposent, il y a débat, mais si l'une d'entre elle prend clairement le dessus, comme la Congrégation des Lords Protestants contre la régente Marie de Guise, celle-ci monopolise effectivement le pouvoir, jusqu'à ce qu'elle se subdivise et que les luttes d'influence reprennent.

2. GAGNER DU POUVOIR

L'argent est donc difficile à trouver, et pourtant, il est indispensable pour transformer une bande de partisans exaltés en une armée digne de ce nom. Il faut donc trouver un moyen d'en obtenir plus que les autres.

Le moyen le plus utilisé sous Mary, puis pendant la minorité et les premières années de règne de James, est de demander une pension à l'Angleterre, en échange de bons et loyaux services. C'est le cas, dans une faible mesure, des anglophiles Maitland et Melville, mais le grand spécialiste du marchandage est bien sûr James Stuart, comte de Moray, qui tient la plus grande partie de son pouvoir du soutien d'Elizabeth.



COURTISAN

Grâces : Courtoisie, Intrigant
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3	Anglais 3
Comptabilité 2	Cosmographie 2
Fauconnerie 1	Français 2
Héraldique 2	Lire/Ecrire 2
Scot (maternel)	Stratégie 2
Théologie 1	

SENSIBILITÉ : FIN (D10)

Perception 4	Evaluation 1
Perspicacité 1	

ENTREMENT : GALANT (D12)

Charme 5	Chant 2
Comédie 2	Danse 3
Eloquence 1	Étiquette 2
Mendier 3	Pose 1

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 2
Forcer 1

COMPLEXION : ANÉMIQUE (D4)

Endurance 1 Dive Bouteille : 2

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 1
Arquebusade 2	Équitation 3
Escrime 2	Esquive 1
Jeu de Paume 2	Jeux de cartes 1
Jeu de dés 3	

L'autre moyen est d'obtenir de l'argent ou des terres directement des mains de Mary (grâce à ses domaines en France, elle est bien plus riche que les Lairds), mais il faut pour cela se montrer bien habile. Un jour, des envoyés de la reine avaient reçu l'ordre de passer chez les différents seigneurs du comté de Ross pour voir comment ils seraient accueillis. Le courtisan John McKenzie, qui savait se montrer très courtois et plaisait à Mary, apprit que les

envoyés avaient pour mission de juger de la richesse des seigneurs par la même occasion. McKenzie fit entrer ses chiens dans la salle à manger, et prépara un maigre bouillon pour ses invités. Quand Mary demanda à ses « espions » de juger de la valeur de leurs hôtes, ils répondirent qu'ils avaient été bien reçus partout, sauf chez MacKenzie, qui était si pauvre qu'il devait manger et dormir avec ses chiens. Mary prit alors sur elle de réparer l'injustice : elle convoqua les seigneurs de la région afin de redistribuer les terres louées à chacun d'entre eux, et McKenzie, pour mille livres, reçut un plus grand domaine que d'autres pour cinq mille.

II. LES PROCHES DE LA REINE

Mary est d'un naturel affectueux. Elle est très gentille avec les lords qu'elle apprécie (et plus immature que diplomate avec ceux qu'elle aime moins) et surtout, elle se montre très proche de ses valets, ce qui incite les autres à faire de même, instaurant une sorte de calme intimité au sein de la maisonnée royale. Ci-dessous sont décrites les plus proches dames de compagnie de la reine, c'est à dire l'entourage direct qu'il faudra amadouer pour espérer entrer en grâce.

LES QUATRE MARY

Le mot nordique « maer » signifie une servante. Dans l'esprit de la noblesse écossaise, ce nom est donc connoté, et souvent attribué à des jeunes filles de bonne famille dont les parents espèrent qu'elles entreront dans l'entourage de la reine. C'est le cas des jeunes Mary Livingston, Mary Beaton, Mary Flemyng et Mary Seton, quatre fillettes issues des plus grandes familles de



DAME DE COMPAGNIE

Grâces : Coquetterie
Providence : Fille prodigue (D6)
Bienveillance 9

SAVOIR : LETTRÉE (D10)

Mémoriser 4	Anglais 1
Cosmographie 1	Fauconnerie 2
Français 5 ou maternel	Héraldique 2
Grec Ancien 2	Latin 2
Jeux de tables 3	Parfumerie 1
Lire/Ecrire 3	Scot 5 ou maternel
Philosophie 1	Théologie 1
Stratégie 1	

SENSIBILITÉ : FINE (D10)

Perception 4	Cuisine 2
Littérature 1	Luth 1 ou 2
Maquillage 2	Perspicacité 1
Virginal 2 ou 1	

ENTREMENT : DISERTE (D10)

Charme 4	Baratin 1
Chant 2	Comédie 2
Danse 3	Eloquence 1
Étiquette 3	Mendier 1
Pose 2	

PUISSANCE : MENUE (D4)

Bonus dégâts -2
Pièces d'armure lourdes 1
Effort 1

COMPLEXION : ANÉMIQUE (D4)

Endurance 1

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Calligraphie 1
Couture 3	Équitation 2
Esquive 2	Jeux de cartes 2
Jeux de dés 1	Se cacher 1

la cour, qui ont accompagné la reine au moment de son départ pour la France en 1548. Elles ont reçu la même éducation qu'elle et l'ont suivie partout, jusqu'à son retour en Écosse. Mais quand les choses tourneront mal pour leur maîtresse, seule l'une d'entre elles lui restera fidèle.

MARY LIVINGSTON

La première des suivantes de la reine est une femme athlétique et sportive, qui adore par dessus tout les danses un peu virevoltantes. Cette passion scandaleuse lui a valu le surnom de « la lascive » et a attiré sur elle les foudres de John Knox, toujours prêt à montrer une catholique du doigt, qui a fait courir la rumeur qu'elle se marierait pour justifier sa grossesse (rumeur qui a d'autant plus de poids quand elle est créée du haut d'une chaire).

Danse +2 ; Pose +1

MARY BEATON

Cette jolie brune est issue de la grande famille des Beaton qui a donné à l'Écosse son célèbre cardinal persécuteur de protestants. L'ambassadeur anglais Thomas Randolph est tombé amoureux d'elle, mais il n'arrête pas de lui demander d'espionner sa maîtresse, et Mary, par loyauté, doit repousser ses avances.

*Baratin +2 ; Étiquette +1
Grâce : Venusté*

MARY FLEMING

Louée à longueur de temps pour sa beauté, il est difficile de savoir ce qui est vrai et ce qui appartient à de l'apologie courtisane. Car Mary Flemyng a du sang royal dans les veines ; elle est, comme sa maîtresse, une petite-fille de James IV. Elle est aussi la seule des quatre à être entièrement écossaise, alors que les autres, comme la reine, ont un père écossais et une mère française. Elle est considérée comme la plus exquise, et fait tomber sous le charme le machiavélique diplomate William Maitland, quadragénaire qui, malgré les moqueries de la cour, avouera à son ami William Cecil que



tomber amoureux l'a rajeuni. Ils se marient finalement et ont plusieurs enfants.

*Stratégie +2 ; Héraldique +1 ;
Eloquence +2
Grâce : Venusté*

MARY SETON

La dernière dame de compagnie de la reine est la plus ordinaire physiquement, mais aussi la plus pieuse et la plus loyale. Peu intéressée par les réjouissances de la cour, elle se consacre corps et âme au service de sa maîtresse, allant jusqu'à la suivre en captivité à Lochleven puis en Angleterre. C'est la seule à ne s'être jamais mariée, et elle mourra de nombreuses années plus tard dans le couvent de Renée de Guise.

*Stratégie -1 ; Théologie +2 ; Danse -1 ;
Discrétion +2 ; Etiquette +1 ; Pose -1*

JEAN STUART, COMTESSE D'ARGYLL

Demi-sœur de la reine, elle est rapidement devenue sa confidente, et finit par passer plus de temps avec la reine que les Marie, ce qui n'est pas du goût de son époux, le comte d'Argyll, qui gouverne seul ses terres dans l'ouest de l'Écosse tandis que sa femme évolue tranquillement à la cour. Tout comme Moray, elle est la fille de James V et d'une de ses maîtresses, Elizabeth Beaton, tante de Mary Beaton.

NICHOLA LA JARDINIÈRE

Nichola est la folle de Mary. Elevée par une compagnie itinérante, elle s'est produite devant la cour de France et a attiré l'attention de la jeune reine, qui l'a prise à son service. À la mort de François II, elle a accompagné sa nouvelle maîtresse à la cour d'Holyrood, où elle continue à remplir son rôle avec esprit et bonne humeur.

Nichola n'est pas naine. Elle ne possède pas la moindre déformation congénitale. C'est une jeune fille intelligente et joyeuse qui feint la folie et incarne la sagesse populaire. Elle est loin d'être la seule folle de la cour, mais elle a sa propre chambre et une place qui n'est plus tout à fait celle d'une servante.

-1 à toutes les compétences de *SAVOIR* ;
*Comédie +2 ; Eloquence +3 ;
Acrobatie +2 ; Sauter +1
Grâce : Disciple de Thalie*

III. LES PLAISIRS DE LA COUR

La cour écossaise apprécie les mêmes passe-temps que son homologue française, à quelques détails près.

I. LA CHASSE

Le plaisir que les hommes en tirent n'est pas différent d'ailleurs, mais ce qui étonne les ambassadeurs, c'est la passion inconsidérée que Mary porte pour ce sport. Elle adore chevaucher des heures durant à travers campagne et forêt, une arme à sa selle, et inflige à ses dames de compagnie des journées éreintantes au milieu de la lande, pour le simple plaisir d'être représentée en Diane chasserresse. Pour courir le gibier, la cour se déplace au château de Falkland, à Fife, en amenant avec elle des cerfs et même des ours (importés de France), que l'on ramène ensuite dans le parc de Holyrood. De temps en temps, on effectue une battue, ce qui a parfois des effets funestes quand un cerf prend la tête de la horde et la rassemble en une mêlée destructrice.



La fauconnerie et le tir à l'arc sont eux aussi très populaires auprès de la reine et de ses proches.

2. JOUER ET PARIER

Mary adore le jeu. Le comte de Lennox réussira d'ailleurs à gagner nombre de couverts en argent et de verres de cristal de sa malchanceuse adversaire. À la cour, on joue donc aux cartes et aux dés, mais aussi à des jeux plus stratégiques, comme les échecs, ou d'adresse, comme le billard.

3. LE MASQUE

Le masque est un type de mascarade très en vogue à la cour anglaise. Au lieu d'avoir un thème comique et d'être joué par des acteurs professionnels, le masque raconte une histoire mythologique ou médiévale mettant en scène des dieux ou des allégories. Ce sont les membres de la cour eux-mêmes qui endossent ces rôles lors d'une procession à travers le palais, où chaque change-

ment de salle indique un changement de scène. Les textes sont presque tous de longs monologues en partie mémorisés et en partie improvisés. En Angleterre, les costumes sont magnifiques et extravagants, mais les Écossais n'ont pas les mêmes moyens, ce qui se ressent dans le faste du spectacle.

4. CHANTER ET DANSER

Mary, qui aime se dépenser, adore la danse et, par extension, la musique. Elle s'entoure de joueurs de violon et de luth, fait chanter ceux de ses valets qui ont de jolies voix, joue elle-même du luth et du virginal, et choisit ses favoris parmi ceux qui savent jouer et danser. David Rizzio, ténor mélodieux, a obtenu son poste de secrétaire quand Mary a eu besoin de sa voix dans le quartet qu'elle montait.

Les danses qui enflamment les soirées de la cour ne sont pas du goût de tous : pour le calviniste John Knox, elles transforment la cour en un bordel et illustrent bien le vice qui caractérise ces méchants catholiques.





IV. LE PALAIS D'HOLYROOD ET CANONGATE

L'abbaye d'Holyrood (littéralement « Sainte Croix ») remonte au XII^e siècle, et une résidence royale y est accolée depuis le début du XIV^e, mais le palais en lui-même, construit pour James V, le père de Mary, date de 1532. Saccagé par les troupes d'Henry VIII au cours d'une expédition punitive, il a en grande partie été décoré par Mary elle-même, à la mode française.

Derrière la porte principale se trouve un grand hall d'où partent plusieurs escaliers et couloirs menant aux chambres des grands nobles et des proches de la reine, à l'étage. Au rez-de-chaussée se trouvent les cuisines et les pièces communes où vivent les domestiques, ainsi que des appartements plus intimes pour les serviteurs de plus haute extraction.

Les appartements de Mary sont situés au premier étage de la tour visible à gauche en arrivant d'Edimbourg, tandis que son mari habite au rez-de-chaussée et peut la rejoindre par un escalier à colimaçon (dans la tourelle ronde à l'extrême gauche).

En temps normal, la garde n'est pas très nombreuse, et même en temps de crise, la garde personnelle de la reine est si restreinte qu'on se contente de poster des hommes aux entrées principales.

La petite ville de Canongate s'est construite tout naturellement sur le tronçon du Royal Mile qui rattache le palais d'Holyrood à la ville d'Edimbourg. Comprenant principalement des maisons de grands nobles et les ateliers d'artisans de luxe travaillant pour le palais, ce quartier ne devient une ville au sens politique qu'au début de la guerre civile, quand le parlement des « Hommes du Roi » s'y installe (les « Hommes de la Reine » contrôlant Edimbourg). Canongate sera d'ailleurs bombardé depuis le château resté Marianiste, jusqu'à ce que les Anglais fassent tomber celui-ci. En 1591, le Tolbooth sera achevé, et Canongate deviendra une ville.

- Holyrood -



I. LA KIRK, EGLISE ÉCOSSAISE RÉFORMÉE

Quand en 1560, les seigneurs de la congrégation créent la Kirk par un acte de parlement, ils ont conscience qu'il leur manque une base spirituelle. Leur combat, auparavant religieux, s'était changé en une révolte contre les Français qui « occupaient » à leurs yeux le pays, et ils n'avaient plus d'idées bien arrêtées sur la forme que devrait prendre l'église réformée. Ils prennent donc comme modèle pour leur Livre des Prières Communes celui rédigé en Angleterre du temps d'Edward VI, et comme modèle pour l'organisation de l'église le Livre de Discipline du calviniste John Knox, prédicateur fougueux et charismatique qui a porté la Réforme sur ses épaules.

L'organisation de la Kirk suit donc le modèle calviniste. La hiérarchie est abolie

et chaque paroisse élit son pasteur, qui peut être n'importe quel fidèle à condition qu'il sache lire. Car son unique rôle est de lire la Bible aux autres ; il peut bien entendu prêcher quand il croit devoir le faire, mais la parole de Dieu est la seule que la communauté des croyants a véritablement besoin d'entendre. Pour s'assurer que chaque paroisse possède un pasteur, et que celui-ci fait son travail, dix superintendants, dont un laïc, remplacent les évêques. Mais Knox est un extrémiste et le parlement ne reconnaît pas la totalité du contenu du Livre de Discipline. Pendant de nombreuses années, l'église existe donc grâce à un accord tacite accordant à Knox le droit de mener son église comme il l'entend, en sachant que si le gouvernement trouve des raisons de se plaindre de lui, sa légitimité pourra être remise en doute. En 1572, l'année de la mort de Knox, le flou qui entourait l'organisation de l'église est levé : le tout jeune James VI, et à travers lui ses conseillers, reconnaissent le livre de Knox dans sa totalité. Mais ils profitent de ce que



le texte soit très vague à ce sujet pour créer des évêques et ainsi instaurer une hiérarchie dont le souverain prendrait la tête (comme en Angleterre). C'est la création de l'église épiscopale écossaise, qui ne convainc pas tout le monde. Andrew Melville, un jeune réformateur éduqué à la Sorbonne et qui a fui la France au moment du massacre de la Saint Barthélemy, rédige alors un Second Livre de Discipline en 1576, qui défend le concept d'une église presbytérienne, sans tête. Après des années de débat, c'est le modèle de Melville qui l'emportera, et l'Église Presbytérienne d'Écosse deviendra la religion nationale.

I. LA DISCIPLINE

Comme on peut le voir, le concept de « Discipline » est très important en Écosse. Au départ, il ne représente que l'organisation générale de l'église, mais très vite, il prend le sens de « répression des infidèles ». La « Kirk Session », à l'origine un conseil au cours duquel les paroissiens discutent de la vie de leur église, devient un tribunal dans lequel les « vertueux » jugent et punissent les autres, en particulier en dehors des villes. Le pasteur distribue des tickets aux membres de sa paroisse qui se sont montrés parfaitement respectueux des enseignements du Christ, et seuls ceux-là sont autorisés à assister à la prochaine Kirk Session. Une fois réunis entre eux, ils discutent des mesures à prendre contre les autres, en particulier la condamnation des trois grands crimes réservés à l'église : les fautes matrimoniales, la sorcellerie, et le catholicisme. Être exclus de cette communauté est très difficile à vivre (d'autant que souvent, le ticket sert aussi à recevoir la communion) et les paroissiens tentent donc par tous les moyens de rester conformes au modèle de pensée imposé par la majorité ; car le pasteur étant élu par les habitants, sa vision de la vertu est moins le fruit de sa

propre étude de la Bible que le reflet du système de pensée de ses électeurs.

Ce modèle de dictature du nombre, s'il sait se montrer particulièrement liberticide, permet aussi la conservation de coutumes locales qui auraient dû disparaître si les gouverneurs de l'église, depuis leurs grandes villes, avaient eu leur mot à dire.

2. LE PEUPLE ÉCOSSAIS FACE À LA RÉFORME

Car il y a un vrai gouffre entre la religion des élites et celle du peuple.

Dans les sphères les plus cultivées de la société, le débat religieux est exactement le même que dans les autres pays d'Europe : en septembre 1562 par exemple, deux ans après la réforme nationale, le prédicateur John Knox accepte un débat avec Quintin Kennedy, abbé de Crossraguel. Pendant trois jours, accompagnés chacun de quarante partisans, ils discutent de la légitimité de la messe en se concentrant sur un passage de l'ancien testament où Melchizedek offre du pain et du vin à Abraham, pour savoir si cet événement peut être considéré comme annonçant la Cène (cette discipline théologique consistant à rechercher dans l'Ancien Testament des éléments du Nouveau, appelée typologie, est très populaire à l'époque).

Mais pour le reste de la population, ces discussions obscures n'ont pas grand intérêt. Si les Scots ont tant soutenu la réforme, c'est que même pour des fidèles peu regardants, l'attitude de leur clergé était parfois choquante. Les moines chartreux, censés avoir fait vœu de pauvreté, étaient parmi les membres les plus riches de la ville d'Edimbourg car ils se faisaient payer pour absoudre à l'avance les seigneurs qui



portaient faire la guerre ; les évêques et archevêques, comme le reste de la noblesse, collectionnaient les aventures et les bâtarde, ce qui ne donnait pas grande confiance aux paroissiens quelque peu soucieux du salut de leur âme. L'Église catholique avait donc été balayée avec l'assentiment populaire car elle avait perdu l'apparence d'une église digne de ce nom ; mais si les Scots atten-

dent de leurs prêtres qu'ils sachent se tenir, cela ne veut pas dire qu'ils sont enclins à faire de même.

Or c'est ce que l'église réformée attend d'eux avec sa discipline sévère. Les enseignements du Christ ne sont pas des conseils de vie, ils sont le seul moyen de ne pas aller en enfer. Chaque homme doit





II. SUPERSTITION ET CROYANCES LOCALES

devenir un modèle de fidélité et, pour cela, abandonner ses superstitions, ses fêtes et ses coutumes traditionnelles. Comme on peut s'y attendre, les sévères réformateurs qui dirigent l'église ne rencontrent pas toujours un franc succès auprès de la population.

3. LA PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES

Les lois de 1560 interdisent la religion catholique, mais celle-ci a encore de nombreux adeptes parmi ceux qui ne voient pas l'intérêt de changer leur manière de prier. Les sacrements traditionnels ont beau ne pas être reconnus, les gens les ont reçus et apprécient que leurs enfants les reçoivent. Il reste donc des papistes un peu partout, mais ils n'ont pas plus de conviction dans leur foi que le reste de la population.

C'est la noblesse, en vérité, qui pose problème. C'est entre nobles que le débat fait rage. Il y a une sorte de gouffre entre les protestants éduqués en Angleterre et les catholiques éduqués en France. La chapelle d'Holyrood est le théâtre de cérémonies qui mettent les hommes comme Moray et surtout comme Knox dans tous leurs états. Les notables des villes, souvent protestants, prennent sur eux de nettoyer leurs rues des indésirables, que ce soient des prostituées ou des prêtres. Et à chaque fois que Mary essaie de faire respecter une certaine forme de tolérance religieuse, Knox lui saute à la gorge et brandit son fanatisme bien haut pour que tous puissent le voir.

Etre catholique en Ecosse est loin d'être aussi difficile que d'être protestant en Espagne, mais être papiste fera faire triste mine à la plupart des notables rencontrés, en particulier dans les villes.

Le peuple, en réalité, est bien plus attaché à ses croyances ancestrales qu'aux religions modernes. Plusieurs années après la Réforme, de nombreux villages un peu reculés continuent à vouer un culte à des saints aussi improbables que Saint Maolruhba, qui ne sont en fait rien de moins que des divinités celtiques intégrées tant bien que mal au « panthéon » chrétien.

La campagne écossaise regorge d'esprits et autres créatures surnaturelles issues de la mythologie celte, mais si le folklore existe, il n'influe pas pour autant sur la vie des gens. Les seuls croyances qui aient un véritable impact sur la vie de tous les jours sont les présages, les fées et bien sûr, les sorcières.

I. LES PRÉSAGES

Les signes avant-coureurs font partie intégrante du mode de pensée des Scots, en particulier des Highlanders, et sont donc impossibles à expliquer et encore moins à lister. Les chats, les corbeaux, les hirondelles, mais aussi la lune, les nuages ou la fumée des cheminées peuvent être interprétés de milliers de façons, selon une tradition exclusivement orale.

Un personnage écossais part normalement avec au moins un point dans la compétence Cabale, et peut à tout moment se trouver face à un signe lui permettant de prévoir ce qui va arriver (l'efficacité de cette compétence est à la discrétion du MJ).

2. LES FÉES

Mais la superstition sert surtout à expliquer des phénomènes naturels incompréhensi-



bles et inquiétants, comme le fait que les vaches produisent parfois un lait plus fin, moins riche en crème, ou que les grains des céréales soient particulièrement petits une année. Les agriculteurs accusent alors des forces surnaturelles d'avoir « volé la substance » de leur récolte. Quand une telle chose arrive, la famille entière peut se trouver plongée dans une période de famine, et les pauvres fermiers, privés de solution connue, ont besoin de coupables.

C'est à ça que sert le peuple des fées dans les croyances traditionnelles de la région. Vivant sous les ordres de Satan, ces créatures le plus souvent de petite taille n'en sont pas pour autant forcément malveillantes. Quelques rencontres semblent s'être très bien passées, les immortels étant fascinés par les humains. Mais les fées sont le plus souvent une gêne pour les hommes. Avec leurs flèches elfiques, elles frappent le bétail pour en soutirer la crème ou volent même un animal pour parfois le rendre plus tard.

Il arrive aussi que les fées enlèvent un bébé et le remplacent par l'un des leurs, changé en humain. C'est une véritable crainte pour les parents, qui n'hésitent pas à infliger des tests cruels à leurs enfants pour s'assurer de leur humanité. Un enfant un peu

bizarre, qui ne se comporte pas comme les autres, pourra être jeté dans une rivière, tenu au-dessus du feu ou même pourchassé avec un tisonnier chauffé à blanc !

Pour éviter d'avoir à en arriver là, on prend évidemment énormément de précautions. On jette des sorts de protection autour du lit ou de la maison qui va accueillir un nouveau-né. Le fer, en particulier, est la protection classique contre les fées, qui détestent cette matière et la craignent. Un homme qui porte une pièce de fer et connaît quelques vers d'invocation de la Trinité n'a rien à craindre de ceux d'en-bas.

3. LES SORCIÈRES

La dernière et plus importante croyance de l'époque est sans aucun doute l'existence de ces « Belles Dames » qui, comme les fées, viennent grossir les rangs terrestres du seigneur des ténèbres.





Si aux yeux des puritains, toute sorcière est hérétique, elles méritent tout de même d'être séparées en deux catégories. La première est celle des sorcières qui n'ont passé aucun pacte avec le diable, et qui sont simplement les détentrices d'un savoir traditionnel, que l'église, officiellement, ne reconnaît pas, mais auquel ses membres font régulièrement appel. Même un évêque de campagne n'hésitera pas, face à une mauvaise toux, à faire appel à une vieille guérisseuse reconnue, qui lui prescrira une tisane et chantera quelques vers en gaélique pour faire s'estomper le mal. Et puis il y a les vilaines sorcières, celles que l'on craint, que l'on hait, et que finalement, on fait brûler.

Au départ, ces soi-disantes sorcières sont des femmes solitaires, souvent âgées et possédant une particularité minime qui les met au ban de l'intolérante société écossaise. Avec le temps, elles finissent par se convaincre qu'elles sont marquées, qu'elles possèdent quelque don surnaturel, et décident de l'utiliser pour se venger. Etre sorcière est un véritable choix, le choix d'un style de vie en parfaite opposition avec les valeurs de ceux qui l'ont exclue. La plupart du temps, au moment où elle choisit de franchir le pas, la sorcière en devenant est victime d'une série d'hallucinations, possiblement dues à une forte dose de stress et à la consommation de plantes aux effets divers. À la suite de la rencontre avec le surnaturel (une fée, un démon...), la sorcière devient détentrice d'un pouvoir interdit, parmi lesquels un don célèbre et caractéristique de cette forme primitive de féminisme, la capacité de rendre impuissant.

Ce sont ces sorcières qui terrorisent certains villages et font que l'exclusion des marginaux se fait toujours plus violente. En 1563, juste après que le parlement a voté le premier texte de loi sur la sorcellerie, le premier procès de sorcière a lieu. Mais contrairement à ce que préconise la

SORCIER / SORCIÈRE

Grâces : Mauvais Œil
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 8 à 3 (avec l'âge)

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4 Cabale 3
Connaissance des Simples 5
Médecine 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3 Cuisine 3
Evaluation 2 Orientation 1
Perspicacité 4 Pistage 1

ENTREAGENT : DISERT (D10)

Charme 4 Baratin 3
Chant 3 Comédie 1
Criée 1 Danse 1
Dressage 2 Discretion 4
Eloquence 2 Enseigner 1
Intimidation 2 Marchandage 2
Mendier 1

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2 Effort 1
Bagarre 2 Lutte 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : EMPESÉ (D4)

Actions/tour 1 Course 1
Initiative 1 Chirurgie : 1
Couture 3 Esquive 1
Filage 1 Se cacher 2

loi, les accusées sont simplement bannies au lieu d'être tuées. De plus, c'est la seule série de procès du règne de Mary. Ce n'est que sous la régence de Moray que les procès commencent à se multiplier, car le frère de la reine est à la fois un puritain convaincu et un spécialiste de la répression violente. C'est à cette époque qu'on allume les premiers bûchers, qui ne désempliront pas jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.



Les punitions sont diverses, même si le feu reste la méthode la plus répandue : quand l'accusée est juste une guérisseuse ou une femme qui se prend pour une sorcière sans en être une, on se contente de l'humilier sur la place publique, de la marquer au fer ou de lui faire porter quelques jours le brank, un collier de métal qui enserre le crâne et empêche de parler (grâce à une protubérance qu'on introduit dans la bouche du condamné). Les véritables sorcières, qui deviennent des émissaires du diable, sont exécutées, par pendaison ou sur un bûcher (une peine intermédiaire très utilisée consiste à pendre la coupable et à brûler son corps après coup).

NOUVELLE GRÂCE : LE MAUVAIS ŒIL

Le mauvais Œil est un pouvoir maléfique très proche de ceux qu'on attribue généralement aux sorcières, mais son détenteur, lui, n'est coupable de rien. Contrairement à une sorcière qui est obligée de signer un pacte démoniaque pour recevoir un don, un individu frappé par le mauvais Œil n'a pas son mot à dire. Il naît avec son pouvoir et doit vivre avec la crainte, mais aussi la pitié, des gens qui l'entourent.

Un personnage possédant cette grâce inspire une certaine crainte, mais sans l'animosité qui vient avec un don de sorcellerie. On le croira aussi plus facilement capables de prouesses. Il minore d'un niveau ses tests de Baratin, Comédie et Intimidation.

Prérequis : Il n'y a pas de prérequis, mais un personnage qui n'est pas Badin en Entregent n'inspire plus que de la crainte et un début d'animosité.

III. LES FÊTES TRADITIONNELLES ÉCOSSAISES

Malgré la répression et les changements dans les habitudes religieuses, le surnaturel garde une place centrale dans la vie des Scots, en particulier dans les Highlands et à certains moments de l'année.

I. HALLOWE'EN ET LE NOUVEL AN

Pour les Celtes, la nouvelle année commence le 1^{er} novembre. La veille de cette date, une trêve a lieu entre les hommes et les démons. Les fées, qui le reste de l'année se montrent cruellement neutres, se joignent aux festivités, tandis que les jeunes gens profitent de cette coopération unique de la part des démons pour voir l'avenir, et en particulier en apprendre plus sur leur futur compagnon. Les jeunes filles, yeux bandés, arrachent une plante dans le potager et cueillent un brin de paille. Le goût du tubercule, acide ou sucré, indique la fertilité de l'époux, tandis que la taille des racines a un sens plus explicite. Le nombre de grains sur la paille indique le nombre d'enfants que la jeune fille peut espérer avoir, et si une bonne grappe mérite tous les honneurs, la honte attend celle qui en tire peu ou pas.

De leur côté, les garçons peuvent tenter d'aller tremper un fil bleu dans une mare, et s'ils sentent qu'on tire à l'autre bout, ils ne leur reste qu'à demander « Qui tire ? » pour que le nom et le prénom de leur promise leur soient révélés.



2. BELTANE

Au contraire, la veille du Beltane est le soir où le Diable vient inspecter ses serviteurs, les sorcières et magiciens, ainsi que le peuple des fées. C'est aussi à cette occasion que de nouveaux adeptes entrent dans la confrérie. C'est un soir sombre, dangereux, et il ne faut pas oublier, avant d'aller se coucher, d'installer à l'entrée de la maison deux branches de sorbier nouées en croix par un fil rouge, seule relique capable de repousser les sortilèges des occultistes. Le lendemain, au contraire, est jour de fête. On offre, plus par tradition que par conviction, des produits tels que du lait ou des œufs en offrande à Pales, la déesse celtique des bergers, protectrice des troupeaux, et on lui fait brûler des plantes odorantes.

Cette fête n'a cependant de véritable importance que dans les Highlands.

3. NOËL

La naissance du Christ n'a pas d'importance particulière pour la population et sert juste de prétexte à un certain nombre de jeux et sports traditionnels.

Le soir, on joue au « clod », où un membre de la famille serre la main à tous les autres et cache une motte de terre dans celle de l'un d'entre eux. Les autres doivent ensuite deviner qui a la motte et ceux qui se trompent reçoivent des gages. De la même manière, au jeu du sac, un joueur porte un sac sur la tête, tend les mains en l'air, les autres doivent venir taper dedans, et s'il devine qui vient de le frapper, c'est à l'autre de porter le sac.

Le 25, ce sont plus volontiers les adultes qui s'adonnent à des sports traditionnels, en particulier le tir à l'arc ou des jeux de ballon rappelant le rugby, avant de se réunir à table.

4. LE NOUVEL AN

Les Scots étant assez friands de ces jours de fête, ils sont tout à fait enclins à se réunir autant pour le nouvel an celtique que pour le nouvel an grégorien.

D'autant que la veille de ce nouvel an marque le passage du « Bœuf des Chandelles », animal vaporeux mi-nuage mi-bovin. Pendant la soirée, en observant le ciel, on fait sécher des branches de genévrier, qui vont servir le lendemain.

La première journée de l'année commence par une légère douche d'eau magique recueillie la veille selon un rituel simple mais précis, puis le grand moment arrive : on étanchéfie les trous de la maison le mieux possible et on enflamme le genévrier encore un peu vert. La maison s'emplit alors d'une épaisse fumée qui pique les yeux, attaque la gorge et ensorcelle doucement les habitants. Quand l'air devient complètement irrespirable, la maîtresse de maison ouvre les fenêtres, ceux qui en ont besoin vomissent, et tous reprennent leurs esprits.

Là encore, la coutume est typique des Highlands et n'a plus vraiment cours dans les villes.

5. ROBIN HOOD'S DAY

Ce dernier évènement n'a rien de religieux, mais il est certainement le plus important aux yeux du peuple écossais. Robin Hood et Little John, ainsi que l'Abbé de la Dérision et le Seigneur de l'Inobéissance, sont des personnages de théâtre populaire improvisé qui président à une grande journée de festivités sans retenue. S'attaquant à la dignité des plus grands et riant de l'ordre établi, ces personnages et la fête qui leur est consacrée sont incroyablement populaires.



En particulier, il se trouve qu'il ne peut y avoir de prêches ce jour-là. En toute logique, les élites ont voulu interdire cette pratique au moment de la Réforme, mais comment mettre fin par la loi à la fête de la rébellion ? En 1561, c'est un certain George Dune qui est nommé par la population d'Edimbourg pour jouer Robin Hood, et le 12 mai, il entre en grande pompe dans la ville, suivi par la foule, alors que le parlement et le conseil d'Edimbourg ont strictement interdit que les réjouissances aient lieu. La garde essaie de les arrêter, mais la marée humaine continue jusqu'au château et repart dans l'autre sens, considérant qu'ils se sont bien amusés. Les autorités sont furieuses : James Gillon, un assistant-cordonnier, est condamné à être pendu en juillet pour

avoir participé à ce divertissement interdit. C'est une grave erreur : quelques jours avant l'exécution, la tension devient trop forte, et la population descend dans la rue pour s'opposer à la décision du conseil. La foule avance vers le Lawnmarket jusqu'à la potence et la détruit, puis ils continuent sur leur lancée et enfoncent la porte du Vieux Tolbooth, libérant Gillon, mais aussi tous les autres prisonniers. Puis ils descendent High Street vers le palais d'Holyrood, et s'arrêtent au Netherbow Port, qui a été fermé pour pouvoir les contenir. Arrivés là, ils se dispersent calmement, mais les élites bourgeoises de la ville, enfermées dans le nouveau Tolbooth et tout bonnement terrifiées, ont compris qu'il valait mieux ne pas toucher à certaines traditions.

INSPI SCÉNARIO

LES CONJURÉS

C'est la veille du Beltane, et les PJ viennent demander l'hospitalité dans un grand clachan (village des Highlands). En traversant la forêt, ils entendent des cris et voient les lueurs d'un feu, qui les mènent à proximité d'une réunion de sorciers autour d'un puits. Au moment où ils commencent à apercevoir des visages, une jeune femme nommée Keana (« jolie »), sort d'un fourré, leur demande de l'emmenner avec eux, et leur promet qu'ils pourront dormir chez sa famille. Le lendemain, des mercenaires viennent chercher la jeune fille pour être jugée comme sorcière, et elle se débat en jurant sur tous les saints qu'elle n'en est pas une. Si les PJ choisissent de la suivre, ils

reconnaîtront le chef comme étant présent à la cérémonie dont ils ont été témoins. Il pose un certain nombre de questions pertinentes sur des phrases qu'a dit Keana, comme quoi elle voudrait posséder des pouvoirs, car Keana a un œil paresseux qui intrigue et incite les villageois à la rejeter.

En vérité, le chef est bien un sorcier, et Keana voulait le devenir aussi, mais quand le moment est venu, la veille, elle a eu peur et s'est enfuie. Maintenant, les confrères veulent la faire taire avant qu'elle ne dévoile des noms, et comme les villageois sont enclins à la croire sorcière (à cause de son œil), les PJ sont les seuls à pouvoir intervenir. Bien entendu, s'ils arrivent à convaincre les membres du clan que leur chef est sorcier, l'ordre établi pourrait en être secoué. Des factions pourraient se former rapidement, et la situation devenir dangereuse pour des innocents (comme Keana, par exemple).



L'armée écossaise se caractérise par son manque de moyens et par son obsolescence. La seule différence avec l'armée du roi Robert the Bruce au XIII^e siècle est l'emploi d'un nombre très restreint d'armes à feu.

Le très grand point commun entre le souverain médiéval et les souverains du XVI^e siècle est que les hommes qu'ils commandent ne sont pas directement sous leurs ordres. Il n'y a pas d'armée d'état, car la couronne n'a pas les moyens de l'entretenir. Même Mary, avec ses douaires en Champagne, doit se contenter d'une garde royale de dix-neuf archers, alors qu'Elizabeth s'entoure de 150 soldats et les rois de France de 2500 ! L'armée doit donc suivre le système féodal, c'est-à-dire que chaque soldat obéit à son seigneur, qui rend des comptes à son suzerain, et ainsi de suite jusqu'à la couronne. Cette armée, nommée Armée Commune, habituellement réunie pour combattre une menace extérieure

(qui forme comme souvent le terreau de la cohésion nationale) possède un fort potentiel humain, puisqu'en 1547, elle réunissait 23.000 soldats, mais si les seigneurs sont enclins à se liquer sous les ordres du roi pour repousser l'envahisseur anglais, ils ont plutôt tendance à se liquer les uns contre les autres une fois les frontières sécurisées. Cette prolifération d'armées privées pose donc un gros problème depuis le rapprochement avec l'Angleterre en 1560, en particulier quand les Lairds se réunissent en congrégation pour se lancer dans une « bloodfeud ».

LE BLOODFEUD

Au départ, ce terme représente une vendetta entre clans, une guerre d'usure, entrecoupée de meurtres, de duels et de mêlées sanglantes au cœur de la lande.

Mais cette coutume issue des régions plus sauvages telles que les Highlands et les



Borders a pris un tour plus retors en atteignant les Lowlands, où elle est devenue synonyme d'assassinat politique. Cette pratique qui, dans d'autres pays, serait simplement considérée comme un meurtre, bénéficie en Ecosse d'une légitimité étonnante. Car le pays a encore des relets de culture gaélique ou viking, et la loi du plus fort transparait dans certains textes officiels, le plus extrême étant celui qui autorise le parlement à légitimer une action armée contre le souverain, ce crime de l'ordre du lèse-majesté n'étant vraiment pas si grave au regard du droit écossais. C'est ce qui arrivera en 1567, quand le parlement acquittera les seigneurs soulevés contre Mary.

I. LA COMPOSITION DE L'ARMÉE

I. L'ARTILLERIE

C'est le seul point fort de la couronne écossaise : elle contrôle la fabrication des canons et possède donc la seule artillerie du royaume. Le matériel est principalement français et date de la régence de Marie de Guise et du règne de James V, mais l'Ecosse possède aussi sa propre fonderie.

Les pièces sont fabriquées au château d'Edimbourg, et surtout, c'est là qu'elles sont entreposées, ce qui fait de cette place-forte le siège du pouvoir, car celui qui la contrôle, contrôle le pays. C'est pour cette raison que sa garde est confiée aux seigneurs les plus fidèles, c'est-à-dire le comte de Mar au début du règne, puis James Balfour après le meurtre de Darnley, quand Bothwell commence à placer ses complices aux postes où il a besoin d'alliés.

Malheureusement, la fabrication coûtait véritablement trop cher aux caisses du royaume et, en 1558, il a fallu arrêter la fabrication de canons. L'armée royale, depuis, se contente de ce qu'elle a déjà. Contre Huntly, Mary utilisera six canons, qu'elle tournera contre Inverness quand Alexandre Gordon lui refusera l'entrée du château.

2. LA CAVALERIE

Les chevaux sont rares en Ecosse, car l'agriculture est beaucoup trop peu productive pour pouvoir les entretenir. La cavalerie est donc un corps assez réduit, même si à certaines occasions, comme sous les ordres de Moray pendant la fuite de Mary, elle peut représenter la majorité des forces. Lors de cette campagne, 4000 des 5000 soldats étaient des cavaliers. Ils étaient accompagnés de 3000 paysans chargés d'entretenir leurs 4000 chevaux, mais aussi les 4000 chevaux de trait qui suivaient la troupe.

3. L'INFANTERIE

Les soldats de pied sont recrutés pour quarante jours, au cours desquels ils doivent remplir leurs obligations féodales. Au-delà de cette durée, il faut les payer, ce qui n'est pas dans les moyens des seigneurs (dont la seule véritable ressource est la masse d'hommes sous leurs ordres). Pour ne rien arranger, les soldats sont censés apporter leurs propres vivres, mais aucun d'eux ne peut prévoir à manger pour quarante jours. Au bout de deux semaines, il n'y a plus rien à manger et les guerriers désertent.

Le fantassin moyen porte un petit casque, une tunique matelassée et une paire de gants. Il est armé d'une pique ou parfois d'une forte épée.



Les grands absents de l'armée écossaise sont les arquebusiers. Contre l'armée de Moray, les troupes loyales à Mary combattaient en tout neuf armes à feu, qui bien sûr équipaient les grands seigneurs, tel Argyll ou Châtelleraut.

Dans ces conditions, il est facile de comprendre l'impact que peut avoir un coffre de livres Sterling sur le déroulement d'une campagne. Avec cet argent, on peut acheter de quoi nourrir les soldats, les payer pour qu'ils restent et les équiper avec de l'armement moderne. Grâce à la dévaluation de la livre Scot, l'argent anglais se transforme au passage de la frontière en une petite fortune qui permet tout simplement d'opposer à une bande de soldats fatigués une armée digne de ce nom.

II. LES PLACES-FORTES

I. LE CHÂTEAU D'EDIMBOURG

Comme indiqué plus haut, le château qui surplombe la capitale a accueilli la première industrie lourde du pays, la fonderie à

canons. Désormais, il ne s'y produit plus de pièces d'artillerie, mais les immenses réserves de munitions françaises en font un lieu particulièrement dangereux et difficile à assiéger. La question se posera donc à plusieurs reprises pendant la guerre civile, jusqu'à ce que les Anglais finissent par prendre la colline des mains de Maitland et Kirkcaldy, en 1573.

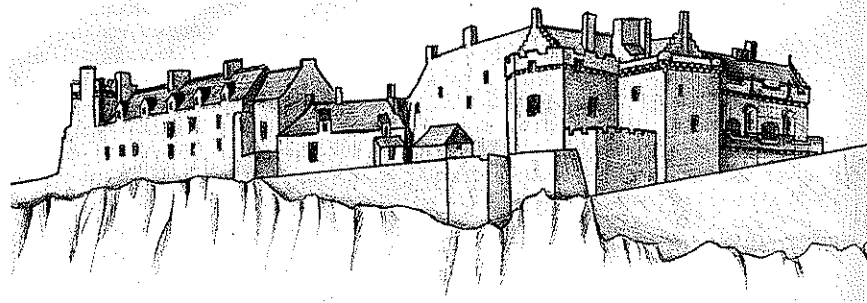
2. DUNBAR

La seconde place-forte du pays a été reconstruite par le duc d'Albany en 1547, à la suite de sa destruction par les Anglais. Il y a installé une garnison française et une artillerie offerte par le roi de France comme cadeau de mariage à James V et Marie de Guise.

3. STIRLING

Le château est un parfait exemple d'architecture du XVI^e siècle écossais : l'extérieur est un rempart épais et inamical, tandis que l'intérieur a toutes les caractéristiques d'un palais de la Renaissance, à l'exception des grandes fenêtres bien sûr.

- Stirling Castle -



Les Borders sont la région la plus au sud du royaume, traversée par la frontière anglo-écossaise. C'est une région de longues plaines parcourue par quelques rivières. Le paysage est paisible, les collines n'étant vallonnées qu'en pente douce, tandis que quelques petits bois viennent briser la monotonie d'un horizon légèrement sinueux. La plus grande et la plus célèbre rivière des Borders est la Tweed, qui traverse plus de 150 kilomètres de lande et dont les trente derniers kilomètres marquent la frontière avec l'Angleterre. Elle se jette dans la Mer du Nord à Berwick-upon-Tweed, ville frontalière actuellement aux mains des Anglais.

ADMINISTRATION DES BORDERS

Le long de la frontière, les seigneuries ont été regroupées en trois marches, qui font

face à trois marches anglaises, et qui sont censées assurer l'équilibre des forces. En vérité, le peuple qui les habite est difficile à administrer et n'a qu'une conscience très vague de la frontière, celle-ci n'ayant pas été bien définie avant 1552. En effet, les guerres incessantes qui ont secoué cette contrée ont créé une sorte de zone franche, régie par aucun seigneur, ni anglais ni écossais. En 1552, avec l'amélioration des relations entre les deux pays, la situation a été grandement améliorée, mais il reste des zones, sinon litigieuses, du moins difficiles à attribuer. Le peuple qui habite ces zones est donc très homogène des deux côtés de la frontière et possède ses propres coutumes.

I. LE WARDEN DE LA MARCHÉ

Pour gouverner la région, les gouvernements anglais et écossais ont créé au XIII^e siècle le poste de Warden, seigneur de la Marche, dont le rôle est de régler les conflits affectant sa marche et celle d'en



face, en particulier attraper et punir les bandes de brigands qui font des raids et commettent des crimes dans un pays avant de se réfugier dans l'autre. Il est assisté dans sa tâche par des Tribunaux de Sheriffs placés directement sous ses ordres, et qui jugent les quatre crimes principaux : le meurtre, le vol, le viol et la pyromanie. Il y a quatre Wardens en Ecosse, un pour chaque Marche et un spécialement attelé à la tâche de gouverner Lindesdale.

2. GUERRES DE CLANS

Car si le pays est aussi ingouvernable, c'est qu'il abrite une multitude de clans semblables à ceux que l'on rencontre dans les Highlands. Ces familles, organisées en communautés où tout le monde porte le même nom de famille, sont des entités homogènes qui illustrent bien cette habitude qu'ont les Ecossois de se réunir entre semblables pour exclure tous les autres. Et ici comme dans le reste du pays, la multiplication de communautés intolérantes et passablement belliqueuses devient la cause d'un nombre impressionnant de conflits stériles et meurtriers.

En 1584, par exemple, le Warden des marches de l'Ouest est un Johnstone, tandis que le prévôt de Dumfries, capitale de la marche, est un Maxwell. Or les deux familles sont rivales, et le fait d'avoir les chefs des deux clans dans la même ville ne fait qu'augmenter les tensions (le Warden de la marche de l'Ouest gouvernant depuis Dumfries). Sans même entrevoir une solution diplomatique, le Warden nomme un membre de sa famille au poste de prévôt, à la place de Homer Maxwell. Bien entendu, les Maxwell se placent aux portes de la ville et empêchent le nouveau prévôt et ses hommes d'entrer. Les deux factions repartent chacune de leur côté sans combattre, mais les incidents continueront à se multi-

plier par la suite, jusqu'à ce qu'en 1594, les deux clans se réunissent pour s'entretuer dans le plus implacable conflit clanique de l'histoire de l'île.

3. LES REIVERS

L'autre problème posé par les clans, en plus des conflits internes qui empêchent l'administration d'être efficace, est le fait qu'ils continuent à se croire en guerre contre l'Angleterre. Cela n'a rien d'étonnant, en vérité, étant donné que cette guerre est incessante dans les Borders depuis aussi longtemps que remonte la mémoire collective des clans, mais les relations entre les deux pays sont censées s'être améliorées, surtout depuis 1560, et désormais, l'ambassadeur anglais participe, aux côtés des Wardens des deux pays, au règlement des conflits.

Mais les Reivers, ces combattants des Borders spécialistes de la guérilla, ne peuvent s'empêcher de continuer les raids : ils attaquent, volent, tuent et pillent sans discontinuer, en Angleterre particulièrement mais aussi chez leurs voisins, car la réconciliation leur a enlevé leur légitimité et, devenus hors-la-loi, ils n'ont plus aucune règle à respecter. La grande saison de la reive est le début de l'hiver, quand les nuits sont les plus longues et que les animaux sont encore gras d'avoir brouté tout l'été. Le seul moyen d'échapper aux pillards est alors de leur payer un impôt, mais les clans sont nombreux et il est impossible d'annuler complètement le risque.

Bien qu'ils soient pourchassés par les autorités, celles-ci ne nient pas les grandes capacités guerrières des reivers, et le plus souvent, on leur propose, après leur capture, de devenir des mercenaires à la solde de la couronne (ce qu'ils acceptent presque à chaque fois, l'autre choix étant la



REIVER

Grâces : Tête Brûlée
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 7

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 3
Comptabilité 1	Cosmographie 1
Héraldique 3	Tactique 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Orientation : 3
Pistage 2	

ENTREMENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Crée 1
Commander 2	Discrétion 4
Intimidation 4	Marchandage 3

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1	
Pièces d'Armure lourdes 7	
Effort 4	Armes d'hast 3
Bagarre 4	Forcer 1
Lutte 3	Saut 1

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Course 4
Initiative 4	Archerie 3
Arquebusade 2	Equitation 5
Escrime 4	Esquive 2
Lancer 2	Main gauche 1
Se cacher 7	

pendaison). Quand ils sont capturés par des Anglais, et qu'ils acceptent de travailler pour le compte d'Elizabeth, ils sont envoyés en Irlande, pour aider à pacifier l'île.

4. LA LOI DES BORDERS

Comme les reivers ont un certain appui de la population, issu de leur passé de combattants patriotes, le Conseil Privé a dû créer

un système judiciaire spécifique, la Loi des Borders. Celle-ci consiste à faire signer aux propriétaires terriens un Pacte Général pour les rendre responsables des crimes commis par des habitants de leurs terres. Ainsi, quand un bandit de Dumfrieshire va attaquer un village anglais et que le Warden de la marche écossaise reçoit une plainte de son homologue anglais, il demande au seigneur de Dumfrieshire de mettre le criminel hors-la-loi. Ce dernier a alors deux semaines pour se rendre, sinon sa famille est expulsée de son lopin et l'emplacement loué à une autre. Ce contrat, appelé Pacte Général, est aussi utilisé au Pays de Galles par les Anglais. En plus de ça, une version plus encadrée de la loi du talion est instaurée, qui autorise la victime d'un raid de reivers à aller exercer sa vengeance dans les six jours qui suivent, même s'il doit pour ça traverser la frontière. Tout ce qu'on lui demande, c'est de se déplacer avec grand bruit pour marquer la différence avec une troupe de reivers qui se déplacerait avec le plus de discrétion possible.

Parallèlement à ces mesures tournées vers la chasse aux brigands, le Conseil Privé instaure, pour contrôler les clans, un autre type de pacte : si deux clans s'opposent, comme dans le cas des Johnstone et des Maxwell, le Conseil leur fait signer un pacte de non-agression et, pour s'assurer que la promesse est tenue, prend en otage un membre de la famille, qui s'en va vivre chez un seigneur des Lowlands.

5. LE TERRITOIRE CONTESTÉ

Mais il existe une grosse épine dans le pied des autorités, une sorte de paradis du banditisme où les fugitifs peuvent venir se réfugier après leur crime, le Territoire Contesté.

Si au nord-est de la frontière, la Tweed représente une limite concrète et logique,



ce n'est pas le cas sur l'autre rive, face à la mer d'Irlande. Une longue bande de terre, étendue sur presque un tiers de la frontière, n'est toujours pas attribuée à l'un ou l'autre des deux royaumes.

C'est un territoire sans seigneur, sans loi, où se réunissent les pires bandes de reivers de toute la région.

Une parodie de politique a été essayée à une époque pour tenter de contrôler la région, en la rendant inhabitable : une loi a instauré que tuer un homme sur le territoire contesté n'était pas un crime, et cette fausse décision prise de concert par les Wardens des marches de l'Ouest a transformé ce lambeau de terre en une zone franche où la violence règne en maître.

INSPI SCÉNARIO

CRIMES ET CHÂTIMENTS

Les PJ sont chargés d'attraper Joseph Luttini, un ancien favori de la reine, avant qu'il ne s'échappe vers la France. Grâce à une description succincte et un accent italien reconnaissable, les PJ suivent sa trace facilement, jusqu'à ce qu'il atteigne les Borders. La ville de Selkirk est en pleine effervescence, car un grand clan de reivers, les Armstrong, vient d'attaquer une ferme, et le clan propriétaire de la ferme, les Bell, s'apprête à aller se venger, jusque dans le Territoire Contesté. Dans le butin emporté se trouve un étranger auquel Duncan Bell avait offert l'hospitalité, et qui servira d'otage. Luttini, sans

6. LES GRANDES FAMILLES DES BORDERS

Le clan Armstrong est le plus grand clan de reivers de la région. Associés à de nombreuses familles de la région (Elliot, Murray, Crosier, Nixon...), les Armstrong sont clairement un clan de pillards, et l'immense majorité de leurs femmes ont été enlevées dans les Marches anglaises. Ils contrôlent l'extrême sud-ouest du pays, en particulier le Territoire Contesté.

Les clans Hume, Scott et Chisholm sont trois autres grands clans de reivers. Leurs terres sont simplement moins étendues et leur influence moindre.

aucun doute, est cet étranger. Les PJ peuvent alors essayer de calmer le jeu pour sauver la vie de Luttini, ou au contraire mettre le feu aux poudres. S'ils ne font rien, il y aura bataille mais Luttini, sera épargné, et retombera entre les mains des Bell. S'ils essaient de le retrouver au cours de l'affrontement, combattre ensemble pour le sauver de ses ravisseurs pourra les rapprocher. S'ils réussissent à obtenir sa libération par l'éloquence, il les remerciera et les considérera comme des amis, bien qu'ils veuillent le ramener à Edimbourg.

Quoi qu'il arrive, si les PJ lui mettent la main dessus, il leur expliquera qu'il n'est pas coupable de ce dont on l'accuse, que c'est Joseph Rizzio, le frère de David (voir page 116), qui a commis le délit et l'a accusé pour se dédouaner. Les PJ n'auront plus qu'à choisir entre le rendre aux autorités ou le laisser s'échapper.



La frontière avec les Highlands correspond plus ou moins à la limite nord de l'invasion romaine. Au-delà se trouve une région qui n'a plus grand chose à voir avec le reste de l'île, une enclave de culture gaélique, une région sauvage abritant un peuple farouche, où la civilisation continentale n'a aucune influence.

Après avoir quitté la lande dénudée des Lowlands, le voyageur doit traverser la chaîne de montagnes qui mènent aux terres du nord. Les montagnes des Highlands sont les plus anciennes du continent européen, et ne ressemblent plus tellement à des pics abrupts. Ce sont plutôt de gigantesques collines verdoyantes aux pans érodés, sur le sommet desquels glissent souplement de longs nuages.

Il pleut énormément sur le pays, ce qui ravine les pentes et met à jour de gros morceaux de roche grise. Les nombreux ruisseaux s'écoulent jusque dans les vallées,

pour former de longs et profonds lacs, des marécages brumeux et des bois moussus. C'est au bord de ces lacs et marais que se trouvent les dernières forêts d'Ecosse, vertes et accueillantes de l'extérieur mais profondes, sombres et menaçantes pour qui s'y aventure.

Au sommet de certaines montagnes, des cercles de pierres dressées rappellent le passé celtique de la région, même si les derniers adorateurs de ces monuments sont les meutes de loups qui viennent s'installer ici pour fuir l'humidité des vallées.

I. HIGHLANDS ET LOWLANDS

Jusque dans les années 1580, Highlands et Lowlands vivent entièrement séparés. Les Lowlanders craignent de monter dans



ces régions sauvages et les Highlanders se contentent de venir vendre leurs animaux dans les foires aux bœufs ou de faire des raids sur les régions les plus septentrionales des Lowlands. Et pourtant, les populations au nord des montagnes représentent entre un tiers et la moitié de la population totale du pays.

I. LES HIGHLANDS

VUS PAR LES LOWLANDERS

Le gouvernement d'Holyrood n'a jamais pris le temps d'essayer d'intégrer les régions les plus au Nord, car il n'y trouve aucun intérêt, et la tâche semble difficile. Les terres sont peu fertiles et ne servent qu'à faire paître du bétail ; il n'y a aucune frontière à défendre ; il n'y a aucune armée organisée non plus, qui puisse poser le moindre danger pour la couronne. Pourquoi, alors, dépenser du temps et des ressources à civiliser ces sauvages qui ne comprennent rien aux lois du royaume ? Les pasteurs ont essayé, mais l'église d'Ecosse utilise le gouvernement des villes pour organiser les Kirk Sessions, censées créer une unité entre les différentes communautés de fidèles, or il n'y a aucune ville à l'exception d'Inverness, et donc aucun gouvernement. De plus, le pouvoir est morcelé, ce qui signifie deux choses : d'abord, qu'il est très difficile d'avoir des relations diplomatiques avancées avec tout le monde ; ensuite, que les Highlands ne représentent pas un pouvoir capable de se soulever contre le gouvernement d'Holyrood. Dans ces conditions, ce dernier préfère s'appuyer sur quelques grands seigneurs régionaux, qui possèdent souvent des terres de part et d'autre de la frontière tacite. La couronne accorde à ces hommes des postes de « Lieutenant du Royaume », et leur délègue par là même un peu de pouvoir royal (il existe aussi un Lieutenant Général du Nord

en Angleterre). Le seigneur ainsi armé peut fortifier sa position de chef auprès des autres, tandis que le gouvernement s'assure qu'il a l'oreille attentive d'une personnalité importante. Une fois ces postes distribués, il ne reste plus qu'à surveiller qu'aucun seigneur ne prenne l'ascendant sur tous les autres et unisse la région, et c'est pourquoi une culture d'équilibre est entretenue. Si plusieurs grands chefs s'unissent en congrégation, les autres s'unissent contre eux, pour empêcher que l'un des membres de la congrégation devienne trop puissant.

Et puisque les lois ne semblent pas atteindre le nord du pays, un statut spécial réinstaura la loi du talion, autorisant la victime d'un crime à se faire justice elle-même.

2. LES HIGHLANDERS

VUS PAR EUX-MÊMES

En vérité, les Highlanders et les peuples des îles n'ont pas besoin des lois de leurs voisins du sud. Ils ont leurs propres lois, transmises par voix orale et conservées par les Brieves, juges médiévaux garants du droit coutumier. Le seul moment où ils pourraient avoir besoin de l'état, c'est pour régler les conflits en rapport avec la possession des terres, mais quand l'envoyé d'Edimbourg arrive sur les lieux avec des titres officiels totalement obsolètes, sur lesquels ne figurent même pas tous les clans, les intéressés préfèrent régler leur différend à l'épée.

En fait, les Highlands marchent à peu près sur le même système que les Borders, avec des noms de familles qui définissent des clans et un droit coutumier qui régit la vie de tous les jours, mais les Borders sont unies aux Lowlands par la haine des Anglais, qui définit la nation écossaise, alors que pour les Highlanders, les Scots



sont des Saxons au même titre que les Anglais, tandis qu'eux-mêmes sont des Gaëls, comme les Irlandais. Pour eux, la frontière qui les sépare d'Edimbourg est bien plus concrète que celle qui sépare les deux capitales de l'île. Et cette division est justifiée par la barrière de la langue. En 1560, seuls les seigneurs parlent le scot, tandis que la population ne parle que le gaélique. Or la quantité de lois émises est trop grande pour que tout soit traduit, ce qui n'aide pas la population à s'intéresser au droit national. C'est pourquoi ils s'en tiennent à leurs traditions, se battent pour régler un conflit et considèrent la propriété comme fluctuante. Voler une vache n'est pas immoral ; le bétail appartient à tous et ceux qui en ont moins ont le droit de se servir chez ceux qui en ont plus. De plus, voler dans les Lowlands consiste simplement à reprendre aux Saxons ce qui appartenait aux Gaëls avant qu'ils soient envahis et dépossédés de leur terre.

Rien ne permet donc à la population de se sentir la moindre allégeance pour le roi d'Ecosse. Leur loyauté toute entière revient à leur seigneur direct, ce qui, allié à son poste de Lieutenant du Royaume, accorde à celui-ci un pouvoir équivalent à celui d'un roi.

3. INTÉGRATION POLITIQUE DES HIGHLANDS

Les Highlanders ne participent pas au gouvernement du royaume pour deux raisons. D'abord, parce qu'il n'en ont pas envie ; mais aussi parce qu'ils ne le peuvent pas. Les seigneurs des Highlands ne possèdent que très rarement des titres officiels, et n'ont donc pas le droit de siéger au parlement d'Edimbourg. Seul le comte d'Argyll, sous l'impulsion des Campbell des Lowlands, participe à la

prise de décision au palais d'Holyrood. L'autre moyen d'obtenir un siège au parlement est de représenter un bourg, mais il n'y en a pratiquement aucun au nord de la frontière. La seule représentation vient donc le plus souvent de seigneurs installés dans les Lowlands mais qui possèdent de nombreuses terres dans les Highlands, tels que les Gordon du comte de Huntly. Mais même dans ces cas, soutenir la cause de ces sauvages est plutôt mal vu, car, il faut bien le dire, si on les craint, on les méprise plus encore...

Pour être acceptés par leurs voisins du sud, les Highlanders devraient arrêter d'être « mauvais, païens et barbares », mais pour ces derniers, cela signifie renoncer à leur culture. Or ces traditions multi-séculaires leur semblent si clairement supérieures à la culture saxonne que jamais ils ne pourraient se résoudre à les oublier.

II. LES GRANDES FAMILLES DES HIGHLANDS

I. LES CAMPBELL

Le clan Campbell est le plus puissant clan de l'époque. Originaire de l'Argyll, sur la côte ouest du pays, il s'est étendu dans presque toutes les autres régions, jusqu'à obtenir à la fois le statut clanique propre à une famille des Highlands et des titres officiels accordés par le roi et reconnus dans les Lowlands. Au XVI^e siècle, l'unité du clan est encore très solide et son chef Archibald Campbell, comte d'Argyll, peut autant compter sur les Campbell de Moray et d'Angus que sur ses propres vassaux.



Pendant une partie du XVI^e siècle, le clan Campbell d'Argyll s'attire l'inimitié d'Elizabeth en envoyant un grand nombre de Galloglass servir sous les ordres des seigneurs irlandais.

2. LES GORDON

Tout comme les Campbell, les Gordon ont réussi à étendre leur influence des deux côtés de la frontière des Highlands. À elles deux, ces familles contrôlent toute la partie nord de l'île. Mais les Gordon, moins soudés et moins bien répartis sur le territoire que les Campbell, ont dû employer une autre méthode pour augmenter leur pouvoir : ils se sont mis au service du roi et ont été d'une invariable loyauté pendant un siècle, jusqu'à ce que George, 4^eme comte de Huntly, se soulève contre Mary Stuart.

III. VIE QUOTIDIENNE DANS LES HIGHLANDS

Si certains clans sont extrêmement puissants et possèdent des terres sur plusieurs centaines d'hectares, la plupart se limitent à une petite tribu, accrochée à une parcelle de terre au milieu de laquelle est planté le clachan, petit village où vivent tous les membres du clan. La terre, bien entendu, appartient à tous.

Le chef est le plus proche parent du fondateur du clan. Il est secondé par ses frères et beaux-frères, le plus vieux d'entre eux lui succédant à sa mort. De cette manière, et contrairement au système héréditaire, l'administration du clan est toujours pris en charge par au moins un homme mature entouré de proches possédant suffisamment d'autorité pour gouverner à sa place

quand il commence à devenir trop vieux et à perdre ses capacités. Par contre, il arrive que plusieurs membres se disputent la succession, et c'est pourquoi au XVI^e siècle, de nombreux clans ont déjà commencé à utiliser la primogéniture comme système de succession.

Les membres du clan ont quatre obligations vis-à-vis de ce chef : ils lui paient un impôt (en nature) servant à entretenir sa maisonnée, en paient un second destiné aux dépenses communautaires, ils participent aux guerres de clans, et ils se réunissent sous la bannière royale si le chef l'exige. Ce dernier point peut sembler étonnant,



HIGHLANDER

Grâce : Robuste
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 3
Cabale* 1	Comptabilité 1
Cosmographie* 2	Héraldique* 1
Intendance 1	Tactique 2

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Orientation 3
Pistage 2	

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Chant 1
Commander 1	Discrétion 2
Dressage 1	Enseigner 2
Intimidation 2	

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3
Bagarre 2
Lutte 3

Armes d'hast 3
Forcer 3
Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4

ADRESSE : PRESTE (D12)

Actions/tour 3	Initiative 5
Course 5	Braconnage 3
Archerie 4	Esquive 1
Escrime 2	Main gauche 1
Lancer 3	Se cacher 1
Pêche 4	

* NOTE :

L'Héraldique parmi les clans gaéliques signifie connaître les familles, leurs liens de parenté et leurs ancêtres légendaires en commun.

La Cabale représente la compréhension des présages.

La Cosmographie illustre la connaissance des grands héros et des mythes fondateurs de la nation gaéle.

mais les lois tribales ont été influencées par les lois féodales pendant les guerres d'indépendance contre l'Angleterre, et le système se trouve donc compliqué par cette possibilité qu'un chef de clan décide d'outrepasser la pyramide féodale. C'est ce qui est arrivé au comte de Huntly lors de sa rébellion contre Mary Stuart. Il a fait appel aux Highlanders qui vivaient sur ses terres, mais nombre d'entre eux, alors qu'ils s'apprêtaient à répondre à l'appel, ont reçu de leur chef de clan l'ordre de se rallier sous la bannière royale, contre leur seigneur.

Ceux qui vivent sur les terres du clan sans en faire partie (soit parce qu'ils viennent d'un autre clan, soit parce qu'ils vivaient ici avant que le clan ne prenne possession des lieux) doivent payer un impôt plus lourd, et surtout, doivent accepter que la communauté n'ait aucune obligation envers eux. Pendant une famine, tandis que les membres du clan partagent les denrées et résistent assez bien, ceux qui n'en font pas partie doivent se débrouiller seuls, et c'est alors que les plus pauvres succombent. Les seuls qui peuvent facilement changer de clan sont les guerriers, qui sont toujours les bienvenus. Celui qui veut fuir son clan et en intégrer un autre n'a qu'à s'inventer un ancêtre commun avec le chef du clan, très souvent un héros légendaire dont tout le monde peut se prétendre le descendant...

I. LA MAISON ET L'HABIT TRADITIONNELS

Le clachan se limite à un amas de maisons des plus primitives, où les familles vivent avec leurs animaux.

Le modèle est rectangulaire, les murs sont un simple empilement de pierres d'un mètre d'épaisseur, sans le moindre liant, et le toit consiste en un tas de terre et de chaume,



dont le centre est à peine suffisamment haut pour que la pluie s'écoule vers les bords.

Le sol a été creusé, de sorte que l'intérieur de la maison a une hauteur de plafond plus importante que l'extérieur ne le laisse penser. Il y a seulement deux pièces : la grande abrite les membres de la famille, avec des couches contre les murs et un feu au milieu ; la seconde, plus petite, accueille les bêtes.

Dans la vie de tous les jours, les Highlanders des deux sexes portent une longue chemise irlandaise et par-dessus celle-ci le plaid, ancêtre du kilt. C'est une grande pièce de laine pliée de telle manière que la partie haute peut aussi bien être passée par dessus l'épaule et coincée dans la ceinture qu'être remontée sur les épaules et la tête pour protéger de la pluie (le plaid est alors accroché au niveau de la poitrine par un morceau de bois ou d'os). La partie basse retombe sur les genoux comme une jupe, les plis superposés permettant de se protéger efficacement du froid.

2. L'AGRICULTURE

La seule industrie des Highlands est l'élevage de bétail, mais il ne rapporte pas beaucoup. En été, on engraisse les animaux en vue des foires aux bestiaux de Stirling ou Falkirk, mais les Highlanders ne vendent pas les animaux directement et, souvent, leur intermédiaire se sert largement dans les bénéfiques. En cas de pénurie, on vole dans les Lowlands ou à ceux qui en ont beaucoup, en considérant que si un jour le clan en possède lui aussi beaucoup, d'autres viendront en voler, en toute légitimité.

Les céréales poussent mal, car la terre n'est pas très fertile et, surtout, parce que le matériel employé est terriblement primitif. Les hommes labourent à la main, à l'aide d'une simple pioche appelée cas-chrom,

ou « pied crochu », ce qui rend le travail incroyablement dur et peu rentable. Les récoltes sont à peine suffisantes pour fournir du gruau à la communauté, et aucun bénéfice n'est donc tiré de cette activité.

3. LA NOURRITURE

En toute logique, la nourriture est donc un mélange de grain et de produits bovins (même si certaines familles possèdent aussi quelques chèvres et moutons).

Au printemps, on se contente de pain et du brochan, bouillie de grain pilé et de lait. En été, saison qui ne demande aucun effort, le plat principal est un simple bol de lait mélangé avec du petit-lait. Et ce n'est que l'hiver venu qu'ils sortent le produit de leur labeur : sur le pain, on tartine du beurre ou du fromage. De temps en temps on gonfle le repas avec du poisson, car les rivières regorgent de saumons et de truites, et à la saison des foires, il y a même du bœuf au menu (dans les îles du nord, on se régale aussi des viandes de baleine et de phoque).

En période de famine, ne pouvant se permettre de tuer les animaux, ils doivent s'en tenir à les saigner de temps en temps pour ajouter un peu de sang dans le gruau.

4. LES PASSE-TEMPS

Le soir, la tribu se réunit autour des conteurs et des chanteurs. À la lueur du feu, on raconte des centaines de fois les exploits des héros anciens, comment ils sont venus et d'où, ce qu'ils ont dû faire pour obtenir leur terre et les terrifiants maléfiques qu'ils ont dû combattre pour la protéger. Ces sagas fantastiques sont les livres d'histoire de la nation gaelle. On raconte aussi des contes plus contemporains et plus didactiques sur ce qui se passe dans les forêts ou parmi les



cercles de pierre. Puis les chanteurs déclament les plus beaux poèmes de la région au son de la harpe et de la cornemuse (c'est l'époque où le second commence à remplacer le premier comme instrument de prédilection des Makars, les bardes écossais) et ces réunions, aussi vieilles que l'homme, sont les garantes de la conservation d'une culture entièrement orale.

Et pendant que les plus jeunes écoutent avec attention, ceux qui connaissent déjà tout par cœur en profitent pour tresser des paniers ou de la corde, filer de la laine ou encore fabriquer des filets.

IV. GUERROYER DANS LES HIGHLANDS

Mais l'activité principale des hommes est l'entraînement aux armes, car les Highlanders sont un peuple guerrier. Le courage à la chasse et au combat est la vertu première de la société gaelle. Les Highlanders sont constamment à la recherche d'une raison de se battre pour prouver leur valeur. Les conflits sont fréquents, en particulier entre clans et le plus souvent pour des terres. Les offenses un peu graves sont conservées d'une génération sur l'autre, de sorte que certains clans ne peuvent se croiser dans la rue sans combattre. Il suffit d'une ou deux générations pour que le propriétaire originel soit oublié, et qu'un pan de colline soit transformé en terrain litigieux pour plusieurs siècles !

Pour calmer en partie ces ardeurs, et surtout pour essayer de dissuader les raids contre les Lowlands, le gouvernement a introduit le General Band, système jusqu'alors employé dans les Borders et qui consiste à tenir les grands seigneurs pour responsables des

actes de leurs vassaux. La mesure, cependant, n'a pas encore beaucoup d'effet.

I. CATERANS ET GALLOGLOSS

En fait, la guerre est tellement importante dans la culture gaélique que de nombreux hommes préfèrent monter ou rejoindre des bandes de pillards pour arpenter la lande à la recherche de grandes exploitations à attaquer, à la manière des reivers des Borders, plutôt que d'élever leurs propres troupeaux. Et comme les reivers, ces hommes sont reconnus pour leur bravoure et leur habileté aux armes jusque dans les pays frontaliers, de sorte qu'on les emploie souvent comme mercenaires.

Un cateran est donc un bandit de grand chemin, un professionnel du raid, très proche du reiver, excepté qu'en tant que Gael, il emploie plus rarement la discrétion, ne monte pas à cheval et privilégie la force de frappe.

Un galloglass est un cateran qui travaille pour un seigneur écossais ou, le plus souvent, irlandais. Les premiers galloglass sont arrivés en Irlande sous la forme de dot, lors des premiers mariages d'alliance entre seigneurs des deux pays (si les Highlanders se trouvent très proches des Irlandais, le terme gaélique « gall-ogleich » attribué par ces derniers aux combattants venus d'Ecosse signifie « guerrier étranger »). Un galloglass n'est pas exactement comme un mercenaire. C'est un soldat inféodé à un seigneur, qui au lieu d'être récompensé en argent ou en terres, possède un statut spécial qui oblige toutes les familles installées sur les terres du seigneur à lui offrir l'hospitalité quand il la demande. Il peut ainsi rester libre de ses mouvements sans avoir à s'inquiéter de comment obtenir l'argent nécessaire à sa survie.

C'est bien entendu un style de vie très prisé pour ces guerriers dans l'âme, mais il faut



aussi admettre que ces déplacements incessants, dans le but de surveiller, contrôler et parfois soumettre les vassaux ne facilitent pas la création d'une famille, détail des plus importants dans une nation où le nom de famille participe à la construction de l'identité. Pour pallier à ce défaut, certains galloglass ne travaillent pour leur seigneur que pendant l'été, ce qui leur permet, le reste de l'année, d'entretenir une ferme et une famille.

CATERAN / GALLOGLOSS

Grâce : Robuste, Maître archer
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 7

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 3
Cabale* 1	Comptabilité 1
Cosmographie* 1	Héraldique* 3
Intendance 1	Tactique 2

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Orientation 3
Pistage 2	

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Commander 2
Discrétion 3	Enseigner 2
Intimidation 2	

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts +2
Pièces d'armure lourdes 9
Effort 5 Armes d'hast 5
Bagarre 2 Forcer 1
Lutte 3 Saut 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : LESTÉ (D10)

Actions/tour 3	Course 4
Initiative 4	Archerie 5
Escrime 5	Esquive 2
Lancer 2	Main gauche 3
Se cacher 3	

2. MÉTHODE DE COMBAT

Les Highlanders ne sont pas des combattants pragmatiques. La guerre est un sport, avec des règles d'autant plus agréables qu'elles sont strictes. Un combat se déroule généralement à un contre un, même au milieu d'une mêlée. Certains conflits sont même résolus en remplaçant la bataille par une mêlée à nombre égal (par exemple trente guerriers de chaque côté), combattue jusqu'à la mort. Le vainqueur est le camp auquel il reste des hommes à la fin du combat.

3. TENUE DE COMBAT

Pour partir en campagne, soit contre un autre clan, soit contre l'envahisseur, ceux qui ont quelques moyens portent un haubert, cotte de mailles qui recouvre le corps. Les moins fortunés portent une chemise cirée et une peau de cerf. En plus d'un arc et d'un carquois de flèches tout ce qu'il y a de plus classiques, un Highlander porte une dirk, une claymore et une lochaber. Il se protège à l'aide d'une targe.

LA TARGE

Ce petit bouclier rond est issu de la rondache utilisée au Moyen Âge. Fabriquée en cuir et le plus souvent décorée, la targe est accrochée au bras gauche et sert de protection d'urgence.

LA DIRK

Chaque Highlander en possède une, et la considère comme son bien le plus précieux, car cette longue dague à tranchant unique, dérivée de l'antique épée celte, contient l'âme guerrière de son propriétaire. Quelles que soient les circonstances, un Highlander



la garde toujours à sa ceinture, même dans les rues d'une grande ville des Lowlands. En combat, elle est tenue comme une dague de main gauche avec une broadsword, et sert généralement à ouvrir le flanc des chevaux quand ils passent à portée.

LA LOCHABER

C'est la hallebarde des Highlands, et de loin l'arme de guerre la plus utilisée. D'une hauteur moyenne d'1,80m, elle possède une lame en arc de cercle et un petit crochet qui permet de désarçonner un adversaire à cheval, au prix d'un test d'attaque majoré d'un niveau.

LA BROADSWORD

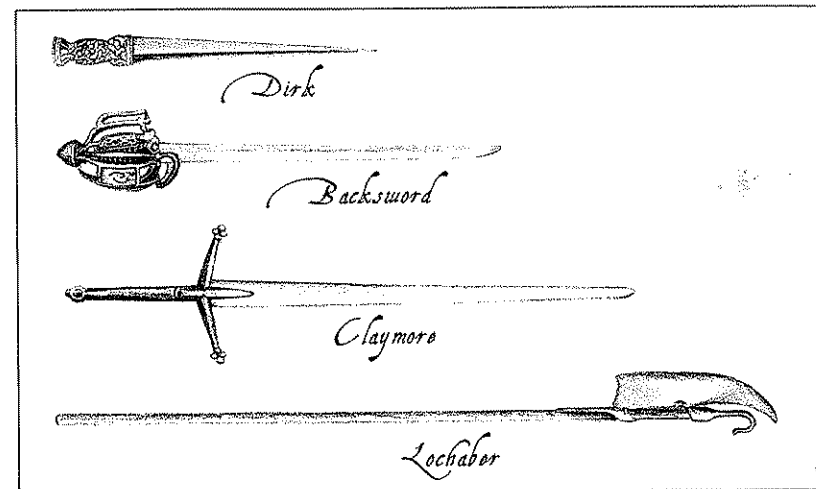
Cette épée, qui vient d'apparaître entre les mains des Highlanders, est une longue épée à double tranchant. À la fois plus lourde qu'un rapière et plus longue qu'un fauchon, manipulée à une main protégée

par un « panier », c'est autant une arme de taille que d'estoc.

La lame n'a parfois qu'un seul tranchant, auquel cas l'arme est nommée Backsword.

LA CLAYMORE

Cette célèbre épée à deux mains apparaît comme l'arme Highlander par excellence dans l'esprit des étrangers. Assez proche de l'espadaon tel qu'il existe sur le continent, elle s'en différencie par une allonge encore plus grande et une très longue poignée. Particulièrement impressionnante, elle n'est néanmoins véritablement efficace que dans les mains d'un combattant des plus puissants, et majore la difficulté d'un test d'un niveau par niveau de *PUISSANCE* en dessous de *MUSCULEUX*. Elle est donc réservée aux guerriers les plus brutaux, qui cherchent à infliger 2D6 de dégâts (les autres caractéristiques de l'arme sont les mêmes que celles de l'espadaon).





CHAPITRE 8
QUELQUES
PRÉNOMS

Voici une liste de prénoms à donner aux PNJ qui peuplent le pays. Les prénoms en gras sont les plus courants, ce qui veut dire que presque tout le monde porte l'un de ceux-ci tandis que les autres sont très rares... Un coup d'œil aux noms des personnages décrits dans l'histoire suffira à reconnaître les prénoms qui conviennent à la noblesse, les autres étant donc plus souvent portés par de petites gens. Les noms gaéliques ayant le plus souvent une version anglicisée, cette liste convient aussi pour des noms « officiels » de Highlanders (le nom des registres d'église). En le prononçant, ils remplacent cependant « c » par « ch », « k » par « kch » et « in » ou « an » par « ian ».

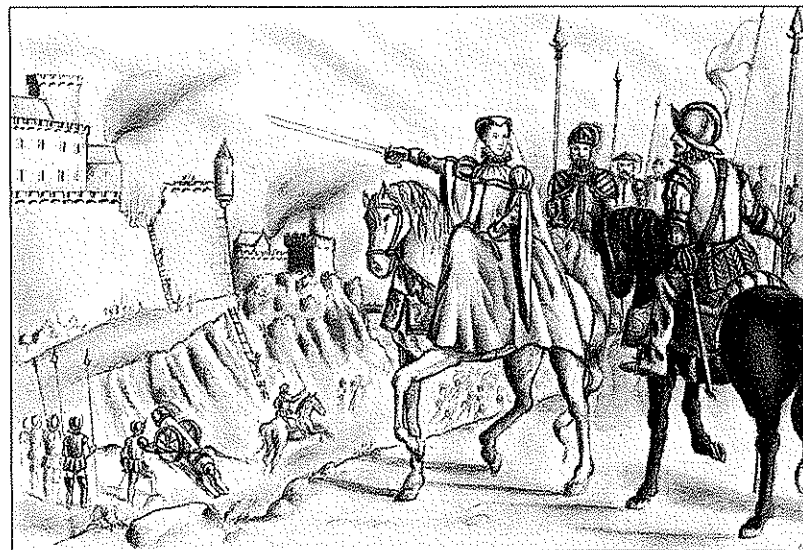
NOMS
MASCULINS

Adam
Alexander
Allan
Andrew
Archibald
Charles
Cristy
David
Donald
Dukhe
Duncan
Edmond
Flore
Forsy
Gavan
George
Gilbert
Giles
Hay
Henry
Hew
Ingram
James
Jasper

John
Make
Malcom
Martin
Matthew
Maurice
Michael
Neil
Nicholas
Ninian
Norman
Oliver
Patrick
Peter
Philip
Ranald
Richard
Robert
Roger
Simon
Simson
Thomas
Walter
William

NOMS FÉMININS

Agnes
Alison
Allok
Annabell
Beatrix
Begy
Camy
Christian
Eby
Edane
Elizabeth
Ellen
Euphemia
Forsy
Giles
Isabel
Jonet
Katherine
Margaret
Marion
Mary
Marjorie
Maude
Mavis
Sywe



DEUXIÈME PARTIE
CHRONIQUES
DES DEUX REINES

1558 - 1568



Éditions du Matagot



Les relations franco-écossaises remontent au XIII^e siècle, époque où les deux pays ont signé la « Auld Alliance ». Ce traité stipulait que si l'un des deux pays était attaqué par l'Angleterre, l'autre envahirait immédiatement le sol anglais en représailles. Cependant, au cours des siècles, les relations sont devenues plus distantes, et malgré un renouvellement de l'Alliance en 1492 par James IV d'Ecosse, l'Angleterre devient rapidement son allié de choix. En 1502, James signe le traité de la Paix Perpétuelle avec Henry VII, et en 1503, il épouse sa fille, Margaret Tudor.

I. LE RÈGNE TUMULTUEUX D'HENRY VIII

À la mort de Henry VII en 1509, c'est son fils cadet qui lui succède sous le nom de Henry VIII, le premier prince Tudor. Tyrannique et égoïste, Henry rêve de conquêtes, et en particulier de reprendre la Guerre de Cent Ans. En attaquant

ses voisins à de nombreuses reprises, et en brisant violemment la Paix Perpétuelle lors du massacre de Flodden, où 10 000 écossais trouvent la mort, il pousse l'Ecosse et



- Henry VIII -





la France à se rapprocher à nouveau. La Auld Alliance revient au goût du jour, et prend une nouvelle dimension, avec l'introduction à la cour écossaise de la culture et de la mode françaises. En 1536, James V épouse Madeleine, fille de François I^{er}, et en 1538, à la mort de celle-ci, il prend pour épouse Marie de Guise.

Sur le plan religieux, les deux pays sont en plein bouleversement. Le protestantisme est apparu en Ecosse vers 1530, mais James est catholique, et déterminé à ce que son pays le reste. Henry, lui, n'a pas ce genre de considération pour l'église romaine. Soucieux d'offrir à son royaume un héritier mâle, il décide de faire annuler son mariage avec Catherine d'Aragon, qui n'a eu qu'une fille, Mary, et ne peut plus avoir d'enfant. Cependant, Catherine était déjà la veuve d'Arthur, frère aîné d'Henry VIII, et le pape avait dû accorder une dispense spéciale pour que le mariage ait lieu. Le Vatican ne peut donc démentir pas déclarer fautive une décision papale. Quand la maîtresse d'Henry, Anne Boleyn, tombe enceinte, il est convaincu qu'elle attend un garçon, et décide de divorcer sans autorisation. L'enfant naît en 1533, mais ce n'est pas le garçon espéré. Henry nomme cette seconde fille Elizabeth.

Excommunié, il crée l'Eglise d'Angleterre et en prend la tête, tandis qu'au nord et au sud, ses voisins catholiques s'offusquent. C'est seulement grâce à l'extrême compétence de son ministre Thomas Cromwell que la jeune église survivra jusqu'à sa véritable réforme sous Edward VI.

II. BRUIT ET FUREUR AU ROYAUME D'ECOSSE

En 1542, James V d'Ecosse a perdu ses deux fils, et n'a plus d'héritier. Après avoir

accepté une entrevue avec Henry VIII, il fait l'erreur d'humilier ce dernier en ne venant pas au rendez-vous. Henry, furieux, déclare la guerre à l'Ecosse !

Le conflit tourne au désastre pour James : alors que dans la capitale, le parti protestant est en pleine ascension, il subit une écrasante défaite à la bataille de Solway Moss, où mille de ses hommes sont faits



- James V d'Ecosse -

prisonniers. Epuisé et mourant, il se cloître dans son château de Falkland et se laisse dépérir. Il finit par rendre l'âme le 13 décembre 1542, cinq jours après la naissance de sa fille Mary.

À la mort de James, le cardinal Beaton, proche des Guise, prend le pouvoir avec



le soutien de quelques grands nobles. Mais ce persécuteur de protestants à la vertu douteuse, qui collectionne maîtresses et bâtards, est loin de faire l'unanimité auprès d'une cour où beaucoup sont désormais convertis à la Réforme. Pour John Knox, un jeune théologien calviniste, le cardinal représente « le chef de l'Empire des Ténèbres ». James Hamilton, comte d'Arran, prend bientôt la tête de l'opposition protestante, se proclame régent et fait arrêter Beaton. En 1543, il signe avec Henry VIII le traité de Greenwich : les prisonniers de Solway Moss sont libérés, le mariage de Mary Stuart, future reine d'Ecosse, à Edward, tout jeune fils d'Henry, est accepté, mais l'indépendance de l'Ecosse est solennellement reconnue.

Entretemps, Beaton s'est échappé. Redevant archevêque, il regroupe le parti catholique autour de lui et Matthew Stuart, comte de Lennox. Ensemble, ils organisent avec Marie de Guise l'enlèvement de sa fille Mary Stuart, et la confient à Lord Erskine. Réconciliés avec Arran, ils l'incitent à se reconverter au catholicisme. Le traité de Greenwich est annulé et les persécutions reprennent. Henry VIII, dont l'autorité est à nouveau contestée, déclare la guerre à l'Ecosse une seconde fois. Son armée envahit le pays en 1544, avec l'aide de Lennox, qui espère prendre la place d'Arran. Cette fois-ci, les Anglais sont vaincus aux portes de Glasgow et le comte de Lennox s'enfuit en Angleterre, où il restera jusqu'en 1564.

Malgré sa victoire, l'Ecosse ressort du conflit dévastée : 440 villages ont brûlés, ainsi que 16 châteaux et 5 villes... Mais Beaton et Arran sont installés, et n'hésitent pas à abuser de leur pouvoir. Le 28 mars 1546, Georges Wishart, calviniste et mentor de Knox, est brûlé vif devant le château de Beaton à Saint Andrews. Les conséquences sont désastreuses : le lendemain, un groupe de protestants mené par

Knox massacre le cardinal et mène le pays au bord de la guerre civile. Arran, terrifié, se tourne vers la France.

III. LA RÉGENCE DE SOMERSET ET LA RÉFORME EDWARDIENNE

En 1547, Henry VIII et François I^{er} meurent tous les deux. Henri II monte sur le trône de France, tandis qu'en Angleterre, le régent Somerset prend en charge la politique du tout jeune Edward VI. L'Ecosse est attaquée de toute part : les troupes françaises viennent mettre un terme à la révolte protestante, et celles de Somerset traversent la Tweed pour enlever Mary. Côté français, la révolte est écrasée et John Knox mis en galère. Pour Somerset, la situation est plus compliquée : malgré sa victoire à la bataille de Pinkie Cleugh, Mary est envoyée en France, car le parlement écossais vient de voter l'annulation de ses fiançailles avec Edward, et a décidé de la marier au dauphin François. Quand Marie de Guise rejoint sa fille en France en 1550, le pays qu'elle quitte est ingouvernable : Somerset stimule la montée du protestantisme et Arran, devenu duc de Châtelleraut, est obligé pour garder son pouvoir de se rapprocher du camp réformé et de s'opposer à la présence française.

Sous Edward, la réforme anglaise gagne en spiritualité. L'Acte de Suprématie de 1534 avait simplement placé Henry à la tête d'une église d'Angleterre en tous points similaire à l'église catholique, mais la foi du tout jeune roi est véritablement réformée. Avec Somerset, ils ordonnent la destruction des icônes et confisquent les objets de valeur de l'église. En 1549, le Livre de Prières Communes réglemente la pratique religieuse dans les temples nouvellement créés.



IV. L'ECOSSE AUX MAINS DES GUISE

Marie de Guise vient de passer une année en France à demander de l'aide, en vain. Quand elle rentre en Ecosse pour récupérer la régence au nom de sa fille, elle n'a d'autre choix que de passer un accord avec Châtellerauld, lui promettant la succession de sa fille Mary Stuart au cas où celle-ci mourrait sans enfant. Le parti des Guise prend rapidement le pouvoir et bientôt, la plupart des postes administratifs d'importance sont occupés par des Français. Le camp catholique se réunit autour de la Régence, mais les rapports avec les protestants restent courtois, car Marie s'emploie dans un premier temps à instaurer paix et stabilité dans le royaume. La frontière avec l'Angleterre est pacifiée, tandis que bon nombre de fêtes païennes sont interdites, à la grande joie des protestants. Malheureusement, les choses se gâtent quand, pour entretenir une armée permanente, elle décide d'instaurer un impôt foncier sur le modèle français. Le clergé et la noblesse se soulèvent, commencent à se montrer hostiles à la présence française, et enragent lorsqu'en novembre 1556, le parlement offre la double nationalité aux Français résidant sur le territoire écossais.



- Mary Tudor -

faisant brûler près de 300 personnes, dont l'archevêque Cranmer, qui avait organisé la Réforme sous Edward. En novembre 1554, le cardinal Pole absout le pays et proclame la réunification avec Rome. Mais dans sa volonté de bien faire, elle commet deux grosses erreurs. Elle laisse 800 protestants s'exiler à Francfort, Zurich et Genève, d'où ils vont organiser une importante propagande anti-papiste ; puis elle choisit d'épouser Philippe, le fils de Charles Quint, qui à l'abdication de son père en 1556, devient Philippe II d'Espagne et entraîne l'Angleterre dans sa guerre contre Henry II. La régente Marie de Guise veut engager l'Ecosse aux côtés de la France, mais les protestants sont en train de gagner du terrain. Ils s'organisent en Congrégation et lancent un ultimatum à la régente : le catholicisme, et les Français, doivent disparaître, ou le peuple écossais se soulèvera. Finalement, la France reprend le dessus, et quand François de Guise prend Calais le 7 janvier 1558, Mary I perd toute crédibilité auprès de ses sujets.

V. LE RÈGNE DE « BLOODY MARY »

À la mort d'Edward en 1553, Mary Tudor monte sur le trône anglais. Fille de Catherine d'Aragon, la première femme d'Henry VIII, c'est une catholique farouche qui a cultivé toute sa vie un ressentiment féroce contre la Réforme anglaise. Elle rallume les bûchers et prouve à Rome qu'elle est prête à tout pour ramener son pays dans le droit chemin, en



CHAPITRE 2 LA RÉFORME DES ILES BRITANNIQUES

17 NOVEMBRE 1558 - 5 DÉCEMBRE 1560

A DOMINO FACTUM EST ILLUD ET
EST MIRABILE IN OCULIS NOSTRIS
(C'EST LA VOLONTÉ DU SEIGNEUR,
ET MERVEILLE À NOS YEUX)

ELIZABETH I



quand Mary I s'éteint, seule, haïe, et sans héritier, le 17 novembre 1558, Elizabeth a à peine 25 ans, mais déjà une certaine expérience de la vie à la Cour et de ses dangers. Les cinq années du règne de sa sœur ont en effet aiguisé sa fibre diplomatique, puisqu'elle a été constamment sous la menace d'une accusation de trahison. Venant juste derrière Mary dans la liste de succession laissée par Henry VIII, cela signifiait en effet que si Mary venait à mourir sans enfant, comme ce fut le cas, le prochain souverain soutiendrait le camp de la Réforme. Pour les protestants persécutés, il suffisait de tuer la reine pour être de nouveau acceptés, et l'existence même d'Elizabeth faisait donc courir à Mary le risque de complots contre sa

vie. À la suite de la rébellion de Wyatt, Elizabeth a d'ailleurs été envoyée à la Tour de Londres, suspectée de complicité. Pendant toutes ces années, sa survie n'a tenu qu'à son sens pointu de l'immobilisme, et à la peur qu'avait Mary de créer un précédent fâcheux en faisant exécuter une personne de sang royal (les mêmes scrupules empêcheront plus tard Elizabeth de faire exécuter Mary Stuart).

En plus d'être une diplomate habile, Elizabeth est aussi particulièrement cultivée. Après avoir été élevée par une nourrice jusqu'à l'âge de dix ans, elle est devenue la favorite de Catherine Parr, sixième et dernière femme d'Henry VIII, qui a fait en sorte qu'Elizabeth reçoive une éducation humaniste. La jeune reine parle



ELIZABETH I

Grâce : Coquetterie, Disciple de Thalie,
Intriguante, Sens politique
Providence : Fille prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : HUMANISTE (D20)

Mémoriser 6	Anglais (maternel)
Arithmétique 2	Espagnol 3
Français 4	Grec ancien 4
Héraldique 3	Italien 4
Jeux de table 3	Latin 4
Lire/Ecrire 6	Scot 4
Stratégie 5	Théologie 3

SENSIBILITÉ : SUBTILE (D12)

Perception 5	
Instrument de musique 3	
Littérature 6	Maquillage 4
Parfumerie 3	Perspicacité 4

ENTREAGENT : SÉMIPLANTE (D20)

Charme 6	Baratin 6
Comédie 9	Commander 5
Danse 4	Eloquence 8
Étiquette 5	Intimidation 3
Marchandage 6	Pose 7

PUISSANCE : DÉLICATE (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Calligraphie 5
Couture 3	Équitation 4
Jeu de cartes 2	Jeu de dés 3

donc plusieurs langues couramment, écrit et traduit des sonnets, et adhère ouvertement à la foi réformée, bien qu'elle sache mettre ses convictions de côté quand la politique l'exige. Cependant, malgré ces



- Elisabeth I -

indéniables qualités, les premières années de son règne seront assez difficiles, car elle n'en reste pas moins une femme.

Or le règne désastreux de Mary est loin d'avoir prouvé l'aptitude d'une reine à gouverner seule son pays. L'arrivée au pouvoir d'Elizabeth est donc accompagnée d'un espoir de renouveau, après ce règne triste et relativement sanglant. Mais personne ne perd de vue la possibilité qu'étant elle aussi du mauvais sexe, elle a le potentiel pour plonger un peu plus le pays dans la ruine. Certains vont jusqu'à émettre l'hypothèse que cette succession de femmes à la tête du royaume est un châtement divin. Mais Elizabeth est plus subtile que son aînée, et entend utiliser ce

« défaut » à son avantage. Sa jeunesse et son charme contrastent avec le teint malade qui avait vieilli sa sœur avant l'heure ; elle a les cheveux roux, les traits fins, un regard qui captive et de très belles mains, qu'elle sait mettre en valeur. La séduction devient un outil politique, et bientôt, à la cour, tous les membres de la gente masculine se mettent à rivaliser de charme et d'élégance pour s'attirer les faveurs de la reine.

Pendant le mois de décembre 1558, alors que la Cérémonie du Couronnement approche, Elizabeth arpente les abords de Londres, de château en château, pour se montrer à ses sujets et juger de sa popularité. C'est à ce moment-là qu'elle construit son personnage de souveraine maternelle, proche de son peuple et prompte à lui dispenser son amour : elle distribue sourires et compliments, réconfortant les uns, plaisantant avec les autres, donnant à tous le sentiment qu'elle est là, à l'écoute.

I. LES MESURES D'URGENCE

Car Elizabeth a énormément besoin de soutien populaire, pour pouvoir prendre sans crainte ses premières décisions politiques. À partir du 20 novembre, les affaires du royaume reprennent, après deux semaines de deuil officiel. Mais dès le départ, son entourage lui conseille une grande prudence ; plusieurs factions s'opposent et il s'agirait d'empêcher que ces tensions ne dégénèrent en guerre civile. Sir Nicholas Throckmorton, diplomate depuis longtemps acquis à la cause d'Elizabeth, lui envoie des suggestions pour la préparer à son rôle de reine ; une fois encore, les mots d'ordre sont « Discrétion » et « Mesure ».

La première décision politique de la jeune souveraine consiste à former son Conseil Privé : alors qu'il n'avait été constitué que de seize conseillers sous Henry VIII, il

en comprenait une trentaine à la mort de Mary. Sous couvert de le réduire à un nombre plus raisonnable, elle congédie les deux tiers de ses membres, les plus farouches catholiques, et les remplace par ses propres relations et alliés politiques : Thomas Parry, qu'elle adoube en remerciement des services prodigués alors qu'elle n'était que princesse, Nicholas Bacon et surtout William Cecil, figure paternelle s'il en est et génie politique sans égal.

Cet homme de 38 ans, à l'allure austère, a déjà une grande expérience du pouvoir. Issu de la classe moyenne, il a étudié à Cambridge, comme la plupart des professeurs d'Elizabeth, avant d'entrer au service du régent Somerset, pendant l'enfance d'Edward VI. Il a ensuite vu s'enchaîner les gouvernements, réussissant à chaque fois à survivre aux crises politiques qui secouèrent la Couronne. Puritain convaincu, il a traversé le règne de Mary Tudor en se conformant, comme beaucoup à la Cour, au rituel catholique, du moins en public. Car à l'instar d'Elizabeth, il sait faire passer ses convictions religieuses au second plan, lorsque le contexte politique l'exige. Mais contrairement à elle, il ne laisse jamais ses sentiments prendre le pas sur sa raison. Meticuleux et travailleur, il calcule et organise, planifie la prise de décision au sein du Conseil.

Or les débuts sont difficiles. L'Angleterre est encore en guerre avec la France aux côtés de l'Espagne, et le royaume est toujours officiellement catholique, comme sa puissante alliée. Cecil et Elizabeth doivent agir avec finesse, pour introduire graduellement la possibilité d'une nouvelle Réforme, et évaluer les réactions, au sein de la population ainsi que sur la scène internationale. Sur son premier document officiel, la reine évite d'ajouter à sa signature le titre de « Chef de l'Église » qu'avaient portés Henry et Edward, pour que le clergé catho-



WILLIAM CECIL

Grâce : Autorité, Émule de Jules César,
Sens politique, Stoïcisme
Providence : Animé par la Grâce (D10)
Bienveillance 7

SAVOIR : HUMANISTE (D20)

Mémoriser 6	Anglais (maternel)
Arithmétique 3	Comptabilité 7
Droit 4	Espagnol 2
Français 3	Grec Ancien 4
Héraldique 3	Intendance 8
Latin 4	Lire/Ecriture 6
Philosophie 3	Stratégie 9

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	Perception 5
Evaluation 5	Littérature 3
Perspicacité 4	

ENTREAGENT : DISERT (D10)

Charme 4	Baratin 2
Commander 5	Discretion 4
Eloquence 6	Enseigner 4
Étiquette 3	Intimidation 6
Marchandage 4	

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2
Pièces d'armure lourdes 1
Effort 1

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Course 4
Initiative 4	Calligraphie 3
Équitation 2	Escrime 2
Esquive 2	



- William Cecil -

conservateur, qui considère Elizabeth illégitime aux yeux de la Loi Canonique et entend bien mettre la catholique Mary Stuart sur le trône. Car si la succession avait été basée sur la généalogie officielle, Mary Stuart, en tant qu'arrière-petite-fille d'Henry VII, serait la prétendante logique à la succession de Mary Tudor. À la mort de celle-ci, Henri II s'est d'ailleurs empressé de déclarer sa belle-fille Reine de France, d'Écosse et d'Angleterre ; ce qu'Elizabeth ne lui pardonnera pas, alors qu'elle même porte le titre de Reine de France, comme tous les souverains anglais depuis la fin de la Guerre de Cent Ans.

Heureusement, Elizabeth a encore un allié de poids en la personne de Philippe II d'Espagne, prêt à intervenir en sa faveur auprès du Pape pour empêcher l'expansion française. Mais pour conserver le soutien de Philippe, il lui faut se montrer conciliante : elle conserve l'ambassadeur

de Mary Tudor à Rome, continue à suivre la messe dans sa chapelle privée et interdit tout changement de religion.

Pourtant en Angleterre, et à Londres en particulier, le vent est en train de tourner. Lors de l'oraison funèbre de Mary, White, l'évêque de Winchester, appelle le clergé catholique à se soulever contre la reine hérétique. Malheureusement pour lui, ses rangs vont en s'amenuisant. Six évêchés sont vacants à l'avènement d'Elizabeth et quatre évêques de plus s'éteignent avant la fin de l'année. Le pouvoir central catholique s'effrite, tandis qu'au même moment, les prisonniers protestants sont relâchés, et ceux qui s'étaient exilés sous le règne de Mary rejoignent l'Angleterre, faisant de Londres un bastion protestant.

Grâce à ce retournement de situation, le protestantisme d'Elizabeth devient une force politique. Elle peut enfin commencer à afficher ses convictions, en attendant l'ouverture de son premier parlement le 23 janvier. À Noël, elle s'oppose à l'élévation de l'hostie, et quitte finalement la chapelle pendant l'Eucharistie. Deux jours plus tard, elle définit lors d'une proclamation le rituel officiel de la messe : c'est un étrange compromis au cours duquel certaines parties de l'office sont dites en anglais, tandis que les prêches et les préceptes sont interdits. Les grandes lignes de la Réforme Elizabéthaine sont tracées ; il ne reste plus à la Princesse qu'à devenir Reine.

II. LE COURONNEMENT

Le matin du 14 janvier, la Cour se réunit à la Tour de Londres. Il neige légèrement, mais tous sont vêtus de costumes de cérémonie. Elizabeth porte une robe de velours rouge et de tissu d'or, ainsi que sa couronne de Princesse. Un manteau d'hermine la protège du froid. En début d'après-

midi, elle monte dans la litière qui doit la mener à travers la ville jusqu'à l'Abbaye de Westminster, où elle doit être couronnée le lendemain. La litière, et les mules qui la supportent, sont couvertes de brocart d'or. Les cinquante Gentlemen Pensioners de sa garde personnelle se tiennent de chaque côté, vêtus de damas rouge, une hache dorée à la main. Ils sont entourés de valets de pied en pourpoints de velours rouge, portant devant et derrière la rose rouge et blanche des Tudors, ainsi que les initiales E.R : Elizabeth Regina. Sur le chemin emprunté par la procession, on a orné les façades de bannières, de banderoles et de tentures, derrière lesquelles se tiennent les membres des différentes compagnies de la ville. Entre Fenchurch Street et Cheapside, la chaussée a aussi été couverte de planches de bois et d'étoffes, pour empêcher que le cortège ne s'enfonce dans la boue. Tout le long du parcours, la foule s'amoncele. Certains ont attendu des heures pour être bien placés. Ils espèrent pouvoir approcher la Reine, lui jeter des fleurs ou lui dire quelques mots. Elizabeth l'a bien compris : elle fait souvent arrêter le cortège pour adresser quelques paroles bienveillantes à un admirateur.

En chemin, l'attraction principale consiste en cinq tableaux allégoriques écrit et mis en scène par les notables de la ville. Chacune de ces scènes, jouée par des acteurs, est accompagnée de musique religieuse et explicitée par un texte de présentation en latin, traduit en anglais par un orateur perché sur une estrade. Toutes expriment l'exaltation religieuse de Londres et sa foi en sa nouvelle reine : un des tableaux montre Elizabeth portée par les quatre vertus cardinales ; plus tard, l'allégorie de la Vérité approche de la litière royale et tend à la reine une Bible, que celle-ci embrasse et serre contre son cœur. Quant au dernier tableau, il représente Elizabeth sous les traits de Déborah, restauratrice biblique de

lique ne se soulève pas contre elle avant que son pouvoir ne soit bien assis.

De plus, sur le plan international, le reine d'Angleterre ne veut pas froisser le souverain pontife. Paul IV est un pape irascible et



la maison d'Israël. La procession s'achève par le discours d'un jeune garçon déguisé en poète, qui déclame quatre lignes d'adieu.

Le lendemain, Elizabeth est couronnée à l'Abbaye de Westminster, lors d'une cérémonie élaborée et symbolique. Elle entre à pied dans la cathédrale, et traverse lentement la nef sur un long tapis bleu, sa longue traîne tenue par la Duchesse de Norfolk, deuxième femme du royaume. Derrière elle, les nombreux dignitaires invités s'empressent de découper de petits morceaux du tapis en souvenir. La grande salle est illuminée par des centaines de bougies, tandis que des chœurs s'élèvent, accompagnés d'un ensemble de cornemuses, percussions, et orgue. Quand Elizabeth atteint l'autel, c'est Owen Oglethorpe, l'évêque de Carlisle, qui tient la couronne. L'archevêque de Canterbury est mort le même jour que Mary et l'archevêque de York a demandé à être excusé car sa conscience l'empêche de diriger la cérémonie hybride qui va suivre. Même l'évêque de Durham a prétexté qu'il était trop vieux. Elizabeth a donc dû se rabattre sur Oglethorpe, qui à ses yeux, en vaut bien un autre. Il élève la lourde couronne de St Edward et la lui dépose solennellement sur la tête.

Puis arrive le moment délicat de la messe. Selon la volonté de la Reine, elle se conforme au compromis officiel : la plupart des passages sont en latin, les Epîtres et les Evangiles sont lus en latin et en anglais, et le serment de la reine est tiré d'une Bible en anglais. Au moment de l'Eucharistie, il n'y a pas d'élévation de l'Hostie. Une fois le serment prononcé, on lui retire la trop lourde couronne de St Edward pour la remplacer par une plus légère. Parée du sceptre et du globe, elle se présente alors à l'assemblée, qui laisse libre cours à son

exaltation. Les cloches sonnent, les trompettes retentissent, les chœurs reprennent de plus belle. Pour l'ambassadeur Vénitien, c'est un vacarme apocalyptique.

À trois heures, toute la congrégation se rend au Westminster Hall pour assister au banquet, qui doit durer jusqu'à une heure du matin. Huit cents invités sont conviés à la fête ; on mange, on boit, tant et si bien qu'au final, le tournoi du lendemain doit être annulé. À l'issue des festivités, Elizabeth, épuisée, attrape un rhume, et demande à ce que l'ouverture du parlement soit repoussée au 25.

III. LE PREMIER PARLEMENT

En effet, la jeune reine va avoir besoin de toutes ses forces pour affronter ce premier parlement crucial, puisqu'elle a décidé de régler dès le début de son règne la question religieuse. Pourtant, son entourage l'exhorte à la prudence : si la Réforme passe, elle sera excommuniée par Rome, la France pourra décider d'envahir l'Angleterre, l'Irlande se rebellera, et les catholiques anglais poseront rapidement problème. Mais Elizabeth, forte du soutien des protestants de la capitale, ne se fait pas tant de souci. Après le bon accueil que lui ont réservés les députés le premier jour, elle ne prend même pas la peine de faire annuler l'acte qui la déclarait illégitime : elle estime que la reconnaissance de son peuple suffira à la maintenir sur le trône.

Elle entre donc directement dans le vif du sujet. Le 21 février 1559, le Conseil Privé propose le « Reformation Bill » visant à restaurer l'autorité royale sur l'Eglise, ainsi que les rituels protestants qui avaient cours sous le règne d'Edward. S'il est adopté par la Chambre des Communes, il est très mal reçu par la Chambre des Lords, où siègent les membres du Clergé. Ce noyau catholique

est prêt à accorder à Elizabeth la suprématie sur l'Eglise, mais il refuse catégoriquement l'utilisation du Livre de Prière Commune instauré par Edward. Cette première tentative se solde par un échec, mais Elizabeth n'a pas dit son dernier mot.

Pendant quelques mois, elle se consacre aux négociations de paix avec la France. Le traité de Cateau-Cambrésis est signé le 2 avril, et met fin au conflit engagé par Mary Tudor et Philippe II. Les Guise sortent grands gagnants de ces négociations : contre 500 000 écus, la France garde Calais, et surtout obtient le droit d'intervenir en Ecosse pour soutenir Marie de Guise. En mariant sa fille Elisabeth à Philippe II d'Espagne, Henri II offre aux catholiques français un allié de poids.

Une fois réglée la question de la paix, la Réforme revient à l'ordre du jour. Fin avril, le Reformation Bill est divisé en deux textes, l'un sur l'autorité royale, l'autre sur le rituel. Le premier, l'Acte de Suprématie, définit un nouveau statut pour la reine : elle n'est plus « Chef de l'Eglise » comme l'avait été Henry et Edward, mais « Gouverneur de l'Eglise », un titre plus humble qui sied mieux à une femme. Le second texte, l'Acte d'Uniformité, a été davantage modifié : les paroles prononcées lors de la Communion sont suffisamment vagues pour pouvoir être interprétées soit comme une consubstantiation, soit comme une transsubstantiation ; les vêtements et ornements restent ceux d'une messe traditionnelle ; enfin, les attaques directes contre le Pape ont disparu des litanies. Grâce à ces changements et à l'emprisonnement de quelques agitateurs catholiques, les deux Actes obtiennent une majorité chez les Lords.

C'est une étrange victoire pour Elizabeth : l'Acte d'Uniformité n'est passé que par trois voix, et la Réforme ne satisfait en fait aucun des deux camps, mais la reine



JOHN KNOX

Grâce : Autorité, Disciple de Calliope,
Polémiste
Providence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 3

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Angéologie 1
Anglais 4	Français 5
Grec Ancien 3	Hébreu 1
Héraldique 3	Intendance 3
Latin 4	Lire/Ecrire 6
Philosophie 4	Scot (maternel)
Théologie 7	

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Navigation 3
Perspicacité 4	

ENTREGENT : SÉMILLANT (D20)

Charme 6	Commander 8
Criée 6	Eloquence 9
Enseigner 6	Intimidation 7

PUISSANCE : VIGOREUX (D10)

Bonus dégâts +1	
Pièces d'armure lourdes 7	
Effort 4	Bagarre 5
Lutte 3	

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Natation 3
-------------	------------

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Calligraphie 4
Equitation 3	



- John Knox -

IV. LA RÉVOLTE DES LORDS ÉCOSSAIS

Malheureusement, le vent de réforme qui souffle sur l'île n'a pas partout les mêmes effets. Si en Angleterre, il est synonyme d'apaisement et de retour à la paix civile, il se change en Ecosse en un vent de révolte. Le régime des Guise est de moins en moins accepté par une population en grande partie réformée, qui apprécie peu d'être régie par des catholiques français.

La situation est vouée à dégénérer quand le parti protestant voit le retour de son membre le plus véhément : John Knox débarque en Ecosse le 2 mai 1559, après près de douze ans d'exil. À la suite de la

révolte de 1547, il avait été condamné avec plusieurs de ses compagnons à ramer dans les galères du roi de France. Libéré au début de l'année 1549, il ne semble pas avoir été calmé par les travaux forcés. Après avoir prêché en Angleterre pendant cinq ans sous le règne d'Edward, il a fui le régime répressif de Mary Tudor, et s'est réfugié à Genève, berceau de la foi calviniste. Là, il a rédigé le célèbre *Premier Coup de la Trompette Céleste contre le Monstrueux Gouvernement des Femmes*, qui attaque les catholiques Marie de Guise et Mary Tudor. Son retour laisse présager le pire, puisque son dernier coup d'éclat, de mémoire d'Ecoissais, s'était achevé dans un bain de sang. Car Knox ne connaît pas le compromis ; son fanatisme n'a d'égal que son intolérance, et il se brouillera avec tous ses alliés les uns après les autres en leur reprochant leur manque d'attachement à la cause. S'il peut se permettre une telle impertinence face aux Grands du royaume, c'est parce qu'il est un orateur hors-pair, qui sait contrôler la foule et la tourner contre ses ennemis. Même les plus puissants tremblent devant son don pour déclencher des émeutes.

Marie de Guise est donc d'autant plus imprudente quand, le 10 mai, elle convoque les chefs protestants, prédicateurs et autres pasteurs, pour être jugés devant le Tribunal Royal de Stirling. Evidemment, aucun ne fait le déplacement, et tous sont aussitôt déclarés rebelles. Le lendemain, la révolte gronde. Dans une église de Perth, Knox prononce un sermon virulent à l'encontre de la Régente, « vache enragée portant une selle sur le dos », et des membres de « l'église de Satan » qui la contrôlent. Lorsque le prêtre de la paroisse s'avance pour célébrer la messe, un jeune garçon, échauffé par le prêche du prédicateur, lui jette une pierre, et le prêtre, furieux, le corrige d'une gifle. Il n'en faut pas plus pour que la foule galvanisée s'empare et mette l'église à sac, détruisant

un à un tous les symboles de l'idolâtrie papiste. Les statues et les vases sacrés sont brisés, les autels dévastés... Le mouvement prend de l'ampleur, et la horde de fidèles se déverse dans les rues de Perth pour saccager les monastères et autres couvents de la ville. Dans l'église des Chartreux, ordre prônant le vœu de pauvreté, ils trouvent plusieurs objets de grande valeur, et laissent libre cours à leur fureur : en deux jours, l'église est rasée.

Aussitôt, Marie de Guise lève une armée. En réponse, les Lords protestants lui font savoir qu'il ne pourra jamais y avoir de paix entre les deux camps. Après y avoir envoyé une division, Marie de Guise entre dans Perth le 30 mai, et commence la répression. Le conseil municipal est révoqué, des fauteurs de trouble sont arrêtés, puis emprisonnés ou mis à l'amende. Mais les meneurs ne sont déjà plus dans la ville ; Knox et ses plus proches alliés ont fui vers St Andrews, où le 12 juin, Knox prêche à nouveau. Son sermon, basé sur l'épisode de Jésus chassant les marchands du temple, a l'effet escompté, et aussitôt, l'émeute reprend. Les églises de la ville sont saccagées, et les prêtres qui tenteraient de les défendre battus.

V. LA RÉACTION DE LA FRANCE

Mais malgré ses quelques victoires, la congrégation reste en bien mauvaise posture. À la fin juin, elle tient Edimbourg, mais n'a ni les moyens ni l'expérience nécessaires pour la garder longtemps. Le 23, Kirkcaldy de Grange écrit une lettre à William Cecil pour lui rappeler que depuis la signature du Traité de Cateau-Cambrésis, la France a le droit d'envoyer des hommes afin d'aider Marie de Guise dans sa tâche. Or ses craintes sont d'autant plus fondées que le 10 juillet, François II

17 NOVEMBRE
1558 AU
5 DÉCEMBRE
156017 NOVEMBRE
1558 AU
5 DÉCEMBRE
1560

monte sur le trône, sous la houlette des Guises, et s'auto-proclame roi de France, d'Écosse et d'Angleterre. Cecil essaie donc de convaincre la Reine d'intervenir en Écosse aux côtés des protestants, mais l'idée n'enchant pas vraiment Elizabeth. D'une part, cette intervention serait une violation du Traité de Cateau-Cambrésis, d'autant plus maladroite que le traité a réconcilié la France au géant espagnol. De plus, Elizabeth n'a aucune affection pour les Calvinistes-écossais réunit en Congrégation, qu'elle trouve beaucoup trop fanatiques et séditieux, en particulier Knox, qu'elle déteste depuis qu'elle a lu *Le Premier Coup de la Trompette Céleste contre le Monstrueux Gouvernement des Femmes*. Pour obtenir de l'aide de l'Angleterre, Knox a donc dû envoyer à Cecil une lettre d'excuse, dans laquelle il explique que son pamphlet était tourné contre les trois Mary, Tudor, Guise et Stuart, et que malgré leur condition inférieure, il arrive que Dieu accorde à une femme des qualités exceptionnelles quand il s'agit de rétablir la vraie foi ; mais Elizabeth n'est pas convaincue, et l'interdiction faite à Knox de mettre le pied sur le sol anglais n'est pas levée.

Malgré tout, Cecil continue à harceler sa souveraine, et après quelques temps, celle-ci finit par fléchir, à une condition : tout doit rester secret. Elle n'a aucune envie que les autres Princes d'Europe apprennent qu'elle a aidé des rebelles à se soulever contre leur souverain, et veut donc rester tout à fait anonyme. En fait, elle préférerait même que tous ignorent l'engagement de son pays, et décide d'envoyer des fonds plutôt que des troupes.

Pour mettre en place une telle entreprise sans éveiller le moindre soupçon, elle réunit un conseil secret de seulement trois personnes, avec ses deux plus fidèles serviteurs, William Cecil et Thomas Parry. Ensemble, ils organisent des envois

secrets de couronnes anglaises, maquillées en écus français et transportées par des Écossais fidèles à l'Angleterre. Le 8 août, Ralph Saddler, un de ces Écossais exilés, part pour Berwick dans son pays d'origine avec au moins 3000 livres, peut-être même 4000. En plus de cela, une intense correspondance s'engage entre Cecil et les chefs de la Congrégation, dans laquelle tous s'évertuent à ne jamais citer le nom d'Elizabeth.

Car la Reine continue en public à feindre la neutralité, exerce de plus en plus périlleux depuis que les soldats de la Congrégation ont commencé à être payés en couronnes anglaises, et en particulier depuis que mille couronnes directement en provenance de Londres ont été saisies à la frontière. Marie de Guise se montre de plus en plus impatiente vis-à-vis de sa jeune voisine. Pourtant, Elizabeth espère toujours échapper à un conflit armé, et pour cela, a accepté une étrange proposition de la part des chefs de la Congrégation. Au détour d'un couloir, le tout nouvel ambassadeur espagnol Alvaro De Quadra entend dire qu'Elizabeth s'est trouvé un mari « qui donnera au Roi de France du fil à retordre ».

Ce prétendant secret n'est autre que Thomas Hamilton, Comte d'Arran, qui « séjourne » actuellement en France. En fait, il est retenu en otage pour s'assurer que son père, le Duc de Châtelleraut, respecte ses alliances, ce qu'il a toujours eu beaucoup de mal à faire (l'allégeance de Châtelleraut est d'autant plus importante qu'en tant que seul duc du royaume, il est le plus grand noble d'Écosse). Elizabeth envoie donc plusieurs de ses agents aider le jeune homme à s'échapper : ils le déguisent en marchand, l'emmènent à Genève, puis en Allemagne, d'où il prend un bateau pour Londres. Il arrive dans la capitale anglaise à la fin août, et Cecil le cache chez lui, dans sa maison de Cannon Row.

Le 29, une entrevue avec la reine est organisée à Hampton Court. De Quadra annonce déjà à son souverain que le jeune Comte est « plus qu'un invité » et que le mariage ne manquera pas d'être annoncé dans les jours qui viennent ; mais Elizabeth n'offre pas sa main à Arran, et se contente de le renvoyer en Écosse, à son grand bonheur ainsi qu'à celui de ses alliés de la Congrégation. Peut-être a-t-elle décelé les signes avant-coureurs de la folie qui allait plus tard s'emparer de lui. Ou peut-être s'est-elle à nouveau servi de son sexe et de la promesse d'un mariage comme d'armes politiques, afin de brouiller les pistes et d'inquiéter ses adversaires.

Mais le retour d'Hamilton, et le ralliement de son puissant père à la cause protestante ne change rien à l'incroyable incompetence de l'armée rebelle. Voilà plusieurs mois que les Lords n'ont pas gagné une bataille, et la situation ne fait qu'empirer : les Guise ont entamé la contre-réforme en envoyant l'Evêque d'Amiens à Edinbourg, où il a prononcé une prière rédemptrice pour l'ensemble du royaume. Déjà des prédicateurs franciscains et dominicains arpentent les campagnes et répandent la bonne parole. Dans le Firth o'Forth, le port de Leith, la régente a réuni 3000 vétérans français, des catholiques aguerris ne rêvant que d'en découdre et d'écraser la pathétique piétaille hérétique qui, du dehors, tente vainement de franchir la muraille avec des échelles trop courtes.

Début décembre, la nouvelle parvient aux Lords que François II et Mary Stuart viennent d'offrir à René de Lorraine, marquis d'Elboeuf, la charge d'une flotte en partance pour l'île. Il ne fait alors plus aucun doute qu'une intervention ouverte de l'Angleterre est nécessaire à leur survie. Les diplomates William Maitland et James Melville sont envoyés à Londres, où Elizabeth prend la décision, déjà politisée en soi, de les

recevoir officiellement, malgré leur statut de rebelles. Cette attitude est justifiée par la pertinence de leur argument principal : si plusieurs milliers de Guisards se retrouvent à la frontière anglaise après avoir écrasé la Congrégation, face à des comtes anglais dont les seigneurs sont encore clairement catholiques, qui empêchera Marie de descendre sur Londres pour offrir à sa fille le trône d'Elizabeth ?

La menace est importante, mais la seule stratégie politique que la jeune reine maîtrise véritablement est l'immobilisme, et elle continue à hésiter. D'autant que même son conseil n'est pas unanime sur la conduite à suivre, plusieurs craignant le coût en hommes et en argent d'une guerre ouverte avec la France.

Cecil, qui est convaincu qu'une intervention est nécessaire, décide de faire appel à Nicholas Throckmorton, expert en intrigues internationales, pour convaincre sa maîtresse. Celui-ci, alors ambassadeur d'Angleterre en France, traverse donc la Manche en prétendant rejoindre sa femme malade, et se rend directement chez la reine. Là, il lui explique qu'un complot est actuellement en préparation contre la Maison des Guise (dans lequel il a lui-même trempé), et que le moment est on ne peut mieux choisi pour frapper en Écosse. Dans le même temps, Cecil a finalement réussi à convaincre la très grande majorité du Conseil Privé, et tout semble désormais concorder en faveur d'une intervention. Quand Elizabeth lui annonce à nouveau que le projet lui déplaît, il s'effondre, et désespéré, menace la reine de démissionner. Très vite, Elizabeth reçoit une lettre contenant le brouillon de sa demande officielle ; terrifiée à l'idée de perdre le plus proche, le plus dévoué, au fond le plus indispensable de ses conseillers, elle finit par céder : l'Angleterre s'engage en Écosse, aux côtés des rebelles et contre la France.



VI. L'INTERVENTION

ANGLAISE

Le 27 décembre, le jeune Amiral William Winter et sa flotte de 14 navires quittent le port de Harwick avec l'ordre de bloquer l'entrée du Firth o'Forth. Ils se trouvent alors pris dans une grande tempête, au cours de laquelle Winter perd ses canots. Heureusement, il réussit à sauver tous ses navires, ce qui n'est pas le cas du Marquis d'Elboeuf. Pris dans la même tempête quelques dizaines de kilomètres plus au nord, le Français, lui, voit quatre de ses navires sombrer, et avec eux 2000 hommes. Quand son armée atteint le Firth o' Forth, elle abandonne les bateaux et s'enfonce tout de suite dans les terres, en direction de St Andrews.

Winter arrive dans le port quelques jours plus tard, le 23 janvier 1560, et y trouve deux navires de guerre français, de nombreux trois-mâts et des munitions. Il fait détruire la plupart des bateaux par les Écossais de la côte et commence le blocus, forçant les troupes ennemies à quitter le port pour rejoindre Leith et Edinburgh à travers une violente tempête de neige.

Marie de Guise envoie un héraut s'enquérir des raisons de cette attitude hostile, mais Winter a reçu l'ordre de prétendre qu'il travaillait à son compte, et non sous les ordres de la Couronne. Marie n'en croit rien ; elle menace Elizabeth de lui déclarer une guerre ouverte. Celle-ci, s'enfonçant toujours plus profondément dans son mensonge, se dit absolument choquée de voir qu'un de ses amiraux a osé agir contre sa volonté, et annonce qu'elle a déjà envoyé le duc de Norfolk à la frontière, pour qu'il enquête sur cette insubordination et ramène le coupable prisonnier. En réalité, le duc est parti signer un traité

d'alliance avec la Congrégation dans la ville frontalière de Berwick, où il se poste avec une petite armée de 4000 fantassins et 2000 cavaliers.

Au début du mois de février, les préparatifs de guerre commencent par l'entraînement de nouvelles troupes. Elizabeth, experte en communication, fait l'effort de venir voir ses soldats tous les jours. Sir Thomas Gresham part pour Anvers, capitale financière de l'époque, afin de demander un prêt. Il en profite pour acheter des munitions et des armures, qu'il embarque sur ses navires en les déclarant comme du satin et du velours rouge. Heureux de voir que toutes ses manigances fonctionnent à merveille, il décide de tenter la chance dans un coup d'une audace inégalée : avec quelques hommes, il s'introduit dans l'Armurerie Royale Espagnole de Mechlin et vole 2000 corselets (une armure légère), au nez et à la barbe de l'occupant. Les préparations se déroulent ainsi dans une atmosphère d'intense détermination ; le 27 février, Norfolk signe enfin le Traité de Berwick.

Dans ce texte, le duc de Châtellerauld est reconnu comme prétendant légitime à la succession et comme chef de l'armée de la Congrégation. L'Angleterre met des troupes à sa disposition pour chasser l'occupant français, et en échange, l'Écosse s'engage à aider sa nouvelle alliée si la France décide un jour d'envahir l'Angleterre. L'affrontement est désormais inévitable.

C'est alors que Philippe II d'Espagne décide d'intervenir. Rien dans ce conflit ne lui convient, ni l'idée d'un gouvernement protestant en Écosse, ni celle d'une expansion anglaise au nord, et surtout pas la menace d'une invasion de l'Angleterre par la France. Après une longue réflexion, il opte pour la tactique suivante : d'abord, il doit faire pression sur Elizabeth pour



- Marie de Guise -

la dissuader d'accorder à la Congrégation l'aide qu'elle leur a promis ; puis il pense envoyer sa propre armée écraser la révolte, et maintenir ses troupes quelque temps pour s'assurer que la France ne tente rien contre l'Angleterre. Une fois son plan bien arrêté, il envoie un messenger en faire part à Elizabeth. Mais le messenger est un Hollandais protestant, si rempli d'affection pour Elizabeth qu'il finit par conseiller à Cecil d'attaquer quand même. Le fin mot de l'histoire est dévoilé à l'ambassadeur Throckmorton par son homologue Espagnol, qui lui récite ce proverbe national : « Si l'ennemi a de l'eau jusqu'à la ceinture, tendez-lui une main secourable. S'il en a jusqu'au cou, appuyez-lui sur la tête ». Il veut dire que l'Espagne est tout à fait prête à laisser Elizabeth attaquer

l'armée française, à condition qu'elle soit sûre de vaincre.

Elizabeth fait sa déclaration de guerre officielle le 24 mars, en anglais, français et italien. À cette occasion, elle explique que son action est défensive, en réaction à la politique particulièrement agressive de la maison de Guise. Le 29 mars, l'armée anglaise reçoit l'ordre de traverser la frontière et de se rendre au siège de Leith, où tout va se jouer.

Pour les Anglais, il s'agit de faire tomber la ville le plus rapidement possible, pour éviter que l'Espagne ne s'en mêle. Quant aux Français, il leur faut tenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Mais rien ne se passe comme prévu. Les assiégés sont de moins en moins disciplinés, et à cause du tumulte d'Amboise, les Guise sont dans l'incapacité d'envoyer des troupes supplémentaires dans l'immédiat. Côté anglais, c'est encore pire. Une grande partie des soldats postés à la frontière a déserté pendant les trop longues semaines d'attente, mais personne n'en sait rien, car les capitaines ont continué à déclarer la totalité de leur hommes pour toucher le salaire des déserteurs. Lord Grey, responsable du siège de Leith, envoie son second, Sir James Croft, enquêter sur la brèche faite par l'artillerie dans la muraille, et celui-ci lui annonce qu'elle a été rebouchée. C'est regrettable, mais insuffisant pour convaincre le général de repousser l'attaque : il sait que les Guise seront bientôt obligés de négocier, et il craint de passer à côté d'un fait d'arme. Comptant sur les quelques 9500 hommes censés être sous ses ordres, il échauffe un plan en comprenant 9000, sans savoir qu'il n'en reste en réalité qu'un peu plus de la moitié. James Croft voudrait bien dissuader son supérieur, ou même le dénoncer au Lord Lieutenant des Troupes du Nord, le Duc de Norfolk lui-même, mais ses extensions de salaires risqueraient de lui être repro-



chées, et il choisit finalement de se taire et d'observer. Le spectacle que donnent les armées ce 7 mai 1560 est malheureusement affligeant. Les rangs Anglais sont vides, les défenseurs épuisés, et la bataille se solde par l'intervention décisive des prostituées de la ville qui, bien déterminées à défendre leurs clients, se mettent à jeter des morceaux de bois, des pierres et des chardons ardents sur les assiégeants. 500 anglais meurent et autant désertent ; la bataille est un fiasco d'autant plus complet que bientôt, comme prévu, on se met à parler de négociations.

En effet, il apparaît rapidement qu'aucune aide ne pourra venir des Guise avant le mois d'août, et l'armée de la régente Marie n'a pas de quoi survivre aussi longtemps. De plus, la régente se meurt. Réfugiée depuis le 1^{er} Avril au château d'Edinburgh, elle a réuni les membres de la Congrégation pour leur promettre qu'elle n'a toujours voulu que la paix. Au regard de sa politique, c'est certainement vrai. Le 10 juin, voyant qu'elle n'en a plus pour très longtemps, elle demande l'extrême-onction, mais on lui envoie un pasteur protestant, qui ne reconnaît pas cette pratique, et qui au lieu de la reconforter, l'exhorte à renoncer au papisme. Elle se contente de l'assurer de sa confiance en « les mérites et la passion de Jésus Christ », puis s'éteint dans la nuit.

Des commissaires français envoyés par la maison de Guise, et William Cecil pour le compte d'Elizabeth, sont déjà en chemin pour la capitale écossaise, où doivent se dérouler les négociations de paix.

VII. LE TRAITÉ D'EDIMBOURG ET LA CRÉATION DE LA KIRK

En chemin, Cecil s'inquiète. En quittant la Cour, il a laissé le gouvernement du royaume à une bande d'incapables et craint

qu'aucun des gentilhommes qui entourent la reine ne se sente le courage de prendre en charge toutes les tâches administratives qui lui incombent habituellement. En réalité, tout se passe pour le mieux en Angleterre, et il découvre bientôt que sa présence en Ecosse ne devrait pas être inutile.

La reine, qui exulte de son apparente victoire, se laisse envahir par l'euphorie. Elle lui propose de continuer la guerre, de forcer la France à demander grâce et de n'accepter la paix qu'en échange de Calais, prise par le Duc de Guise il n'y a pas deux ans. Elle voudrait même faire payer 500 000 écus à François et Mary pour avoir arboré les armes d'Angleterre et d'Irlande. Mais Cecil, en homme avisé, n'accorde que peu de poids aux exagérations de sa maîtresse. Comme à son habitude, il évalue posément la situation, estime l'état d'avancement du siège de Leith, et décide finalement que le moment est propice à la signature d'un traité.

Et il a bien raison. Car à l'issue des négociations, l'Angleterre, et Elizabeth en particulier, sortent grandies. Le traité d'Edinburgh, signé le 6 juillet 1560 par William Cecil et Jean de Monluc, amnistie les rebelles, transfère le pouvoir à un conseil de Lords et ordonne la destruction de la forteresse de Leith, ainsi que de quelques autres places fortes catholiques. Mais surtout, il reconnaît Elizabeth reine légitime d'Angleterre et d'Irlande, interdit à François et Mary de porter les armes de ces deux pays, et exige de toutes les armées étrangères qu'elles quittent le royaume.

Cette dernière ordonnance, si elle peut paraître équilibrée, est en fait une cuisante défaite pour les Français, qui devront à nouveau traverser la Manche pour remettre le pied en Ecosse, alors qu'il n'y a qu'une centaine de kilomètres entre Edinburgh et

la frontière anglaise. Pour François II et Mary Stuart, la situation est d'autant plus humiliante que le traité prend effet sans aucune ratification de leur part.

Ils n'ont même pas encore reçu le texte quand le premier parlement écossais s'ouvre, au début du mois d'août. Parfaitement illégal puisque Mary n'est pas là pour le présider, il va pourtant avoir un impact sans précédent sur le pays. L'Etat est remodelé en profondeur et la révolution religieuse la plus radicale d'Europe se produit en l'espace de quelques jours.

L'autorité papale est abolie et la messe interdite : une infraction entraîne la confiscation des biens du coupable, une seconde son bannissement et à la troisième incarcération, la peine capitale s'applique. Le dogme national est calqué sur un texte de Knox, *Confession de Foi comme Doctrine Salulaire et Sûre, Fondée sur l'Infaillible Vérité de la Parole de Dieu*, au contenu aussi digeste que le titre et l'auteur le laissent présager. C'est en fait un résumé de la doctrine calviniste, énoncé dans la langue si particulière du prédicateur, avec la délicatesse qu'on lui connaît.

Bien entendu, quand le pauvre diplomate James Sandilands arrive en France le 27 août, avec le compte-rendu du parlement et le texte exact du Traité d'Edimbourg, il est reçu avec une grande violence par Mary et son époux, qui refusent de valider les actes de loi, ou même de ratifier le traité. L'ambassadeur anglais Nicholas Throckmorton prend de nombreux rendez-vous avec la jeune reine d'Ecosse, et tente respectueusement de lui faire entendre raison, mais Mary ne veut rien savoir.

De son côté, François entend bien faire valoir ses droits face à l'impertinence de la bâtarde anglaise, mais l'affaire n'a pas le

temps de dégénérer, puisque quelques mois plus tard, François meurt de son abcès à l'oreille. Mary, bien qu'appartenant au clan Guise, n'a plus qu'à quitter la France pour aller prendre place sur son trône dans le froid et inhospitalier royaume d'Ecosse.

De son côté, Cecil aussi doit faire face à son lot de déceptions. Alors qu'il s'appretait à fêter dignement cette grande victoire de l'Angleterre sur son ennemie mortelle, il est accueilli par une Elizabeth d'humeur économe, peu disposée à récompenser ses serviteurs en terres et en monopoles, comme chacun s'y attend. Affligé, le secrétaire fait une légère dépression. « Que peut-on attendre, écrit-il, quand même le duc de Norfolk, le plus grand noble du royaume et parent de la Reine, est remercié puis renvoyé chez lui sans une faveur ni même une promesse ! ». Peut-être est-ce à ce moment-là que la loyauté du duc commence à s'émousser, et si tel est le cas, Elizabeth aura plus tard l'occasion de regretter son avarice.

Mais sur le coup, il est vrai que les chiffres font peur. L'armée a coûté 132 000 livres et les munitions 109 000. La dette s'élève à 247 000 livres, soit plus que le revenu annuel de la couronne anglaise, de seulement 200 000 livres. Sir Thomas Grescham est chargé de gérer le remboursement de cet emprunt du mieux qu'il pourra, tandis que Cecil conseille à sa souveraine d'investir un peu d'argent dans la loyauté des Lords écossais, pour ne pas avoir à dépenser de nouveau une telle somme dans les années qui viennent.

Mais malgré ces complications financières, la campagne laisse présager de bonnes choses, et en premier lieu une entente souhaitable entre les deux royaumes qui se partagent l'île. Il ne reste plus qu'une zone d'ombre dans ce fragile équilibre international : Mary Stuart, et son trône vide.



CHAPITRE 3
LE RETOUR MOUVEMENTÉ
DE LA REINE D'ECOSSE
16 AVRIL 1561 - 28 OCTOBRE 1562

Comme toute reine de France à la mort de son mari, Mary Stuart doit tenir quarante jours de deuil. Lors des quinze premiers, elle est enfermée dans des appartements drapés de noir et éclairés seulement par des cierges, où seuls sont autorisés à pénétrer les plus grands du royaume : Charles IX, le roi de Navarre, ses oncles le duc de Guise et le cardinal de Lorraine... Au contraire, dès la fin de ces deux semaines, les visites se multiplient, de condoléances et de conseil, le sort de l'Europe dépendant peut-être des prochaines décisions qu'elle va prendre.

I. LA VEUVE COURTISÉE

À ce moment-là, deux questions sont sur toutes les lèvres : Mary va-t-elle rentrer en Ecosse, et qui a-t-elle l'intention d'épouser ?

Au départ, tout le monde pense que la veuve, qui n'a que 20 ans, préférera rester dans sa famille, auprès de ceux qui l'ont vu grandir, et profiter de son douaire de

60.000 livres tournois en Touraine et dans le Poitou, plutôt que de retourner dans ce barbare royaume du nord, où elle n'a aucun ami, où semble-t-il personne ne veut d'elle, et où sa religion embarrasse beaucoup les tenants du pouvoir. Mais plutôt que de se laisser impressionner et de se réfugier dans un couvent comme le feront les veuves de Charles IX et Henry III, elle décide d'aller reprendre son trône. Son tempérament ne saurait se contenter d'une vie d'insignifiance dans l'ombre de ses oncles. Elle préfère largement s'éloigner de leur écrasante influence et s'essayer véritablement à la liberté — et aux responsabilités — d'un trône rien qu'à elle. De toute manière, la Régente Catherine ne l'aime pas (elle se serait un jour fait traiter de « fille de marchand » par sa bru) et voudrait la voir retourner en Ecosse pour protéger les Valois des ambitions de la maison de Guise.

Car Mary est tout de suite devenue un très bon parti, et un mariage réussi pourrait vite remettre les Guise sur pied. Princesse de sang, elle intéresse beaucoup ceux



- Mary Stuart -

qui commencent à se lasser des simagrées d'Elizabeth, puisqu'à l'inverse de sa rivale, elle a prouvé qu'elle était résolue à se marier, et au vu de sa prestation en tant que reine de France, qu'elle savait se montrer discrète et docile. Le roi de Suède, celui du Danemark, le fils de Philippe II Don Carlos, tous se mettent à désertter Elizabeth au profit de la jeune veuve. La reine d'Angleterre s'en trouve gravement meurtrie, d'autant qu'à l'issue des séances de condoléances, auxquelles lui-même n'a pas pu assister faute d'instructions, l'ambassadeur anglais Nicholas Throckmorton a fait de Mary un portrait élogieux et en a profité pour critiquer implicitement sa souveraine. « D'une grande sagesse pour son âge » et « modeste », la reine d'Ecosse est ainsi en train de se mettre Elizabeth à dos sans même le savoir.

Ce dont elle a conscience cependant, c'est qu'un mari bien choisi pourrait lui rappor-

MARY STUART

Grâce : Cavalière infatigable, Coquetterie,
Piquant, Vénusté
Providence : Fille Prodigieuse (D6)
Bienveillance 9

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	
Anglais 1	Cosmographie 4
Espagnol 3	Fauconnerie 4
Français 6	Grec Ancien 3
Héraldique 4	Italien 3
Jeux de tables 5	Latin 4
Lire/Ecriture 5	Philosophie 3
Scot (maternel)	Théologie 3

SENSIBILITÉ : SUBTILE (D12)

Perception 5	
Cuisine 2	Littérature 4
Luth 4	Maquillage 5
Perspicacité 3	Parfumerie 3
Virginal 4	

ENTREGENT : SÉMILLANTE (D20)

Charme 6	
Baratin 3	Chant 4
Comédie 4	Danse 5
Etiquette 5	Pose 9

PUISSANCE : MEMBRUE (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3
Armes d'hast 5 Bagarre 2
Forcer 1

COMPLEXION : GAILLARDE (D10)

Endurance 4

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	
Course 4	Initiative 4
Archerie 3	Couture 5
Equitation 7	Escalade 2
Esquive 2	Jeux de cartes 5
Jeux de dés 5	



ter la couronne d'Angleterre en même temps que celle d'Ecosse. C'est pourquoi Don Carlos, le fils de Philippe II d'Espagne, lui plaît beaucoup. Cet intérêt est sans aucun doute purement politique, puisque le prince a beau n'avoir que quinze ans, il a déjà un lourd passif. Passablement difforme, il a aggravé son cas en tombant un jour dans les escaliers alors qu'il poursuivait une servante... Paralysé et aveugle, il a fallu le trépaner, et il cultive depuis l'opération un grand amour pour sa belle-mère, une haine sans borne pour son père, et surtout, de graves tendances meurtrières. Mais qu'importent ces petits défauts quand il y a plusieurs royaumes à la clé. Les négociations commencent donc très tôt : dès la fin des quinze jours de retraite funèbre, Throckmorton s'étonne que l'ambassadeur d'Espagne ait besoin de plus d'une heure pour présenter ses condoléances. Inquiet, il écrit à Elizabeth que Mary, l'ambassadeur d'Espagne et le Cardinal de Lorraine multiplient les entrevues, et qu'il serait judicieux d'envoyer quelqu'un présenter des condoléances à la veuve, et d'en profiter pour l'inciter à enfin ratifier le traité d'Edimbourg. Le comte de Bedford arrive donc en février, Throckmorton l'introduit auprès de Mary, et l'intervention est un échec ; la reine d'Ecosse, qui veut sincèrement rencontrer et être amie avec sa cousine d'Angleterre (et qui lui a d'ailleurs, rappelle-t-elle, envoyé un portrait sans rien recevoir en retour), ne peut se prononcer sur le traité avant la venue de ses conseillers écossais, alors en chemin. Malgré toute la modestie que lui trouve Throckmorton, la jeune femme sait tout de même déjà bien manier la diplomatie.

Alors qu'en Angleterre, on commence à s'inquiéter de ce mariage qui semble se concrétiser, c'est au tour de Catherine de Médicis d'entrer en scène. Elle propose sa fille Marguerite à Don Carlos, mais ce n'est qu'une posture qu'elle se donne, car

sa véritable arme est ailleurs. Une intense correspondance s'engage entre elle et sa fille Elisabeth, mariée à Philippe II, dans laquelle Mary, dite « le gentilhomme », doit être discréditée à tout prix. Que ce soit en Angleterre, en France ou en Espagne, partout on calcule et on louvoie, mais en fin de compte, toute cette sueur est vaine, puisqu'il apparaît bientôt que Philippe n'a pas l'intention de marier son monstrueux rejeton à qui que ce soit.

Déçue, Mary décide de rentrer en Ecosse sans aucune promesse de mariage. Plutôt que d'aller chercher un soutien extérieur et d'ainsi raviver le conflit religieux à une époque de désarroi pour le clan des Guise, le cardinal de Lorraine lui conseille alors de se trouver un allié protestant dans son propre pays.

II. L'INFLUENCE DE JAMES STUART

Mais le pouvoir écossais n'est pas aussi stable qu'il y paraît. Déjà, au sein du conseil, des factions se forment autour du retour de Mary. Le camp des « Intransigeants » refuse tout simplement le retour d'une reine catholique dans le pays réformé, mais il ne sont qu'une portion négligeable, alors que la majorité désire un compromis. Le véritable problème vient de la répartition du pouvoir après le retour de Mary. Le clan Hamilton, par exemple, exige que la reine accepte d'épouser le comte d'Arran pour obtenir le droit de récupérer son trône. Cependant, au sein de ce chaos politique, un homme commence à prendre la tête du conseil : Lord James Stuart.

Fils de James V et Elizabeth Erskine, James Stuart était destiné à rentrer dans les ordres comme tous les bâtards royaux, mais il a un don pour la politique à l'écossaise.



- James Stuart -

Consciente de cela, et parce qu'ils sont associés par des liens familiaux particulièrement importants en Ecosse, c'est à lui que Mary décide de s'adresser. Un rendez-vous est prévu pour le mois d'avril. Elle n'a pas encore conscience de l'incroyable ambition du jeune homme, qui sait utiliser son sens politique aigu pour manigancer sur tous les fronts à la fois.

Très vite, le camp catholique s'inquiète que la reine ait choisi de s'adresser au conseil plutôt qu'à eux. Ils envoient donc John Leslie en France, et Mary le reçoit le 15 avril à Vitry-le-François. Vingt-mille hommes, lui annonce-t-il, sont postés à Aberdeen, et il suffirait à la reine de débarquer là-bas pour qu'un coup d'état devienne possible.

JAMES STUART (PLUS TARD COMTE DE MORAY)

Grâce : Émule de Jules César, Intrigant,
Sens politique
Provvidence : Fils Prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Comptabilité 3
Anglais 5	Droit 4
Cosmographie 3	Héraldique 3
Français 4	Latin 2
Intendance 5	Scot (maternel)
Lire/Ecrire 4	Tactique 7
Stratégie 9	
Théologie 2	

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Evaluation 4
Orientation 5	Perspicacité 4

ENTREAGENT : DISERT (D10)

Charme 4	Commander 6
Comédie 6	Etiquette 3
Eloquence 4	
Marchandage 7	

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4
Bagarre 3

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4
Dive bouteille 3

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Initiative 3
Course 3	Equitation 5
Arquebusade 4	Esquive 5
Escrime 6	

16 AVRIL 1561
AU
28 OCTOBRE 1562

Mais le cardinal de Lorraine conseille à nouveau le calme ; une guerre de religion en Grande-Bretagne s'étendrait forcément au reste de l'Europe, et ni lui ni les autres chefs du clan des Guise ne sont prêts à risquer un conflit d'une telle ampleur alors qu'ils sont en disgrâce. Mary annonce donc à Leslie sa décision de ne pas prendre part aux manigances du clan Gordon.

Dès le lendemain, la reine reçoit James Stuart, cette fois-ci à Saint-Dizier. Les nouvelles qu'il apporte sont bien meilleures, puisqu'il a réussi à convaincre le conseil d'accorder à Mary le droit de suivre une messe catholique dans sa chapelle privée, malgré les farouches injonctions du tonitruant John Knox. En échange, et pour s'assurer de son allégeance future, elle lui propose une charge de cardinal s'il accepte de changer de religion, mais il refuse. Ce n'est pas que la religion ait une grande importance à ses yeux, mais en vérité, il est très proche de l'Angleterre, et n'a aucune envie de se mettre Elizabeth à dos, alors qu'il vient juste de passer par Londres, afin de se faire confirmer la pension que la reine lui verse en échange de son allégeance. Par contre, il se trouve qu'il est très intéressé par le comté de Moray, alors aux mains du clan Gordon. Mary lui assure qu'un arrangement est sûrement possible, et l'alliance est scellée. La jeune reine accepte de rentrer en Écosse sans armée et sans Français, et obtient en échange un trône incontesté.

III. LA QUERELLE DU SAUF-CONDUIT

Après son entrevue avec la reine, James Stuart va faire un compte-rendu de la discussion à l'ambassadeur Throckmorton, puis il repart en Angleterre et passe deux semaines à Londres. Au cours de ses

nombreuses discussions avec Elizabeth, il lui confie un jour qu'en Écosse, la plupart des grands seigneurs se réjouissent aussi peu qu'elle du retour de Mary. Il va même jusqu'à mettre la reine en garde contre le danger que ce retour fait peser sur son trône. Les soupçons qu'il ne manque pas d'éveiller chez elle sont peut-être la raison de l'incident diplomatique qui va suivre. Avant de partir, il demande aussi de l'argent à distribuer aux autres seigneurs, et obtient une bourse de vingt-mille livres, dans laquelle il est vrai qu'il se sert, mais avec retenue.

De son côté, William Maitland, l'autre homme d'influence au sein du conseil écossais et lui aussi très proche de l'Angleterre, conseille à Mary de passer par Londres pour obtenir une entrevue avec sa cousine. Il appartient avec James Melville à cette nouvelle classe de nobles d'Édimbourg spécialisés dans les tâches administratives. Formés au droit et à la rhétorique, ils représentent la fine fleur de la diplomatie écossaise. Le pragmatisme extrême de Maitland lui vaudra plus tard le surnom de caméléon, mais pour l'heure, son incroyablement sens politique fait de lui un conseiller indispensable. Bien que l'idée ne l'enchant pas, Mary accepte donc de rencontrer Elizabeth, et envoie Monsieur d'Oysel chercher un sauf-conduit, « au cas où elle échouerait sur les côtes anglaises ». Il se présente devant la reine d'Angleterre le 13 juillet 1561 pour une opération routinière, censée être une simple formalité diplomatique. Quelle n'est pas sa surprise quand Elizabeth lui demande, dès son arrivée dans la pièce, si le traité d'Édimbourg a enfin été ratifié. Sa réponse négative et embarrassée met tout de suite fin aux négociations et il sort de la salle d'audience l'air effaré et sans sauf-conduit. Son étonnement, en réalité, est partagé par toute la noblesse d'Europe, qui se demande quelle mouche a bien pu piquer Elizabeth. Ce

16 AVRIL 1561
AU
28 OCTOBRE 1562

- William Maitland -

caprice joue tout de suite en sa défaveur, et met sa rivale en position de force, alors même qu'elle cherchait à la déstabiliser.

Quand le diplomate Throckmorton obtient une audience avec Mary, le 20 juillet 1561 à St-Germain-en-Laye, pour lui expliquer la décision d'Elizabeth, la jeune Écossaise commence par faire sortir tout le monde, pour ne pas, dit-elle, se donner en spectacle comme l'a fait sa cousine. Puis elle s'excuse sèchement d'avoir ainsi demandé une autorisation dont elle n'a pas besoin, et rappelle à l'ambassadeur que les Anglais avaient déjà essayé vainement de l'empêcher de venir en France, du temps où on voulait la marier à Edward VI, et que sans aucun doute ils échoueraient dans leur tentative de la retenir loin de chez elle. Le pauvre

WILLIAM MAITLAND

Grâce : Intrigant, Sens du négoce, Sens politique
Providence : D8 (Bon Samaritain)
Bienveillance 7

SAVOIR : HUMANISTE (D20)

Mémoriser 6	Anglais 5
Arithmétique 4	Comptabilité 5
Cosmographie 3	Droit 7
Français 4	Grec ancien 3
Héraldique 3	Intendance 4
Latin 3	Lire/Ecrire 4
Philosophie 2	Scot (maternel) 7
Stratégie 7	Tacique 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Evaluation 6
Littérature 3	Orientation 3
Perspicacité 6	

ENTREAGENT : GALANT (D12)

Charme 5	Comédie 5
Commander 4	Discretion 6
Eloquence 5	Etiquette 4
Inimidaion 2	Marchandage 7

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0	
Pièces d'armure lourdes 5	
Effort 3	Bagarre 2

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 2
-------------	------------------

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Initiative 4
Course 4	Equitation 4
Calligraphie 3	Esquive 3
Escrime 3	
Jeux de cartes 2	

Throckmorton est d'autant plus embêté que lui-même désapprouve l'attitude de sa souveraine, préférant voir Mary en Écosse, loin de ses alliés, perdue en quelque sorte dans un pays sauvage.



Mais Mary, forte de l'avantage qu'elle vient de prendre, enchaîne sur la question du traité, et explique, d'une part, qu'il était adressé au défunt roi de France et non à elle, d'autre part qu'il lui faut l'avis de son conseil, en Écosse, pour pouvoir prendre une telle décision. En vérité, toute la partie écossaise du traité a été réglée lors de son entrevue avec James Stuart, mais elle ne peut pas ratifier le traité à cause du passage sur les armes de l'Angleterre. Depuis la mort de son mari, elle ne les porte plus, et aimerait que ce gage de bonne foi suffise à sa cousine, mais il lui est impossible de ratifier le texte en lui-même, car elle craint que la formulation ambiguë du traité ne lui barre aussi l'accès à la succession du trône anglais. C'est un risque qu'elle ne peut bien entendu pas prendre, alors que toutes les concessions qu'elle a faites jusque-là ont pour seul but de conserver une option sur la couronne d'Angleterre.

D'ailleurs, ces concessions ne sont pas passées inaperçues auprès de tout le monde, puisque contrairement à ce que James Stuart lui a laissé entendre, beaucoup en Écosse, et Maitland le premier, se demandent à quoi la reine d'Angleterre joue. D'autant que, sans l'ombre des intérêts français derrière elle, ils se disent que les ambitions de Mary sont certainement en parfait accord avec les leurs. Le 10 juin, ils lui ont envoyé une invitation officielle à rentrer au pays, qu'elle accepte ou non de ratifier le traité. Finalement, seule contre tous, Elizabeth accepte de délivrer un sauf-conduit à sa cousine, mais il est bien tard.

Les adieux officiels de Mary à la cour de France ont déjà eu lieu le 25 juillet. Elle est actuellement en train de se rendre à Calais avec trois de ses oncles, Claude, le duc d'Aumale, François, le Grand Prieur, et René, le marquis d'Elbœuf. Un voyageur plus insolite s'est aussi glissé

parmi les proches de Mary, puisque le poète Brantôme participe à la traversée. À Calais, les attendent deux galères venues de Nantes, des équipages français, et un amiral écossais dont l'ambition deviendra bientôt destructrice, James Hepburn, comte de Bothwell. Quand on apprend que des navires de guerre anglais sillonnent la Manche, il semble ne faire plus aucun doute qu'Elizabeth a choisi l'hostilité, et on embarque sans plus attendre. La flotte prend la mer le 15 août, et le 16, Elizabeth rédige le sauf-conduit puis l'envoie en France, accompagnée d'une lettre expliquant que les quelques trois-mâts au large des côtes anglaises sont en fait à la recherche de pirates.

Quand les galions approchent de la flotte de Mary, tous à bord s'imaginent déjà une fin mélodramatique. Pourtant, les Anglais saluent très simplement les Français, et après avoir accosté le navire abritant la reine, lui expliquent la situation, de la décision finale d'Elizabeth à la raison de leur présence. Ils demandent l'autorisation de pouvoir fouiller le reste des bateaux, et après des recherches minutieuses, finissent tout de même par arrêter Lord Eglington, qu'ils soupçonnent de piraterie. Après un mois de détention, il sera lui aussi autorisé à rejoindre l'Écosse.

IV. L'ACCUEIL HOSTILE DE JOHN KNOX

La traversée est en fait d'une telle facilité que le 19 août au matin, Mary débarque en Écosse avec de l'avance, mais rien n'est prêt pour l'accueillir. De plus, la seule victime de la traversée est l'écurie royale, dont le bateau s'est échoué sur les côtes anglaises, et qui a été confisquée sous prétexte que les papiers des animaux n'étaient pas en règle. Pour parachever le tableau, un ciel des plus

lourds accompagne la reine, et ses détracteurs, Knox en tête, sont plus qu'enclins à interpréter ce caprice du ciel comme un funeste présage.

Pendant des heures, ils doivent attendre dans une demeure de marchand qu'on aille prévenir les notables d'Edimbourg, et tous sont soulagés quand le comte d'Argyll, Lord Erskine et Lord James Stuart arrivent pour les escorter jusqu'au palais de Holyrood. L'après-midi, ils se mettent tous en marche, sur des chevaux qui, aux dires de Brantôme, font triste figure face aux « superbes montures de France. »

Le voyage s'achève par un accueil chaleureux des habitants d'Edimbourg et Mary, qui tient à ce que ce premier contact se passe bien, s'efforce de garder le sourire malgré sa grande fatigue. La population l'acclame, et le soir à Holyrood, une fanfare de 600 musiciens amateurs vient jouer sous sa fenêtre. Brantôme trouve ce tintamarre affreux, mais Mary, elle, dit bien aimer, et encourage ses admirateurs à revenir aussi souvent qu'il leur plaira. John Knox enrage de ce succès.

Le lendemain, les Lairds (seigneurs écossais) viennent présenter leurs hommages à la reine, et c'est à cette occasion qu'elle fait la connaissance de l'ambassadeur anglais Thomas Randolph. L'entrevue est malheureusement trop courte pour qu'elle puisse prendre conscience de l'étendue de sa fourberie. Intrigant implacable et vicieux, il prend un plaisir non dissimulé à répandre le chaos autour de lui, ce qu'il fait avec d'autant plus de légitimité qu'en l'absence de consignes précises, c'est à peu près ce qu'on attend qu'il inflige à l'Écosse. Lors de ce premier contact, il se contente de rappeler qu'un sauf-conduit a bien été rédigé à son attention, mais qu'on se demande toujours à Londres ce qu'elle attend pour ratifier ce bougre de traité !

Puis arrive le dimanche 24 août, et la vengeance de Knox commence. Comme prévu, la reine suit une messe catholique dans sa chapelle privée, mais certains protestants zélés n'ont que faire des accords politiques passés avec Mary. Le vieux militaire Patrick Lindsay s'introduit dans la cour attenante à la chapelle avec quelques hommes armés, et attrape le garçon qui porte les bougies. Ces dernières sont jetées dans la boue et piétinées, mais le pauvre porteur s'en sort sans mal. Faisant appel à toute la subtilité dont il est capable, Lindsay s'écrie alors « À mort les prêtres », avant de se diriger vers la chapelle. Mais James Stuart avait prévu qu'une telle intrusion aurait lieu, et pendant qu'à l'intérieur, la messe poursuit son cours, il monte la garde devant la porte, et retient ses fanatiques adversaires sur le seuil. Bien que choquée par cette attitude, Mary comprend les inquiétudes que soulève la cérémonie, dans un pays très récemment réformé, où le souvenir de la messe est encore très vivant. Dès le lendemain, elle confirme lors d'une déclaration officielle qu'en dehors de sa chapelle, la messe est interdite, du moins jusqu'à la tenue des états généraux.

C'est cependant loin d'être suffisant pour contenter John Knox, qui déclare le dimanche suivant, lors de son prêche, qu'une messe est plus dangereuse pour le pays que 10 000 hommes en armes, car elle risque purement et simplement de leur attirer la colère divine.

Tôt ou tard, Mary devra se confronter à ce virulent opposant à son autorité, mais pour l'instant, l'heure est à la célébration. Un grand banquet est organisé en l'honneur de son escorte française qui, le 1^{er} septembre, repart pour le continent, à l'exception de son oncle René, marquis d'Elbœuf. Séduit par les manières plutôt gaillardes de ses hôtes, il a décidé de rester encore quelque temps.



Puis le 2 septembre, c'est l'entrée solennelle dans Edimbourg. À nouveau, tout commence par un banquet, auquel manquent le duc de Châtellerauld et son fils, jaloux de l'influence qu'a acquis le bâtard James Stuart. Puis un coup de canon retentit, et la procession se met à descendre la Royal Mile.

Mary porte une robe de velours noir et blanc, recouverte d'un dais de velours pourpre. Les jeunes hommes qui l'entourent sont vêtus de jaune ; ils portent un masque et un chapeau noir, et ont les jambes teintes de la même couleur. Un char entouré d'enfants porte le cadeau de la ville à la reine, et le tout est accompagné de la foule des bourgeois. Devant le Tolbooth, siège du pouvoir administratif de la ville, un arc de triomphe a été construit. Là, un enfant sort d'un nuage et offre à Mary une Bible et les clés de la ville. Puis la reine descend de cheval et s'installe sur le trône, près duquel se tiennent trois jeunes filles représentant la Fortune, la Justice et le Bon Gouvernement. Discours, chants et lectures des Psaumes s'enchaînent dans la bonne humeur, et tout semble devoir se passer pour le mieux. Jusqu'à ce qu'on se remette en marche vers le prochain arrêt.

À l'Eglise de St Giles, fief de John Knox, une courte représentation doit être jouée, du même genre que les cinq tableaux joués à Londres pour le couronnement d'Elizabeth. Elevée en France, elle s'attend à un récit mythologique plus ou moins élogieux, mais c'est mal comprendre l'esprit du lieu. La scène, tirée de la Bible, représente des hérétiques précipités dans l'abîme, et est suivie d'un discours condamnant la messe. Si Mary se sent légèrement insultée, c'est qu'elle ignore qu'avant l'intervention du comte de Huntly, on avait prévu de représenter un prêtre frappé par la foudre au moment de lever l'hostie !

Le soir venu, un enfant déguisé en ange vient une dernière fois à Holyrood réciter un discours contre la messe, mais malgré ces tentatives, la journée est une victoire pour Mary, dont le charme a encore fait des miracles. Knox, dépité, n'a plus qu'à s'insurger contre la frivolité des festivités du soir, alors qu'à St Giles, au pied de la croix qu'il aime tant, on installe une fontaine à vin.

Puis, très vite, arrive l'heure des premières décisions politiques. Comme pour Elizabeth, la première d'entre elles consiste à nommer les membres de son conseil privé, ce qu'elle fait dès le 6 septembre. En plus des plus grands nobles, tels que Huntly, Châtellerauld, Morton ou Argyll, dont la présence est virtuellement obligatoire, elle s'entoure de William Maitland, de James Hepburn, comte de Bothwell, et de désormais incontournable James Stuart. L'influence de ce dernier inquiète de plus en plus le parti catholique, qui attend avec appréhension de voir comment la jeune reine va gérer ses deux principaux problèmes, le protestantisme de son propre pays, et la succession d'Elizabeth.

Mary commence par un geste fort, en proposant une entrevue à son plus fervent détracteur, John Knox. C'est un honneur extrêmement rare pour un individu de sa condition, et pour être sûr que le vieux prédicateur ne s'emporte pas, James Stuart se poste dans un coin de la pièce. Mary entame directement la conversation par des reproches, en accusant son adversaire de pousser ses sujets à la révolte, mais Knox est ici sur son terrain de prédilection, et précise à la jeune femme que si défendre la parole de Dieu peut être considéré comme un acte séditionnel, c'est que le gouvernement en lui-même a un problème. Elle lui reproche aussi le *Premier Coup de la Trompette Céleste...*, mais Knox refuse de renier la moindre ligne de



son œuvre, et à nouveau, la conversation finit dans une impasse. Après un violent débat, Knox finit par reconnaître que son interlocutrice n'est pas aussi faible qu'il le croyait, et accepte de cohabiter avec une reine catholique, à condition qu'elle fasse bien attention à ce qu'elle fait. Il termine l'entrevue en lui rappelant que « ce n'est pas votre foi qui pourra faire de la Grande Putain de Rome, l'Épouse Immaculée de Jésus Christ. » Puis il sort de la pièce satisfait, alors que Mary, épuisée, fond en larmes.

Mais même si la discussion a été éprouvante, Mary a quand même réussi à obtenir un accord de cohabitation, et il ne lui reste plus qu'à mettre en forme cette bonne volonté mutuelle. De l'ensemble des biens confisqués au clergé catholique, les deux tiers restent entre les mains des seigneurs qui les ont pris ; le dernier tiers revient au gouvernement, qui en cède la moitié au clergé protestant. En échange, Mary exige qu'aucun mal ne soit fait aux prêtres de sa suite, sous peine de mort.

Quand le 2 octobre, le Conseil d'Edimbourg classe les prêtres catholiques dans les indésirables à bannir de la ville, aux côtés des prostituées et de leurs souteneurs, Mary s'insurge et relève de leurs fonctions le prévôt Kilspondie ainsi que quatre de ses baillis. Puis elle remarque que deux de ces derniers n'avaient jamais été élus, mais simplement choisis par le conseil pour leur ferveur religieuse. Prenant conscience que certains postes importants ne dépendent ni de son autorité ni d'une quelconque élection, elle dresse une liste noire des radicaux que le conseil pourrait avoir envie de nommer discrètement. Cependant, au lieu de se tourner vers le parti catholique, elle laisse le conseil municipal prendre la décision finale, et c'est le zélé Thomas MacCalzean qui succède finalement à Kilspondie.

V. LA PREMIÈRE CRISE DE LA SUCCESSION ANGLAISE

Pour ce qui est de la succession d'Elizabeth, les négociations commencent elles aussi très vite. Au dire de certaines mauvaises langues, l'Écosse ne serait même pour Mary qu'un arrêt entre la France et l'Angleterre. Elle envoie donc Maitland négocier avec Elizabeth, alors que James Stuart a déjà préparé le terrain en conseillant à la reine d'Angleterre de nommer Mary comme héritière pour mettre fin au harcèlement de son conseil et de son parlement.

Car l'Angleterre est au bord de la crise. Elizabeth étant la dernière descendante d'Henry VIII, si elle vient à mourir sans enfant, elle plongera le pays dans une guerre civile plus meurtrière encore que la Guerre des Roses. C'est pourquoi son entourage, mais aussi les membres de son parlement et même plusieurs pamphlétaires du royaume, la pressent de se marier et de faire un enfant, ou au moins de nommer clairement sa succession. La première solution, de par sa légitimité traditionnelle, serait la meilleure, mais la reine passe son temps à brouiller les pistes, et personne ne sait plus trop quelles sont ses intentions.

On se contente donc de spéculer sur le meilleur héritier possible, au cas où la fragile santé d'Elizabeth leur jouerait un triste tour. Mais ce n'est pas une tâche facile, car la question de la succession, comme celle du mariage, est une prérogative royale, et la coléreuse petite reine déteste que ses sujets osent s'en mêler. En effet, ayant elle-même été une héritière courtoisée, placée au centre de nombreux complots contre sa sœur, elle sait que nommer un successeur pourrait lui coûter cher le jour où sa popularité commencera à baisser. La moindre réflexion en



sa présence l'agace, et elle entre dans des colères noires quand elle apprend que des membres de son conseil se sont réunis pour en parler. C'est pourquoi la proposition de James Stuart peut l'intéresser : une héritière de bonne volonté, suffisamment éloignée de Londres pour ne pas être une menace directe, pourrait lui éviter d'avoir à gérer la pression continuelle que son royaume fait peser sur elle.

Pourtant Mary est loin d'être le choix idéal. En aucun cas le peuple anglais ne veut d'une catholique d'origine française comme reine, surtout si elle appartient au tristement célèbre clan des Guise. De plus, les Stuart ont été rayés du testament d'Henry VIII, ce qui pourrait pousser certains à mettre en doute la légitimité de cette succession, et à entamer les luttes de pouvoir que tous cherchent à éviter.

La préférence du conseil irait plutôt à Katherine Grey, petite nièce d'Henry VIII (comme Mary), mais Elizabeth la déteste. Quand Katherine s'est mariée en secret avec le Comte d'Hertford et est tombée enceinte, Elizabeth l'a faite envoyer à la tour de Londres, où la pauvre femme a donné naissance à un garçon. Paniquée à l'idée que l'héritier mâle que tout le monde attend soit enfin arrivé, la reine décide d'invalider le mariage et condamne le comte à une lourde amende pour avoir osé dépucceler une vierge de sang royal. La disgrâce du couple remet les Ecossais en position de force.

Maitland arrive donc à Londres fin septembre, avec une lettre officielle de la noblesse d'Ecosse. Au cours des trois entrevues qu'il obtient, il explique à la reine d'Angleterre que les nobles sont prêts à soutenir la candidature de leur souveraine, et réussit à la convaincre que Mary vit désormais sur la même île qu'elle et qu'il lui faut s'adapter à cette nouvelle réalité. Elle lui

répond donc que dans le contexte actuel, sa propre préférence va à Mary, mais qu'elle ne veut pas d'une succession officielle, car les intrigants trouvent toujours plus d'intérêt à soutenir leur prochain souverain que leur souverain actuel. Dans le cas de la reine d'Ecosse cependant, il y a moyen de conserver l'équilibre des forces si Mary accepte enfin de ratifier le traité d'Edimbourg, promettant ainsi officiellement qu'elle ne tentera pas de conquérir le trône d'Angleterre du vivant de sa cousine. Maitland et Cecil, au lieu de réunir une commission, se mettent donc à modifier le traité par correspondance, afin de rédiger une version qui satisfera les deux camps. Puis on commence à parler d'une rencontre entre les deux reines : coûteuse et difficile à organiser (les deux monarques étant bien évidemment accompagnées de leurs cours respectives), l'entrevue n'enthousiasme pas tout le monde. Mais les deux jeunes femmes sont très déterminées, et bientôt les préparatifs commencent.

C'est alors qu'en France a lieu le massacre de Wassy. Nicholas Throckmorton écrit à la reine qu'une intervention en faveur des huguenots serait souhaitable, et au conseil, Nicholas Bacon rappelle à Elizabeth que Mary est une Guise, qu'elle n'a toujours pas ratifié le traité, et que si à l'issue de cette guerre, les Guise prennent le contrôle de la France parce que l'Angleterre n'est pas intervenue, il pourrait leur venir l'envie de continuer leur croisade sur l'île. Mais Elizabeth ne cède pas : si elle ne reçoit aucune nouvelle de Throckmorton d'ici là, l'entrevue aura lieu. Le 19 mai, Mary achève de convaincre son propre conseil, et envoie Maitland chercher une invitation officielle. L'entrevue est alors censée avoir lieu à Nottingham, entre le 20 août et le 20 septembre. Le 6 juillet, Maitland reçoit l'invitation, ainsi qu'une miniature de la reine, et le 8, Cecil entreprend de rédiger le sauf-conduit, mais le 12, Throckmorton envoie



à Elizabeth une demande d'aide de la part du parti huguenot. Ils seraient prêts, dit-il, à lui céder Calais, Dieppe, ou le Havre, en cas de victoire. Tout à coup, les priorités d'Elizabeth changent, et le 15 juillet, Sir Henry Sidney part pour l'Ecosse afin d'annoncer à Mary que l'entrevue est repoussée à l'été 1563. L'homme qui a réussi à convaincre Elizabeth d'intervenir en France s'appelle Robert Dudley, et bien qu'il ne soit pas un membre du Conseil Privé, ce n'est pas la première fois qu'il fait parler de lui.

VI. LE DÉSASTRE DE LA CAMPAGNE DU HAVRE

Personne ne sait vraiment quand la reine a rencontré Dudley, mais dès son accession au trône, elle l'a nommé Master of the



- Robert Dudley -

Horse, un poste important au sein de sa maisonnée. Il est immédiatement apparu comme son favori le plus apprécié, et son ombre a plané au dessus des premières négociations de mariage. Car Robert Dudley est un courtisan d'une grande habileté, qui s'est mis très tôt à convoiter la main d'Elizabeth. Son charme ordinaire et son intelligence médiocre ne l'empê-

ROBERT DUDLEY

Grâce : Courtoisie, Intrigant, Vénusté
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3
Anglais (maternel) Arithmétique 3
Astrologie 3 Astronomie 3
Héraldique 4 Jeux de table 3
Lire/Ecrire 3

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5
Maquillage 3 Perspicacité :2

ENTREAGENT : SÉMILLANT (D20)

Charme 6
Comédie 6 Danse 7
Eloquence 4 Etiquette 5
Mendier 6 Pose 9

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3 Dive bouteille 2

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3
Course 4 Initiative 4
Equitation 6 Escrime 4
Jeux de carte 3 Jeu de dés 3



chent pas d'avoir un très grand pouvoir sur sa souveraine, et il en use sans grande modération. Malheureusement pour lui, il n'a aucun titre, et personne, à l'exception peut-être d'Elizabeth, ne voit d'intérêt à ce qu'elle l'épouse. Pour Cecil et les politiciens, ce serait une possibilité d'alliance gâchée ; pour le duc de Norfolk et la vieille noblesse, ce serait intolérable.

De plus, au début du règne, Robert était marié à une femme malade qu'il ne voyait jamais, et on le soupçonnait de vouloir s'en débarrasser pour pouvoir épouser la reine. Quand Amy Dudley s'est tuée en tombant dans les escaliers, la rumeur s'est répandue comme une traînée de poudre qu'il l'avait assassinée, peut-être avec l'assentiment d'Elizabeth. Evidemment, cette dernière a dû brusquement s'éloigner de son favori pour ne pas être entachée à son tour. Désespéré, Dudley a alors aggravé son cas en promettant à l'ambassadeur De Quadra que si Philippe II d'Espagne (qu'il avait servi sous Mary I^{re}) soutenait sa candidature et l'aiderait à monter sur le trône, il rétablirait le catholicisme en Angleterre. Bien entendu, en puritain convaincu, il n'aurait jamais tenu sa promesse, mais les airs de complot catholique que prit l'affaire souillèrent un peu plus son image auprès de la cour.

À l'été 1562, il a donc besoin de se remettre en selle, et pour cela, il a décidé de se lancer dans la politique. Il envoie ses agents négocier secrètement avec des membres du parti huguenot, puis utilise l'influence qu'il a sur Elizabeth pour l'inciter à intervenir. Elle qui déteste les guerres, pour leur coût effarant en argent et en hommes, se laisse convaincre d'envoyer des troupes en France, sous les ordres d'Ambrose Dudley, Comte de Warwick, frère moins frivole et surtout plus chevaleresque de Robert. Mais là encore, c'est un choix peu réfléchi, et Warwick étant lui-même un amiral

médiocre, on s'afflige de le voir entouré de conseillers zélés mais incompetents.

Thomas Grescham retourne à Anvers pour creuser la dette anglaise et repousser son remboursement, tandis qu'en France, le diplomate Thomas Windebank entame les négociations avec le Prince de Condé. En échange de son aide financière, Elizabeth exige qu'on lui confie la protection du Havre, qu'elle pourra garder en otage jusqu'à la restitution de Calais en 1567. Dans le Traité de Hampton Court, signé en octobre 1562, Condé charge donc les Anglais de défendre Le Havre, mais aussi Dieppe. Les troupes anglaises sont ainsi séparées en deux armées distinctes, et Elizabeth craint de ne pas pouvoir tenir les deux positions. Elle ordonne alors à Warwick de réunir tous ses hommes au Havre, et de ne laisser qu'une maigre garnison à Dieppe.

Bien entendu, le port, une fois abandonné, tombe rapidement aux mains des catholiques, tandis que Newhaven, comme l'appellent alors les Anglais, devient une place forte parfaitement protégée. Les huguenots s'interrogent sur ce « choix tactique », et se mettent à douter fortement de la bonne foi d'Elizabeth. C'est à cette époque que Throckmorton est « capturé » par le duc de Guise.

Pendant plusieurs mois, la guerre se déroule sans problème pour les troupes anglaises du Havre, qui sont clairement en surnombre face aux troupes françaises ; puis soudain, à la fin mars 1563, protestants et catholiques signent la paix, et tout change. Les huguenots, qui se sont sentis trahis au moment de l'abandon de Dieppe, n'ont pas le moindre scrupule à se tourner contre leurs anciens « alliés », sous l'honorable bannière de France. De plus, la peste s'est déclarée dans le port : il n'y a plus assez d'hommes pour tenir les



- Nicholas Throckmorton -

remparts, même plus assez pour enterrer les morts, et des renforts ne servirait à rien sinon à tomber eux aussi malades. Le port du Havre est perdu, et avec lui l'espoir de récupérer un jour Calais. Warwick demande des hommes, de l'argent, mais tout lui est refusé. Finalement, les Français lui accordent des conditions de reddition d'une grande générosité, et le 28 juillet 1563, il repart pour l'Angleterre.

À leur retour, Elizabeth demande à aller voir ses soldats pour les féliciter, mais on le lui déconseille, à cause des risques d'infection. Malheureusement, tous ne prennent pas les mêmes précautions, et bientôt, la peste se répand dans les villes. A Londres, 300 personnes meurent chaque jour. Pendant les quelques semaines que dure l'épidémie, 20000 habitants des abords

NICHOLAS THROCKMORTON

Grâce : Courtoisie, Intrigant, Vénusté
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : MÉLÉ (D8)

Mémoriser 3
Anglais (maternel) Arithmétique : 3
Astrologie 3 Astronomie : 3
Héraldique 4 Jeux de table : 3
Lire/Ecriture 3

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5 Maquillage 3
Perspicacité 2

ENTREMENT : SÉMILLANT (D20)

Charme 6 Comédie 6
Danse 7 Eloquence 4
Étiquette 5 Mendier 6
Pose 9

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3
Dive bouteille 2

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3 Course*4
Initiative 4 Equitation 6
Escrime 4 Jeux de carte 3
Jeu de dés 3

de la capitale succombent à la « black death », dont Alvaro De Quadra, l'ambassadeur d'Espagne. Plus qu'une défaite, plus même qu'une humiliation, cet épisode s'inscrit dans l'esprit d'Elizabeth comme le symbole étincelant du caractère aléatoire de la guerre, et elle se jure, bien qu'un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.



VII. LA CHUTE DU CLAN GORDON

Mary, au contraire, est en train de se découvrir une passion pour la guerre, en poursuivant à travers les Highlands le présomptueux John Gordon, l'un des neuf fils du tout puissant comte de Huntly.

L'affaire a pourtant commencé à l'échelle conjugale. La seconde femme de Sir Ogilvie de Findlater avait réussi à convaincre son mari de dés hériter son fils James Ogilvie de Cardell, en prétendant qu'il lui avait fait des avances. Puis elle avait obtenu qu'il choisisse comme nouvel héritier John Gordon, avec qui elle avait une aventure, et qu'elle espérait épouser à la mort du vieil homme. En apprenant ceci, James Ogilvie décida de défendre son droit et son honneur, et c'est au cours d'un combat de rue que John Gordon le blessa gravement. Or James Ogilvie était le Maître de la Maison Royale, et John Gordon fut emprisonné pour son acte, à son grand étonnement. Fils d'un des plus puissants seigneurs d'Écosse, il estima que la loi ne s'appliquait pas à lui et s'échappa de sa prison. Puis il partit au grand galop se réfugier sur les terres de son père.

Quand Mary arrive dans le comté de Huntly, elle est donc bien décidée à faire comprendre aux Gordon qu'ils ne peuvent pas faire tout ce qui leur chante. Or c'est un droit qu'eux-mêmes considèrent comme acquis depuis longtemps : dans les Highlands, l'administration écossaise n'a aucune influence, et les seigneurs de la région ont pris l'habitude de considérer qu'ils étaient rois sur leurs propres terres. Le vieux George Gordon, en patriarche orgueilleux, n'a aucune envie de livrer son fils à une minaude capricieuse. Descendant du roi James IV, il estime avoir au moins

autant de légitimité que la reine, et de plus, il est du sexe qui sied au pouvoir. C'est pourquoi il considère Mary comme une effrontée qui ne sait pas où est sa place. De plus, lors du mariage de James Stuart en janvier, la reine s'est permis de faire cadeau à son demi-frère des comtés de Mar et de Moray, jusqu'alors aux mains respectives des Erskine et des Gordon. Quand les Erskine se sont plaints, James a rendu le comté de Mar, mais il a gardé le comté de Moray, dont il rêvait depuis longtemps. George Gordon en vient à se demander si ce ne serait pas le tout nouveau comte de Moray qui aurait monté la reine contre lui, pour pouvoir venir prendre le contrôle de ses terres avec l'aide de l'armée royale.

Arrivée à Aberdeen, Mary Stuart est accueillie par la comtesse de Huntly. Intelligente et courtoise, elle plaide la cause de son fils auprès de la reine, mais celle-ci rétorque que John a commis un acte criminel, et qu'il doit être jugé selon la loi. S'il ne se rend pas immédiatement aux autorités, il sera déclaré rebelle.

En apprenant cela, le fugitif reprend la route, et monte une armée de 1000 cavaliers pour le couvrir. Alors qu'il chevauche à bride abattue à travers la plaine, il échafaude un plan aussi ridicule que prétentieux. Certain de ses charmes, et croyant depuis longtemps faire partie des prétendants de la reine, il s'imagine qu'il n'a qu'à l'enlever pour la séduire et l'épouser.

Ce n'est pourtant pas vraiment l'état d'esprit dans lequel se trouve Mary. Le 11 septembre, après un court séjour au château de Parnaway, dans le comté de Moray, où elle a émis une déclaration officielle contre John Gordon, elle arrive au château d'Inverness, où réside le comte de Huntly. Là, le capitaine Alexander, un autre fils du comte, refuse de laisser entrer la reine, alors même que c'est une forteresse royale, sur laquelle

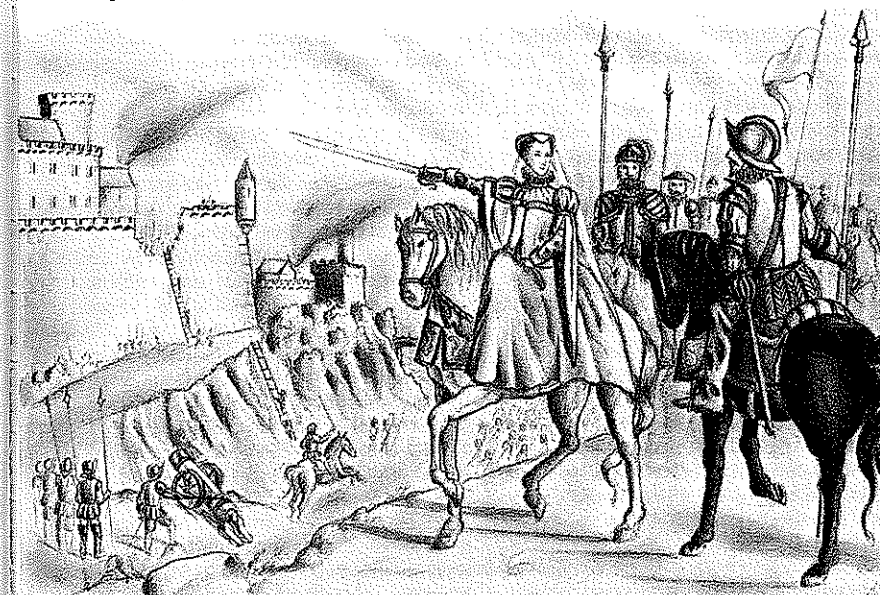


les Lairds n'ont aucun droit. Echaudée par une telle impertinence, Mary fait installer son artillerie, et Huntly, qui est doucement en train de prendre conscience qu'elle a l'appui des autres seigneurs Highlanders, accepte de la laisser entrer. Aussitôt, elle fait pendre Alexander dans la cour, pour lui faire payer son attitude et montrer au comte qu'elle n'est pas venue pour une visite de courtoisie.

Une fois son autorité sur le château restaurée, Mary se montre sous un jour plus enjoué. Habillée à la Highlander, elle reçoit les seigneurs de la région et participe avec eux à des activités traditionnelles, auxquelles elle-même prend beaucoup de plaisir. À l'issue de cet intermède, elle gardera des Highlanders le souvenir de sauvages empreints de noblesse, à l'opposé des Lairds de son conseil, ces nobles par trop sauvages.

Puis le 22 septembre, elle retourne à Aberdeen pour préparer sa chasse à l'homme. Elle fait venir du Sud 120 arquebusiers, ainsi que deux généraux expérimentés, Kirkcaldy de Grange et Patrick Lindsay, le protestant qui avait tenté de saccager la chapelle royale lors de sa première messe. Elle invite ensuite le comte de Huntly à les accompagner, à condition qu'il vienne seul. Mais avec d'aussi rudes protestants que Kirkcaldy et Lindsay sur place, il n'estime pas raisonnable de venir sans son armée. Il ne répond donc pas à la convocation de Mary et, inquiet, se met à changer de résidence tous les soirs.

Très vite, pourtant, on apprend qu'il passe ses journées au château de Straithbogie. Mary envoie Kirkcaldy et une douzaine d'hommes le capturer lors de son repas, en attendant que le gros des troupes fasse route vers la forteresse.





16 AVRIL 1561
AU
28 OCTOBRE 1562

L'opération est malheureusement un échec, puisque lorsque l'armée arrive aux abords du château, Kirkcaldy est encore bloqué à la porte. Alerté par le bruit, Huntly s'échappe par l'arrière, sans bottes ni épée, et disparaît dans la nature. Le 16 octobre, le conseil privé déclare le père et le fils rebelles, après que John Gordon ait levé quarante-six arquebusiers supplémentaires.

En voyant ainsi la situation dégénérer, la comtesse de Huntly décide d'intervenir. Elle demande une entrevue auprès de Mary, qui refuse. Déçue, et peut-être un peu désespérée, elle décide d'aller consulter des sorcières, pour leur demander conseil. Quand elle retourne auprès de son mari, elle lui recommande d'attaquer sur-le-champ ! En effet, les sorcières lui ont révélé que le comte reviendrait bientôt au Tolbooth d'Aberdeen, sans la moindre blessure : il n'y a donc pas un instant à perdre. Le vieux Huntly lève son armée et marche en direction d'Aberdeen, assiégée par les troupes de la reine.

Les deux armées se rencontrent dans le champ de Corrichie, à 30 kilomètres au nord-ouest d'Aberdeen, et les rebelles s'installent sur la colline du Hill of Fare, qui surplombe le camp adverse. Mais soudain, Huntly hésite : ses hommes sont de purs Highlanders, aussi indisciplinés qu'acharnés et venus combattre pour de l'argent sans aucune idée de ce qui les attend. Tout ça pourrait très mal se finir, se dit-il, et c'est pourquoi il décide finalement de fuir avant leur lever, le matin de la bataille. Malheureusement, son âge, sa maladie et sa condition physique déplorable l'empêchent de se réveiller, et il se retrouve à la tête de son armée totalement contre son gré. Cédant à la panique, il s'agenouille devant ses hommes, et prie à haute voix pour le droit d'être épargné, alors qu'en face, Maitland assène à ses propres troupes un discours véhément sur la loyauté.

Puis la bataille commence. Les arquebusiers bombardent avec ferveur le Hill of Fare, et réussissent à en déloger les Highlanders, qui n'ont alors plus qu'à se jeter furieusement dans la bataille. Mais à peine ont-ils atteint l'orée du champ que Moray jaillit du bois et leur fond dessus, à la tête de ses cavaliers. Huntly est fait prisonnier, ainsi que deux de ses fils, John et Adam, le plus jeune. Alors qu'ils se présentent devant Moray, Huntly se laisse terrasser par l'émotion et s'écroule d'une attaque d'apoplexie. Le soir même, son corps est porté intact au Tolbooth d'Aberdeen, comme il avait été prédit, où on le vide de ses organes et où on prépare sa conservation, sa dépouille n'étant jugée que sept mois plus tard, lors du parlement de mai 63. George, le fils aîné du comte, sera acquitté, ainsi qu'Adam. John, quant à lui, est exécuté peu après sa capture, le 2 novembre 1562. Mary, qui souhaitait assister à la sentence, s'en mord finalement les doigts, car la maladresse du bourreau fait tourner la scène au cauchemar, et déclenche chez la jeune reine une nouvelle crise de dépression nerveuse.

À Rome, on s'inquiète de voir Mary combattre aux côtés de généraux protestants contre le plus fervent protecteur de la foi catholique en Ecosse. Le pape Pie IV envoie donc Nicolas de Gouda s'entretenir avec la reine de ses intentions. Elle le reçoit en secret, pendant que Moray est aux prêches, et lui explique avec sincérité que dans les circonstances actuelles, elle ne peut rien faire de mieux que tenter de conserver son autorité personnelle. Puis elle lui conseille de repartir aussitôt, avant qu'on apprenne sa présence et que sa vie soit en danger. En effet, très bientôt, la rumeur se répand qu'un agent du pape s'est introduit en Ecosse. La battue commence, mais Gouda réussit à quitter le pays déguisé en pêcheur. En février 63, Mary écrit une lettre au pape, dans laquelle elle s'excuse à nouveau du peu qu'elle a réussi à accomplir pour l'Eglise romaine dans son royaume.



12 JANVIER 1563
À
SEPTEMBRE 1565



CHAPITRE 4 LA CRISE DES MARIAGES

12 JANVIER 1563 — SEPTEMBRE 1565

« SI SEULEMENT L'UNE DES DEUX REINES DE BRETAGNE POUVAIT ÊTRE CHANGÉE EN HOMME, LEUR MARIAGE SERAIT D'AUTANT PLUS HEUREUX QU'IL APPORTERAIT L'UNITÉ À L'ÎLE TOUTE ENTIÈRE. »

NICHOLAS THROCKMORTON

En Angleterre comme en Ecosse, les deux cousines ont désormais appris à tenir les rênes du pouvoir, mais leurs peuples n'ont pas encore l'habitude d'avoir une femme à leur tête. Tous attendent que les deux jeunes femmes se marient et donnent un héritier mâle à leur royaume respectif.

I. LE DEUXIÈME PARLEMENT D'ELIZABETH

Elizabeth, en particulier, est pressée de toutes parts, car on craint désormais pour sa santé. En octobre 1562, elle a été frappée par l'épidémie de variole qui sévissait depuis près de trois ans chez les femmes de la Cour. Le 15 octobre au soir, après sept jours de fièvre, elle était tombée dans le coma. Cecil, appelé en urgence, avait chevauché toute la nuit pour assister à une réunion secrète du

conseil privé, dédiée à la succession de la reine. Car les prétendants au trône étaient légion, et beaucoup d'entre eux seraient capables de monter une armée de partisans pour soutenir leur cause. En quelques semaines, le pays pourrait être plongé dans une guerre civile des plus meurtrières. D'ailleurs, le débat au conseil laissait déjà entrevoir les conflits sous-jacents : certains, dont Cecil, soutenaient la disgraciée Katherine Grey, dont ils appréciaient la proximité, la présence sur le testament d'Henry VIII et la... fertilité. D'autres soutenaient le peu charismatique Henry Hastings, comte de Huntingdon, qui avait l'appui de Robert Dudley. D'autres, enfin, préféreraient que le choix soit laissé aux juristes, à la mort d'Elizabeth, mais les juges étaient tous des catholiques conservateurs, et la longueur des débats aurait risqué de déclencher l'intervention de la France ou de l'Espagne. Quoi qu'il en soit, personne n'avait osé aborder la candidature de Mary Stuart...



Le lendemain, Elizabeth reprenait connaissance. Encore très faible, elle avait demandé à ses conseillers de faire Robert Dudley Lord Protecteur de la couronne en attendant que son successeur soit choisi. Elle leur avait alors juré que bien qu'elle l'aimât de tout son cœur, il ne s'était jamais rien passé de déshonorant entre eux. À contrecœur, ils avaient accédé à sa requête, du moins devant elle...

Trois jours plus tard, elle allait beaucoup mieux. Confortée par leur réaction apparemment favorable, elle a alors fait entrer Dudley au conseil privé, et pour faire taire les oppositions éventuelles (et plus que probables), a décidé de nommer en même temps son plus grand adversaire, Thomas Howard, duc de Norfolk.

En tant que plus puissant noble du royaume (tout comme Châtelerauld en Ecosse, il est le seul duc), Norfolk est considéré comme le défenseur de la noblesse, et en particulier de la haute et vieille noblesse d'épée, directement issue du système médiéval. Aux antipodes de la nouvelle noblesse de cour, il méprise viscéralement les courtisans professionnels tels que Dudley. Au conseil, quel que soit le débat, ils seront pratiquement toujours en désaccord.

La situation est donc très difficile pour Elizabeth : tout le monde désormais ne pense qu'à la possibilité qu'elle meure avant d'avoir nommé un héritier. Malgré la colère noire dans laquelle la reine est entrée en apprenant qu'ils avaient discuté de la succession sans son accord, les membres du conseil restent déterminés, et en janvier, ils finissent par forcer la reine à appeler un parlement. Officiellement, il aura pour but de lever des impôts extraordinaires destinés à rembourser les dettes de guerre du royaume. En vérité, tous savent que l'argent ne sera pas le principal sujet de débat. En attendant l'ouverture du parlement, Philip

Howard, comte d'Arundel (et fils aîné du duc de Norfolk) organise des dîners chez lui pour discuter de la succession. Furieuse, Elizabeth le convoque et le couvre d'insultes, mais Arundel ne perd pas contenance et lui rétorque qu'elle n'a pas le droit d'interdire ce sujet. En fait, le choix d'un mari et d'un héritier est une prérogative royale, c'est-à-dire que ni le parlement ni le conseil privé ne peuvent en décider à la place du souverain. Elizabeth estime qu'elle peut aussi choisir de n'épouser ou de ne nommer personne, mais elle est la seule à le penser, et c'est là que le bât blesse.

Comme prévu, dès la fin de la cérémonie d'ouverture, les députés des Communes nomment un comité pour rédiger une pétition parlementaire. Ils réussissent même à convaincre les Lords d'en rédiger une aussi. Le 28 janvier, elles sont prêtes, et Elizabeth commence par entendre celle des Communes. Plein d'affection, mais aussi de sous-entendus, le texte rappelle à la souveraine la peur que sa maladie a inspirée au peuple dans son ensemble, puis brosse un portrait apocalyptique de l'état de l'Angleterre après sa mort, frappée par la guerre civile, les invasions, les assassinats et le retour du catholicisme ! Elizabeth répond d'un ton maternel que personne ne se soucie plus qu'elle du bien-être des Anglais, et que si elle accepte de penser au mariage, c'est uniquement par affection pour eux, sa préférence allant plus naturellement à la conservation de sa chasteté. Elle finit de les rassurer en leur rappelant que si son gouvernement mène à la guerre, peut-être y perdront-ils leurs corps, mais elle perdra son âme, et qu'il lui faut donc, à chaque instant, peser le pour et le contre à la manière du philosophe.

Cette patience incroyable, vis-à-vis d'un sujet qui la touche si profondément, n'est cependant pas faite pour durer. Quand les Lords présentent leur pétition, elle entre dans une terrible colère : que les petites



gens paniquent et manquent de manières à son égard, elle peut le comprendre, et a choisi de le permettre, mais que les grands du royaume osent aller à l'encontre d'une prérogative royale, il n'existe rien de plus intolérable ! Certains pensaient la menacer de ne pas lui accorder d'argent tant qu'elle n'aurait pas déclaré un héritier officiel, mais quand l'instant fatidique arrive, aucun n'ose prendre la parole. Les impôts sont votés, et le parlement, une fois sa tâche remplie, n'a plus qu'à être dissous.

À l'issue de la cérémonie de fermeture, Elizabeth fait une troisième fois montre de son éloquence en assénant aux députés un incroyable discours sur le mariage, dans lequel elle explique que si le devoir d'une « femme privée » est de se marier, ce n'est pas ce que l'on devrait attendre d'une reine, dont la priorité doit être de bien gouverner. Cet argument, presque révolutionnaire à l'époque, est en fait si bien enrobé que personne dans l'assistance ne pipe mot. Cecil, quelques jours plus tard, propose qu'à la mort de la reine, le conseil privé prenne le pouvoir en attendant que le parlement élise son successeur.

Quelques jours plus tard, cependant, un tract se met à circuler dans les rues de Londres, qui demande à ce que la succession soit promise à Katherine Grey ou... Mary Stuart ! Découvert seulement un an plus tard, le tract fera envoyer son auteur en prison, et le conseiller Nicholas Bacon, impliqué dans l'affaire, sera banni de la cour.

II. LE DEUXIÈME PARLEMENT DE MARY

Le parlement écossais s'annonce tout aussi mal pour la cousine d'Elizabeth. Et pourtant, elle a tout fait pour être acceptée. Alors qu'elle résidait quelques jours à Lochleven,

chez la mère de Moray, elle a fait venir John Knox pour s'entretenir calmement avec lui. La discussion a été un succès, puisque les deux camps ont réussi à exposer leurs attentes sans que personne ne s'énerve. Après que Mary ait poliment demandé que la persécution des catholiques cesse, Knox s'est contenté de répondre que dans ce pays, le catholicisme était interdit, et que la population préférerait largement que la couronne se charge à leur place d'appliquer la loi. Pour une fois, la conversation ne s'est pas terminée par des cris et des larmes.

Malheureusement, la situation a très vite dégénéré. Juste avant l'ouverture du parlement, quarante-quatre prêtres ont été arrêtés pour avoir célébré la messe de Pâques. Parmi eux se trouvait John Hamilton, archevêque de St Andrews, que Mary a fait libérer contre une très lourde amende. Le 5 juin, quelques jours seulement après le début des débats parlementaires, devant une congrégation de nobles, Knox condamne cette action comme un terrible signe avant-coureur de l'hérésie à venir. En effet, on commence à parler d'un mari pour la reine, et des sources sûres ont révélé que des négociations étaient en cours avec Philippe II d'Espagne, à propos de son fils. Comment interpréter ces intrigues, sinon comme une tentative maligne d'imposer à de bons chrétiens l'hérésie papiste ?

Après un tel coup, Mary n'a pas d'autre choix que de convoquer le prédicateur sur-le-champ. Pourquoi continue-t-il à la harceler alors même qu'elle vient de faire passer de nombreuses mesures favorables aux protestants ? Ce royaume est encore plein d'âmes impies, répond-il, comment ose-t-elle envisager de se marier avec un catholique ! Mais elle ne comprend pas : qu'a-t-il à voir dans son mariage, lui qui est de si basse extraction ? Il se défend en expliquant que Dieu a fait de lui une personne publique, et qu'il est par conséquent de son devoir



de s'exprimer sur tout ce qui concerne le peuple écossais. Mary, cette fois-ci, fond en larmes. Knox quitte la pièce le sourire aux lèvres, et décide de continuer sur cette belle lancée : alors qu'il passe à proximité des dames de compagnie, il se lance dans une terrifiante tirade, leur rappelant que leur beauté ne durera pas toujours, et que bientôt, leurs corps, tout comme leurs âmes, subiront les affres de la putréfaction !

III. LES NÉGOCIATIONS DE MARIAGE DE MARIE STUART

Mais ce ne sont pas les vociférations de John Knox qui vont dissuader Mary de se choisir un époux. Au printemps 63, le duc de Guise et le Grand Prieur sont morts, et elle est en deuil. L'un de ses favoris, le jeune Châtelard, s'est caché sous son lit et a essayé de s'imposer à elle, de sorte que malgré toute l'affection qu'elle lui portait, elle l'a fait condamner à mort. Sur l'échafaud, ses dernières paroles furent des vers de Ronsard, et déjà il lui manque. Elle se sent extrêmement seule, fait de la dépression, et a finalement décidé que le moment était venu de se remarier.

Bien entendu, il s'agit d'abord de décider si son époux sera catholique ou protestant. Parmi les papistes, l'archiduc d'Autriche, Don Carlos et Charles IX sont envisagés. Dans le camp réformé, seul le fils du prince de Condé apparaît comme un parti acceptable. Mais Knox avait vu juste : Mary préférerait épouser un puissant catholique avec qui elle pourrait imposer, sinon une contre-réforme, du moins une révocation des lois de 1560. En février, elle a envoyé Maitland à Londres, officiellement pour offrir à Elizabeth des conseils vis-à-vis de la guerre en France. En vérité, il a pour mission de relancer les négociations avec l'Espagne par l'intermédiaire de l'ambas-

sadeur De Quadra, en expliquant que s'ils ne sont pas intéressés, la reine risque de n'avoir d'autre alternative que de se marier avec le tout jeune Charles IX. Philippe, explique De Quadra, n'a en effet aucune envie de voir un roi de France en Ecosse, alors que lui-même est encore allié à l'Angleterre (il passe son temps à intercéder auprès du pape pour qu'Elizabeth ne soit pas excommuniée). De plus, Don Carlos est désormais son seul héritier, et il envisage finalement de la marier. Toutes les conditions semblent donc réunies pour une union politique réussie. Malheureusement, en Ecosse, les espions de Catherine de Médicis apprennent la nouvelle, et par l'intermédiaire du nouvel ambassadeur anglais à Paris Thomas Smith, la reine-mère en fait part à Elizabeth. Celle-ci prend Maitland à part, et met quelques détails au clair : si Mary épouse un papiste, les deux cousines deviendront inmanquablement ennemies, alors que si elle choisit son époux avec circonspection, il se pourrait qu'elle hérite du trône anglais. Maitland, qui comprend bien où elle veut en venir, lui demande subtilement si elle-même aurait une idée, mais Elizabeth ne répond rien.

En septembre, Randolph réitère les menaces d'Elizabeth et précise que son précédent mari, le trop continental François II, était un parfait exemple de mauvais choix. Mais lui non plus n'a personne à proposer, jusqu'à ce qu'en mars 1564, il se présente devant Mary avec un air penaud, et lui révèle le choix d'Elizabeth : son Master of the Horse et proche ami, lord Robert Dudley ! Mary, toujours intéressée par la couronne de sa cousine, n'ose rien répondre, mais comme tout le monde, elle n'en croit pas ses oreilles.

Le choix d'Elizabeth, s'il semble au premier abord tenir de la plaisanterie, est en fait très logique. Elle ne souhaite pas que Mary épouse un monarque étranger. Elle préfé-



rait qu'elle épouse un noble écossais ou anglais, pour pouvoir la nommer, elle et son mari, héritiers de la couronne, et ainsi mettre fin aux pressions que ses conseillers exercent continuellement sur elle ; mais elle a aussi conscience que le couple pourrait se mettre à comploter contre elle, tenter de la faire assassiner pour profiter plus rapidement du trône. Son cher Dudley apparaît alors comme un choix judicieux, un roi consort qui serait plus loyal envers elle qu'envers sa femme. Mais ce plan n'est que trop évident. Personne ne croit Elizabeth capable de ravalier sa jalousie pour envoyer son favori auprès de sa rivale, même en prenant en compte son côté revanchard et le plaisir qu'elle tirerait d'imposer à la reine d'Ecosse un mari déshonorant et à sa solde. Mary, insultée de se voir proposer un gardien de chevaux, continue à favoriser l'alliance espagnole, ce qui ne plaît pas beaucoup aux protestants de son pays. En août 1564, tandis qu'elle est en voyage avec sa cour dans les Highlands, Knox en profite pour sermonner ses adeptes à l'Eglise St Giles sur les messes que la reine suit pendant son périple, et sur les dangers que ces démonstrations répétées font courir à la Vraie Foi. Le 15, la chapelle royale d'Holyrood est saccagée. Les coupables sont arrêtés presque sur-le-champ, mais Knox prend leur défense, et écrit à tous les Lairds protestants du royaume, en les exhortant à venir assister au procès. C'en est trop pour Mary, qui décide de le faire juger pour trahison, mais il a beau admettre avoir écrit les lettres, il est acquitté. Mary, qui rêvait de « le faire pleurer comme il m'a fait pleurer », se sent à nouveau humiliée par le vieux fanatique.

C'est alors que Philippe II change à nouveau d'avis. L'état de santé mentale de son fils continuant de s'aggraver, il a décidé de le faire enfermer pour de bon. L'enfant ne sera jamais marié, et jamais roi. Mary se retrouve sans prétendant, le champion

d'Elizabeth mis à part. Voyant les efforts que fait sa cousine pour la convaincre qu'il est un parti acceptable, elle commence à penser que la proposition est peut-être sérieuse, et qu'elle a peut-être une chance d'hériter de la couronne d'Angleterre. Elle envoie donc James Melville à Londres, pour négocier avec Elizabeth, et lui confie une mission de rechange au cas où la situation s'avérerait aussi grotesque qu'elle l'avait cru en premier lieu.

Dans la capitale anglaise, tout se passe à merveille. Elizabeth adore l'intelligence subtile de Melville, sa culture éclectique et ses récits de voyage. Elle-même regrette de n'avoir jamais pu sortir de son pays natal, et pour lui montrer comme elle se sentirait à son aise partout, s'amuse à lui parler dans toutes les langues qu'elle parle couramment. Melville aussi est impressionné par les capacités intellectuelles de son interlocutrice, mais son expérience diplomatique lui permet de lire assez clairement au travers des continuelles mises en scène de la jeune femme. Il est tout particulièrement amusé par la cérémonie organisée pour faire de Robert Dudley le comte de Leicester.

Le comté de Leicester est un titre d'une grande valeur, habituellement accordé à un cadet de la famille royale. C'est donc un très grand honneur qu'Elizabeth fait à son favori ; mais avant de pouvoir faire de lui un comte, il doit déjà être fait baron. La célébration est donc précédée d'une autre, plus courte, au cours de laquelle il jure trois fois, se fait lire ses lettres de noblesse, avant qu'Elizabeth lui dépose sur les épaules le manteau de baron. Puis les trompettes retentissent, Dudley sort se changer, revient en costume de comte, et la cérémonie proprement dite peut enfin commencer. Les officiers d'armes ouvrent la marche ; le baron Robert Dudley suit, avec à sa droite un des ses ennemis, le



comte de Sussex, et à sa gauche son beau-frère le comte de Huntingdon. Derrière lui, son frère aîné Ambrose, comte de Warwick, porte son épée d'or. Le roi des trois armes d'Angleterre tient les lettres de noblesse. La reine prend l'épée d'or et la dépose sur l'épaule du baron agenouillé, tandis qu'on lui lit les lettres à haute voix.

À la suite de l'adoubement, au moment où Elizabeth passe l'épée autour du cou du nouveau comte de Leicester, elle se laisse soudain aller à le chatouiller dans le cou en souriant. Personne n'en croit ses yeux, mais Melville ne se laisse pas impressionner : il a compris que la première arme d'Elizabeth

était son talent pour brouiller les pistes. Il ne laisse donc entrevoir aucune sorte de réaction et attend que sa jeune adversaire fasse le premier pas. En effet, elle semble déçue de son silence. D'un geste de la tête, elle attire son attention sur un jeune homme à l'allure efféminée, et lui déclare, en faisant la moue, qu'elle sait que Mary le préfère aux autres prétendants. Melville répond diplomatiquement qu'il trouverait étonnant que la reine d'Ecosse épouse un petit homme sans barbe avec une tête de femme, mais en vérité, sa mission de rechange est d'engager des négociations avec la mère du gargon, Margaret Douglas, comtesse de Lennox.



IV. LE MARIAGE FATAL AVEC HENRY DARNLEY

Les Lennox ne sont pas très appréciés en Ecosse à cause d'une forte propension à la trahison, et ils sont exilés en Angleterre depuis des années quand Mary s'intéresse soudain à eux. Les Lennox descendent eux aussi des Tudor, par la même branche que Mary, celle qu'Henry VIII avait volontairement omise pour punir les Stuart d'avoir préféré marier leur fille à un français plutôt qu'à son fils. Le jeune Henry Darnley est donc un héritier potentiel d'Elizabeth, bien que trop lointain pour être considéré sérieusement. Marié à Mary, cependant, ils multiplieraient tous deux leurs chances. C'est pourquoi, voyant qu'Elizabeth elle-même ne semble

pas savoir ce qu'elle veut, la reine d'Ecosse décide d'entamer des négociations avec la famille disgraciée. Matthew Lennox est déjà à Edimbourg au moment de l'élevation de Dudley, grâce à une autorisation spéciale, mais il est toujours considéré comme traître en Ecosse, et doit activement s'employer à changer cette situation. Sa femme Margaret est restée avec son fils à la cour anglaise, où elle commence à démarcher Melville. Car elle ne rêve que de grandeur pour son fils, et depuis leur exil, travaille inlassablement à son retour en grâce (elle avait envoyé Henry à Paris lors du veuvage de Mary). Enfin ses efforts vont être récompensés.

Car en décembre 1564, Mary demande à la reine d'Angleterre d'autoriser Darnley à rentrer en Ecosse. Lennox, de son côté, a déjà retrouvé ses titres et sa dignité. Etonnement, Elizabeth accepte, alors qu'elle apprécie bien peu les Douglas et sait parfaitement qu'ils s'entendent à merveille avec les catholiques de son royaume. On se demande alors si ce ne serait pas une ruse de sa part, que de laisser Mary épouser un catholique pour pouvoir la désavouer, mais cela ne semble pas vraiment dans son intérêt. Il faut plutôt y voir la main de Cecil, ou peut-être celle du comte de Leicester, qui entend peut-être rendre Elizabeth jalouse de sa cousine et ainsi l'inciter à l'épouser lui.

Quoi qu'il en soit, le jeune Darnley passe la frontière le 10 février et arrive à Edimbourg le 13, où il est accueilli par l'ambassadeur Randolph, tandis que la reine est à la chasse. Quand, le 17 février 1565, Mary le rencontre pour la première fois, elle le trouve immédiatement attirant. Il est grand, plus grand encore qu'elle, ce qui lui plaît beaucoup, et ses traits efféminés sont bien plus au goût de la reine que les brutes qu'elle a l'habitude de côtoyer. Mais si le jeune homme a appris à soigner ses atours, c'est pour mieux cacher l'intérieur. Pourri

par des années d'une trop grande attention maternelle, il est convaincu que tout lui est dû. Il est égoïste et hédoniste, ambitieux mais trop paresseux pour faire le nécessaire. Alcoolique, il sait aussi se montrer violent et cruel... Malheureusement pour Mary, avant qu'elle ait pu se rendre compte de tout ça, un événement inattendu se produit.

En Avril 1565, Henry Darnley attrape la rougeole. Mary, qui au départ pensait l'épouser pour des raisons politiques, vient s'enquérir de plus en plus souvent de son état, reste de plus en plus longtemps à son chevet, et après avoir passé plusieurs semaines à lui prodiguer des soins, tombe follement amoureuse de lui. Ce changement dans ses sentiments est si brusque que certains l'attribuent à de la sorcellerie, mais il ne fait aucun doute que la reine est maintenant déterminée à se marier avec le jeune homme.

Comme Darnley est sujet anglais, Maitland part demander le consentement d'Elizabeth ; mais bien entendu, elle s'y oppose violemment. Il est inadmissible que la reine d'Ecosse épouse un catholique ! Pour punir les Lennox de leur impertinence, elle fait arrêter la comtesse et convoque son mari et son fils sous peine de haute trahison. Les deux hommes n'en ont cependant que faire, puisqu'ils ont retrouvé leurs titres en Ecosse.

Après avoir envoyé des lettres à Mary sans qu'elle ne réponde, Elizabeth décide ensuite d'envoyer Nicholas Throckmorton pour qu'il la dissuade d'épouser Darnley. Mais le pauvre ambassadeur sait qu'il n'a aucune chance : le plan de sa souveraine a trop bien marché. Mary, qu'il avait regardé jusqu'ici avec le plus grand respect, ne semble plus valoir mieux que la première minaude venue. Elle s'est entichée d'un grand garçon gâté, méprisable et mesquin, qui adore se convaincre de son propre pouvoir en s'attaquant à ceux qui ne peuvent



HENRY STUART, LORD DARNLEY

Grâce : Vénusté
Providence : D4 (Pauvre pêcheur)
Bienveillance 7

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4	Anglais (maternel)
Cosmographie 3	Fauconnerie 4
Français 4	Grec ancien 2
Héraldique 3	Jeux de table 3
Latin 4	Lire/Ecrire 4
Philosophie 2	Scot 2

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	
Composition musicale 2	
Littérature 5	Luth 7

ENTREAGENT : GALANT (D12)

Charme 5	Danse 6
Etiquette 3	Intimidation 4
Mendier 7	Pose 8

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2

COMPLEXION : ANÉMIQUE (D4)

Endurance 1 Dive bouteille : 6

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Course 4
Initiative 4	Equitation 3
Escrime 2	Jeu de paume 4
Jeux de cartes 4	Jeux de dés 5

pas se défendre. Quand il a été fait comte de Roth, il a tiré son couteau contre le messager car, espérant le prestigieux duc d'Albany, il se trouvait fort déçu. Tous les membres de la cour ont compris qu'une fois roi, il pourrait déchaîner sa cruauté sur le premier venu en toute impunité, et beaucoup le haïssent déjà profondément.



- Henry Stuart -

Randolph, qui comprend à merveille les rouages de la société écossaise, prédit que le roi consort ne fera pas de vieux os. De plus, la pertinence politique du mariage montre elle aussi rapidement ses limites : le mariage du couple catholique a reçu l'aval des Guises, des rois de France et d'Espagne, mais pas le seul qui compte vraiment, celui d'Elizabeth.

Au contraire, en Angleterre, cette union incite à la plus grande prudence. Le 4 juin, le Conseil Privé d'Elizabeth décide de faire voter des mesures anti-catholiques, d'organiser une démonstration de force à la frontière, et de lever la peine de Katherine Grey au cas où il faudrait soudain la déclarer héritière légitime d'Elizabeth. Les chances de Mary se trouvent donc diminuées par ce caprice, mais elle-même n'en a pas conscience, car sa passion est alors à son comble. Elle n'a aucune idée non plus de l'étendue de l'opposition chez ses propres sujets, alors qu'à Edimbourg, des émeutes



s'organisent pour condamner le mariage. Le seul qui soutienne véritablement le couple est David Rizzio, le secrétaire piémontais de Mary et grand ami de Darnley, dont l'ascension fulgurante aura plus tard des conséquences tragiques.

Début avril, Moray prend audience avec Mary et tente une dernière fois de la dissuader, en lui rappelant que personne n'apprécie Darnley, et qu'aucun des grands du royaume ne voit d'un bon œil les responsabilités confiées au roturier Rizzio. Mary tente de se défendre mais finit par fondre en larmes, et chasse Moray, qui peu après, quitte la cour en signe de protestation. Une fois l'opposition muselée, elle recommence à croire que tout va pour le mieux, et s'amuse à organiser son mariage sans même attendre la dispense papale qui lui permettra d'épouser son cousin (et qui n'arrivera qu'en septembre).

Le 22 juillet, Darnley est enfin fait duc d'Albany ; le dimanche 29, il épouse la reine et devient Prince Henry, Roi Consort, sans l'aval du parlement. Le mariage en lui-même a lieu vers cinq heures du matin : Mary entre au bras du comte de Lennox, dans une robe noire qui rappelle qu'elle n'est pas une jeune vierge mais la veuve du Roi de France. Les deux époux s'échangent leurs vœux, mais ensuite Darnley, qui aime pourtant se présenter comme le champion du catholicisme, et en qui ces coreligionnaires mettent beaucoup d'espoirs, quitte la chapelle de Holyrood avant la messe, pour aller attendre sa femme dans sa chambre. Mary finit la cérémonie seule, puis quitte son costume de deuil (dont l'assistance récupère les épingles en souvenir) pour marquer le début des festivités. Le lendemain, elle proclame le pouvoir partagé des époux devant une assemblée consternée (seul Lennox, le père de Darnley, se lève pour crier « Dieu sauve la Reine »). Puis suivent quelques jours de fête, que Knox critique vainement.

Pendant que Mary jouit de ce succès apparent, Moray, Argyll et Châtellerault écrivent à Elizabeth pour lui demander les fonds nécessaires à une campagne contre la reine. Quand Mary l'apprend, elle les convoque tous les trois, mais bien entendu, au lieu d'obtempérer, ils lèvent une armée et décident d'entrer en rébellion ouverte contre leur souveraine. Obnubilée par son jeune amant et par ses préparatifs de mariage, elle ne s'est pas rendu compte que le pays glissait doucement vers un important conflit féodal.

V. LA GUERRE DE LA « COURSE-POURSUITE »

Car la guerre dite de la « course-poursuite » n'est en vérité rien de plus que cela. Sous couvert de défendre le protestantisme, une poignée de nobles se rebelle pour garder leur pouvoir, et le conflit ne va prendre de l'ampleur qu'à cause du complexe système d'alliances qui régit encore la société écossaise.

En fait, tout a commencé en juin. Moray, dont l'influence allait diminuant, lança la rumeur comme quoi les Lennox cherchaient à l'assassiner. En réponse à cette accusation, les Lennox firent croire à Mary que des hommes de Moray étaient chargés de lui tendre une embuscade à Perth, et Mary, trop confiante en l'honnêteté de son mari, se laissa convaincre. Moray tomba en disgrâce et, pour ne pas rester sur un échec, décida d'impliquer d'autres nobles dans sa révolte. James Hamilton, duc de Châtellerault, dont les prétentions au trône étaient mises en danger par le retour en grâce des Lennox, fut le premier à répondre à l'appel, mais il fut bientôt rejoint par tous ceux qui n'avaient jamais pardonné à Matthew Stuart sa trahison.



En juillet 1565, les rebelles viennent donc de demander des fonds à l'Angleterre, et c'est pour mieux convaincre Elizabeth qu'ils ont présenté leur révolte comme une tentative de défendre la Réforme. Mais c'est un argument ridicule : soucieuse de faire accepter Darnley, Mary n'a jamais autant soutenu le parti protestant que pendant les dernières semaines. Henry lui-même assiste à des prêches et boude la messe. La véritable raison de ce soulèvement vient de la loi canonique écossaise qui, dans les faits, autorise les nobles à se soulever contre leur souverain quand ils estiment que celui-ci a pris une décision condamnable. En l'occurrence, nombreux sont ceux qui s'offusquent de voir le fils d'un traître devenir roi consort, et c'est ainsi que la guerre commence.

Le 6 août, pour ne pas s'être présenté devant la reine quand elle l'a convoqué, Moray est déclaré rebelle. Châtellerauld et Argyll sont prévenus que le même sort les attend s'ils choisissent de le soutenir. Le 14 août, les biens de Moray, Kirkcaldy de Grange et Rothes sont confisqués. Le 22, Mary annonce qu'elle part en campagne, et accepte à cet instant de se laisser happer par le jeu des alliances : si Argyll et Châtellerauld se retournent contre la reine, Atholl se doit de choisir le camp opposé pour conserver l'équilibre des pouvoirs dans le nord. Il est donc fait lieutenant du Nord à la place d'Argyll. George Gordon, qui conspuait Moray comme étant la cause de la chute des Huntly, revient en grâce et retrouve le titre de son père. Lord Bothwell est rappelé d'exil, car sa haine des Hamilton assure sa loyauté. En tant que laird du Sud, il a pour mission d'empêcher toute intervention anglaise. Enfin, James Douglas, comte de Morton rejoint lui aussi le camp de la reine car la comtesse de Lennox, la mère de Darnley, est une Douglas. Le 26 août, Mary part vers l'ouest à la tête de son armée. Avec un pistolet accroché à la selle de son cheval, elle semble d'humeur tellement belliqueuse que même John Knox ne peut

s'empêcher de l'admirer une seconde. À ses côtés, son jeune coq de mari se pavane en armure dorée.

Quelques jours après leur départ, Moray, Châtellerauld, Glencairn et Rothes entrent dans Edimbourg avec 1200 cavaliers. Mais Mary est très populaire dans la capitale et ils sont mal reçus. Quand ils apprennent que les canons du château sont contrôlés par Lord Erskine, comte de Mar, ils décident aussitôt de quitter la ville, car les Erskine sont des serviteurs traditionnels de la couronne, impossibles à rallier.

Mary, pendant ce temps, attend à Glasgow d'être rejointe par l'armée du nord. Le 12 septembre, Elizabeth envoie à Moray 4000 livres, mais c'est trop peu et trop tard. La reine d'Angleterre lui ayant aussi promis l'asile, James préfère fuir et traverse la frontière le 6 octobre, avec tous ses alliés (seuls Châtellerauld et Argyll sont suffisamment puissants pour retourner dans leurs domaines sans crainte d'une expédition punitive).

Elizabeth ne veut pas avoir l'air complice de la révolte et convoque Moray en secret pour répéter avec lui une petite mascarade destinée aux ambassadeurs français et espagnols. Quelques jours plus tard, lors d'une entrevue avec les deux hommes, il entre brusquement en posant genou à terre. Puis il se met à parler à Elizabeth en écossais mais elle lui ordonne de s'exprimer en français. Il en a perdu l'usage, répond-il penaud, mais elle s'enrève et il obtempère. Comment ose-t-il se présenter ainsi devant elle sans être convoqué, alors qu'il vient juste de se soulever contre sa sœur la reine d'Écosse ! Puis, tous deux maîtrisant l'exercice à merveille, elle introduit la tirade de son partenaire de jeu en abordant le sujet des Lennox et de la religion. Moray reprend la parole, explique que rien ne lui tient plus à cœur que le bien-être de sa reine, et qu'aucune de ses actions n'avait pour but de lui nuire. Elizabeth



mime alors une balance, dans laquelle elle met d'un côté les fautes de Moray envers Mary, de l'autre ses explications, et assure que la première lui semble peser bien plus lourd. Il se défend en écossais, et Elizabeth traduit pour les ambassadeurs que l'accusé avait voulu se rendre à la convocation, mais qu'il a eu vent d'une embuscade et n'a finalement pas pu le faire. Elizabeth clôt la scène en enjoignant son interlocuteur à se considérer comme prisonnier, sous les applaudissements intérieurs de l'ambassadeur espagnol Guzman de Silva, qui a goûté le comique achevé de cette mise en scène. Il fait certainement partie de ceux qui en savent le plus sur cette histoire, puisqu'il a organisé l'envoi de 20000 couronnes espagnoles à Mary en juillet dernier. Argent qui, cependant, n'est jamais arrivé à bon port, car le vaisseau qui le transportait s'est échoué au Cap Bamborough, où il a été confisqué selon le « droit d'épave » par le comte de Northumberland, pourtant un catholique convaincu.

Mary, de son côté, ressort plus que grandie de ce conflit. La plupart des grands seigneurs qui formaient le parti protestant se sont enfuis devant elle la queue entre les jambes, ce qui fait d'elle, et par extension de son mari, des champions du catholicisme. Elle veut faire payer aux rebelles leur arrogance, et convoque un parlement pour le début de l'année de 1566, au cours duquel elle souhaite les faire condamner comme traîtres ; mais cette véhémence est très imprudente car elle incite ses opposants installés en Angleterre à intriguer de plus belle pour faire tourner la chance. Des ambassadeurs français et anglais sont envoyés pour la convaincre de se montrer plus tolérante. Le Français Castelnau est reçu mais son avis rejeté. Quant à John Tamworth, l'envoyé d'Elizabeth, il a aussi reçu l'ordre de ne pas reconnaître Darnley, et il est donc renvoyé avant d'avoir pu dire quoi que ce soit. Arrivé à la frontière, il se rend compte que son

laisser-passer est signé par la reine Mary et le roi Henry et, n'osant pas l'utiliser de peur qu'Elizabeth lui en veuille, il tente de traverser en fraude ; mais il se fait attraper et jeter en prison, ce qui met Elizabeth en grande colère. Quelle que soit leur faute, elle n'apprécie pas qu'on viole l'immunité diplomatique de ses ambassadeurs, et l'incident passe à deux doigts de dégénérer.

Mary, enfin, n'est plus sous la tutelle de qui que ce soit, car elle a décidé de s'éloigner des seigneurs, afin d'éviter de se laisser à nouveau entraîner dans des conflits d'influence nobiliaires. Elle ne s'entoure plus que de rouliers formés au secrétariat, et qu'elle a choisis elle-même (parfois pour des raisons très personnelles). Cette nouvelle engance est très mal accueillie par la noblesse écossaise, qui se voit retirer certains de ses privilèges au profit d'étrangers sans titre. Parmi ces nouveaux favoris de la reine, Randolph cite trois hommes : l'Anglais Fowler, l'Italien Francisco, et un certain Davy, qui n'est autre que David Rizzio, qui avait quelques mois plus tôt soutenu seul le mariage avec Darnley.

Rizzio est arrivé en Écosse aux côtés de l'ambassadeur Savoyard Moretta, et est resté car la reine cherchait à monter un quatuor et avait besoin d'un ténor. Promu valet de chambre, il a acquis la confiance de Mary qui, en 1564, a fait de lui son secrétaire de langue française, une position très importante puisque la plupart de ses alliés parlent cette langue, et que c'est aussi celle qu'elle utilise pour écrire à Elizabeth. L'affection que Mary porte pour son secrétaire, la confiance qu'elle commence à prendre en elle et sa conviction qu'elle est désormais capable de contenir ses plus puissants sujets la mettent, sans qu'elle en prenne conscience, dans une position particulièrement bancale. Le jour où la première pièce tombera, c'est tout son jeu qui commencera à s'écrouler lentement.



CHAPITRE 5
LA SAISON
DES MEURTRES

FÉVRIER 1566 - 10 FÉVRIER 1567

En janvier 1566, le pape envoie à Mary et Darnley une lettre dans laquelle il les félicite de leur engagement en faveur de la Vraie Foi. Pour la Chandeleur, le couple royal assiste à la messe en grande pompe, participant même à la procession, cerge à la main, au grand dam des Lords protestants. Leur crainte d'un complot papiste est à son comble lorsqu'en février, le cardinal de Lorraine envoie en « secret » un émissaire pour resserrer les liens de l'Écosse avec l'alliance catholique, sous l'égide du Pape et du roi d'Espagne.

I. L'ASSASSINAT DE DAVID RIZZIO

Dans ce contexte, l'influence de l'italien Rizzio fait grincer des dents. Il est quasiment impossible d'approcher la reine sans le trouver dans les parages. Les courtisans, conscients qu'il a l'oreille de Mary, le couvrent de cadeaux dans l'espoir que son

influence rejaille sur ses bienfaiteurs. Son train de vie choque les plus hauts nobles, qui prennent comme une insulte son ascension fulgurante. Une faveur, en particulier, leur donne l'impression que Rizzio se prend pour le roi. Darnley, en tant que prince Consort, est censé signer tous les documents officiels. Si au début, il s'efforçait de montrer qu'il était roi en dessinant d'imposantes signatures sur tout ce qu'il touchait, il s'est très vite lassé de toutes ces obligations, et préfère désormais courir les tavernes ou partir à la chasse. Mary a donc fait fabriquer un cachet imitant sa signature, et l'a confié à son indispensable secrétaire. Les Lords sentent déjà leur influence diminuer au profit d'un petit cercle catholique, et aucun d'eux n'a oublié que l'italien a beaucoup œuvré pour mettre sur le trône son coreligionnaire. Il ne leur en faut pas plus pour soupçonner Rizzio d'être un espion à la solde du Pape, dont ils doivent se débarrasser par tous les moyens.

Le secrétaire d'Etat Maitland, le premier concerné par la multiplication des charges



- David Rizzio -

qui incombent à Rizzio, réunit autour de lui un cercle de comploteurs, qui décident rapidement d'organiser l'assassinat de l'italien. Moray et les autres exilés sont bientôt mis au courant grâce à l'étroite correspondance qu'ils entretiennent avec Maitland.

Pour légitimer leur action, les conjurés décident d'utiliser les soupçons d'adultère qui planent sur Rizzio et Mary, et même d'utiliser leur ancien ennemi Darnley pour leur fournir une couverture légale. Ils savent que l'ancien champion du catholicisme ne rêve que d'obtenir le titre de Roi, et d'évincer sa femme du pouvoir sous le nom de Henry I^{er}. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois qu'il se rapproche des protestants par intérêt personnel ; il a déjà

assisté à des prêches calvinistes, et s'est même déjà trouvé dans l'obligation de quitter le temple, sous les assauts répétés de John Knox. De plus, depuis décembre, Mary est enceinte, et l'on se rend doucement compte que son affection pour Darnley était surtout maternelle ; maintenant qu'elle attend un enfant, elle passe de moins en moins de temps avec son mari. Depuis que des rumeurs choquantes sont apparues au sujet des soirées de Darnley, Mary ne dort même plus avec lui. Et il est maintenant certain qu'elle ne lui offrira pas la couronne matrimoniale. Quand il a été intégré à l'ordre de St Michel, on a demandé à la reine quelles armoiries il devrait porter : « les siennes », a-t-elle sèchement répondu. C'est pourquoi Maitland entend utiliser l'orgueil et l'ambition du jeune roi consort pour se débarrasser de son rival italien. On envoie James Douglas, comte de Morton qui, en tant que cousin de Darnley, a son oreille et sa confiance, pour lui promettre la couronne royale en échange de sa complicité. Mais c'est Georges Douglas, oncle du jeune homme, qui achève de le convaincre. Au cours d'une de leurs nombreuses nuits de débauche, il touche la corde sensible en persuadant son neveu que Rizzio est l'amant de sa femme.

Une fois Darnley définitivement impliqué, les détails du complot se précisent rapidement. On pense d'abord éliminer Rizzio lors d'une partie de tennis avec Darnley, avant de se rabattre sur un décor plus dramatique, les appartements de la reine, où il sera facile d'invoquer l'adultère comme mobile du crime.

Thomas Randolph, comme d'habitude, est étonnamment bien informé pour un simple ambassadeur. Le 16 février, il écrit à son protecteur Robert Dudley : « David doit être tué avant 10 jours, avec le consentement du roi ». Début mars, il envoie à



Cecil le texte du Pacte que viennent de signer Morton, Argyll, Moray, Glencairn, et quelques autres. Il y est question d'une couronne pour Darnley, d'un protestantisme préservé et du retour des exilés, mais pas de Rizzio. Maitland, qui se sait déjà en disgrâce, a eu la prudence et l'habileté de ne pas ajouter son nom à la liste.

Alors que l'étau se resserre, ni la reine ni son entourage ne se doutent de quoi ce soit. Se croyant toujours en position de force, elle continue à punir les anciens alliés de Moray. Le 28 février, elle expulse Randolph pour avoir participé financièrement à la révolte du comte. Elizabeth se met en colère et, en représailles, envoie de l'argent à Moray, même si elle sait que son ambassadeur s'est arrêté juste après la frontière, bien décidé à poursuivre ses intrigues avec les lords écossais.

Quand le Parlement s'ouvre, le jeudi 7 mars 1566, Mary jubile. Cela fait des mois qu'elle se bat pour que la session ait lieu, et elle entend profiter pleinement de cette opportunité pour abattre définitivement Moray et ses alliés, en faisant voter leur condamnation à mort et la confiscation de leurs biens. Totalement aveuglée par ses récentes victoires, elle espère même obtenir l'abrogation des lois anti-catholiques de 1560. La première journée est destinée à la cérémonie d'ouverture, que Darnley boude, et la seconde à l'élection des Lords des Articles, chargés de rédiger les textes de lois et de compter les votes de l'assemblée.

Lors de la troisième journée, celle du 9, Moray et ses compagnons sont assignés à comparaître avant le 12, sous peine d'être déclarés traîtres. En réalité, Moray n'a pas attendu cette convocation pour quitter l'Angleterre ; il sait que son triomphe est proche et marche tranquillement sur Edimbourg.

Quand à sept heures, la nuit tombe sur Holyrood, Mary et Rizzio sont loin de se douter de ce que leur réserve la soirée. Malgré la présence d'un grand nombre d'opposants politiques, ils n'ont pas jugé nécessaire de se protéger plus qu'à leur habitude. Ils dînent tranquillement dans les appartements de la reine, en compagnie de quelques-uns de ses proches : Robert et sa demi-sœur Jean Stuart, des enfants illégitimes de James V, l'écuyer Arthur Erskine et le page Anthony Standon. En raison de la tenue du Parlement, plusieurs Lords logent aussi dans le palais, dont Bothwell et Huntly.

À sept heures et demie, Darnley, qu'on croyait ivre mort dans une taverne des environs, entre brusquement dans la pièce, par l'escalier qui communique avec ses propres appartements. Malgré leur surprise, les convives l'accueillent avec les honneurs qui lui sont dus. Il s'installe donc à côté de sa femme, et se lance dans une piètre imitation du mari attentionné. À peine commence-t-on à s'en inquiéter, qu'arrive par le même chemin un personnage encore plus inattendu : Lord Ruthven, fiévreux et officiellement allité, fait irruption dans la pièce, crachant et soufflant sous son armure. Beau-frère de Morton et protestant fanatique, on lui prête même des dons de sorcellerie. Sa présence n'annonce rien de bon, d'autant plus qu'il n'est pas seul : Morton, Lindsay, George Douglas et Kerr de Fawdonside le suivent de près, et prennent rapidement position dans la salle. Mary se tourne vers Ruthven et lui demande d'expliquer sa présence, contraire au protocole. Alors que Morton et Lindsay se postent aux issues, Ruthven annonce qu'il est venu pour emmener Rizzio, qu'il accuse d'avoir offensé la reine, le roi, la noblesse et le peuple. Interrogé par sa femme, Darnley déclare ne rien savoir de tout cela. Pendant le reste de la scène, il fera en sorte de rester à l'écart.



Après ces quelques secondes de tergiversation, Ruthven perd patience et se jette sur Rizzio, tandis que Fawdonside met Mary en joue ! Dans son élan, il renverse la table, mais Jean Stuart a le réflexe opportun d'attraper une bougie au vol pour la garder allumée.

L'Italien, terrifié, se réfugie derrière la reine en s'écriant « Madonna, Madonna, sauvez ma vie ! », mais Ruthven le poursuit et tente de le frapper par-dessus l'épaule de Mary. C'est George Douglas, cependant, qui finit par frapper Rizzio le premier, d'un coup d'épée dans le dos. Les conjurés le traînent alors à travers l'appartement, jusque dans l'antichambre, où ils l'achèvent de 56 coups de couteau et d'épée, avant de jeter son

corps dans l'escalier principal. Finalement, ils déposent le cadavre sanguinolent sur un coffre, avec le poignard que leur a confié Darnley encore planté dedans, pour que sa complicité ne fasse aucun doute.

II. LA FUIITE VERS DUNBAR

Mary est en état de choc. Elle est certaine d'être elle aussi visée, et craint qu'après en avoir fini avec Rizzio, les conjurés reviennent pour s'attaquer à elle. En réalité, aucun des assassins n'a l'intention de toucher à la reine, même si tous savent que, face à la terreur inspirée par la scène, il est possible qu'elle fasse une fausse couche et meure en même temps que



JAMES DOUGLAS, COMTE DE MORTON

Grâce : Autorité, Émule de Jules César,
Sens politique
Provvidence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 6

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Armurerie 2
Anglais 4	Cosmographie 3
Comptabilité 4	Héraldique 4
Droit 3	Jeux de table 2
Intendance 5	Lire/Ecrire 4
Latin 2	Stratégie 4
Scot (maternel)	Théologie 2
Tactique 7	

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Evaluation 5
Orientation 3	Perspécacité 4

ENTRETIEN : GALANT (D12)

Charme 5	Comédie 2
Baratin 2	Eloquence 4
Commander 7	Intimidation 6
Etiquette 3	
Marchandage 2	

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0	
Pièces d'armure lourdes 5	
Effort 3	Armes d'hast 1
Bagarre 3	Forcer 2
Lutte 2	

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4
Dive bouteille 3

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Archerie 2
Arquebusade 3	Équitation 5
Escrime 5	Esquive 3
Jeux de Cartes 2	Jeux de Dés 2
Main Gauche 3	



- James Douglas, comte de Morton -

l'enfant. N'osant sortir elle-même, Mary envoie donc une servante voir ce qu'est devenu Rizzio. Quand celle-ci lui décrit le corps criblé de coups de poignards, et le sang qui s'écoule le long du coffre, la reine se met à pleurer. Puis très vite, elle retrouve contenance et lance avec détermination : « Assez de larmes ; il me faut désormais songer à ma vengeance ! ». Elle renvoie la servante chercher dans la chambre de Rizzio un petit coffret contenant des lettres codées qu'elle ne veut pas voir entre les mains des rebelles. Une fois seule dans la pièce avec Darnley, elle se tourne vers lui et comprend, à sa mine déconfite, qu'il est complice du meurtre. Pendant un instant, elle se demande si son enfant et

elle-même doivent vraiment être sacrifiés sur l'autel de son ambition.

À l'extérieur, la population du quartier commence à s'amasser autour du palais. Au cœur de la foule, des torches éclairent les serviteurs de la reine qui, armés de fourches et de bâtons, sont prêts à en découdre, mais le clan Douglas investit les lieux, et le comte de Morton, chef du clan, prend effectivement les rênes de l'opération.

En 1567, James Douglas est à la tête d'un petit comté, mais il a reçu la garde du tout jeune comte d'Angus, chef traditionnel du clan, et gouverne à sa place. Il prend très au sérieux la fonction traditionnelle des Douglas qui est de s'opposer aux décisions potentiellement tyranniques du monarque et estime fermement que ses actes sont justifiés.

Finalement, la cloche d'alarme de la ville est sonnée, et des centaines d'habitants accourent en direction du palais. Les conjurés reviennent dans la chambre et ordonnent à Darnley d'apparaître à la fenêtre pour rassurer la populace, mais quand Mary tente de s'approcher elle aussi, Lindsay la retient brutalement en la menaçant de la « couper en morceaux ». Elle recule, terrifiée par l'attitude du zélote.

En quelques minutes, les curieux sont dispersés, et une fois le calme revenu, les conjurés partent dîner chez Morton, laissant la reine seule, enfermée chez elle sans même un médecin ou une sage-femme. Seule la vieille Lady Huntly parvient à passer les gardes postés à l'entrée, non sans avoir été fouillée auparavant. Le jeu en vaut cependant la chandelle, puisqu'elle apporte un message encourageant de son fils. George Gordon et James Hepburn, comtes de Huntly et de Bothwell, ont réussi à s'échapper, et entendent bien la secourir. La vieille femme, qui a appris l'art

de la fuite pendant la révolte malheureuse de son mari, se met ensuite à proposer des moyens de s'évader, mais Mary est déjà en train d'échafauder son propre plan. La première étape, et sûrement pas la plus difficile, est de faire craquer son lâche époux qui, elle n'en doute pas, est le point faible de la conjuration.

En effet, Henry Darnley est terrifié. Au cours d'une conversation avec son père, il a enfin pris conscience que les rebelles n'avaient aucune intention de lui fournir la couronne matrimoniale dont il rêve. Leur plan, en vérité, est d'attendre la naissance de l'enfant que porte Mary, puis d'enfermer la reine-mère à Stirling pendant qu'eux-mêmes gouverneront le pays. Le plus probable est qu'ils préféreront tuer Darnley que d'avoir à remplir leur part du marché. Il passe donc la nuit à tambouriner à la chambre de sa femme, sans réponse, jusqu'à ce qu'au petit matin, elle le laisse enfin entrer. Il lui avoue tout, et lui demande pardon, ce que Mary lui accorde promptement, quitte à revenir plus tard sur sa décision. Le plus important, pour l'heure, est de s'assurer, du moins pour quelque temps, la loyauté de son mari. Une fois le jeune homme définitivement convaincu que sa seule chance de survie est de trahir les rebelles, la reine confie à Lady Huntly une lettre pour son fils, que la veuve cache dans son corset pour pouvoir passer le barrage de l'entrée sans encombre.

Le lundi matin, Mary reçoit les conjurés, forte de ses découvertes de la veille. Morton promet qu'ils n'en avaient qu'après Rizzio, dont l'existence même les mettait en danger, et que plus jamais elle n'aura à se plaindre d'eux. La reine leur accorde son pardon et lève son verre à leur réconciliation, puis Darnley promet de leur apporter la lettre d'amnistie aussitôt qu'elle sera rédigée. Voyant que les choses commencent à aller trop loin, Mary feint



une faiblesse et met brusquement fin à la conversation.

Le même jour, Moray arrive à Edimbourg et, « apprenant » ce qui s'est passé, se précipite à Holyrood. Il semble que les leçons d'innocence dispensées par Elizabeth ont porté leurs fruits, puisqu'à aucun moment Mary ne se doute de son implication dans le complot. Il prend un ton protecteur, fraternel, et après quelques minutes de retrouvailles, elle lui raconte tout. Mais bientôt, quand il se met à lui conseiller la clémence, elle s'énerve et feint à nouveau des contractions pour couper court à la discussion. Aucun besoin de se montrer clément alors que son évaison, et donc le début de sa vengeance, est prévue pour le soir même.

À vingt heures, en effet, la reine envoie chercher le capitaine de sa garde personnelle, ainsi que son écuyer Lord Erskine et son page Standon, pendant que Darnley fait boire les gardes. À minuit, ils descendent l'escalier en colimaçon qui mène de sa chambre à celle de Darnley. Impossible de passer par une fenêtre de la façade, car elle sont toutes gardées, mais il reste les appartements des domestiques français, dont Mary sait qu'ils ne sont loyaux qu'à elle. Dans la pénombre, Mary et Darnley traversent le château silencieux où règne encore l'odeur du sang, et s'échappent par une fenêtre à l'arrière du palais. À l'aide de chaises empliées et de draps noués, ils franchissent le mur d'enceinte, puis traversent le cimetière de l'Abbaye et retrouvent, de l'autre côté, le capitaine, l'écuyer et le page prévenus plus tôt. La reine monte derrière Lord Erskine, tandis que le roi se précipite sur son cheval et s'élance à bride abattue pour distancer les hommes qu'il vient de trahir.

Mais pour atteindre le château de Dunbar, situé à près de 40 kilomètres d'Edimbourg,

il leur faut chevaucher cinq heures, et à plusieurs reprises, Mary prie son époux de les laisser s'arrêter un instant, car elle craint de faire une fausse couche (elle est déjà enceinte de six mois) ; mais il refuse, et s'écrie, la voix brisée par la colère et la peur, que si l'enfant devait mourir, ils pourraient toujours en faire d'autres ! En vérité, les craintes du jeune roi sont exagérées : quand les gardes découvrent que le couple royal s'est enfui, il est trop tard pour les poursuivre. Les meurtriers de Rizzio paniquent et, très vite, envoient un messenger pour rappeler à leur ancienne captive qu'elle leur a promis le pardon.

Mais Mary n'est pas d'humeur indulgente. Le 15 mars, elle écrit à Elizabeth une longue description des événements, s'efforçant de retranscrire l'horreur de la scène et la peur qu'elle a éprouvée pour sa propre vie. La reine d'Angleterre, qui se trouve très impressionnée par la violence de l'incident, s'écrie devant l'ambassadeur d'Espagne que si elle s'était trouvée à la place de sa cousine, elle aurait retiré la dague du corps de Rizzio et l'aurait plantée dans la poitrine de son traître de mari ! Puis, rapidement, elle se reprend, et certifie que, bien entendu, elle ne ferait jamais une chose pareille à l'archiduc Charles d'Autriche, avec qui elle est actuellement en pourparlers de mariage.

Atholl, Setton et Flemyng arrivent bientôt à Dunbar et Mary se retrouve à la tête de 4000 hommes. Elle retire au comte de Craigmillar, un des conjurés, la garde du château, et la confie au fidèle comte de Bothwell, seigneur des terres alentours. De même, elle retire à Morton le titre de chancelier du royaume et l'offre au comte de Huntly. Après l'avoir laissé trois jours à la porte, elle confie au messenger de Morton une violente lettre de menaces, qui n'annonce rien de bon pour les conjurés. Le 17 mars, un appel est lancé aux habitants

pour qu'ils fournissent des vivres à l'armée de la reine. Le lendemain, elle repart en direction d'Edimbourg avec 8000 hommes, une semaine seulement après avoir quitté la ville. Ruthven, Morton, Lindsay et Kerr de Fawdonside fuient le pays et vont se réfugier à Newcastle dans le palais qui, quelques jours plus tôt, abritait encore le comte de Moray. Maitland, dont le nom n'apparaît pas sur le pacte, mais qui a participé à l'élaboration du plan, ainsi que Knox, qui n'était même pas au courant du complot mais avait trop de raisons de s'en réjouir, quittent Edimbourg. Moray, lui, reste. Sa demi-sœur lui pardonne tout ce qu'il a fait, maintenant qu'elle a de nouveaux ennemis à punir ; elle ne peut pas décemment se permettre d'en vouloir à tous ses lords sans craindre une rébellion généralisée. Même Argyll et Glencairn reviennent en grâce, mais le vrai gagnant est James Hepburn, Lord Bothwell, qui est devenu, au milieu de ces conspirations incessantes, l'homme de confiance de la reine.

III. LA NAISSANCE DE JAMES STUART

Après le risque couru par la reine et son bébé lors du meurtre de Rizzio, le Conseil privé décide de lui faire passer les derniers mois de sa grossesse dans l'enceinte du château d'Edimbourg. Le 4 avril, Mary écrit à Elizabeth pour lui demander d'être la marraine de l'enfant, ce que cette dernière accepte, contente de rapprocher les deux pays et de prendre par la même occasion une sorte d'ascendant spirituel sur sa cousine.

Au début du mois de juin 1566, consciente que l'accouchement pourrait lui coûter la vie, Mary rédige son testament. La plupart de ses possessions vont à sa famille, c'est-à-dire aux frères de sa mère et aux enfants

illégitimes de son père. À Darnley, elle lègue son alliance, accompagnée d'une note indiquant qu'elle lui rend la bague ; pas question, semble-t-il, d'être unie à lui dans la mort. Une fois tous les détails réglés, elle fait deux copies du document, en donne une à ses exécuteurs testamentaires et envoie l'autre en France. La tension monte, car si elle vient à mourir, les Lennox et les Hamilton entreront en guerre, et Moray, plutôt que de prendre parti, choisira sûrement de monter sa propre faction, de manière à défendre sa prétention au trône.

Le 3 juin a lieu la cérémonie lors de laquelle la reine entre dans la chambre où elle va accoucher. C'est une pièce minuscule, où tient à peine le lit à baldaquin de Mary. Le 19, au beau milieu de la nuit, les contractions commencent. Lady Margaret Reres, la future nourrice, s'étend aux côtés de sa maîtresse et Margaret Flemyng commence à lui transférer par sorcellerie une partie des douleurs éprouvées par la reine. Malgré les gesticulations empathiques de Lady Reres, Mary souffre beaucoup et commence à amèrement regretter son mariage ; mais aux environs de onze heures du matin, le jeune James jette son premier cri. Lui et sa mère sont tous les deux en bonne santé, même si Mary ressentira des séquelles de l'accouchement pendant plusieurs mois. La première personne à voir le bébé, en dehors des sages-femmes, est Henry Killigrew, l'ambassadeur extraordinaire d'Elizabeth, qui décrira à sa souveraine un enfant vigoureux et plein d'énergie.

Tous les canons du château retentissent alors, et cinq cents feux de joie sont allumés sur les collines autour d'Edimbourg. Des milliers de gens se réunissent à St Giles, sans considération d'obédience, pour louer Dieu d'avoir offert à l'Ecosse un héritier de sexe masculin. L'ambassadeur James Melville, lui, est déjà en route pour



Londres. Il arrive quatre jours plus tard, alors qu'Elizabeth est en train de donner un bal. Il annonce la nouvelle à Cecil, qui va la chuchoter à l'oreille d'Elizabeth, et celle-ci arrête immédiatement de danser : « La reine d'Ecosse, s'écrie-t-elle, a un héritier, et je ne suis qu'une branche stérile ». Les invités sont remerciés, et Elizabeth reste seule avec ses dames de compagnie pendant plusieurs minutes, effondrée dans son trône, la tête dans les mains.

Mary triomphe. Lorsqu'elle présente le bébé en public à Darnley, elle jure que c'est le sien, et déclare, non sans une pointe d'amertume, qu'elle a même peur que cela ne lui joue des tours quand il sera plus vieux. Et au cas où son époux n'aurait pas compris tout le bien qu'elle pense de lui, elle lui donne la tâche d'adouber le page Standon, « pour le remercier d'avoir sauvé la vie du bébé ».

En fait, maintenant que l'héritier du trône est né, Darnley commence à sentir que plus personne ne veut de lui. Effrayé par les manières des Ecossais, il craint qu'on ne finisse par s'en prendre à sa vie, et envoie son père annoncer à Mary qu'il compte quitter le pays quelque temps, certainement pour aller en France (l'Angleterre où il est né ne lui semble plus aussi accueillante depuis que sa mère est enfermée à la Tour de Londres). La reine est alors en train de se reposer dans le comté de Mar, principal domaine du clan Erskine. Tous ses conseillers s'empressent de lui rappeler que la fuite du roi consort dans un pays étranger jetterait l'opprobre sur la couronne d'Ecosse ; il lui faut trouver un moyen de régler le problème posé par Darnley, et c'est alors qu'on commence à parler d'un divorce (une annulation du mariage selon la méthode catholique n'est pas envisageable, car le jeune héritier perdrait sa position en même temps que son père).

À la fin du mois d'août, James est emmené à Stirling pour être confié, tel que le veut la tradition, aux bons soins de la famille Erskine. Le bébé est accompagné de 500 arquebusiers, un nombre considérable au regard de l'armée écossaise de l'époque.

Puis Mary convoque Darnley devant le Conseil Privé. Dans la pièce se trouve aussi Philibert du Croc, le premier ambassadeur français permanent en Ecosse, dépêché par Catherine de Médicis pour contrer l'influence anglaise à Edimbourg. La reine demande à son mari d'expliquer les raisons de son départ, mais il préfère s'enfoncer dans sa mauvaise foi, et prétend que tout va bien, qu'il veut juste quitter le pays quelque temps, et qu'elle n'a aucun souci à se faire, car elle ne devrait pas le revoir avant longtemps. Malheureusement pour lui, c'est impossible, Mary ne peut pas le laisser partir. Une fois l'individu et son insupportable personnalité éloignés, nombre d'opposants au pouvoir commenceront à se réunir en un soi-disant « Parti du Roi » que Mary ne souhaite en aucun cas voir éclore.

Mais les ennuis de la reine d'Ecosse ne sont rien comparés à ceux auxquels doit faire face sa cousine anglaise. Elizabeth se trouve à nouveau obligée de convoquer le parlement qu'elle avait dissous en 1563, et rien n'a changé depuis : elle est toujours célibataire, et n'a pas d'héritier. Elle a pourtant fait ce qu'elle pouvait pour se trouver un mari. Pendant ces trois années, elle s'est en particulier intéressée à l'archiduc Charles d'Autriche, et au tout jeune Charles IX de France. Le premier est un parti rêvé : un prince de sang royal, tout à fait digne d'épouser la reine d'Angleterre, mais pas chef d'état, ce qui annule le risque d'intérêts divergents entre les deux souverains. Seule ombre au tableau, il est de confession catholique et exige le droit de suivre une messe privée. Le roi de France, qui n'a

encore que quinze ans, n'est bien sûr pas un aussi bon parti, mais lors des courtes négociations, il avait un appui de choix à la cour : Leicester. Le courtisan était alors en disgrâce car, jaloux du jeune Thomas Heneage qui avait vu la reine s'était mise à flirter, il avait décidé de tester les sentiments de cette dernière en courtisant lui aussi une autre femme ; maladresse regrettable qui lui avait coûté sa place de favori. En soutenant avec ferveur un mariage qui, en toute probabilité, ne se ferait pas, il espérait donner envie à Elizabeth de l'épouser lui. Norfolk et Sussex, qui craignaient tous les deux que Leicester, devenu roi, leur fasse payer leur mépris, se sont engagés en faveur de l'archiduc Charles. Ils ont même pris la peine de payer le demi-frère d'Amy Rosart, la défunte épouse de Leicester, pour qu'il accuse ce dernier d'avoir tué sa femme. L'affaire a dégénéré et des factions se sont formées, jusqu'à ce que Sussex et Leicester choisissent de venir à la cour entourés de gardes du corps armés. Quand le duc de Norfolk a appris qu'à l'occasion du nouvel an 1566, le comte de Leicester faisait porter de la dentelle bleue à tous ses partisans, il s'est empressé d'ordonner aux siens de porter de la dentelle jaune.

Cecil, plus pragmatique et surtout plus mature, a essayé de rester neutre. Après que les négociations avec Charles IX ont été abandonnées, il a écrit une liste comparative entre le comte de Leicester et l'archiduc Charles. Mais comme prévu, tout accablait le courtisan : le scandale de sa femme, sa basse extraction (« Il n'y a dans ses ancêtres, écrit Cecil, que deux grands seigneurs, son père et son grand-père, tous deux traîtres à la couronne ») et ses habitudes de courtisan, qui l'inciteraient à multiplier les faveurs pour garantir sa popularité.

Quand le parlement s'ouvre le 30 septembre, le Conseil Privé a déjà refusé à plusieurs

reprises les conditions de l'archiduc et, bien que Sussex continue à démarcher le prince Habsbourg, les négociations commencent à battre de l'aile. Elizabeth se retrouve donc exactement dans la même situation que trois ans plus tôt, ce qui, bien entendu, rend immédiatement les députés des Communes furieux. Après deux jours d'un violent débat, ils décident d'écrire une nouvelle pétition, plus pressante que la première, et convainquent les Lords de faire de même.

Dès qu'elle apprend cela, Elizabeth convoque le duc de Norfolk, qui préside à l'assemblée des Lords, et le couvre d'injures. Quand le comte de Northampton tente de justifier le droit du parlement à aborder ce sujet, elle lui rétorque sèchement qu'avant de venir se mêler de son mariage à elle, il ferait bien de régler les détails de son scandaleux divorce et de sa nouvelle femme. Puis elle convoque Leicester et le prie de la soutenir, mais quand il s'écrie qu'il est prêt à mourir à ses pieds, elle lui répond froidement qu'elle ne voit pas le rapport. Son dernier ami, le seul, à cet instant, à qui elle peut se confier, est l'ambassadeur espagnol Guzman da Silva, avec qui elle entretient une relation privilégiée.

Après avoir déversé ses griefs dans l'oreille attentive du diplomate espion, elle décide finalement de frapper la première. Avant qu'ils n'aient eu le temps de rédiger leurs pétitions respectives, elle convoque trente membres de chaque chambre, et leur tient un long discours sur ses propres libertés. Quel grand mal leur a-t-elle fait pour qu'ils lui refusent ainsi le droit de choisir son propre mari et son propre héritier ? Elle ne doute pas, leur dit-elle, que ceux qui, aujourd'hui, la pressent de se marier seront les premiers à critiquer son choix quand il sera fait. Enfin, elle leur rappelle qu'elle est la seule souveraine de ce pays, avec ces célèbres paroles : « Je suis votre reine de droit



IV. LA CAMPAGNE DU COMTE DE BOTHWELL

En Ecosse, puisque Darnley se montre de plus en plus absent, Mary est obligée de se tourner vers d'autres hommes, qu'elle espère de confiance. James Hepburn, comte de Bothwell, est un homme robuste, militaire de carrière et aventurier contre son gré. La reine, qui décidément ne comprend rien aux nobles écossais, se sent en sécurité à ses côtés et pense qu'il fera un très bon protecteur. Pour arriver à une telle conclusion, elle a pris en compte la réconciliation de Bothwell avec Moray, et son rapprochement des Huntly, formalisé par son mariage avec Jean Gordon. Mais bien qu'il soit éduqué et sache parfois se montrer esthète, il ne possède pas pour autant une personnalité facile. Fier, vindicatif et ambitieux, il sait se montrer vicieux quand les circonstances l'exigent. De son expérience militaire, il tire un pragmatisme dur, et n'hésite jamais à dispenser la mort pour arriver à ses fins. Tous ceux qui le connaissent peuvent témoigner de l'importance que prend la violence dans sa façon de concevoir ses relations avec les autres. Quand il s'énerve contre son valet French Paris, il le jette à terre et le roue de coups de botte dans le ventre ; en plus de sa femme, épousée pour sceller une alliance ou pour éponger une dette, il entretient quelques maîtresses qui l'aident à assouvir ses désirs les plus pressants. Très peu de monde à la cour l'apprécie, et certains vont jusqu'à rapporter qu'il aurait appris la sorcellerie en France, mais la reine a plus confiance en lui qu'en tous les autres réunis.

Car malgré ce caractère incontrôlable et souvent antipathique, il va se montrer un serviteur loyal de la reine, et même un politicien efficace, dont les décisions auront de véritables répercussions sur la

divin. Je ne serai jamais, par la violence, contrainte de faire quoi que ce soit. » Quelques jours plus tard, Cecil rapporte le discours aux chambres de parlement, non sans avoir auparavant pris la précaution de l'édulcorer à trois reprises.

Lors des sessions qui suivent, le sujet le plus discuté aux communes est celui de la liberté d'expression, un privilège théoriquement accordé aux membres du parlement. C'est un débat difficile car personne, à l'époque, ne croit en une totale liberté d'expression ; il s'agit donc de définir où se situe la limite, et en particulier de savoir si le simple fait de débattre d'une prérogative royale suffit à l'enfreindre. Elizabeth n'a aucun doute sur la question et impose son veto sur le sujet. Aussitôt un nouveau modèle de pétition est rédigé, qui inclut l'exigence d'une plus grande liberté d'expression pour les membres du parlement.

Même les étudiants en droit de Lincoln's Inn commencent à s'intéresser à la question de la succession. Plus personne ne pense à passer la loi fiscale pour laquelle le parlement a été convoqué, et Elizabeth semble être le dos au mur. Mais c'est compter sans son incroyable sens politique : elle retire son veto et, pour rappeler aux députés la raison de leur présence, « accepte » de renoncer à un tiers de la somme demandée. Euphoriques face à cette écrasante victoire, ils votent la loi presque immédiatement, et Elizabeth, une fois obtenue sa rallonge financière, n'a plus, le 2 janvier 1567, qu'à brusquement dissoudre le parlement pour mettre fin aux débats qui la gênaient.

Quelques jours plus tard, les négociations avec l'archiduc Charles échouent définitivement, mais il faut encore quelque temps pour que la tension entre les factions retombe.



- James Hepburn, comte de Bothwell -

vie des Ecossais. L'une de ces décisions est l'établissement d'une loi imposant qu'à chaque voyage de la reine à travers le pays, un tribunal royal serait ouvert dans une ville de la région visitée. Et parce qu'il n'a pas eu l'idée sans raison, la première ville à accueillir le tribunal sera Jedburgh, au cœur de ses terres.

À la fin du mois de septembre 1566, on commence donc à réunir des denrées pour vingt jours. Bothwell part en avance, à la tête de 300 hommes, pour capturer les brigands que la reine sera chargée de juger. Il en profite pour mettre fin à la guerre entre les clans Armstrong de Liddesdale et Johnstone de Nithsdale, en arrêtant un grand nombre de Armstrong. Puis un jour, alors qu'il poursuit seul un bandit

JAMES HEPBURN, COMTE DE BOTHWELL

Grâce : Robuste, Tête brûlée
Providence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 6

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3	Anglais 2
Cabale 2	Cartographie 3
Comptabilité 2	Cosmographie 2
Danois 3	Droit 2
Fauconnerie 2	Français 3
Héraldique 3	Intendance 2
Lire/Ecrire 3	Norvégien 2
Scot (maternel) 2	Stratégie 2
Tactique 5	Théologie 1

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Evaluation 1
Navigation 5	Orientation 4
Perspicacité 3	

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2	Commander 5
Danse 2	Eloquence 3
Etiquette 2	Intimidation 6
Marchandage 3	

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts +2	
Pièces d'armure lourdes 9	
Effort 5	Armes d'hast 2
Bagarre 4	Forcer 3
Lutte 4	

COMPLEXION : SANGUIN (D12)

Endurance 5	Canotage 2
Dive bouteille 3	Natation 3

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Course 4
Initiative 4	Archerie 3
Arquebusade 4	Equitation 7
Escrime 8	Esquive 4
Jeu de Paume 1	Jeux de Cartes 2
Lancer 2	Main Gauche 3



de grand chemin surnommé Jock o' the Park, il a un accident : après l'avoir suivi sur plusieurs lieues et jeté au bas de son cheval, il finit par l'arrêter en lui tirant dans la cuisse. Mais au moment où il approche de l'homme à terre, il trébuche, et son adversaire en profite pour dégainer son épée. Bothwell est touché trois fois - à la main, à la poitrine et à la tête - avant de pouvoir répondre. Il frappe deux fois son adversaire à la poitrine et s'écroule. Jock o' the Park le laisse pour mort et réussit à parcourir plus d'un kilomètre avant de tomber à son tour.

Quand les hommes de Bothwell le trouvent, il a déjà perdu beaucoup de sang ; ils installent son corps sur une civière de fortune et chevauchent en direction du château d'Hermitage. Mais là, ils se voient refuser l'entrée car, sans que personne ne comprenne comment, les Armstrong en prisonnés à l'intérieur ont réussi à s'évader et à prendre le contrôle du fort ! Pour recouvrer le château, les hommes du comte sont obligés d'accorder l'amnistie aux Armstrong, du moins temporairement.

En France, la nouvelle circule que le comte de Bothwell est mort, mais en vérité, il se remet doucement. Après avoir rendu la justice (et accordé beaucoup de grâces) à Jedburgh le 10 octobre, Mary décide d'aller voir le comte, qui commence à aller mieux. Mais il n'y a aucune chambre susceptible de l'accueillir dans la forteresse, et elle doit faire l'aller et le retour dans la même journée, soit près de 90 kilomètres à cheval. Leur discussion est sans intérêt et le résultat effroyable : de retour à Jedburgh, Mary tombe gravement malade, vomit du sang et perd tout à tour la vue et la parole... Un jour, elle crache une sorte de petite pierre que personne ne réussit à identifier, et qu'on attribue aujourd'hui à un cas psychosomatique d'ulcère duodénal. Après une semaine de tourment, elle se confesse

et reçoit l'extrême-onction. Puis elle dicte ses dernières volontés aux seigneurs qui l'accompagnent, les enjoignant à conserver la tolérance religieuse actuelle et à s'assurer que Darnley ne monte jamais sur le trône. Deux jours plus tard, elle meurt. Du moins c'est ce que tout le monde croit pendant plusieurs heures, mais son médecin, le Français Arnault, la ramène miraculeusement à la vie. Mary se remet rapidement de sa crise et dès le 9 novembre, la cour quitte Jedburgh et continue son périple. Elle traverse plusieurs autres villes des Borders, en particulier Berwick à la frontière anglaise et remonte en direction de la capitale. Une fois de retour à Edimbourg, Mary décide, pour se remettre, de s'installer quelques jours au château de Craigmillar. Depuis sa grossesse, sa santé ne s'est toujours pas améliorée, et ses crises de dépression n'arrangent rien, ce qui ne fait pas de Holyrood un lieu propice à son rétablissement depuis qu'un de ses favoris y a été massacré.

V. L'ASSASSINAT DE HENRY DARNLEY

Mais la question qui revient le plus souvent à Craigmillar ne concerne pas la santé de la reine. Son principal ennui aujourd'hui s'appelle Henry Stuart, Prince Darnley. Plus personne ne peut supporter sa vanité et sa morgue, mais aucun des seigneurs auxquels Mary a demandé conseil ne sait comment mettre fin au mariage sans compromettre la légitimité du prince James. Le 8 octobre, le Conseil Privé a écrit à Catherine de Médicis pour se plaindre de Darnley et demander que la France soutienne un divorce du couple royal écossais, mais aucune réponse n'est parvenue du continent. C'est alors que Maitland, à bout de nerf, est venu voir la reine pour lui promettre que le sort de son jeune époux serait bientôt réglé. Et si elle et Moray craignent de soutenir l'ac-



tion, a-t-il ajouté sous le coup de la colère, ils n'auront qu'à regarder à travers leurs doigts. Les seigneurs alors réunis autour de la reine signent un pacte dans lequel il s'engage à mettre le roi à mort pour le bien du royaume.

Puis au début du mois de décembre 1566, la cour se met en marche pour Stirling, afin d'assister au baptême du prince. Ils arrivent le 12, la cérémonie est prévue pour le 17. Considérant les moyens de la plupart des seigneurs, les costumes prévus pour l'occasion sont particulièrement luxueux. Afin que les seigneurs les plus proches d'elle fassent bonne figure face aux différents ambassadeurs présents, Mary a elle-même habillé Moray (en vert), Argyll (en rouge) et Bothwell (en bleu). La reine, joyeuse de s'imposer, porte la totalité des bijoux de la couronne. Pour éviter les débordements, elle a interdit le port d'armes. En effet, l'audience est des plus variées, puisque les deux parrains, le roi Charles IX et le duc de Savoie, sont catholiques, tandis que la marraine, Elizabeth d'Angleterre, est protestante. Aucun des trois n'est venu en personne mais leurs ambassadeurs prennent leur parrainage très au sérieux, ce qui accentue l'opposition spirituelle entre les deux partis.

D'ailleurs, le cérémonial étant catholique, aucun protestant n'entre dans la chapelle. Ils se contentent de porter les bougies de la chambre du prince à l'église et s'arrêtent à l'entrée. Bedford, en tant que représentant de la marraine, est censé assister au sacrement, mais il envoie à sa place Jean Stuart, comtesse d'Argyll, pourtant protestante aussi. Le baptême est conduit par l'archevêque de St Andrews, secondé par le prieur de Whitehorn et par trois évêques dont John Leslie, un favori de Mary. Le rituel romain se passe sans encombre jusqu'à ce que l'évêque s'apprête, comme la veut la tradition, à cracher dans la bouche du

bébé, et que Mary intervienne, promettant que jamais elle ne laissera un « prêtre vérolé » cracher dans la bouche de son fils. Puis on dicte les noms et titres complets de l'enfant : Charles et James, prince et Stewart d'Écosse, duc de Rothesai, comte de Carrick et baron de Renfrew. La cérémonie est suivie d'une mascarade, d'un feu d'artifice et d'un banquet. Un seul incident vient troubler ces réjouissances : lors de la mascarade, une bande de satyres entre en scène, et Bedford interprète immédiatement cet élément comme une insulte, parce que le spectacle a été écrit par le français Bastian Pages, et qu'en France, depuis la Guerre de Cent Ans, on a pris l'habitude d'appeler les Anglais « couets », c'est à dire « à queue ». Quand les envoyés d'Elizabeth comprennent qu'un continental s'amuse à les comparer à des satyres, ils s'énervent et la situation risque de dégénérer, mais heureusement, la présence de la reine interdit toute effusion de sang. Finalement, Bedford et sa suite se contentent de s'installer à l'écart de cette saynète, et finissent par beaucoup s'amuser. L'ambassadeur repartira très satisfait de l'accueil qui lui a été réservé pendant ces quelques jours, d'autant plus que la plupart des propositions d'Elizabeth ont reçu une réponse favorable de la part de sa cousine. Et pourtant ce n'étaient pas des exigences faciles à concéder : le protestantisme doit être maintenu comme religion d'état, les bandits anglais réfugiés en Écosse doivent être expulsés, le comte d'Argyll doit arrêter de soutenir la rébellion irlandaise et — cela faisait longtemps — le traité d'Edimbourg doit être ratifié. En échange, Elizabeth s'engage à faire ré-examiner le testament d'Henry VIII et, pour prouver sa bonne foi, fait enfermer un étudiant en droit qui a publiquement mis en doute la légitimité de la succession de Mary. Il n'en faut pas plus à la reine d'Écosse pour trouver l'accord à son goût, et elle laisse même les meurtriers de Rizzio rentrer sans encombre.

FÉVRIER 1566
AU
10 FÉVRIER 1567

Tout, en réalité, s'est passé comme Mary l'avait espéré, à l'exception, bien entendu, de l'attitude de son époux. Darnley a été le grand absent du baptême, qu'il a préféré boudier de peur que les ambassadeurs étrangers ne voient à quel point ses soi-disant sujets le méprisent. Tout le monde craint qu'il ne finisse par quitter le pays, et la menace de ce déshonneur est la principale cause de la dépression de la reine. Dans l'optique d'un divorce, elle a rendu ses titres à l'archevêque de St Andrews le 23 décembre, mais face à la violente réaction de la Kirk, elle s'est trouvée obligée de les lui reprendre deux semaines après. De leur côté, les signataires du pacte de Craigmillar commencent à trouver que le temps presse, et qu'ils feraient bien de prendre l'affaire en main avant que leur victime ne leur glisse entre les doigts. Au château de Wittingham, Bothwell, Morton et quelques autres membres du clan Douglas discutent d'un plan pour assassiner le roi consort. Mais l'occasion ne veut pas se présenter : à la fin du mois de décembre, Darnley quitte Stirling pour Glasgow, au cœur du fief des Lennox. Sans doute soupçonne-t-il qu'on en veut à sa vie. C'est alors qu'un événement presque inattendu survient, pour le plus grand bonheur des conjurés. Au moment de quitter Stirling, Darnley tombe brusquement malade. On diagnostique une vérole, puis une petite vérole, mais en vérité, l'inévitable s'est enfin produit : le roi a la syphilis.

Il est alité depuis plusieurs jours, mais Mary ne peut aller le voir en personne, car à la suite d'une chute de cheval, elle s'est retirée au château de Drummond. Puis le 14 janvier 1567, une rumeur arrive aux oreilles de la reine comme quoi son mari serait en train de comploter pour faire enlever le prince James. Stirling se trouvant trop près de Glasgow, elle fait emmener son fils à Holyrood en toute hâte, puis

Maitland vient le voir, et lui rappelle qu'il est facile pour Darnley de conspirer depuis une place-forte aussi éloignée que celle de Glasgow. Le 20 janvier, Mary va voir son époux malade, et lui propose de revenir à Edimbourg avec elle. Pour l'amadouer, elle lui laisse entendre que leurs relations pourraient s'améliorer et le jeune homme, qui a une entière confiance en sa femme, finit par accepter. Le 26 janvier, il font route ensemble, le roi consort étendu sur une litière de voyage, son visage pustuleux recouvert d'un linge.

Une fois arrivés aux abords d'Edimbourg, on propose à Darnley de s'installer au château de Craigmillar, mais il a entendu dire par son valet William Taylor qu'un complot contre lui s'est monté entre ces murs, et préfère poser sa litière dans la maison du prévôt d'Edimbourg, près d'une église en ruine mieux connue sous le nom de Kirk o'field. On apporte des meubles et de la vaisselle, pour la plupart issus du butin de la campagne contre le clan Gordon, et très vite, la maison prend des allures de palais. Le convalescent se met à son aise, et le mois de janvier se termine dans le calme. Celui de février va commencer dans un vacarme assourdissant.

Le dimanche 9 février, alors que la reine est à Holyrood pour fêter le mariage de son favori français Bastian Pages, une troupe d'hommes armés, parmi lesquels Bothwell, James Balfour, et plusieurs membres du clan Douglas s'approche de la maison de Kirk o'field. À deux heures du matin, une énorme explosion réveille la ville. Jamais, de mémoire de bourgeois, on a entendu de son plus tonitruant. La population du quartier accourt, et découvre, près du mur de la ville, à plusieurs dizaines de mètres de la maison en flammes, les corps intacts de Henry Darnley et de son valet William Taylor, apparemment morts étrangement.

11 FÉVRIER 1567
AU
16 MAI 1568

CHAPITRE 6 LA CHUTE ANNONCÉE DE MARY STUART

11 FÉVRIER 1567 - 16 MAI 1568



ussitôt mort, Darnley acquiert enfin la popularité qu'il n'avait pas réussi à obtenir de son vivant. On l'enterre à la chapelle royale, et Elizabeth, se montrant un peu oublieuse de la haine qu'elle lui vouait quelques jours plus tôt, loue sa mémoire. John Knox et la Kirk, mais aussi Morton, Moray et Maitland, se réunissent autour du comte de Lennox pour réclamer que les coupables soient punis. Bien entendu, la plupart des seigneurs qui expriment à cet instant leur sympathie pour le décédé ne le font que pour couvrir leur implication dans l'assassinat. Seuls Mary et Bothwell n'en font pas trop. Bien entendu, la première ne peut pas se permettre de feindre un trop grand chagrin alors que tout le monde sait qu'elle ne pouvait pas supporter son mari. Elle respecte le cérémonial et les procédures judiciaires, mais sans aucun zèle et surtout, en parsemant ces quelques semaines d'un certain nombre de bourdes qui ne feront qu'abîmer son image de marque. À peine ses quarante jours de deuil sont-ils entamés qu'elle part pour Seton sur ordre de ses médecins, et s'adonne à des parties de tir à

l'arc avec le seigneur des lieux, le comte de Seton, Huntly et bien sûr Bothwell. Tous ses proches la rejoignent et sa retraite finit par ressembler à une grande kermesse. Ce sont ces erreurs qui plaident le plus en faveur de son innocence dans cette affaire, car si elle avait été complice du meurtre, on peut penser qu'elle aurait fait plus attention à ces petits détails.

I. LE PROCÈS PASTICHE DE BOTHWELL

Très vite, la population commence à exiger que des têtes tombent. Quand le 12 février, Mary offre 2000 livres à celui qui trouvera le coupable, elle n'a toujours pas organisé la moindre arrestation, et personne ne comprend cette attitude. Mais en vérité, l'affaire piétine, car tous ceux qui sont interrogés accusent des personnes différentes. Les principales témoins étaient un groupe de vieilles femmes qui passaient la soirée près de Kirk o'field au moment du meurtre, mais il a fallu discrètement



mettre fin aux interrogatoires quand elles se sont mises à citer des personnages de la noblesse.

De plus, le paysage politique est sens dessus dessous. Jusque-là, le jeu d'alliances s'était organisé entre ceux qui soutenaient le roi (contre la reine) et ceux qui s'opposaient à lui ; maintenant, on voit réapparaître la vieille opposition entre catholiques et protestants, mais le camp papiste n'a pas de figure de proue digne de ce nom, et le camp réformé est déchiré par les intérêts divergents de ses membres les plus puissants. Aucune sorte d'équilibre ne ressort de cette toile sans forme d'alliances improbables, et Edimbourg devient une véritable poudrière. Même les conseillers de la reine sont trop préoccupés par leur propre implication dans le meurtre pour lui fournir les éléments d'enquête dont elle a besoin pour satisfaire ses sujets. Bothwell, bien entendu, est trempé jusqu'au cou. Moray, comme prévu, a regardé entre ses doigts. Morton était en exil au moment de la signature du pacte de Craigmillar, mais il a participé à la planification de l'assassinat à Wittingham. Même Maitland a beau être très proche de la reine depuis son mariage avec Mary Fleming, il se trouve être, comme d'habitude, la tête pensante du complot.

Cette instabilité politique est une aubaine pour Elizabeth, qui se trouve les mains libres pendant que la France, sa principale rivale, glisse doucement vers une autre guerre civile. En attendant de savoir comment elle peut profiter de ce chaos, elle envoie l'ambassadeur Killigrew présenter ses condoléances à la veuve.

C'est le moment que le peuple d'Edimbourg choisit pour se tourner contre ses gouvernants : le 17 février 1567, un manuscrit placardé sur le Tolbooth accuse directement Bothwell et James Balfour du meurtre du roi. La reine, explique le tract,

aurait donné son accord, mais seulement sous l'effet d'un sortilège. Le manuscrit est arraché et l'auteur recherché, mais bientôt, un second apparaît, puis un troisième. Bastian Pages, Francisco et Joseph Rizzio auraient participé à l'assassinat et un forgeron aurait été payé pour faire un double des clés de Kirk o'field. La situation dégénère jusqu'à ce qu'une caricature soit affichée sur le Tolbooth le 1^{er} mars, représentant Bothwell en lièvre et la reine en sirène, un symbole habituellement utilisé pour parler des prostituées.

Mary, qui ne prend pas la mesure des événements, continue de s'amuser à Seton. Le 7 mars, pour l'ambassadeur Killigrew, elle joue le rôle de la veuve affligée avec un réalisme digne de sa cousine. Le 20 mars, elle rentre à Edimbourg, et prend enfin conscience de la tumeur sourde qui commence à gronder sous ses pieds. Moray a quitté le pays le 10 avril, ce qui signifie sans aucun doute possible qu'un mauvais coup se prépare.

En effet, Maitland et Moray ont décidé qu'il était temps de fournir au peuple un coupable, un vrai, un assassin dont l'arrestation fera du bruit. Ils manipulent Lennox pour l'inciter à exiger que les meurtriers de son fils soient punis. Mais Mary lui demande alors de donner un nom, car elle-même ne sait plus où chercher entre les accusations proférées contre Bothwell, contre certains de ses pages, contre certains de ses secrétaires... et Lennox ne répond rien.

Puis un parlement est prévu pour le mi-avril, et Maitland décide qu'il est grand temps de sacrifier l'un des conjurés si les autres veulent s'en sortir. Le 24 mars, Lennox accuse publiquement Bothwell d'avoir assassiné son fils. Lorsque le procès est fixé au 12 avril, on pourrait croire que le sort du comte est réglé, mais il est progressivement devenu l'homme le plus puissant



d'Écosse, et le faire tomber risque de s'avérer plus difficile que prévu. Il commence à réunir ses partisans, tandis que Mary retire au comte de Mar, jugé trop proche de Moray, la garde du château d'Edimbourg (elle lui offre celle de Stirling en échange). Puis, se croyant totalement impénétrable au scandale, elle confie le château à James Balfour, cité aux côtés de Bothwell dans le manuscrit qui a tout déclenché.

C'en est trop. Le 29 mars, le bruit se met à courir à Berwick que Mary est sur le point d'épouser Bothwell. Lennox comprend alors qu'il vient de se mettre dans une situation peu enviable, et tente de se rétracter, puis il écrit à Elizabeth pour lui demander que le procès soit ajourné, mais l'envoyé anglais à Holyrood n'obtient aucune audience, et le 11 avril, la veille du jugement, l'accusateur prétend être malade et ne pas pouvoir venir. Sa réaction est plus que justifiée : la défense de la ville est assurée par 4000 fantassins et 200 arquebusiers spécialement affectés à ce poste par Bothwell lui-même, tandis que le malheureux Lennox est autorisé à amener... six hommes. Quand l'accusé arrive devant le tribunal, suivi de cinquante membres armés de son clan, la population comprend que la reine a définitivement perdu la tête.

Le procès proprement dit est une caricature peu reluisante du système judiciaire écossais de l'époque : Argyll préside, assisté par Lindsay et deux juristes acquis à la cause de Bothwell. Morton, pour ne pas avoir à acquitter un accusé aussi clairement coupable, obtient de ne pas siéger pour cause d'un trop fort lien de parenté avec la victime ! Après que Cunningham, l'envoyé de Lennox, se soit plaint des conditions dans lesquelles il a dû monter son dossier, il présente au juge un acte d'accusation sur lequel la date du meurtre est fautive, et pour cette raison, après quelques minutes de débat, l'accusé est déclaré non coupable.

Pour parfaire le tout, il n'est pas exagéré de penser que l'erreur dans l'acte d'accusation était volontaire, pour s'assurer que le procès finirait vite et que Bothwell ne chercherait pas à se venger.

Le triomphe du comte semble donc total. Dans l'après-midi, il envoie un crieur annoncer que le comte de Bothwell défie en duel tous ceux qui voudraient mettre en doute la décision du tribunal. Dans la nuit, un individu anonyme relève le gant par écrit, mais il ne se montre jamais au grand jour. Bothwell se croit tout-puissant.

II. LA CHUTE DE MARY, REINE D'ÉCOSSE

Le 16 avril 1567, la veille de l'ouverture du parlement, une délégation calviniste vient demander l'application des lois de 1560, la suppression des pouvoirs consistoriaux des évêques et la redistribution des terres de l'église romaine aux pasteurs réformés. Enfin, ils exigent que le meurtrier de Darnley soit trouvé et puni, rappelant ainsi à la reine que le problème n'est pas réglé.

Le 17, lors de la procession qui précède l'ouverture du parlement, Mary porte ses vêtements de deuil. Bothwell, en tant que grand amiral du royaume, est chargé de porter le sceptre royal, et l'audience jase beaucoup de cette symbolique lourde de sens... D'autant plus que les législations passées lors de ce parlement leur donnent raison : Bothwell est déclaré innocent par un acte de loi, et la diffamation devient brusquement passible de mort. Un homme qui avait, à plusieurs reprises, crié après le comte pendant la nuit se retrouve au cachot. Un serviteur trop bavard de James Balfour est discrètement exécuté. Aucun opposant au grand amiral n'ose se manifester, et Bothwell devient plus puissant



qu'aucun seigneur ne l'a été durant le règne de Mary, à l'exception de Moray, lors des premiers mois du gouvernement de sa sœur. Mais contrairement à Moray, il reste à Bothwell une dernière marche à monter : il peut épouser la reine. Toutefois, malgré toute son énergie et toute sa loyauté, il n'en reste pas moins un sujet, et le principal suspect dans l'assassinat de son précédent mari. Pour monter sur le trône, il va devoir se montrer plus audacieux et plus retors qu'aucun de ses contemporains ne pourrait l'imaginer.

Le 19 avril, il réussit par miracle à réunir vingt-huit des plus grands seigneurs du royaume à la taverne d'Ainslie. Puis sous la menace de ses soldats, il leur fait signer à tous un document dans lequel ils s'engagent à soutenir son union avec la reine. Huit évêques, sept barons, et surtout neuf comtes, dont Morton, Argyll, Maitland et Huntly, signent le papier. Le plus incroyable dans cette affaire est qu'il ait réussi à les faire venir sans qu'ils ne se soient doutés de quoi que ce soit, et certains voient déjà se profiler dans l'ombre un esprit bien plus calculateur que Bothwell, William Maitland. Celui qu'on appellera bientôt le caméléon est sans aucun doute capable d'échafauder un plan aussi complexe que celui consistant à laisser Bothwell épouser Mary pour les faire ensuite tomber tous les deux, et au regard des événements qui vont suivre, il semblerait que tout se soit déroulé comme il l'avait prévu.

Une fois ce détail réglé, Bothwell peut passer à la deuxième phase de son plan. Depuis le 21 avril, Mary est à Stirling avec Maitland, Melville et Huntly pour voir James. Le 22, elle a passé la journée avec lui, et le 23, elle est repartie, sans savoir qu'elle voyait son fils de 10 mois pour la dernière fois de sa vie... Le soir, elle s'arrête au château de Linlithgow pour passer la nuit, et pendant qu'elle se repose

tranquillement, un envoyé de Bothwell s'introduit chez Maitland, et s'entretient longuement avec lui. Le lendemain, alors qu'ils s'appêtent à traverser le pont d'Almond à 6 kilomètres d'Edimbourg, la reine et sa garde de 30 soldats sont soudain encerclés par une troupe de 400 cavaliers menée par lord Bothwell. Ce dernier s'avance et attrape la bride de la jument royale ; certains dans les rangs de Mary veulent intervenir, mais elle ne veut pas que la situation dégénère et conseille à tous d'obéir. Un soldat vient se poster devant James Melville et prétend que la reine est au courant de ce qui se passe, mais celle-ci vient quand même d'envoyer son serviteur Borthwick à Edimbourg pour qu'il prévienne le prévôt qu'il vient peut-être de se passer quelque-chose de très grave. Les hommes de Mary sont relâchés, alors qu'elle-même est emmenée par Bothwell au château de Dunbar, qu'ils atteignent vers minuit après soixante kilomètres de chevauchée.

L'enlèvement de la reine n'est cependant pas une fin en soi. Bothwell doit coucher avec elle pour l'obliger à l'épouser. Mais elle refuse catégoriquement de céder au chantage, repousse ses avances à plusieurs reprises, tente désespérément de garder son honneur, en vain. Le comte est allé trop loin pour laisser les scrupules d'une jeune femme l'empêcher d'obtenir la couronne. Il finit par mettre ses menaces à exécution, et viole Mary.

Pendant ce temps, à Edimbourg, le prévôt se prépare à partir en campagne. L'enlèvement est clairement un crime de lèse-majesté, qui ne doit pas rester impuni. Il fait sonner l'alarme de la ville, fermer les portes, et arme la milice. Malheureusement, il semblerait que Bothwell ait finalement obtenu gain de cause. La reine interdit à la milice de se mettre en marche. Le 2 mai, Jean Gordon, l'actuelle épouse de Bothwell,

obtient le divorce pour adultère auprès de la Kirk, et Mary rend ses pouvoirs à l'archevêque Hamilton pour qu'il prononce le mariage de Jean avec le comte de Bothwell invalide aux yeux de la loi catholique.

Le 3 mai, le couple entre dans Edimbourg, la jument royale conduite par Bothwell, comme si Mary était encore sa prisonnière. Balfour fait tirer les canons du château d'Edimbourg comme pour une entrée solennelle, mais dans la foule, la liesse habituelle a laissé la place à un silence hostile.

Le 12 mai, Mary pardonne officiellement son ravisseur, le fait duc des Orcades et seigneur des Shetland, puis signe le pacte d'Ainslie et annonce son mariage. Le soir, un vers d'Ovide en latin est à nouveau placardé sur le Tolbooth : « Les femmes de mauvaise vie, dit-on, se marient en mai. »

Le 14 mai, le pasteur Craig refuse de proclamer les bans, et Mary doit, pour le convaincre, promettre qu'elle n'a pas été enlevée. Mais le lendemain, lors de son mariage, son bonheur transparait difficilement. La cérémonie a lieu en petit comité, le rituel est protestant, et ni les Français ni les Anglais n'ont voulu envoyer de représentant, car malgré les tentatives de Mary pour défendre son honneur aux cours de France et d'Angleterre, ni Catherine de Médicis, ni Elizabeth ne pensent beaucoup de bien de Bothwell. Aux dires de tous, la reine a l'air d'une immense tristesse. Elle confie à John Leslie qu'elle regrette ce qu'elle vient de faire, et Robert Melville (le frère de James) l'entend dire à son écuyer Erskine qu'elle voudrait mourir... Et en effet, dans les jours qui suivent, l'idée du suicide revient de plus en plus souvent dans la bouche de Mary. Bothwell a beau faire un important travail législatif, revoyant des lois considérées litigieuses et en élaborant de nouvelles, jamais sa femme n'envisage de lui offrir la couronne matrimoniale, car si en public, il

fait preuve d'une certaine déférence, il fait aussi garder sa chambre en permanence et lui interdit de parler avec qui elle veut. Par vengeance, et pour rappeler à tous qu'il n'est pas le roi pour autant, elle parle de lui en disant « le duc mon mari. »

Et elle n'est pas la seule à ne pas considérer Bothwell comme le roi. Dès le mois de mai, le comte de Mar a réuni des seigneurs autour de lui pour libérer la reine et, surtout, pour protéger le prince. Depuis le mariage, ils organisent la résistance : Kirkcaldy de Grange écrit à Moray pour le prier de revenir ; Melville écrit à Elizabeth pour demander de l'aide à l'Angleterre. Ils ordonnent aux pasteurs d'organiser une importante propagande anti-Bothwell, qui culmine avec l'apparition d'une rumeur comme quoi le duc chercherait à tuer l'enfant. Bien entendu, la population crédule de l'époque développe une haine profonde pour le mari de la reine, et par extension, pour la reine elle-même. Car c'est aussi à cette époque qu'apparaissent les rumeurs d'une idylle coupable et passionnée entre les deux souverains, qui remonterait bien avant le meurtre de Darnley. Le peuple écossais est scandalisé et, au début du mois de juin, l'atmosphère est plus que propice à un soulèvement des nobles contre le couple royal.

Bothwell est alors en train de réunir des hommes pour une chasse au brigand sur ses terres ; ses partisans et serviteurs sont priés d'être le 12 juin à l'abbaye de Melrose. Mais les événements ont déjà glissé hors de son contrôle. Le 6 juin, Maitland quitte la cour et écrit à Cecil, pour justifier auprès des Anglais ses actes passés et à venir. Sa loyauté envers la reine, promet-il, n'est pas à mettre en doute, mais Lord Bothwell doit être arrêté et puni coûte que coûte. Le même jour, le couple royal apprend que des hommes sont postés en embuscade près de Holyrood, et décide de fuir vers



Borthwick, à 20 kilomètres au sud. Mais bientôt, le château est assiégé. Bothwell prend un cheval et détourne l'attention des assiégeants, dont une partie se lance à sa poursuite. Il réussit finalement à les semer de justesse, et se réfugie au Château Noir de Cakemuir. A cet instant, Mary se trouve devant la possibilité d'échapper à la tyrannie de son mari, mais un élément dont elle seule est alors au courant la pousse à rester auprès de son époux : elle porte son enfant. Pendant la nuit, elle se déguise donc en homme, sort de la forteresse, et scelle son destin en rejoignant Bothwell à Cakemuir. Et peut-être est-ce là sa plus grosse erreur, car beaucoup parmi les Lords sont encore loyaux envers la couronne, et se sont seulement laissés emporter par leur haine de Bothwell, mais ce sont ces marques de fidélité envers son époux qui les pousseront à retirer leur confiance à Mary.

Le 12 juin, les Lords entrent dans Edimbourg en forçant les portes et prennent le contrôle de la ville ; puis ils s'auto-proclament contre-pouvoir, et appellent à la libération de la reine par tous les moyens. Bothwell est déclaré « ennemi public ». Sa fin est proche, car son allié traditionnel James Balfour est encerclé au château d'Edimbourg. Pour sauver sa vie, il accepte de trahir le duc, et lui envoie un message comme quoi l'armée des Lords n'est pas capable de soutenir une attaque. Il promet aussi à son ancien allié qu'aussitôt la bataille commencée, il fera tirer les canons du château sur les rebelles. Bothwell croit le moment venu, et n'attend pas les renforts envoyés par les Fleming et les Hamilton. Il se met en marche avec 200 arquebusiers et 40 cavaliers, récupère près de 600 de ces derniers le 13 juin à Addington, et le 14, à Seton, lui et sa femme commandent une armée de 4000 hommes, réunis sous la bannière au lion rouge d'Ecosse. D'autres arrivent encore pendant la nuit, et le lendemain, les troupes qui se postent sur

la colline de Carberry Hill totalisent entre 5000 et 6000 soldats.

Les rebelles, qui arborent une bannière représentant Darnley mort et le jeune prince agenouillé exigeant vengeance, sont postés en contrebas, ce qui leur inflige un lourd désavantage en cas de bataille, mais leur intention est toute autre : ils envoient l'ambassadeur français Du Croc négociateur avec le couple royal. Bothwell, conscient de son avantage, voudrait attaquer sur-le-champ, mais Mary, qui craint de faire une fausse couche en cas de combats, accepte de traiter. Du Croc promet à la reine que les rebelles n'en ont qu'après son mari, mais elle lui rétorque qu'ils ont tous signé le pacte d'Ainslie, et sont donc censés soutenir ce mariage.

C'est alors que Bothwell s'avance et propose un duel judiciaire. Du Croc est très impressionné par la proposition, ce genre de pratique médiévale n'étant plus vraiment utilisé depuis le célèbre duel entre Jarnac et De la Châtaigneraie en 1547. Pourtant, les Ecossais possédant encore une très profonde culture médiévale, Kirkcaldy de Grange s'avance. Mais il est de trop petite noblesse pour combattre un duc, et Mary l'interdit. Bothwell propose Morton, au moins aussi impliqué que lui dans le meurtre de Darnley, mais Mary hésite ; alors Lindsay propose de combattre au nom de Morton, et les préparatifs commencent. Mais ce que Bothwell et Mary n'ont pas remarqué, c'est qu'un soleil de plomb s'est levé, et que ce sont leurs ennemis qui contrôlent la rivière. Morton offre en grande pompe son épée à Lindsay, objet presque mythique qu'il tient de son ancêtre Archibald Bell-the-Cat. Puis Lindsay se lance dans une série d'exercices préparatoires et autres échauffements, tandis que le soleil atteint son zénith. Bothwell reste debout, droit, attendant patiemment que son adversaire soit prêt, mais dans son dos,



ses hommes commencent à cruellement souffrir de la chaleur, et beaucoup envisagent déjà de déserteur. Ce sont des hommes des Borders, aussi peu disciplinés que des Highlanders, qui très vite, voyant que rien ne se passe, décident d'aller boire dans les tavernes de la ville la plus proche. Des milliers d'hommes qui sont arrivés avec Bothwell le matin, il ne reste bientôt que quelques centaines de soldats harassés...

Une fois l'armée royale entièrement dissoute et la bataille virtuellement annulée, Kirkcaldy de Grange traverse les lignes. Quand il se présente devant la reine et lui demande de se rendre, Mary exige la liberté pour Bothwell, ce que Kirkcaldy lui accorde, bien que la décision ne lui appartienne pas. Étonnamment, Mary considère qu'elle en a assez fait, et accepte de se livrer aux rebelles, tandis que Bothwell s'échappe à cheval, sans être poursuivi.

À cet instant, Mary semble croire qu'elle s'en sort mieux que son compagnon fugitif, mais elle n'a pas conscience de la propa-

gande qui a été faite contre elle pendant qu'elle n'était pas à Edimbourg. Si les nobles et les soldats les plus haut gradés lui montrent toute la déférence qui lui revient, la masse innombrable des fantassins la hue violemment, et crie « À mort la putain ! » quand elle passe à leur portée. Mary réprime ses larmes, mais le pire l'attend encore.

Le soir, on l'enferme dans la maison du Laird de Craigmillar, prévôt d'Edimbourg. Elle veut se montrer au peuple qui, il y a encore quelques semaines, l'aimait profondément, mais quand elle apparaît à la fenêtre, décoiffée, sa robe d'équitation remontant jusqu'aux genoux et son corsage entrouvert collant à sa peau moite, elle ne reçoit à nouveau que des huées. Elle fond en larmes et s'effondre sur son lit, mais n'ose enlever ses vêtements humides et sales, car ses deux geôliers, Drumlanrig et Cesford, ont ordre de rester dans sa chambre, alors même qu'ils faisaient partie de la masse des soldats qui l'ont appelée « putain » quand elle s'est rendue...





III. MARY À LOCHLEVEN

Le lendemain, Mary aperçoit Maitland qui passe à cheval devant la maison. Elle l'appelle, lui fait de grands signes, mais il feint de ne rien remarquer et poursuit sa route. Pourtant, le soir même, il vient la voir. Elle se jette sur lui et le couvre d'injures, mais il est venu l'emmener à Holyrood, où elle pourra se changer et manger à sa faim. À Craigmillar, elle n'a rien avalé de peur que la nourriture soit empoisonnée, mais ce soir, dans la salle à manger du palais, elle n'a pas vraiment le choix, car Morton est debout derrière elle et s'assure qu'elle se nourrit.

Mary, cependant, ne peut rester à Edimbourg. Les Lords sont divisés sur le long terme entre ceux, comme Maitland ou Kirkcaldy, qui voudraient remettre la reine sur son trône sous tutelle, et ceux, comme Morton, qui veulent qu'elle abdique définitivement, mais ils sont tous d'accord que dans l'immédiat, ils doivent la mettre à l'écart, pour éviter qu'elle appelle un parlement qui enquêterait sur la mort de Darnley. Le 17 au soir, on lui fait donc quitter Holyrood sans affaire de rechange ni dame de compagnie, en lui faisant croire qu'elle va voir son fils à Stirling. Cependant, elle se rend vite compte qu'au lieu de s'arrêter à la forteresse, ils continuent vers le nord, en direction du château de Lochleven. Ayant entendu parler d'une tentative des Hamilton pour la libérer, elle tente de faire ralentir la troupe, en vain. Elle craint, en en faisant trop, d'éveiller les soupçons de ses gardiens, les lords Ruthven et Lindsay, dont elle a une peur panique depuis qu'elle les a vus massacrer Rizzio.

Après quelques heures de voyage, ils atteignent le port de Lochleven, un petit village tranquille où un passeur les attend pour accéder au château des Douglas, situé sur

une des quatre îles du grand lac. Cette forteresse qui, avec ses jardins, couvre toute la surface de l'île est souvent utilisée comme prison. Mais cette fois-ci, la tour ronde réservée aux prisonniers n'est pas du tout prête à accueillir la reine. Il faut nettoyer, monter du mobilier, préparer la venue de la plus grande personnalité du royaume.

Dans la tour carrée vit le laird William Douglas et sa famille. C'est un homme digne de confiance, puisque sa mère, Lady Margaret Erskine, est la mère de Moray, puisqu'il est aussi le neveu de comte de Mar et l'héritier de Morton. En plus de lui et de sa mère, le château abrite le petit dernier de Lady Margaret, George Douglas, dit « Pretty Georgie », dont le naturel romantique va devenir le principal atout de Mary. La maison regorge aussi des enfants du laird, de serviteurs et autres jeunes filles de compagnie, sur lesquels la venue de la jolie reine va avoir beaucoup d'effet.

Les premiers jours d'enfermement de Mary sont terribles. Le lac fait presque 20 kilomètres de largeur ; les eaux qui poussent dessus sont grises, les arbres qui poussent dessus noirs. Il pleut sans cesse. Entre la fatigue de la chevauchée et sa grossesse, Mary est tombée malade. Elle ne mange ni ne boit, et son état n'est pas amélioré par la haine qu'elle voue aux seigneurs qui l'ont trahie en l'envoyant ici alors qu'ils avaient prétendu la « libérer » de Bothwell.

Le duc des Orcades, pendant ce temps, est à la recherche de soutien. Il en obtient d'Hamilton, puis de Flemyng, Argyll, Boyd, Seton, Huntly... Il se déplace en permanence, car 1000 couronnes sont offertes pour sa tête (celles que Mary avait promises à celui qui ramènerait l'assassin de Darnley). Alors qu'il commence à totaliser un certain nombre d'alliés, il est convoqué à comparaître au Tolbooth d'Edimbourg

pour le meurtre du roi, mais aussi pour l'enlèvement et le mariage de la reine. Bien entendu, il ne se présente pas, et est déclaré hors-la-loi. Craignant de subir le même sort, tous ceux qui lui avaient promis de l'aide se retirent, Huntly et Argyll refusant de lever des Highlanders si les Lowlands sont contre lui... Bothwell doit se réfugier chez un membre de sa famille, l'évêque de Moray, dans le nord du pays, mais il est bientôt trahi par les enfants illégitimes de l'évêque et doit fuir dans les Orcades. Quelques semaines plus tard, comprenant que tout est perdu, il quitte l'Ecosse pour la Norvège, où l'attendent une ancienne maîtresse rancunière et des créditeurs intéressés. Il finit dans une prison danoise, où il mourra fou quelques années plus tard...

Quand elle apprend la situation dans laquelle se trouve Mary, Elizabeth est scandalisée que des sujets puissent se permettre d'enfermer leur souveraine. Puis très vite, elle se met à réfléchir à la manière dont elle pourrait profiter des circonstances. Le 30 juin, elle envoie Throckmorton pour qu'il négocie la garde du prince par la couronne anglaise (il serait alors élevé par sa grand-mère, la très appréciée Margaret Lennox, qui a été libérée de prison au début de l'année). Mais quand Throckmorton parvient en Ecosse au début du mois d'août, il est terriblement choqué par le cynisme avec lequel les lairds sont en train de préparer la succession de Mary : ils ont beau prétendre l'avoir envoyée à Lochleven pour la protéger de la population d'Edimbourg (dont la haine impressionne grandement l'ambassadeur), il sait qu'au cours d'un conseil secret, ils se sont investis du pouvoir royal et qu'à peine avaient-ils signé le pacte d'enfermement, ils se sont mis à piller les appartements de la reine, emportant ses robes, ses bijoux, ses meubles, la vaisselle et l'argenterie... Glencairn s'est même amusé à saccager la chapelle royale, en gardant pour lui les vases et autres éléments décoratifs.

De son côté, Mary commence à aller mieux. Ses charmes se remettent à fonctionner, parfois pour son malheur. Le jeune lord Ruthven, fils d'un des assassins de Rizzio, tombe amoureux de la reine, et oubliant un instant ses bonnes manières, tente de la forcer à coucher avec lui en lui promettant de l'aider à sortir si elle accepte. Heureusement, Mary avait prévu cette éventualité, et une servante cachée surgit soudain de derrière une tenture pour faire office de témoin gênant. À la suite de l'incident, le pauvre amoureux est simplement relevé de son poste par ses supérieurs mécontents.

Mais si son état s'améliore, ses chances de sortir un jour, au contraire, s'amenuisent. Les lords exigent qu'un divorce soit prononcé entre elle et Bothwell (auquel cas Maitland lui a promis qu'elle serait libérée), mais Mary refuse pour sauvegarder la légitimité de l'enfant qu'elle porte. Les Lords voient alors d'un très mauvais œil cette attitude qu'ils considèrent comme de la fidélité à Bothwell, et hésitent de plus en plus à la laisser sortir.

La première mission de Throckmorton, après qu'il a rapporté tout ceci à sa souveraine, est donc de faire libérer Mary. En fait, il est convaincu que c'est sa venue qui a empêché les lairds de se débarrasser discrètement de leur reine. Elle-même craint énormément pour sa vie, et l'ambassadeur a entendu dire qu'elle souhaitait quitter son royaume pour la France. Throckmorton prend donc audience auprès de Maitland et l'affronte directement. Il l'accuse d'être bien changeant, de crier son allégeance tout en pensant à assassiner sa souveraine. Maitland se défend maladroitement, mais bientôt, les événements s'accélèrent.

Le 24 juillet, le stress et la fatigue accomplissent leur office, et Mary fait une fausse couche. Les Lords, sans aucun respect

11 FÉVRIER 1567
AU
16 MAI 1568

vers elle et s'écrie : « Eh bien quoi ! N'êtes-vous point heureuse ? C'est votre fils qu'on couronne ! ». Elle court se réfugier à l'intérieur et fond en larmes.

IV. LA RÉGENCE DE MORAY

Moray triomphe enfin. Après toutes ces années passées à intriguer dans le dos de Mary, il obtient le pouvoir qu'il considère lui revenir de droit. Car au fond, pense-t-il, il est le fils du roi. Un fils naturel, comme on dit, plus légitime, quand on y regarde de près, qu'une fille obtenue avec une Française et élevée à la cour de France... C'est lui qui aurait dû être le roi d'Écosse ; et maintenant il est régent, jusqu'à la majorité de James... Ce qui n'est pas si mal.

Une fois rappelé, il prend son temps. Quitrant la cour de France avec deux ambassadeurs huguenots, il décide, plutôt que de rentrer directement en Écosse, de passer par Londres, où il obtient quelques entrevues avec Elizabeth et Cecil. Puis il s'arrête quelque temps à Berwick, et n'arrive à Edimbourg que le 11 août. Tous comprennent alors l'étendue de son ambition. Il chevauche la jument royale, se fait appeler « votre Grâce ».

Quand il se présente devant Mary, il se montre froid et rancunier. Il veut, pour asseoir sa légitimité, que ce soit Mary qui lui offre la régence. Après un court sermon sur la réputation qu'elle s'est forgée et sur son attitude vis-à-vis du meurtre, il commence à la menacer de ce qui pourrait arriver si elle continuait à s'opposer aux Lords... Le lendemain, après avoir passé une nuit horrible, elle le supplie d'accepter la régence, et Moray répond, avec toute l'hypocrisie qu'il est possible d'inclure dans une seule phrase, que jamais il n'utilisera son pouvoir à mauvais escient, et qu'il sera toujours à son service. Puis il quitte la

11 FÉVRIER 1567
AU
16 MAI 1568

pièce, et Mary ricane : le peuple d'Écosse s'est soulevé contre sa reine de droit divin, combien de temps un bâtard croit-il pouvoir tenir ? De plus, Mary n'est plus exactement seule. Le jour où elle a signé son abdication, Melville lui a glissé une phrase assez anodine : « Tous les Douglas ne vous sont pas hostiles ». Il faisait référence à Georgie, le plus jeune de la famille, qui est tombé amoureux de Mary, et qui cherche au même instant à organiser un soulèvement des serviteurs contre le laird son frère, pour faire libérer la reine.

Pendant ce temps, Moray s'habitue à ses fonctions, en commençant par réquisitionner tous les bijoux de Mary. Sur le testament de celle-ci, ils sont censés aller à la couronne écossaise et au roi de France, mais le régent ne le voit pas de cet œil. Il en donne une partie à sa femme et cherche à vendre le reste. Throckmorton quitte le pays le 23 août, soit le lendemain de l'investiture de Moray, et le nouveau régent veut lui offrir un plateau d'argent au nom de James, mais Throckmorton doit refuser, car l'Angleterre ne reconnaît ni l'abdication de Mary ni la régence de son demi-frère. Craignant alors l'hostilité d'Elizabeth, c'est à elle qu'il propose, avant toute autre, de piocher dans la collection personnelle de Mary. Catherine de Médicis essaye bien de mettre discrètement la main sur des perles qu'elle avait repérées pendant le séjour de Mary à la cour de France, mais elles disparaissent avant que son agent n'ait eu le temps de proposer un prix.

Sa politique intérieure est en aussi bonne posture. Les partisans de Mary se rendent les uns après les autres, jusqu'à ce que la forteresse de Dumbarton, tenue par lord Fleming, soit la seule à poursuivre la résistance, seule au cœur des terres des Lennox. A la mi-octobre, Moray écrit à Cecil : « L'Écosse est pacifiée ».

V. L'ÉVASION DE LOCHLEVEN

Mais Mary, de son côté, se sent de mieux en mieux, et son charme fait à nouveau des merveilles. Georgie est clairement amoureux d'elle (sa mère, Lady Margaret, regarde d'un bon œil les sentiments de son fils pour une personne royale) et les jeunes filles du château sont toutes admiratives devant cette jeune femme qui a été reine de deux pays, qui a fait la guerre l'épée à la main, et qui tente désormais de retrouver sa grandeur depuis le fond d'une prison. Sa dame de compagnie Mary Seton a obtenu la permission de venir s'installer au château et, ensemble, les deux jeunes femmes s'appliquent à donner de l'élégance à leur cachot. Mary commande des robes à Melville, se remet à la broderie, obtient le droit de se promener dans les jardins et organise de petits bals...

Au début de l'hiver 1567, les Lords commencent à prendre conscience que la popularité de Mary n'est plus si basse, et qu'il va leur falloir une nouvelle raison de la garder enfermée. Le 5 décembre, ils annoncent publiquement que la veille, le Conseil Privé est entré en possession de lettres prouvant que Mary a trempé dans le meurtre de Darnley. C'est la première apparition au grand jour des « lettres de la cassette », soi-disant écrites par Mary à Bothwell, et qui prouvent sans aucun doute possible qu'elle était parfaitement au courant des événements. Ces accusations sont en parfait accord avec la politique de diversion menée par les Lords depuis quelques mois : pour s'assurer que personne ne tourne les yeux vers eux, ils s'appliquent à traquer les sous-fifres qui ont participé, de près ou de loin, à l'intolérable régicide. Les condamnés sont punis comme les traîtres, c'est-à-dire, selon la tradition anglaise, pendus, noyés et démembrés. Les accusés les plus célè-

pour sa personne, profitent de sa faiblesse émotionnelle pour achever le travail. Le 26 juillet, Lindsay, Ruthven et Robert Melville entrent dans sa chambre alors qu'elle est encore dans le lit où elle a accouché et lui tendent des papiers à signer. Le camp de Morton s'est finalement imposé, et l'on souhaite maintenant que Mary abdique.

En effet, Mary est sur le point d'avoir 25 ans, et une loi féodale stipule qu'elle pourra alors réfuter toutes les décisions prises pendant sa minorité. Autant dire que s'ils la relâchent maintenant, elle aura les moyens de faire beaucoup de dégâts. Consciente de cela, et peu encline à faire le jeu de ceux qui l'ont enfermée ici, la reine continue à exiger qu'un parlement soit convoqué, mais Lindsay lui conseille de signer, si elle ne veut pas qu'on se contente de lui couper la gorge. Mary se retrouve donc le dos au mur. Heureusement, quelques jours plus tôt, elle reçoit un message de Throckmorton caché dans le pommeau d'une épée, l'assurant qu'elle peut signer sans crainte, que l'acte lui étant clairement imposé, on ne pourra le retenir contre elle. Elle signe donc, à contre-cœur, et le 29 juillet, James est couronné à la chapelle de Stirling. On lui pose la main sur la couronne, à défaut de pouvoir mettre cette dernière sur sa tête, et ce sont Morton et Hume qui prêtent serment en son nom. Puis on lit les lettres signées par Mary : la reine abdique, rendant sa couronne et son royaume ; Moray, qui était absent pendant les heures sombres et se trouve donc peu soupçonné de complicité, est déclaré régent, et après lui, Morton ; un conseil est créé pour seconder le régent, auquel assistent Châtelleraut, Lennox, Argyll, Atholl, Morton, Glencairn et Mar.

Quand Mary entend les canons de Lochleven, elle se met à la fenêtre, et aperçoit les feux de joie allumés un peu partout. William Douglas se tourne alors



11 FÉVRIER 1567
AU
16 MAI 1568

bres voient même leurs membres exposés à l'entrée des grandes villes...

Puis le 15 décembre, un parlement est enfin ouvert. Moray est particulièrement satisfait, car tout le monde répond à l'appel, même les partisans de Mary, ce qui signifie que son statut est plus ou moins reconnu par ses pairs. L'abdication est légitimée par un acte de loi, puis les lois de 1560 sont renouvelées. Mais surtout, le parlement fait usage d'un pouvoir très spécifique à l'Écosse : il reconnaît la rébellion contre le souverain comme un acte loyal, et offre l'amnistie aux lords pour tous leurs actes depuis le 10 février 1567.

Quand Mary, qui n'est pas vraiment tenue au courant de ce qui se passe à Edimbourg, apprend qu'un parlement a été convoqué, elle écrit à Moray pour obtenir le droit de se défendre des différentes accusations proférées à son encontre. Elle lui rappelle alors sa promesse de rester « à son service », mais le régent se contente de lui renvoyer un court accusé de réception. Quand, quelques jours plus tard, il vient la voir, elle espère que les choses vont s'arranger, mais derrière lui, elle voit entrer Morton et Balfour, et comprend qu'elle et son demi-frère sont désormais ennemis.

Au plus fort de l'hiver, les températures tombent effroyablement bas et la famine s'installe. La population, globalement très mécontente, commence à douter de l'honnêteté de ses dirigeants, et la popularité de Mary augmente à mesure que celle des Lords diminue. Lorsque John Hay de Tallo est exécuté pour sa complicité dans le régicide, il accuse publiquement Huntly, Argyll, Maitland et Balfour. De plus, Moray est de moins en moins populaire auprès des autres seigneurs, car il se prend pour le roi, alors que les lairds ont maintenant prouvé qu'ils n'appréciaient pas qu'on cherche à trop les gouverner. Pour

ne rien arranger, les puissants Hamilton font de plus en plus de bruit : ils exigent d'apparaître clairement dans la succession de James, et font pression pour obtenir la régence. En Angleterre, Elizabeth est toujours aussi furieuse du sort de Mary et parle d'aller combattre ces seigneurs rebelles elle-même. Mais elle n'aime pas le coût de la guerre, et finit par ordonner à ses sujets de ne simplement plus commercer avec l'Écosse. Puis elle demande au roi de France de faire la même chose et instaure le premier embargo de l'histoire (qui n'est pas très efficace).

Conscient que la chance est en train de tourner, Maitland décide que le moment est venu de réaffirmer sa loyauté envers Mary. Sa femme, Mary Flemyng, autrefois une des plus importantes dames de compagnie de la reine, envoie à cette dernière une bague représentant une célèbre fable d'Esopé : « Le Lion et la Souris ». Si Mary serait-il la souris qui va ronger ses liens ? La prisonnière en doute. Elle préfère compter sur la sympathie des couronnes anglaise et française, et écrit de nombreuses lettres pour demander une intervention. Elle travaille alors à un plan d'évasion, et ne doute pas d'être bientôt de nouveau à la tête d'une armée.

Car jusque-là, George Douglas devait se contenter de payer le responsable du bac pour faire passer des lettres secrètes, mais il ne pouvait organiser l'évasion de la reine car il lui manquait l'aide de quelqu'un de l'extérieur. Jusqu'à ce qu'au début du printemps, il se dispute violemment avec son frère aîné, et quitte l'île sans éveiller le moindre soupçon. Depuis, il parcourt le pays à la recherche de soutien. Comme d'habitude, les premiers à répondre présents sont lord Seton et le duc de Châtelleraut. L'alliance entre un Douglas et des Hamilton étant totalement contre-nature, elle montre bien



11 FÉVRIER 1567
AU
16 MAI 1568

à quel point l'amour de Georgie pour la reine et le désir des Hamilton d'obtenir des faveurs sont grands.

Une fois qu'il a réuni quelques hommes, la reine estime que le moment est venu de s'échapper. Elle se déguise en lavandière, tandis que Mary Seton prend sa place dans la cellule. Mais quand elle arrive au bac, le batelier demande à voir son visage : Mary est démasquée. Cependant, au lieu de donner l'alerte, le batelier, qui a déjà transporté des dizaines de lettres secrètes pour le compte de Mary, choisit de la raccompagner à sa chambre sans en parler à personne.

Les conspirateurs prennent alors conscience qu'il leur faudra plus de préparation s'ils veulent réussir à faire sortir la reine de l'île. Tout d'abord, Georgie achète définitivement la complicité du passereau. Puis un autre Douglas reprend son rôle d'agent de l'intérieur : Willie Douglas, orphelin recueilli par la famille, un adolescent joyeux qui,

comme beaucoup d'autres, sent son cœur battre plus fort en présence de la reine.

Au mois d'avril, Lady Douglas, la femme du laird, accouche. C'est la diversion dont les conspirateurs avaient besoin, et Mary se voit déjà dehors, mais c'est alors que le Laird de Markyston, un sorcier notoire, prédit que la reine se sera évadée avant la fin du mois de mai. Au départ, on n'y prête pas trop d'attention, mais quand Markyston se met à parier de l'argent sur sa prédiction, la sécurité du château de Lochleven est revue à la hausse. Un jour, alors que les habitants du château font une petite promenade en bateau, une servante teste la réaction des geôliers en s'écriant que la reine est en train de s'enfuir : l'incident tourne mal et plusieurs gardes sont blessés par des coups de feu. Puis on se demande si la reine pourrait passer par-dessus le mur, et une servante se casse le pied en essayant pour elle. Le moral des conspirateurs est au plus bas.





C'est alors que le jeune Willie conçoit un plan d'une audace inouïe : le 2 mai 1568, il organise un grand carnaval à l'occasion des célébrations du « May Day ». Il se déguise en l'Abbé de la Déraison, et commence à mimer la folie. Au cours d'un petit sketch, il ordonne à la reine de la suivre toute la journée, et elle participe de bon cœur aux activités qu'il organise, toutes plus idiotes et incompréhensibles les unes que les autres. À un moment, il s'amuse à immobiliser tous les bateaux du château avec des chevilles de bois, et personne ne se doute qu'il est en train d'empêcher les gardes de poursuivre le bac qui va emmener Mary...

Après plusieurs heures passées à le suivre à travers le château et les jardins, Mary feint une très grande fatigue, et se retire dans sa chambre. C'est alors que sur l'île, on commence à parler du retour de Georgie, qui aurait été vu au village avec des hommes armés. Au cours d'une conversation avec Mary, Lady Margaret entrevoit des troupes par la fenêtre, mais son interlocutrice réussit à détourner son attention en critiquant violemment l'un de ses fils, l'arrogant comte de Moray. Quelques minutes plus tard, une servante entre dans la pièce et apporte une boucle d'oreille à Mary : le passeur l'a trouvée dans son bac, et souhaiterait en faire cadeau à la reine. Mary l'accepte avec un sourire d'autant plus sincère que ce bijou est en réalité le signal que tout est prêt.

Après le souper, Mary déclare qu'elle va prier un peu, et profite de la solitude que cette activité est censée lui procurer pour se déguiser en paysanne. Elle et une servante habillée de la même manière descendent ensuite discrètement dans la cour, où les serviteurs, artisans et autres agriculteurs engagés pour la fête sont en plein rangement. La foule est dense et hétéroclite, ce qui permet à Mary et à sa complice de passer inaperçues. Après quelques minutes

d'attente, Willie vient les trouver avec le trousseau de clés qu'il a réussi, pendant son jeu de la folie, à voler au laird. Vient alors l'instant de bravoure de son plan : grâce au trousseau, Mary et lui sortent comme si de rien n'était par la porte principale, sous le regard placide des gardes. En cachant les clés dans le fût d'un canon, il se permet même de ralentir considérablement leurs poursuivants potentiels.

La traversée se passe sans encombre, et ils sont accueillis sur la rive par Georgie et ses hommes qui leur fournissent des chevaux frais. À minuit, la troupe arrive finalement au château de lord Seton.

À Lochleven, les jeunes filles de compagnie s'inquiètent. Cela fait plusieurs heures qu'elles cherchent la reine, en vain. C'est alors qu'un habitant du village arrive en bateau pour dire qu'il a vu Mary partir avec une bande de soldats. En apprenant la nouvelle, lord Douglas devient livide. Il se jette sur un couteau et tente de se tuer, mais des serviteurs interviennent et réussissent à l'immobiliser. Moray est prévenu, mais le temps qu'il arrive de Glasgow, il n'y a plus rien à faire, sa sœur est en sûreté. Le régent est furieux : désormais, c'est Mary qui a l'avantage.

VI. L'ULTIME DÉFAITE ET LA FUITE VERS L'ANGLETERRE

Malheureusement, celle-ci ne semble pas avoir beaucoup appris de ses défaites politiques, et, le 7 mai 1568, la première proclamation qu'elle fait après sa sortie est une erreur grossière. Alors qu'elle aurait certainement pu retourner la situation à son avantage en promettant le pardon aux lords, elle préfère suivre son instinct et rédige une déclaration d'une rare violence, dans laquelle elle menace tous ceux qui

l'ont trahie. Le lendemain, tout de même, neuf comtes, neuf évêques et dix-huit lords signent une pétition de soutien à la reine, mais leur nombre n'est pas un atout aussi important qu'ils ont l'air de le croire. Car Moray a conscience qu'il joue sa tête, et n'a donc rien laissé au hasard. Son armée est conduite par Kirkcaldy de Grange et Morton, des militaires de carrière, des hommes d'expérience qui, contrairement à leurs ennemis, connaissent leur sujet sur le bout des doigts. C'est Kirkcaldy qui, aux côtés de Moray, a écrasé les Huntly à la bataille de Corrichie. Il est donc important pour les loyalistes de se méfier.

Mais ce n'est pas l'avis des Hamilton. Avides de gloire, ils font pression pour que l'armée de Mary se mette en marche sur le champ et encerclé celle de Moray. Un espion, peut-être même un traître, dévoile au régent la route qu'ils vont prendre, et celui-ci, sentant qu'il tient là sa meilleure opportunité, envoie sa cavalerie leur tendre une embuscade dans la ville de Langside.

C'est Kirkcaldy qui atteint le village le premier. Il ordonne à ses arquebusiers de se cacher dans les maisons et les potagers qui bordent la rue principale. Quand les hommes du comte d'Argyll, en tête de l'armée loyaliste, arrivent au carrefour le plus étroit de la ville, les arquebusiers surgissent de toutes parts et, après avoir tiré leur première salve, au lieu de recharger, se jettent dans la mêlée en se servant de leur arme comme d'une massue. Le combat est violent et meurtrier, d'autant plus que dès le début de l'affrontement, les ordres cessent d'émaner d'Argyll. On pense à un malaise, à une crise d'épilepsie même, mais peut-être a-t-il simplement décidé au dernier moment que combattre son beau-frère Moray était indigne d'un gentilhomme... Quoi qu'il en soit, quand ses soldats comprennent qu'ils n'ont plus de commandement, ils fuient immédiatement

en direction des Highlands, et les hommes de Châtellerault se retrouvent seuls face aux piquiers de Kirkcaldy. En moins d'une heure, l'armée loyaliste subit plus d'une centaine de pertes, en particulier dans le clan Hamilton. Seton et Châtellerault sont faits prisonniers, l'armée est dissoute, et Mary doit fuir.

Lord Herries emmène la reine vers le sud, plus catholique, où elle est encore populaire, mais ce n'est pas une solution. Les fuyards doivent parcourir plus de 90 kilomètres pour atteindre Dumfries ; ils ont froid, faim, doivent dormir à même le sol et se nourrir de lait tourné... Ils ont tellement peu d'espoir de retourner à Edimbourg qu'ils préfèrent détruire les ponts derrière eux pour ralentir leurs poursuivants... Quand ils atteignent finalement le château de Terregles, tenu par lord Maxwell, Mary comprend que tout est perdu, qu'il lui faut désormais fuir vers l'étranger. Mais où ? En France, des terres l'attendent, ainsi que des gens qui l'aiment. Mais les Guise ont leurs propres problèmes et ne seront pas en mesure de l'aider à assouvir ses ambitions. En Angleterre, au contraire, elle pourra éveiller la sympathie d'Elizabeth, vivre à une cour qui la reconnaît comme une reine trahie, peut-être même sécuriser pour elle ou son fils la succession au trône anglais...

Le 16 mai 1568, elle quitte le port d'Abbeey Burn sur un bateau de pêche. Voyageant avec elle lord Herries, lord Flemyng, lord Maxwell et Claude Hamilton, ainsi que Georgie et Willie Douglas et quatorze autres de ses proches. À 15 heures, ils traversent le Solway Firth et entrent dans les eaux anglaises. Ils ignorent que Mary apporte avec elle le vent de la discorde. Bientôt, les catholiques anglais la prendront comme championne, les seigneurs du nord se soulèveront contre Elizabeth, et les deux reines réconciliées redeviendront ennemies.



CHRONOLOGIE

1558

8 janvier : Le duc de Guise prend Calais, dernier bastion anglais en France.

24 avril : Mary Stuart épouse le dauphin François.

17 novembre : Mort de Mary I ; Elizabeth devient reine d'Angleterre et d'Irlande.

1559

15 janvier : Couronnement d'Elizabeth I.

25 janvier-8 mai :
1er parlement d'Elizabeth.
Actes d'Uniformité et de Suprématie.
Livre de Prières Communes.

2 avril : La signature du traité de Cateau-Cambrésis met fin à la guerre Franco-Anglo-Espagnole.

2 mai : John Knox retourne en Ecosse.

11 mai : Révolte des Lords Protestants en Ecosse.

21 octobre : Les Lords de la Congrégation renient l'autorité de Marie de Guise.

18 décembre : Elizabeth envoie un soutien financier aux rebelles.

1560

23 janvier : La flotte de l'amiral Winter, sur ordre d'Elizabeth, vient en aide aux rebelles écossais.

Février : Le duc de Norfolk signe le traité de Berwick qui accorde officiellement le soutien de l'Angleterre aux rebelles.

Mars : Le siège de Leith débute.

11 juin : Mort de Marie de Guise.

6 juillet : Le traité d'Edimbourg donne le pouvoir aux Lords révoltés et interdit à

Mary Stuart de porter les armes anglaises, mais celle-ci ne ratifie pas le traité. C'est la fin de l'influence française en Ecosse.

Août : Le protestantisme devient religion officielle de l'Ecosse.

7 septembre : Amy Rosart, épouse de Robert Dudley, meurt dans des circonstances douteuses et jette l'opprobre sur les rapports qu'Elizabeth entretient avec son favori.

5 décembre : François II meurt ; Mary Stuart décide de retourner en Ecosse.

1561

14 août : Mary Stuart quitte la France sans laisser-passer de la part d'Elizabeth.

19 août : Arrivée de Mary Stuart en Ecosse.

Septembre : Pourparlers en vue d'une rencontre entre les deux reines.

1562

14 juin et 27 juillet : Acceptation puis annulation de la rencontre par Elizabeth.

20 septembre : Traité de Hampton Court entre les Anglais et les huguenots.

3 octobre : Débarquement anglais au Havre.

10-17 octobre : Variole d'Elizabeth.

28 octobre : George Gordon meurt à la bataille de Corrichie après s'être rebellé contre Mary Stuart.

1563

12 janvier-10 avril : 2ème parlement d'Elizabeth.

Mars : Proposition de mariage entre Robert Dudley et Mary Stuart.

11-28 juillet : Siège du Havre par les Français.

1564

Naissance de William Shakespeare et Christopher Marlowe.

11 avril : Par le traité de Troyes, la France rachète Calais 222.000 livres.

24 septembre : Robert Dudley est fait comte de Leicester pour ses négociations de mariage avec Mary Stuart.

1565

Sir John Hawkins introduit le tabac en Angleterre.

29 juillet : Mary Stuart épouse Henry Stuart, lord Darnley.

Septembre-octobre : La guerre de la « Course-poursuite » entraîne la disgrâce de Moray et son exil en Angleterre.

1566

9 mars : Assassinat de David Rizzio.

12 mars : Mary et Darnley s'échappent de Holyrood Palace.



19 juin : Naissance de James Stuart, futur James VI.

Octobre : James Hepburn, comte de Bothwell, est blessé par un bandit ; Mary lui rend visite et tombe malade à son tour.

Novembre : À Craigmillar, plusieurs seigneurs décident d'assassiner Darnley.

30 septembre - 2 janvier : 2ème session du parlement anglais de 1563.

1567

1 février : Mary ramène Darnley de Glasgow à Edimbourg pour soigner sa syphilis.

10 février : Henry Darnley meurt dans l'explosion de sa maison.

12 avril : Procès fantôme du comte de Bothwell, accusé du meurtre de Darnley et disculpé aussitôt.

24 avril : Bothwell enlève Mary Stuart.

15 mai : Mary Stuart épouse Bothwell.

6 juin : La bataille de Carberry Hill n'a pas lieu ; Mary est faite prisonnière par les seigneurs du royaume et Bothwell s'enfuit.

Juillet : Nicholas Throckmorton est envoyé en Écosse pour faire libérer Mary Stuart.

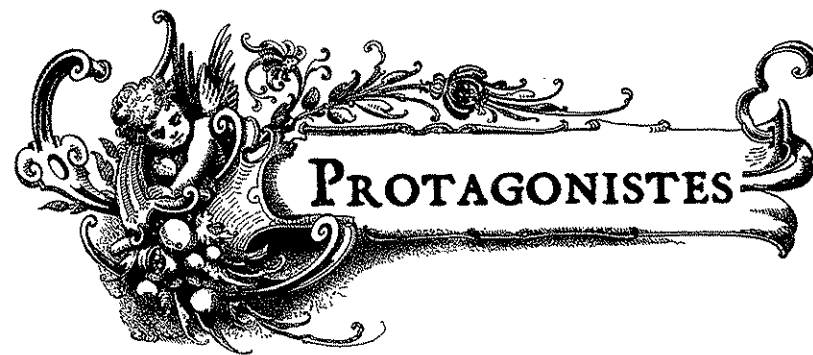
24 juin : Abdication de Mary Stuart ; James Stuart devient James VI à 1 an et James Stuart, comte de Moray, devient régent.

1568

5 mai : Évasion de Mary Stuart de Lochleven.

13 mai : Les troupes loyales à Mary perdent la bataille de Langside contre l'armée du régent Moray.

16 mai : Mary quitte l'Écosse.



LES ECOSSAIS

JAMES V STUART

Roi d'Écosse de 1513 à 1542, marié à Marie de Guise et père de Mary Stuart.

MARIE DE GUISE

Reine d'Écosse jusqu'en 1542, mère de Mary Stuart, elle est régente du pays au moment de la Réforme.

JOHN KNOX (prononcer « nox »)

Prédicateur calviniste qui a mené la réforme sous la régence de Marie de Guise, puis sous le règne de Mary Stuart. Fanatique et misogyne, il se met tous les puissants à dos, mais c'est un orateur hors-pair et la population est derrière lui.

Fiche page 80.

MARY STUART

Reine d'Écosse à la mort de sa mère en 1560, catholique dans un pays protestant, elle essaie d'obtenir une certaine tolérance religieuse, le plus souvent en vain. Son mariage avec Henry Darnley et les événements qui en découlent finissent par l'opposer à tous ses seigneurs, et en 1567, elle doit abdiquer au profit de son fils de 10 mois, avant de fuir en Angleterre.

Fiche page 89.

JAMES STUART, COMTE DE MORAY

Fils illégitime de James V, demi-frère de la reine Mary Stuart, il est son principal soutien au début de son règne. Mais il rêve de pouvoir et avec l'aide de ses relations en Angleterre, il travaille à la chute de sa sœur, jusqu'à devenir régent du jeune James VI en 1567.

Fiche page 91.



JAMES HAMILTON, DUC DE CHATELERAULT

Plus proche parent de la famille royale, il a été régent pendant la minorité de **Mary Stuart**. Quand **Marie de Guise** lui a repris la régence, il est passé dans le camp de la réforme et fait pencher la balance. Sous **Mary Stuart**, toutes ses décisions sont motivées par le désir que sa famille soit reconnue héritière du trône, ou régente du jeune roi.

WILLIAM MAITLAND DE LETHINGTON

Diplomate proche de l'Angleterre, il sert loyalement **Mary Stuart** jusqu'à son mariage avec **Darnley**. Il commence alors à comploter contre elle, et continue par intermittence jusqu'à la chute de la reine. Pendant la guerre civile, cependant, il se rangera tout de même du côté des « Hommes de la Reine ».

Fiche page 93.

JAMES MELVILLE

Tout comme **William Maitland**, il appartient à cette classe de diplomates et administrateurs proches de l'Angleterre qui servent **Mary Stuart** au début de son règne et qu'elle repousse plus tard au profit de favoris français. Son frère **Robert**, bien que moins célèbre, appartient aussi à ce groupe.

LES COMTES DE HUNTLY

George Gordon, père, meurt lors d'une révolte contre **Mary Stuart** en 1562. Ses fils **Alexandre** et **John** tombent avec lui. Son plus jeune, **Adam**, sera épargné, ainsi que son aîné **George Gordon**, fils, qui récupérera le titre plus tard, lors de la Course-Poursuite.

HENRY STUART, LORD DARNLEY

Cousin de **Mary Stuart**, exilé en Angleterre pendant son enfance. Elle l'épouse en 1565 par passion pour lui et pour augmenter ses chances d'hériter de la couronne anglaise. Mais ce n'est encore qu'un enfant gâté, égoïste et violent, qui se met toute la cour à dos. Au début de 1567, il meurt dans l'explosion de sa maison à **Kirk O'field**.

Fiche page 112.

DAVID RIZZIO

Secrétaire savoyard de **Mary Stuart**, il est son plus important favori. Son assassinat et la réaction violente de la reine marquent le début de la chute de celle-ci.

JAMES DOUGLAS, COMTE DE MORTON

Chef du clan **Douglas**, il dirige le groupe des assassins de **David Rizzio**, ce qui lui coûte plusieurs mois d'exil en Angleterre. Il se considère le défenseur de la noblesse contre le pouvoir royal et restera jusqu'au bout le plus fervent adversaire de **Mary Stuart**.

Fiche page 120.

JAMES HEPBURN, COMTE DE BOTHWELL

Fort, pragmatique et loyal envers **Mary Stuart** au cours des premières révoltes contre elle, il devient rapidement son plus proche allié, mais il rêve de devenir Roi Consort, et devant son refus, finit par la violer pour l'obliger à l'épouser. Ce mariage déclenche la plus violente révolte contre la reine, qui s'achèvera par l'emprisonnement de celle-ci à **Lochleven**.

Fiche page 127.

LES ANGLAIS

HENRY VIII TUDOR

Roi presque mythique d'Angleterre, de 1509 à 1547, et guerrier acharné qui rêvait de relancer la Guerre de Cent Ans. Les Anglais se souviennent de lui comme un de leurs plus grands rois, et c'est pourquoi son testament a si souvent plus de poids que celui de ses enfants. Il rattache le Pays de Galles à l'Angleterre et débute mollement la réforme du pays.

EDWARD VI TUDOR

Seul fils de **Henry VIII**, il hérite du trône mais ne règne que quelques années, avant de mourir d'une maladie. C'est lors de son règne que le pays devient vraiment protestant.

MARY I TUDOR

Fille aînée de **Henry VIII**, elle succède à son frère contre l'avis de celui-ci parce qu'elle est la suivante sur le testament de leur père. Mariée au catholique **Philippe II d'Espagne**, elle dépensera l'argent du royaume dans la guerre contre la France et perdra Calais, ce qui la rendra extrêmement impopulaire.

ELIZABETH I TUDOR

Fille de **Henry VIII**, politicienne habile et protestante convaincue mais tolérante, elle hérite elle aussi du trône contre le gré de **Mary I**, grâce au testament d'**Henry**. Désirant rester célibataire pour garder son pouvoir et l'affection de ses sujets (au

contraire de sa sœur), elle doit pendant les deux premiers tiers de son règne s'opposer à son conseil et à ses parlements.

Fiche page 74.

WILLIAM CECIL

Figure paternelle d'**Elizabeth I**, il est et restera jusqu'à sa mort, le plus loyal, le plus travailleur et le plus efficace de ses conseillers. Il entasse les informations, les organise et les présente à sa maîtresse, pour lui permettre de prendre chacune de ses décisions en connaissance de cause.

Fiche page 76.

NICHOLAS THROCKMORTON

Le plus grand diplomate anglais de l'époque est ambassadeur en France quand **Elizabeth I** monte sur le trône, mais il n'hésite pas à traverser la Manche pour la conseiller en personne sur les sujets délicats de mariage et d'alliance.

Fiche page 101.

ROBERT DUDLEY, COMTE DE LEICESTER (prononcer « Lesteur »)

Le plus célèbre des favoris de la reine, personne ne sait exactement si elle est amoureuse de lui, mais beaucoup doutent que lui soit plus qu'un courtisan très habile et séducteur. Politicien et militaire médiocres, sa quête de gloire cause plusieurs échecs de la diplomatie anglaise.

Fiche page 99.



BIBLIOGRAPHIE

Evidemment, mais malheureusement pour les francophones, l'immense majorité des ouvrages sur le sujet sont en anglais, et n'ont jamais été traduits.

LA RÉFORME ÉCOSSAISE

- *History of the Scottish People 1560-1830*, T.C. Smout, FONTANA PRESS
Un ouvrage de qualité, exhaustif mais compréhensible, dont seule la première partie, cependant, concerne le XVI^e siècle.
- *The Edinburgh History of Scotland, Vol. 3*, Gordon Donaldson
Donaldson est un universitaire écossais spécialiste du XVI^e siècle. L'ouvrage est un peu difficile à lire mais représente la référence sur la période.
- *Court, Kirk, and Community : Scotland 1470-1625*, Jenny Wormald
Un livre lent et analytique, sur les concepts qui définissent le pouvoir dans l'Écosse de la Renaissance. Les multiples détails sur le droit et les modes de pensée de l'époque ne rendent l'ouvrage que plus indigeste.

BIOGRAPHIES

La reine d'Écosse est d'une telle popularité qu'elle a totalement occulté les autres personnages de l'époque, dont il n'existe pratiquement aucune biographie.

- *Two Queens in one Isle*, Alison Plowden, SUTTON
Une spécialiste des femmes de la renaissance analyse les rapports entre Elizabeth et Mary Stuart. Riche et concis, bien que limité à ce thème précis.
- *Mary Queen of Scots*, Antonia Fraser, PHOENIX
Un pavé extrêmement intéressant, avec même quelques illustrations en prime. L'auteur, qui a aussi écrit un portrait controversé de Marie-Antoinette, s'attendrit peut-être un peu trop sur son « héroïne », mais le travail documentaire est de qualité.
- *Marie Stuart*, Michel Duchein, FAYARD
Le spécialiste français de cette région et de cette période signe ici un portrait plus neutre, mais aussi plus court, de la reine

d'Écosse. Si la lecture est toute aussi agréable que celle du précédent, il manque forcément un certain nombre de détails apparemment inutiles mais qui donnent beaucoup de vie au décor.

- *Jacques 1er Stuart*, Michel Duchein, FAYARD

Par le même auteur, un livre qui s'attarde bien entendu sur la période postérieure à son accession au trône anglais en 1603, mais qui décrit aussi les corridors du pouvoir pendant la guerre civile écossaise.



LES HIGHLANDS

- *Highlanders, Histoire des clans d'Écosse*, Fitzroy MacLean, GALLIMARD
Un bel objet, richement illustré, qui décrit la vie et les conflits dans les Highlands à des époques variées, mais fourmille de détails culturels intemporels.
- *Homelife of the Highlanders, 1400-1746*, dir. David N. Mackay, MACLEHOSE
Un livre incroyablement complet, qui décrit avec force détails la vie de tous les jours dans les Highlands de la Renaissance. Introuvable, cependant, à part sur Internet.
- *The Popular Superstitions and festive Amusements of the Highlanders of Scotland*, W. Grant Stewart, KESSINGER
Des descriptions trop longues et trop détaillées d'un nombre incalculable de traditions et croyances écossaises. Intéressant mais éprouvant à lire.



EDIMBOURG

- *Edinburgh and the Reformation*, Michael Lynch, BROOKFIELD

Un ouvrage qui tente d'expliquer les rapports entre politique et religion dans la capitale écossaise avec moult informations précises, mais qui noie le lecteur sous la masse.

- *Edinburgh and the Lothians*, Francis Watt, METHUEN & CO

Une sorte de guide touristique du XIX^e siècle, mais qui décrit aussi l'état des lieux aux époques précédentes. Celle de Mary Stuart y tient une place de choix, de par sa popularité.



SOURCES PRIMAIRES

- *Mémoires de Marie Stewart*, Claude Nau
Le récit que Mary fit de sa vie à son secrétaire français.
- *History of the Scottish Reformation*, John Knox
Le prédicateur est acteur, spectateur et narrateur des événements, avec toute l'objectivité que cela implique.
- *Ane detection of the dvinges of Marie Quene of Scotos touchand the murder of hir husband et The tyrannous reign of Mary Stewart*, George Buchanan
Description ignominieuse par un proche conseiller de Mary qui s'est retourné contre elle lors de sa disgrâce.

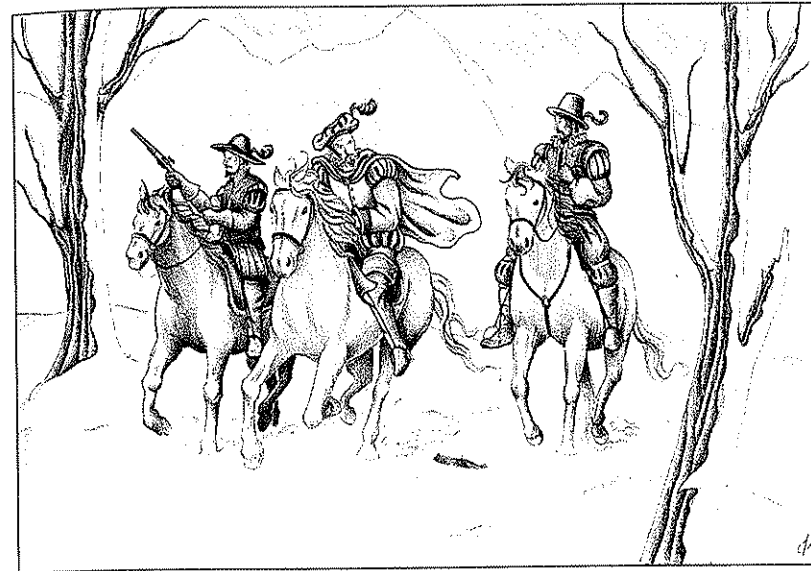


Et un site, www.electricscotland.com, mine d'information où vous pourrez lire les livres cités plus haut qui ne sont plus édités.

LES DEUX
REINES



TROISIÈME
PARTIE :
SCÉNARIOS



TROISIÈME PARTIE SCÉNARIOS

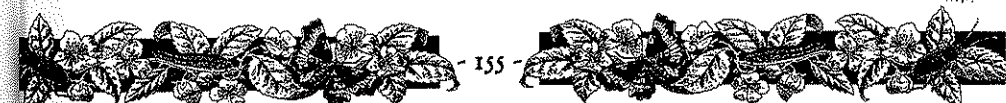
LE ROY EST MORT, VIVE LE ROY, PAGE 157

WYLD WYKKED HELAND MEN, PAGE 173

UN ŒIL DE TROP, PAGE 189



Editions du Matagot



SCÉNARIO I
LE ROY EST
MORT, VIVE
LE ROY!



I. MARIAGE
FRANCO-
ÉCOSSAIS

SCÉNARIO I LE ROY EST MORT, VIVE LE ROY!

Ce scénario va permettre aux joueurs de participer au meurtre de Henry Darnley, le 9 février 1567 (page 128 des Chroniques). Il peut être joué par n'importe quel groupe de joueurs, quelles que soient leur religion, leur origine sociale ou leur nationalité, car la conjuration contre Henry Darnley réunit énormément de conspirateurs. Bien entendu, la date est fixe, ainsi que les personnages les plus célèbres (Darnley, Bothwell, Maitland, Mary Fleming...) mais Mackie et les autres petites gens peuvent être des PNJ secondaires croisés lors d'autres scénarios.

La particularité principale de ce scénario, en dehors du très haut degré d'implication des PJ dans les événements historiques, est sa durée. Tout se passe en une soirée, ce qui permet, pour pimenter la situation, de jouer en temps réel, en sachant que la maison explose à environ deux heures du matin (mais peut-être est-il plus intéressant de faire brûler la mèche au fur et à mesure des actions des PJ).

I. MARIAGE FRANCO-ÉCOSSAIS

Ce dimanche 9 février au matin, un favori de la reine, le français Bastien Pages, se marie. La veille, Mary a exigé de Moray et des autres révoltés de la Course-Poursuite qu'ils se présentent devant elle le 12, ce qui oblige les conjurés à fixer la date du meurtre avant cette date butoir.

À midi, pendant le repas, Mary promet aux nouveaux époux de passer à la mascarade qu'ils ont organisée pour la soirée, ce qui signifie qu'elle ne sera pas au palais de Kirk o'Field. C'est le meilleur moment pour faire exploser la demeure et l'insupportable convalescent qu'elle abrite.

I. COUREURS ET JUPONS

Dans l'après-midi, Mary Fleming envoie chercher les PJ pour leur donner une petite mission, et bien entendu, ils savent que





s'attirer la colère d'une favorite serait particulièrement dangereux pour leur position, quel que soit leur rang.

La mission consiste à surveiller un jeune protestant du nom de Nicolas Hubert, qui se trouve être lui aussi français, comme son surnom de « French Paris » l'indique. Elle semble s'être entichée de lui et craint qu'il n'ait une maîtresse car, ces derniers temps, « il semble passer toutes ses nuits dehors ». Pour ne pas inquiéter les person-nages (ou les joueurs) trop tôt, elle omet de préciser que French Paris est un valet de James Hepburn, comte de Bothwell. Tous l'apprendront bien assez tôt. Pour les faire entrer aux différentes festivités de la soirée, elle leur prête des costumes de fête assez neutres. Si les PJ se laissent prendre de vitesse par les événements, il se pourrait qu'ils aient à traverser la ville dans ces costumes...

En vérité, Mary Flemyng intrigue pour le compte de son mari William Maitland. Leur but est que les PJ suivent French Paris et deviennent témoins de l'arrivée de la poudre à canon dans la maison, ce qui aurait pour effet de les impliquer définitivement dans le complot. Cette implication servira alors de moyen de pression pour convaincre les PJ d'accepter la véritable mission qu'ils souhaitent leur confier.

2. PRÉPARATIFS

La soirée commence donc à Kirk o'Field, où les proches de la reine sont réunis pour rendre visite à Darnley. Depuis quelque temps, il soupçonne qu'on souhaite l'assassiner, mais il a une entière confiance en sa femme, qui semble lui avoir pardonné un peu. Il se laisse donc amuser par la compagnie qu'elle a amenée, même s'il a conscience que peu d'entre eux l'apprécient.

La pièce est décorée avec une grande partie du butin confisqué aux Gordon en 1562 : les murs sont recouverts par six tapisseries représentant des scènes de chasse et une petite table décorée de velours vert est posée au milieu de la pièce sur un tapis turc, tandis que le lit de Darnley, en velours pourpre brodé et garni de pièces de tissu en fil d'or et d'argent, est adossé au mur. À côté de lui, une grande baignoire lui permet de prendre les nombreux bains thérapeutiques qu'on lui a prescrits. La fête se déroule tranquillement, sans qu'il se passe grand chose d'intéressant. Quelques personnes dansent, d'autres jouent aux dés, les fous de Darnley font des pitreries, Nichola la jardinière suit sa maîtresse de loin en récitant des poèmes humoristiques en français. Hubert reste debout, semble attendre quelque chose. C'est un jeune homme un peu pâle, pas vraiment bien mis, aux muscles fins et aux articulations apparentes ; il paraît étonnant que la belle Mary Flemyng s'intéresse à lui, surtout dans le dos de Maitland. L'impatience se lit sur son visage, et il passe son temps à regarder à la fenêtre, mais il n'y a rien.

À un moment, pendant leur surveillance, les PJ sont accostés par un homme masqué, apparemment saoul, qui leur demande en Scot : « Ça va ? Vous vous amusez bien ? Pourquoi ne dansez-vous pas ? ». Si au moins l'un des PJ est écossais et qu'il répond simplement, il est facile de se débarrasser de l'intrus, mais s'il se rend compte que certains membres du groupe sont étrangers, il se met à leur poser des questions sans intérêt sur leur pays d'origine, et ne veut plus les quitter.

Or soudain, Hubert finit par voir ce qu'il attendait et s'empresse de sortir de la demeure. Les PJ ne peuvent rien voir car les carreaux ne sont pas exactement transparents, mais si, après son départ, ils vont là où Hubert se tenait, ils aperçoivent



dans l'entrebâillement de la fenêtre des luciers, qu'ils parviennent bientôt à identifier comme des torches dans le jardin.

S'ils choisissent de suivre Hubert, comme le veut leur mission, ils se rendront compte qu'il ne va pas très loin, puisqu'il est simplement en train de participer au passage de plusieurs barils par dessus le mur qui sépare la maison de celle du prévôt. Cette dernière appartient à Robert Balfour, et les coffres sont remplis de poudre, ce que les joueurs, s'ils s'approchent, auront beaucoup de mal à faire avouer aux travailleurs. Ce n'est cependant pas d'une grande importance, car quelques minutes après leur arrivée, un baril glisse du sommet du mur et perd son couvercle en tombant sur le sol. Un nuage de poussière noire gonfle rapidement et se dépose sur les vêtements et le visage de tous ceux qui se tiennent à moins de cinq mètres du coffre. Les valets, et Hubert le premier, se mettent à paniquer. S'ils ont repéré les PJ, ils prennent leurs bâtons et l'un d'eux tire un pistolet en mauvais état ; ils sont neuf et veulent savoir dans quel camp se trouvent les espions. Le test pour les convaincre est malaisé, mais qu'ils le réussissent ou non, deux hommes sortent soudain de l'ombre et prennent leur défense. Ce sont Allan Mackie et Kenneth Gillroy, les valets respectifs de Maitland et Moray. Ils assurent les travailleurs que les PJ ne sont pas des espions, et quand on les remercie, disent qu'ils espèrent pouvoir compter sur leurs nouveaux obligés si, plus tard, ils ont besoin d'eux.

3. LA PROCESSION

C'est alors qu'on rappelle à Mary qu'elle a promis à Bastien Pages de passer honorer la mascarade de sa présence. On se met rapidement en marche et Hubert abandonne ses hommes à leur sort pour suivre la procession. Quand la reine voit, malgré

la pénombre, son visage et ses vêtements noirs, elle s'étonne à haute voix de le voir faire si mauvaise mine, mais il bégaie que tout va bien et elle n'insiste pas.

Le chemin alors parcouru par les convives est très important, car si les PJ ne connaissent pas bien Edimbourg, ils devront se souvenir de la route empruntée par la procession pour la prendre en sens inverse.

Après être sortis de Kirk o'Field, la foule costumée prend le South Bridge (qui est une rue, et non un pont) pendant une centaine de mètres, et tourne à droite dans Southgait. Cette rue, qui a accueilli du bétail et des stands de poissonnerie toute la journée, est emplies d'une odeur âcre, et ceux qui sont à pied doivent faire attention à ne pas souiller leurs vêtements dans la boue malodorante qui couvre les pavés. Cent cinquante mètres plus loin, la procession tourne à droite et s'enfonce dans une étroite ruelle, Blackfriars Street, et le ciel étoilé disparaît presque complètement, tant les étages supérieurs sont proches les uns des autres. Si le sol est moins sale, l'atmosphère confinée rend l'air encore moins respirable, et c'est un soulagement pour tous quand finalement ils atteignent High Street, trois cents mètres plus loin. Peu de temps après, les PJ passent devant une grande et belle bâtisse, dont on leur dit, s'ils le demandent, qu'elle a été léguée à John Knox par un protestant zélé (plus tard, elle deviendra célèbre sous le nom de « Maison de John Knox »), et quelques dizaines de mètres plus loin, la procession atteint le Netherbow Port. Au milieu de la foule, éclairée par la lune, la grande porte fortifiée est encore plus imposante, mais pas très menaçante, car la herse a été levée à l'avance pour laisser passer la reine. Une fois que tout le monde l'a franchie, cependant, la lourde herse retombe. D'ici, il reste encore cinq cents mètres à parcourir pour enfin entrer dans les jardins du palais d'Holyrood.



4. LA MASCARADE

La fête bat ici son plein. Les invités de Pages assistent à la mascarade qu'il a écrite, et suivent les acteurs improvisés à mesure qu'ils se déplacent dans les différentes salles du palais pour déclamer leurs mono-

logues. Il y a du vin à boire, de la viande de gibier ou d'élevage à manger...

Aussitôt arrivés, Mary Fleming vient voir les PJ, pour leur demander ce qu'ils ont vu. S'ils hésitent à lui parler des coffres de poudre, elle les pousse un peu, dit qu'elle a vu French Paris sortir, s'étonne qu'il soit si



sale. Mais qu'ils lui disent ou non la vérité, elle finit par les emmener dans une petite pièce à l'écart, où ils rencontrent William Maitland.

Le diplomate commence par leur demander s'ils savent qui il est, et les joueurs doivent faire un test d'*Étiquette* pour le reconnaître (facile s'ils sont écossais, par défaut s'ils sont anglais, et malaisé s'ils sont français ; si les personnages sont là depuis plus de quelques semaines, la question ne se pose même pas). Si personne ne découvre son identité, il rit et prétend, sans trop y croire, qu'il est un gentilhomme anonyme qui souhaite beaucoup de bien à lord Maitland, et que les PJ, sans aucun doute, seraient eux aussi très heureux de pouvoir lui rendre service. Car justement, il a une mission pour eux.

Au cas où les PJ hésiteraient trop longtemps, lui ou sa femme leur rappellent qu'ils ont assisté au déplacement des coffres, que ces coffres vont servir à faire sauter la maison de Kirk o'Field où somnole le roi consort, qu'ils sont complices du meurtre, et qu'il n'hésitera pas à le faire savoir si eux-mêmes sont trop lâches pour prendre rapidement une décision simple.

Si finalement les PJ acceptent, Maitland leur décrit la mission : le comte de Bothwell, qui est sur le point d'assassiner « le très mauvais mari de notre très chère reine », craint d'être le seul grand seigneur impliqué dans le pacte. Il a donc forcé ses complices à lui fournir chacun un ou deux hommes, un peu comme des otages, qui prouveront leur culpabilité au cas où le crime prendrait trop d'ampleur. De plus, il est en possession du pacte de Craigmillar, sur lequel plusieurs grands seigneurs ont signé l'arrêt de mort de Darnley, et qu'il entend rendre public si jamais il est accusé. Maitland, et certains autres, préféreraient que Bothwell tombe seul : les PJ sont chargés de rejoindre les meurtriers à Kirk o'Field en se faisant

passer auprès des gardes de la ville pour « des amis des Mylord Bothwell », puis de s'assurer qu'il ne reste aucune trace de l'implication de qui que ce soit, à part de Bothwell. En particulier, cela signifie récupérer le pacte de Craigmillar...

La mission est très difficile, et est donc accompagnée de trois arguments : une récompense substantielle en argent d'abord ; la reconnaissance, ensuite, de plusieurs très grands seigneurs du royaume. Enfin, Maitland rajoute la menace d'être eux-mêmes accusés de complicité, et de finir condamnés à la pendaison, à la noyade et au démembrement... Après quelques minutes de négociations, l'addition des trois devrait suffire à convaincre les PJ de se lancer dans cette mission à la fois périlleuse et peu honorable. Peut-être peuvent-ils aussi décider d'accepter la proposition de Maitland, tout en choisissant en vérité de se retourner contre leur employeur, de faire le jeu de Bothwell, ou même d'essayer de sauver Darnley de tous les autres.

II. LE PEUPLE DE LA NUIT

L'assassinat du roi met en scène un nombre incroyable de gens aux motivations variées qui risquent de passer leur temps à se balancer entre soutien et embûches, compliquant légèrement la situation pour les PJ.

I. LE COMTE DE BOTHWELL

Bothwell est à la tête de cette opération. Il supervise la mise à feu et s'assure que Darnley est mort. Cependant, il est parmi les derniers à arriver, en quittant Holyrood vers une heure du matin, avec son triste



valet French Paris. Ensemble, ils longent le Flodden Wall jusqu'au monastère dominicain où le mur n'est pas encore construit. Ils le traversent sans encombre et le longent jusqu'à Kirk o'Field. Avant de quitter Holyrood, il a eu une conversation avec le chef des gardes chargés de la surveillance du mur, de sorte qu'ils ne poseront pas de problème.

2. JAMES BALFOUR

Bothwell ayant été très occupé toute la journée, c'est lui qui a organisé l'assassinat. La maison où vit Darnley et celle d'à côté, allouée au prévôt Archibald Douglas de Kilsplindie, appartiennent toutes les deux à son frère Robert Balfour. C'est donc dans la maison du prévôt qu'ils ont gardé les barils de poudre avant que neuf hommes de Bothwell les fassent passer chez Darnley au cours de la soirée.

En attendant l'arrivée de Bothwell, c'est lui qui organise le placement des barils contre les fondations, l'extension de la mèche, etc. C'est très probablement lui qui sera à la tête des assassins au moment où les PJ arriveront.

3. LES VALETS

Bothwell a réussi à obtenir de plusieurs seigneurs qu'ils envoient des valets pour prouver leur engagement. Allan Mackie et Kenneth Gilroy, parce qu'ils se considèrent dans le même camp que les PJ, les rejoindront naturellement pour se réunir « entre gens civilisés ». Aucun d'eux n'a de sympathie pour les assassins, mais ils approuvent la mort du roi consort. Si les PJ veulent essayer de sauver la vie de Darnley et par la même occasion, de mettre en danger le déroulement, non seulement de la campagne, mais surtout de l'Histoire, ils ont pour

rôle de brosser un portrait affreux de la victime, en listant toutes les raisons qui font qu'il doit mourir : c'est un homme violent, dangereux pour la reine contre laquelle il passe son temps à comploter, dangereux pour le royaume qu'il considère comme sa propriété et non comme sa responsabilité... Ils sont parfaitement sincères et très proches de la vérité. Avec un peu d'éloquence, ils devraient réussir à convaincre les PJ de s'en tenir à la mission qui leur a été confiée.

4. LES DOUGLAS

Bien que Morton soit encore exilé en Angleterre à cause du meurtre de Rizzio, ce sont les membres de son clan qui forment le gros des troupes, sous les ordres de Archibald Douglas. C'est dans sa maison (ou plus précisément celle de Robert Balfour) qu'ils se préparent pour les événements, en enfilant des armures complètes ! Pendant toute la durée des événements, ils patrouilleront la zone pour s'assurer qu'aucun témoin gênant ne traîne dans les parages. C'est certainement eux que les PJ rencontreront en premier, à leur arrivée. Sur ordre du prévôt, la patrouille de la ville ne s'approchera pas.

Mais les Hamilton, rivaux des Douglas pour le contrôle d'Edimbourg, possèdent eux aussi une maison à Kirk o'Field. Témoins des activités de la soirée, ils se demandent s'ils ne pourraient pas faire avancer leur cause en faisant incriminer le prévôt Kilsplindie (ce qui arrivera finalement), et c'est pourquoi, pendant la soirée, ils vont à plusieurs reprises tenter d'attirer l'attention du voisinage sur ce qui se passe à Kirk o'Field.

5. LA PATROUILLE

Malheureusement, il y a très peu de monde dans les rues la nuit, car la patrouille est

justement censée s'assurer que personne n'erre dehors sans une bonne raison. Tout le monde est donc entassé dans les tavernes de la ville, d'où ils sortiront par dizaines au moment de l'explosion. Écartés sur ordre du prévôt Kilsplindie, les miliciens sont assez soupçonneux de ce qui peut bien se passer dans le quartier de Kirk o'Field. Rendus paranoïaques, ils s'acharment sur les premiers passants bizarres qu'ils rencontrent, les PJ.

6. PRENDRE PARTI

Peut-être qu'au cours de l'aventure, les PJ vont décider de trahir Maitland. Il y a deux manières de le faire : d'abord, ils peuvent prévenir Bothwell et se faire ainsi bien voir de lui, ce qui les servira bien quand Bothwell prendra effectivement les rênes du pays, mais les mettra dans un grand embarras quand tous les autres seigneurs (c'est-à-dire leurs employeurs originels) se soulèveront contre le nouveau roi consort, et en profiteront pour se venger des traîtres. S'ils choisissent cette solution, Bothwell les chargera de surveiller Mackie et Gilroy, et les PJ assisteront à la suite des événements comme s'ils avaient suivi la trame principale.

Si, au contraire, les PJ décident de dévoiler la conjuration aux amis de Darnley, la chose va être plus difficile. Darnley n'a aucun ami à Edimbourg : ses rares proches alliés sont pour la plupart encore à Glasgow, et son père est sur ses terres, dans le comté de Lennox, avec son propre entourage d'amis. Même si les PJ trouvent quelqu'un qui soit prêt à soutenir le roi, il aura certainement peur de l'avouer et ne les aidera pas.

Ils peuvent aussi essayer de soulever la population qui, sans affection pour leur souverain de carton, voit le régicide d'un mauvais œil, mais les gardes veillent à ce que la paix règne, et si eux-mêmes sont mis

au courant, ils se dirigeront en direction de Kirk O'Field, où le clan Douglas paiera les officiers et intimidera les autres. Tout au plus le raffut causé par les PJ servira-t-il de base à certaines rumeurs quand la population de la ville commencera à prendre l'affaire véritablement à cœur.

Le dernier recours des PJ, dans ce cas, sera de prévenir la reine elle-même, qui a des doutes mais n'ose poser la question à qui que ce soit de peur d'être impliquée. Si les PJ ont déjà passé un certain temps à la cour d'Ecosse et ont séduit les dames de compagnie de Mary, il se peut qu'avec beaucoup d'éloquence et de bons arguments ils obtiennent une audience bien que la reine soit déjà couchée, mais ce sera très difficile, et surtout, Mary Fleming veille au grain, et ne quitte jamais l'entourage de sa maîtresse pour s'assurer que ce qui est secret le reste. Si toutefois les PJ finissent par y arriver, il leur reste à convaincre Mary Stuart d'intervenir contre ses amis et les hommes qu'elle craint pour sauver le mari qu'elle déteste. Ce sera encore plus difficile, et le plus probable est que, même s'ils y parviennent, il sera trop tard.

III. L'ASSASSINAT

I. DE HOLYROOD À KIRK O'FIELD

Après avoir traversé le jardin, les PJ se retrouvent sur Canongate. Une neige fine tombe sur la ville. Le chemin n'est pas difficile jusqu'à ce qu'ils arrivent au Netherbow Port, maintenant bien fermé. Là, les gardes leur demandent de payer la taxe d'entrée, et les interrogent sur leurs costumes. La taxe n'est pas une grande formalité dans le



sens où ils seront récompensés au centuple, mais si les PJ n'ont pas d'argent sur eux à ce moment, cela peut poser problème. De plus, la ville est censée être fermée la nuit, et seul un test de *Baratin* malaisé peut permettre aux personnages de convaincre les gardes qu'ils sont de la haute société, en particulier grâce aux costumes de bal (test par défaut si les PJ utilisent les costumes comme preuve). Mais si les PJ ont recours à ce subterfuge, les gardes se mettront à avoir des doutes quelques minutes après seulement et la patrouille sera prévenue que des individus étranges se promènent dans la cité.

S'ils ne réussissent pas à passer la porte, les personnages n'ont plus qu'à trouver un passage dans la muraille, comme le pan pas encore construit près du monastère dominicain que Bothwell utilisera plus tard dans la soirée.

Une fois le Flodden Wall franchi (quelle que soit la méthode), il reste aux personnages à retrouver leur chemin. Des jets de *Mémoire* par défaut (s'ils prennent le chemin de la procession à l'envers) ou d'*Orientation* malaisés devraient suffire, mais c'est aussi le moment de distiller des détails sur le décor (voir le chapitre Edimbourg dans la partie Société). En particulier, de bons réflexes, si jamais ils entendent « Gardy loo ! », peuvent les sauver de recevoir des immondices jetées d'une fenêtre...

Si les PJ passent par l'intérieur de la ville, ils devraient rencontrer la patrouille. S'ils l'entendent, ils peuvent essayer de l'éviter, mais à cause de la neige, les gardes, rendus étonnamment soupçonneux par les nombreuses coïncidences de la soirée, repéreront des traces fraîches et se mettront à les suivre. Si les PJ les croisent sans se cacher, ou sont rattrapés, ils peuvent essayer de tromper la



curiosité inquisitrice des gardes en montant un énorme baratin (périsseux s'ils sont en costume, malaisé autrement). S'ils échouent, les gardes veulent les mettre au Vieux Tolbooth (c'est à dire en prison) jusqu'au matin. Ils sont dix, bien armés, bien entraînés, et combattre serait une erreur. Ils sont par contre bien alourdis par leurs armures, et la fuite est une bonne solution. La neige, cependant, prend des empreintes toutes fraîches que la patrouille suivra sans difficulté jusqu'à approcher de Kirk o'Field. Là, ils s'arrêteront et feront demi-tour à contre-cœur, en restant dans les parages.

Quelques dizaines de mètres avant d'atteindre Kirk o'Field, les PJ sont soudain interpellés par trois vieilles femmes assises sous un porche de bois. Elles leur demandent qui ils sont et ce qu'ils font dans ces accoutrements bizarres. C'est le moment de choisir son camp, et de décider qui ils vont citer comme étant leur employeur : Bothwell, Maitland, ou vont-ils préférer garder la bouche close ? Les vieilles femmes, qui ont peut-être bu quelque chose, rient beaucoup et se chuchotent des remarques les unes aux autres. Leur témoignage, quelques jours plus tard, sera rejeté comme farfelu parce qu'il contiendra les noms de personnages importants : aux joueurs de décider lesquels.

2. KIRK O'FIELD

Si les PJ arrivent avant une heure et quart du matin (ce qui devrait être le cas s'ils n'ont pas passé leur soirée à danser à Holyrood ou à courir dans la neige avec des gardes à leurs trousses), ils sont « accueillis » par les hommes en armure du clan Douglas, qu'ils doivent convaincre de leur amitié. Ils sont alors conduits à l'intérieur du quartier carré de Kirk o'Field, dans les jardins, où sont réunis les conjurés. Il y a un certain monde, dont Balfour, Kilspindie et bien sûr Mackie

et Gillroy, qui viennent immédiatement trouver les PJ (au milieu de cette bande de brutes, ils ne se sentent pas très à l'aise).

Pendant la période qui les sépare de l'arrivée de Bothwell, ils ont un peu de temps pour enquêter sur l'emplacement du Tacte de Craigmillar. S'ils se renseignent auprès des hommes du clan Douglas, ils ne recevront que des regards méfiants. Il faut plutôt s'adresser aux porteurs de barils, parmi lesquels se trouvent des parents de Bothwell, ou à Balfour, pourquoi pas à Bothwell lui-même, après son arrivée, pour espérer découvrir que le document est dans un coffre, et ce coffre dans la chambre du comte à Holyrood.

Puis soudain, quelque temps après son arrivée, alors que tout est prêt, Bothwell fait un caprice : il veut que Mackie et Gillroy aillent étouffer le roi dans son lit avec un foulard imbibé de vinaigre, pour être sûr du résultat. En effet, la poudre de l'époque n'est pas très puissante, et malgré la quantité qui a été entassée dans le cellier de la maison, il craint que la décharge ne soit pas suffisante pour tuer tous ses habitants avec certitude. De plus, il est clairement plus dans les mœurs de l'époque, et dans les habitudes de Bothwell, de tuer sa victime directement plutôt qu'avec des moyens trop subtils (même quand « subtil » signifie « en faisant tout sauter ») ; il ne faut pas oublier que Rizzio, lui, avait été traîné par les cheveux sur une dizaine de mètres, avant d'être poignardé cinquante-six fois...

Après quelques minutes de dispute, Bothwell hausse le ton et force les deux hommes à entrer. Si les PJ proposent de les accompagner ou même de les remplacer, il le leur interdit car il n'a aucune confiance en eux. Pour pouvoir aider leurs deux « amis », ils vont devoir s'éclipser discrètement et s'approcher de la maison par un passage détourné, sans éveiller l'attention des Douglas.



3. DANS LA MAISON DU PRÉVÔT

La maison de Kirk o'Field est une maison traditionnelle écossaise, dont on atteint l'étage par un escalier extérieur et une galerie en bois. Sa particularité, cependant, est d'être adossée au Flodden Wall, ce qui rend l'étage où Darnley dort accessible sans passer par l'escalier.

Dans la chambre du roi se trouvent aussi son valet William Taylor, qui garde un pistolet sur les genoux (c'est lui qui, le premier, a entendu qu'on avait comploté contre son maître à Craigmillar) et son petit page. Deux hommes de main, Nelson et Symonds dorment dans la galerie, en haut de l'escalier extérieur, tandis que Glen et MacCaig dorment en bas, ce qui leur permet de prendre n'importe quel intrus en tenaille sur les marches. Bonkil, le cuisinier de Darnley, dort dans la cuisine du rez-de-chaussée et n'hésitera pas à attaquer les agresseurs de son maître avec un gourdin. La galerie étant « surveillée », il est presque impossible d'atteindre le roi sans réveiller tout le monde, à moins de passer par le mur et de débouler dans la chambre de Darnley en enfonçant la fenêtre. Quand Mackie tente sa chance par les escaliers, c'est-à-dire en passant à quelques centimètres des gardes, il les réveille. Tous se mettent sur le branle-bas de combat et attaquent les intrus. Soit les PJ sont déjà sur place, auquel cas ils sont forcés de se défendre contre Symonds, Glen, MacCaig et le cuisinier (Nelson, qui n'est pas des plus braves, s'est réfugié sur le toit dès le début de l'échauffourée), soit ils sont plus éloignés, et ils assistent à ce qui suit.

Quand les bruits de lutte commencent, Bothwell et les autres s'inquiètent d'être découverts avant d'avoir accompli leur plan. Le comte ordonne alors à Balfour d'allumer la mèche, et ricane en déclarant :

« ce couard de Maitland aura une drôle de surprise au lever de son lit ! ». Puis tous se reculent vers le Flodden Wall.

Mackie est alors blessé par un des hommes de main de Darnley et tombe à terre inconscient. Gillroy a été touché à l'arcade sourcilière et est presque complètement aveuglé par son propre sang. Les deux hommes n'ont aucune chance si les PJ ne viennent pas à leur secours. Si ceux-ci interviennent seulement maintenant, ils savent où en est la mèche. Sinon, c'est un des hommes de Darnley qui s'en rend compte et le crie aux autres. Mais au lieu d'aller couper la mèche, ils continuent à attaquer quiconque tentera de sauver Mackie ou Gillroy. Pendant ce temps, Darnley et Taylor décident de s'enfuir, en passant par le Flodden Wall ; les PJ les voient à travers les vitres et peuvent alors tenter de les poursuivre, mais Taylor a toujours sa pistole, et semble très nerveux.

Si les PJ ne font rien, les deux hommes traversent le mur et tombent de l'autre côté entre les mains de membres du clan Douglas, qui les étranglent. Mais la mèche continue à brûler, et soudain, la flamme disparaît dans le cellier. Il ne reste plus aux PJ que quelques secondes pour s'éloigner, quitte à sauter de la galerie. Le bruit est assourdissant et fait momentanément perdre un niveau de *Perception* à tout le monde. Les plus proches sont projetés à terre et perdent deux niveaux de *Perception*. Des gravats sont projetés dans toutes les directions et des morceaux de pierre plus gros qu'une tête tombent du ciel au milieu des personnages.

À cet instant, il y a donc trois solutions : soit les PJ ont empêché Darnley et Taylor de s'enfuir et les ont tués ; soit les deux hommes ont franchi le mur et se sont fait tuer par les Douglas ; soit les PJ ont décidé de faire preuve de noblesse et d'essayer de sauver le roi.

Si les joueurs choisissent la dernière solution, ils découvrent pourquoi Darnley est tant détesté. Complètement paniqué, il a décidé de passer le mur et de s'enfuir. Si les joueurs tentent de l'en dissuader, il entre dans une bruyante colère et s'écrie : « Je suis le roi, je suis votre roi, vous me devez obéissance ! ». Après cela, si les PJ insistent, il essaie de les frapper, et ordonne vainement à Taylor de tirer sur celui qui a osé remettre sa décision en doute.

À moins qu'ils l'assomment et réussissent finalement à changer l'histoire, les PJ ne parviennent pas à lui faire entendre raison, et Darnley va rencontrer son créateur de l'autre côté du mur.

À partir du moment de l'explosion, la foule commence à s'amonceler autour des maisons concernées. Les gens sortent des tavernes, quittent les porches où ils s'abritent, ouvrent leurs fenêtres et regardent vers Kirk o'Field, d'où s'échappe une épaisse fumée noire. Dans ces conditions, les PJ doivent faire bien attention, car si on les voit quitter le jardin de Kirk o'Field, ils deviendront les suspects idéals.

Quoi qu'il en soit, quand les PJ regardent autour d'eux, Bothwell et ses hommes sont déjà partis au galop, ou, au mieux, sont sur le point de le faire. Bothwell veut être au lit quand on viendra lui apporter la nouvelle et n'a donc pas une seconde à perdre. Il est pratiquement impossible, à cet instant, que les PJ réussissent à récupérer le pacte avant son retour.

Ils peuvent essayer de traverser la ville plutôt que de faire le tour, mais ils sont à pied, les autres sont à cheval et des gardes patrouillent qui les cherchent avec insistance (si les joueurs choisissent cette solution, alors cette fois, une course-poursuite dans la ville s'impose).

Leur seule chance est de réussir à ralentir ou immobiliser Bothwell, mais comment réussir un tel tour de force sans attirer l'attention ? Peut-être les joueurs trouveront-ils un moyen, mais le plus probable est qu'il échouera, auquel cas le pacte refera surface à Carberry Hill, quand Bothwell en fera don à Mary juste avant de s'enfuir.

EPILOGUE (ET SUITE POSSIBLE)

Les PJ, à l'issue de l'aventure, peuvent avoir l'impression d'avoir raté le scénario. Ils n'ont pas eu beaucoup de nettoyage à faire, ils n'ont pas rencontré suffisamment de monde pour inculper Bothwell avec certitude, et surtout, ils n'ont pas réussi à récupérer le pacte. Bien entendu, c'était presque impossible, mais l'échec peut leur rester dans la gorge.

S'ils veulent tenter de récupérer le pacte dans les jours qui suivent, ils vont devoir s'introduire dans le palais d'Holyrood (le MJ peut alors utiliser les informations données dans le chapitre sur la cour) tandis que ses principaux habitants seront sortis, ce qui devrait arriver assez souvent puisque c'est à ce moment que les ennemis de Mary et Bothwell commencent. Le palais se videra une première fois deux jours après le meurtre, quand Mary quittera Holyrood pour le château d'Edimbourg, emmenant avec elle une bonne partie de la cour. Mais le meilleur moment sera certainement après le départ de Mary pour Seton, une semaine plus tard. Il faudra, cependant, se dépêcher d'agir, car à peine trois jours plus tard, Bothwell emportera le pacte avec lui à Seton, et à partir de là, la piste du document est perdue.



PERSONNAGES NON JOUEURS

NICOLAS HUBERT

Grâce : Fuyant
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1 Comptabilité 1
Français (maternel) Lire/écrire 1
Scot 4

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 2 Cuisine 4
Evaluation 3 Orientation 3
Perspicacité 2 Pistage 1

ENTREMENT : BADIN (D8)

Charme 3 Baratin 3
Criaie 1 Discrétion 4
Étiquette 1 Marchandage 3
Mendier 3 Pose 1

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 3
Forcer 2 Lutte 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 3 Dive bouteille 2

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3 Course 4
Initiative 4 Détrousser 5
Escalade 1 Escrime 1
Esquive 4 Jeux de dés 2
Lancer 1 Se cacher 4

NICOLAS HUBERT, DIT

« FRENCH PARIS »

Portrait : un jeune homme maigre et nerveux, aux cheveux fins. Son visage est souvent crispé par la peur et ses mains sont



toujours en mouvement. Il porte des vêtements de valet beiges, légèrement tachés de poudre noire.

French Paris est une victime. Ancien valet de Bothwell, il est entré au service de la reine sur le conseil du comte, qui pensait peut-être déjà se servir de lui comme agent infiltré. Mais s'il participe aux événements, c'est uniquement par peur de son maître, qui a l'habitude de le battre comme plâtre. Il est particulièrement paranoïaque pendant la soirée et repérera tout de suite les PJ si ceux-ci ne sont pas prudents. Plus tard, interrogé sur la localisation du pacte, il refusera de parler, à moins d'être pris à l'écart et intimidé.

ALLAN MACKIE,

VALET DE MAITLAND

Un homme de taille moyenne, les cheveux plus foncés que la plupart de ses compatriotes, et plutôt bien mis pour un valet. Il porte un pourpoint gris et noir, élégant mais surtout discret.

Mackie est un gaillard rusé et habile, mais malheureusement un homme de cour. Maitland l'utilise pour épier les conversations et ramasser ce qui tombe des poches, rarement pour aller tuer des rois.

Il est formé à l'escrime (un peu plus que la plupart de valets), et s'est battu dans sa jeunesse, mais il est loin d'être bagarreux, et ne se sent pas du tout à son aise au milieu des brutes réunies ce soir-là pour assassiner Darnley. Il cherche à se faire oublier, en vain, car Bothwell a une dent contre Maitland et Moray, qu'il trouve hypocrites, et se venge sur le pauvre Mackie et sur Gilroy, qui sont obligés

ALLAN MACKIE

Grâce : Ambidextre, Doigts de fée
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1 Fauconnerie 1
Comptabilité 3 Scot (maternel)

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 2 Evaluation 4
Cuisine 3 Perspicacité 3
Orientation 2
Pistage 1

ENTREMENT : BADIN (D8)

Charme 3 Chant 1
Baratin 3 Commander 1
Comédie 2 Danse 1
Criaie 1 Dressage 2
Discrétion 5 Etiquette 3
Éloquence 2 Pose 2
Marchandage 3

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2
Bagarre 2 Forcer 2
Lutte 2 Saut 1

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 3 Dive bouteille 1

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3 Initiative 4
Course 4 Equitation 2
Détrousser 3 Escrime 3
Escalade 1 Jeux de dés 3
Esquive 3 Lancer 1
Jeux de cartes 2
Se cacher 4

d'utiliser toute leur éloquence et leur sens de l'étiquette pour tenter de se défendre poliment contre la hargne du comte.



KENNETH GILLROY

Kenneth Gillroy est décrit dans le scénario suivant, mais se montre ici plus froid et intelligent que véritablement retors. Il est habillé en noir, comme d'habitude, et bien qu'il méprise les hommes qui l'entourent, il réussit à rester neutre pour ne pas s'attirer plus d'ennuis qu'il n'en a déjà.

LES DOUGLAS

Les hommes du clan sont des brutes bouffies d'honneur. Elle sont d'une loyauté sans faille à leur chef, ne remettent jamais la moindre décision en question, remplacent la personnalité par l'esprit de corps et l'intelligence par l'obéissance.

Quand ils ont une décision à prendre, ils se montrent catégoriques et butés, même si on réussit à leur montrer qu'ils ont tort. Quand leur vocabulaire tarit, les armes parlent.

LES GENS DU COMTE DE BOTHWELL

Parmi les assassins, neuf sont des proches du comte de Bothwell : ses parents John Hepburn, John Hay de Tallo, John Spens, James Ormiston et Hob Ormiston, accompagnés de ses valets William Powrie (son porteur), George Dalgleich (son tailleur), Pat Wilson et, bien sûr, French Paris.

Les valets ne sont pas suffisamment dans la confiance pour posséder la moindre information sur leur maître, à part des habitudes de travail et son caractère

GUERRIER DU CLAN DOUGLAS

Grâce : Blanche sous le harnois
Providence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 7

SAVOIR : LIMITÉ (D6)

Mémoriser 2
Armurerie 2 Cosmographie 1
Héraldique 3 Tactique 2

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 2
Orientation 3

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1
Commander 1 Etiquette 4
Intimidation 5 Pose 2

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts +2
Pièces d'armure lourdes 9 (+2)
Effort 5 Armes d'hast 5
Bagarre 6 Forcer 3
Lutte 4 Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4
Dive bouteille 4

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2
Course 3 Initiative 3
Archerie 2 Escalade 2
Escrime 5 Esquive 3
Lancer 2

Armure : Une cuirasse et un casque (Indice de protection 2)

Arme : Forte-épée (1D10+2, dégâts +1 sur membre non-protégé, incassable par main gauche espagnole, moyenne).



WILLIAM TAYLOR

Grâce : Fuyant
Providence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1
Anglais (maternel) Comptabilité 1
Lire/écriture 1 Scot 4

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 2
Cuisine 4 Evaluation 3
Orientation 2 Pespécité 2
Pistage 1

ENTREAGENT : DISERT (D10)

Charme 4
Baratin 3 Criée 1
Discretion 2 Etiquette 3
Marchandage 3 Mendier 2
Pose 2

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 3
Forcer 2 Lutte 3

COMPLEXION : GAILLARD (D8)

Endurance 3
Dive bouteille 2

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3
Course 4 Initiative 4
Arquebusade 2 Détrousser 3
Escalade 2 Escrime 2
Esquive 4 Jeux de cartes 2
Jeux de dés 2 Se cacher 3

général. Les parents du comte sont des hommes de faible caractère, qui marchent dans l'ombre de Bothwell, et font ce qu'il leur dit pour essayer de gagner un peu d'argent ou de terres. Ils ont un peu peur de lui, mais ne sont pas si facilement impressionnables par un inconnu et seront donc bien plus difficilement intimidables que French Paris.

LA GARDE D'EDIMBOURG

Comme indiqué dans le chapitre sur Edimbourg, dix hommes patrouillent dans la vieille ville pendant la nuit. Ils sont prévenus de la présence des PJ, soupçonnés d'avoir menti sur leur identité. Après l'explosion, ils se dirigent vers Kirk o'Field, et ne manqueront pas de repérer les PJ si ceux-ci ne font pas bien attention à rester cachés dans la foule.

WILLIAM TAYLOR

Taylor est un homme fin mais athlétique, habitué aux travaux physiques. Il est victime des goûts de Darnley, et porte de petites moustaches aux coins de la bouche, qui ne lui vont pas. Il est vêtu d'un pourpoint bordeaux de facture moyenne, offert par son maître. Depuis qu'il a entendu des rumeurs sur un complot à Craigmillar, il dort avec un pistolet.

Le valet de Darnley est un garçon intelligent et ambitieux, qui a fait l'erreur de croire que le jeune homme était un bon parti. Obligé de gérer à longueur de temps les caprices du prince, il a aussi développé une certaine résistance nerveuse et une grande capacité d'adaptation. Il espère ainsi réussir à être malin pour deux. Malheureusement pour

lui, la loyauté acquise avec le temps, qui le fera rester auprès de Darnley jusqu'au bout, sera la raison de sa mort.

SCÉNARIO 1

« LE ROY EST
MORT, VIVE
LE ROY ! »



LES
PERSONNAGES
NON JOUEURS

SCÉNARIO 2

WYLD
WYKKED
HELAND MEN



PROLOGUE :
L'ENTREVUE
AVEC
MAITLAND

NELSON, SYMONDS, GLEN & MACCAIG

Ce sont des malandrins que Darnley paye pour faire la sale besogne, principalement lui faire de la place à la taverne, le protéger des autres convives, et de temps en temps lui trouver de la compagnie pour la soirée. Pendant la nuit, ils sont chargés de la surveillance de la maison. Ils sont habillés comme l'homme de la rue, mal rasés mais pas barbus pour autant. Symonds et Glen ont les cheveux noirs, Nelson et MacCaig châtains, coupés très courts. MacCaig a un anneau à l'oreille gauche.

À l'exception de Nelson, qui restera caché pendant toute la durée du combat, et survivra à l'explosion en fuyant par le mur, ce sont des hommes violents qui se jetteront sur le premier intrus venu avec des bâtons et des dagues, et s'acharneront sur lui tant que d'autres n'interviendront pas.

Bonkil, le cuisinier, est un homme peu regardant, qui est loyal à Darnley parce que c'est son maître, sans jamais se poser la moindre question sur le sens moral de l'homme pour lequel il achète tous les jours nombre bouteilles de vin. Il a les mêmes valeurs que les hommes de main huguenots (*Recueil de Scénarios*, p.41)

SYMONDS, GLEN ET MACCAIG

Grâce : Robustes
Providence : Brebis égarées
Bienveillance 7

SAVOIR : SOTS (D4)

Mémoriser 1 Anglais 3
Scot (maternel) Stratégie 1

SENSIBILITÉ : ETRIQÜÉS (D6)

Perception 2 Cuisine 1
Orientation 1 Perspicacité 2

ENTREAGENT : FRUSTES (D6)

Charme 2 Baratin 2
Comédie 2 Discrétion 3
Intimidation 3

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4 Bagarre 4
Forcer 2 Lutte 3
Saut 1

COMPLEXION : GAILLARDS (D10)

Endurance 4 Dive bouteille 4

ADRESSE : LESTES (D10)

Actions/tour 3 Course 4
Initiative 4 Archerie 1
Arquebusade 2 Crochetage 2
Détrousser 3 Escalade 1
Escrime 2 Esquive 1
Jeux de dés 2 Lancer 3
Se cacher 3



SCÉNARIO 2 WYLD WYKKED HELAND MEN

Le deuxième scénario de la campagne va emmener les PJ au fin fond des Highlands, à la recherche d'un cavalier perdu et de son message secret. Ils seront alors confrontés à des mercenaires désœuvrés, à des loups affamés, à une prostituée un peu sorcière et à un espion sans scrupule qui ressemble à un ami.

PROLOGUE : L'ENTREVUE AVEC MAITLAND

Sir William rencontre les PJ à la taverne d'Ainslie le 20 janvier 1568. Un verre à la main, il regarde autour de lui à travers la demi-pénombre, observe le plafond bas, les poutres apparentes, les bois peints qui cachent les murs et se remémore le pacte que Bothwell a fait signer ici quelques mois plus tôt. Il est accablé par la culpabilité car c'est en partie à cause de lui que le duc a servi de bouc émissaire et que la reine est tombée. Il a soutenu les actions de Morton et des autres tant que Mary continuait à montrer de la loyauté envers son époux, mais maintenant celui-ci a disparu et Mary est en prison, pour peut-être n'en jamais sortir.

Après ces émouvants aveux légèrement imbibés de mauvais vin, il explique aux PJ qu'il les a choisis pour cette mission car ce sont des gentilshommes de confiance et

RÉSUMÉ DE LA SITUATION

Les choses se sont plutôt mal passées à la suite du meurtre de Darnley. Bothwell, incriminé par la faute des PJ, a emporté Mary dans sa chute. Désormais, la reine est enfermée au château de Lochleven, mais certains sont actuellement en train de travailler à la faire s'échapper. Et pendant que George Douglas organise l'évasion et va mendier de l'aide, William Maitland fait discrètement jouer son influence et sa réputation pour lui trouver des alliés. Mais un de ses messagers dans les Highlands a été attaqué par des catérans, et le comte d'Argyll n'a jamais reçu le message que Maitland lui a adressé. Inquiet de ne recevoir aucune nouvelle, Maitland envoie Allan Mackie chercher les PJ pour leur proposer une nouvelle mission.



que les mêmes remords les rongent sûrement. Si ce n'est pas le cas, il essaie de les leur inspirer en rappelant tout ce qu'ils ont fait cette nuit-là.

Si les PJ n'ont pas participé au scénario précédent, il fait appel à eux parce qu'on les lui a recommandés (et si ce sont les mêmes personnages que la campagne française de *Te Deum*, parce qu'ils sont catholiques et donc logiquement marianistes). Il fait aussi miroiter aux PJ la possibilité de récompenses formidables si la reine reprend le pouvoir : vu le nombre réduit de ses alliés, chacun est sûr d'en recevoir plus. S'ils continuent à hésiter, il offre un accompte pour les aider à se décider, et si vraiment rien ne leur convient, il s'énerve, les accuse de lâcheté, de trahison. Une fois qu'il les a convaincus, il leur fait part de ce qu'il sait et de ce qu'il attend d'eux.

Son messager Thomas Caddell est parti le 13 décembre. Cela fait maintenant plus d'un mois, et toujours aucune nouvelle. Il ne fait plus aucun doute qu'il lui est arrivé malheur. Mais il ne sait pas s'il a eu le temps ou non de livrer son message à Argyll. Il a besoin que les PJ aillent enquêter sur place, c'est-à-dire qu'ils aillent chez le comte d'Argyll, découvrent s'il a reçu la lettre et ce qu'il en a pensé (ce qui pourrait être dangereux si Argyll a bien lu la lettre, choisi son camp et éliminé le porteur). Si Argyll est indécis, ils doivent absolument le convaincre de rejoindre les loyalistes, car le clan Hamilton est actuellement le plus puissant et se croit déjà à la tête de l'armée, ce qui ne peut avoir que des répercussions fâcheuses. Pour cela, ils doivent aussi retrouver le messager, car celui-ci s'est vu confier un objet capable de faire céder le comte, une bague appartenant à sa femme Jean Stuart et qui indique que Maitland est bien dans le camp de la reine et pas simplement en train de tester sa fidélité. La piste qu'ils peuvent remonter est celle

de l'argent anglais que Maitland a confié à tous ses envoyés. Si les PJ acceptent, ils partent sur-le-champ. Un MJ que les prologues lassent pourra décider de commencer le scénario sur la route, en expliquant aux joueurs la mission que leurs PJ viennent d'accepter.

I. BIENVENUS DANS LES HIGHLANDS

I. LE VOYAGE

Comme toutes les routes d'Ecosse, celle qui mène d'Edimbourg jusqu'en Argyll est en terre et, une fois éloignée de la capitale, n'est même pas assez large pour faire passer un chariot. Les PJ voyagent à cheval, avec une monture supplémentaire pour leur matériel. La terre est gelée et les chevaux se plaignent en soufflant d'épais nuages blancs, surtout quand le chemin devient plus pentu à l'approche des montagnes.

Le voyage peut se passer sans encombre, ou pas. Il y a toujours des bandits sur les routes, et l'hiver difficile les rend plus audacieux. De même la traversée des montagnes fait courir aux personnages le risque d'une tempête de neige, ou d'une avalanche. Une fois revenus dans la vallée, cependant, le seul risque devient le froid (il ne serait certainement pas judicieux de confronter les joueurs à des caterans trop tôt).

Quelques lieues avant d'atteindre le château, les PJ aperçoivent une colline au sommet de laquelle s'élève un ancien cercle de pierres. Il ne leur reste alors plus que cinq lieues jusqu'à la ville d'Inveraray, au bord



du Loch Fyne. Cette dernière étape n'est rien de plus qu'un petit village où se croisent les vassaux du comte et où se règlent les échanges commerciaux de la région. On y trouve cependant une bonne taverne et de joyeuses ribaudes, ce qui attire suffisamment de monde pour faire de cette bourgade un endroit vivant. Pour éviter que les PJ ne se mettent à enquêter tout de suite, il est utile de leur rappeler qu'ils viennent de parcourir plus de lieues qu'ils ne peuvent compter et que c'est à peine s'ils réussissent à se tenir droits sur leurs montures.

2. L'ARRIVÉE AU CHÂTEAU

Le château d'Inveraray est un fort de pierre dans le plus pur style médiéval. Il

n'y a pratiquement aucune fenêtre, et l'extérieur n'est donc qu'un haut mur gris, au bas duquel une petite porte cloutée donne accès à l'intérieur. Les pièces sont assez grandes pour ce type de bâtiment, mais n'ont rien à voir avec ce que l'on trouve dans les palais du continent.

Les PJ sont accueillis par Argyll lui-même, qui se trouve avoir de nombreux invités. En effet, la guerre froide entre l'Angleterre et l'Irlande le met au centre d'un certain nombre de négociations. Il n'en garde pas moins un certain savoir-vivre et les PJ sont menés à des chambres petites mais décorées de tapisseries représentant des scènes de chasse. Le mobilier est rare mais joliment sculpté. Les draps sont propres, bien qu'un peu vieux.



II. UN COMTE TRÈS DEMANDÉ

Le but des PJ est de convaincre Argyll de rejoindre les rangs de l'armée loyaliste, mais tout le monde au château n'est pas d'accord.

I. ARGYLL ET LE SERVICE DE LA REINE

Le comte n'a jamais reçu la lettre, et n'a même pas vraiment souvenir du message.

Quant à rejoindre l'armée, il hésite un peu. Moray, après tout, est son beau-frère, puisque Jean Stuart est la demi-sœur du régent. De plus, il craint que les messagers qui viennent lui proposer des alliances ne soient que des espions à la solde des lords chargés de tester sa fidélité. Il faudra, pour le convaincre, lui montrer la bague de Jean Stuart, qui prouve que Maitland est bien dans le camp de la reine.

Mais approcher Argyll et oser lui parler de rébellion ne sera pas forcément facile, car un certain Kenneth Gillroy se tient entre les PJ et le comte.

2. L'AGENT DU RÉGENT

Gillroy est un menteur professionnel à la solde de Moray. Introduit au château sous le prétexte d'assurer une bonne entente entre les deux beaux-frères, il a en vérité pour mission de surveiller le seigneur highlander et de s'assurer que personne ne lui fasse changer d'allégeance. Aussi pieux que Moray, il possède aussi la même flexibilité morale que son maître et n'a

pas hésité une seconde à faire éliminer le premier messager.

Gillroy a intercepté le messager par hasard à l'auberge du village, dès son arrivée à Inveraray. Il a alors prétendu être un conseiller du comte et promis qu'il se chargerait de l'introduire. Puis il est allé voir une bande de caterans et les a payés pour tuer le messager. Celui-ci, se doutant qu'il y avait quelque chose de louche chez le prétendu conseiller, a essayé de s'enfuir, mais les brigands l'ont rattrapé et assassiné. Puis ils ont rapporté le message et la bague à Gillroy, qui a brûlé l'un et gardé l'autre. Eux-mêmes se sont payés avec l'argent anglais qu'ils ont trouvé sur le corps, mais ils ont bien du mal à l'écouler. C'est grâce à eux que les PJ pourront remonter jusqu'à Gillroy.

3. SEIGNEURS IRLANDAIS ET DIPLOMATES ANGLAIS

Au cours de leur enquête, les PJ risquent de croiser plusieurs fois les hôtes rivaux du comte.

Les Irlandais sont ici pour engager des galloglass du clan Campbell, pour qu'ils aillent servir, à l'année ou pendant l'été, sous les ordres du clan O'Domnaill, qui cherche actuellement à récupérer des terres confisquées par l'Angleterre.

Ils n'ont aucune animosité envers les PJ mais préféreraient qu'Argyll ne parte pas en campagne avec les hommes qu'ils sont venus chercher, et c'est pourquoi Gillroy va les mettre au courant de l'affaire. Les Irlandais se trouveront donc dans le camp adverse et essaieront d'empêcher les PJ de se retrouver seuls avec Argyll. Ils essaieront aussi de convaincre les PJ que le comte a bien reçu la visite du messager et l'a fait



L'IRLANDE

EN JANVIER 1568

Au Moyen Âge, la région de l'Argyll était considéré comme étant plus proche d'une colonie irlandaise que d'une région écossaise. Au XVI^e siècle, les liens que la région entretenait avec l'île voisine sont encore très forts. En particulier, l'Argyll fournit les Irlandais en mercenaires qui participent aux guerres de clans.

Dans les années 1540, Henry VIII d'Angleterre a mis en place une politique de colonisation de l'Irlande, en essayant de remplacer la culture gaélique par l'anglais, le Protestantisme, et les coutumes anglaises en général. Au début du règne d'Elizabeth, il apparaît clairement que cette tentative a échoué, et les années 1570 vont être le théâtre d'une nouvelle tentative d'invasion qui va continuer jusqu'à la mort d'Elizabeth en 1603.

En 1565, Shane O'Neil s'est soulevé contre l'Angleterre. Elizabeth a envoyé Henry Sydney pour qu'il résolve le problème, ce qu'il a fait en offrant beaucoup de pouvoir au clan rival, les O'Domnaill. En 1567, Shane O'Neil est mort assassiné, ce qui fut considéré par tous comme un juste retour des choses, puisqu'il avait lui-même pris le pouvoir en tuant son frère Matthew. Depuis, les O'Domnaill sont officiellement alliés à l'Angleterre, mais ils n'ont aucune sympathie pour les colons installés dans le Munster, et savent que les Anglais non plus ne les portent pas spécialement dans leur cœur.

renvoyer violemment, pour que ceux-ci croient qu'Argyll est opposé à l'alliance proposée par Maitland.

De l'autre côté, le camp anglais est bien embêté. Ils sont ici pour convaincre Argyll de ne pas prêter main forte aux Irlandais, mais cela ne les place pas pour autant dans le camp des PJ, car ces derniers soutiennent Mary alors que l'Angleterre soutient le gouvernement de Moray et Morton. Pour eux, la meilleure solution serait qu'Argyll prenne les armes, mais dans le camp du régent, ce que Gillroy viendra rapidement leur souffler à l'oreille. Ils essaieront alors de convaincre les PJ de changer d'allégeance, et si ceux-ci refusent, tenteront à leur tour d'empêcher les PJ de parler à Argyll, pour pouvoir eux-mêmes le convaincre de se joindre aux lords alliés contre la reine.

Bien entendu, la meilleure arme des PJ contre les Irlandais et les Anglais est la haine qu'ils éprouvent les uns pour les autres. Des PJ habiles devraient réussir à se débarrasser de ces fâcheux simplement en leur faisant prendre conscience de la position du camp adverse dans cette affaire.

III. L'ENQUÊTE

I. LE CHÂTEAU DU COMTE D'ARGYLL

Les PJ sont reçus officiellement par Argyll alors que celui-ci sort d'une entrevue avec les Irlandais. Gillroy est présent, car il sait qu'Argyll est plus loyal envers Mary qu'envers Moray ; il essaie donc de lui faire envoyer le plus d'hommes possible



à l'étranger pour s'assurer qu'il n'aura pas une armée complète s'il décide finalement de prendre les armes en faveur de la reine.

Une fois que les PJ se sont présentés à Argyll, Gillroy, et aux O'Domnaill, ils entrent faire part à Argyll de la raison de leur visite. C'est le moment d'avoir du courage ou de l'ingéniosité : soit ils lui parlent tout de suite de rejoindre l'armée marianiste, soit ils inventent une autre raison et commencent à tâter le terrain.

Dans le premier cas, le comte prend un air gêné. Si la reine lui demandait en personne, il la rejoindrait sans hésiter, même si trahir son beau-frère le gêne, mais là, il se retrouve face à des étrangers qui lui proposent de trahir son souverain officiel, et il craint que les PJ ne soient en fait venus le tester (après tout, personne ne sait que Maitland a changé de camp). Il répond donc maladroitement que jamais il ne trahirait son bon régent, tente de prouver sa loyauté sans conviction...

Les PJ devraient alors comprendre qu'il leur faut la bague pour faire pencher la balance. Ils devraient aussi trouver louche que tout le monde cherche à leur faire croire qu'il a renvoyé le messager précédent comme si celui-ci lui avait proposé de prendre la tête d'un régiment infernal. D'autant plus que s'ils lui posent la question directement, le comte dit n'avoir aucun souvenir de ce messager...

Si, au contraire, ils ne font que tâter le terrain et réussissent à mener un peu la conversation, ils doivent pouvoir endormir sa méfiance et le laisser faire montre d'une certaine affection pour la reine prisonnière. Au départ, prendre conscience de cette affection exige un jet de *Perspicacité* difficile, mais à mesure que les PJ le font parler d'elle, la difficulté du jet baisse.

À l'issue de la conversation, quoi qu'il en soit, les PJ n'ont pas convaincu le comte, mais doivent avoir compris qu'il y a moyen de le faire.

Ce qu'ils ignorent, cependant, c'est que Gillroy a épié la conversation, et a tout de suite compris que les PJ venaient avec la même mission que l'homme qu'il a fait tuer. Après quelques minutes de réflexion, il envoie un garçon donner un message aux caterans qui ont poursuivi le messager. Sur le papier, il a dessiné un rond barré, signe de mort pour les gael. Quand les bandits rencontreront les PJ, ils sauront qui ils sont chargés de tuer. Puis il court voir les Irlandais, puis les Anglais, pour les monter contre les PJ. Le meilleur moyen des PJ pour découvrir la vérité est d'interroger les valets, qui seront de la plus grande honnêteté.

2. LE CLAN O'DOMNAILL

Si les PJ veulent enquêter auprès des invités du comte, les premiers qu'ils rencontreront sont les membres du clan O'Domnaill, qui parlent avec Gillroy dans un couloir. L'agent de Moray est justement en train de les prévenir que les étrangers arrivés la veille cherchent eux aussi, d'une certaine manière, à engager les troupes d'Argyll.

Quand les PJ les approchent, ils se montrent un peu rudes, mais acceptent de répondre à leurs questions, en gaélique, seule langue qu'ils comprennent... Ils ont bien eu vent d'un messager, qui « a rencontré le seigneur et l'a mis en grande colère ». Ils rajoutent que, si les PJ ont les mêmes motivations, ils feraient mieux de partir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard. (L'attitude des Irlandais est si exagérée qu'elle pourrait même faire peser sur eux les soupçons des joueurs...)

3. LES DIPLOMATES ANGLAIS

Eux aussi ont croisé Gillroy avant de croiser les PJ. Ils ont donc choisi de convaincre ces derniers de changer de camp : l'Angleterre soutient le régent, et lui rendre service pourrait leur rapporter plus qu'ils n'ont l'air de s'en rendre compte. De plus, la reine est prisonnière, et n'a pas la moindre chance de sortir par ses propres moyens. Qu'espèrent-ils, alors, en venant mettre des idées de rébellion dans la tête d'un seigneur loyal ? Veulent-ils vraiment être condamnés pour trahison ? Argyll et leur employeur, appartenant à la haute noblesse, seraient tout simplement décapités, mais eux auraient droit au châtiment traditionnel réservé aux traîtres. À demi-pendus, puis noyés, ils finiraient démembrés, leurs bras, leurs jambes et leur tête répartis aux quatre coins du royaume, suspendus à l'entrée des grandes villes...

Si les PJ changent de camp, les Anglais les laissent alors convaincre Argyll de monter une armée pour protéger le régent, ce qu'il ne fera que s'ils se montrent particulièrement persuasifs (jet d'*Éloquence* périlleux, un échec critique envoie les PJ au cachot).

S'ils restent loyaux à Maitland ou Mary, les Anglais rient jaune de leur manque de sagesse, et s'en vont harceler Argyll pour le convaincre de monter une armée au service du régent.

4. INTERROGER GILROY

L'agent de Moray est de loin le personnage qui en sait le plus sur cette affaire. En fonction de l'état d'avancement de l'enquête des PJ, son avantage sur eux sera donc plus ou moins grand. Il sait tout ce qu'il a pu déduire de leur conversation avec Argyll, ce qui peut être à la fois beaucoup

ou très peu. En fonction de ce qu'il peut se permettre, il mentira plus ou moins, mais son discours de base est le suivant : il a rencontré le messager à l'auberge du village, l'a introduit auprès d'Argyll et bien qu'il n'ait aucune idée de ce qu'ils se sont dit, Argyll est entré dans une grande colère et a renvoyé son invité, dont on n'a plus jamais eu de nouvelles.

Aucun des habitants du château n'a entendu parler d'argent anglais.

III BIS. ENQUÊTER HORS LES MURS

I. LE VILLAGE

Pour retrouver la bague et la piste du messager, il faut descendre au village d'Inveraray. Il n'y a pas grand monde dans les rues, car il fait très froid ; par contre, l'auberge est pleine de badauds à interroger.

Si les PJ se renseignent auprès de l'aubergiste, celui-ci feint d'abord de ne pas parler le Scot, mais devant la moindre insistance, il répond qu'il n'a pas vu d'argent anglais, n'a pas entendu parler d'un messager et sait juste qu'un étranger est venu et vite reparti. Sur un jet de *Perspicacité* par défaut, les PJ sentiront qu'il cache quelque chose, mais il ne veut pas parler et s'il se sent trop pressé, il s'énervera et accusera à très haute voix les PJ de se croire chez eux (ce qui n'est pas du meilleur effet au milieu de cette foule de Highlanders, qu'ils soient Écossais des Lowlands ou pire, étrangers). Cependant, si les PJ arrivent à se montrer convaincants, (peut-être qu'une ou deux belles pièces...), il acceptera de dire qu'il a



vu le messenger parler avec un homme, qui l'a ensuite emmené au palais. Il décrit alors succinctement Kenneth Gillroy.

S'ils interrogent certains clients à propos d'un visiteur des Lowlands, ceux-ci ne savent pas grand chose, si ce n'est qu'il est reparti très vite. Si on leur parle d'argent anglais, cependant, ils se mettent à rire et leur conseillent d'aller voir Fionnaghal, à l'étagé.

S'ils demandent à l'une des serveuses, elle répond la même chose, sans en rire.

2. FIONNAGHAL, LA SORCIÈRE

Fionnaghal est une prostituée qui officie dans l'auberge, mais elle a un statut bien particulier dans la communauté, car elle est aussi sorcière. D'une très grande beauté, elle a la réputation d'emporter ses clients vers des cieux inconnus (peut-être grâce au

pouvoir des philtres aphrodisiaques qu'elle concocté), mais gare à celui qui ne paie pas ou ne respecte pas les règles, car elle sait aussi rendre impuissant ou stérile.

Féministe à sa manière, elle s'arrange pour que son petit commerce prospère tranquillement, ce qui signifie garder les trublions à distance mais aussi tenir des comptes pour elle-même et ses compagnes. Personnalité assez influente de la minuscule communauté, elle parle le Scot et accueille les étrangers avec égards quelle que soit leur origine. Les PJ la rencontrent donc au premier étage de l'auberge, alors qu'elle mâchonne un morceau de viande séchée.

Fionnaghal a bien reçu de l'argent anglais, mais pas des mains d'un étranger. C'est Niahlgas, le chef d'une petite bande de caterans pouilleux de la région, qui a voulu la payer avec ça. Elle a refusé de prendre son argent, une dispute s'est ensuivie, et elle l'a rendu impuissant. Si les PJ cher-

chent à savoir comment elle a réussi un tel prodige, elle répond simplement : « Les gens d'ici ne demandent pas comment. »

Si les PJ veulent savoir où ils peuvent trouver les caterans, elle proposera de les guider. En fait, elle espère pouvoir leur servir de guide (ainsi que de traductrice s'ils ne parlent pas le gaélique) pour obtenir une récompense, et ce désir transparait dans son attitude car elle n'est pas du genre à cacher ses intentions. Si les PJ refusent, elle leur explique que la ferme où ils s'abritent n'est pas accessible par un chemin et qu'elle ne voit donc pas comment leur indiquer la voie à suivre. S'ils acceptent, elle les emmène sur-le-champ.

Au moment de sortir, l'aubergiste la harangue en gaélique :

« Où est-ce que tu vas, fesses blanches ? (« Fionnaghal » signifie épaules blanches.) Qui va surveiller tes ribaudes ?

— Tais-toi, Gahrban, ou je fais sécher ta semence dans sa cosse ! »

Une fois sortie, elle demande aux PJ où sont leurs chevaux et monte avec l'un d'eux (qui aura sûrement du mal à y rester indifférent).

3. LES CATERANS

Fionnaghal mène les PJ à une sorte de ferme à quelques lieues du village, entre deux collines enneigées. Le bas mur de pierre a pratiquement disparu sous le manteau de neige, mais la masure apparaît clairement grâce à la fumée qui s'élève au-dessus d'elle. Avant d'arriver, la prostituée prévient les PJ que l'accueil qui leur est réservé risque d'être rude, d'autant que Niahlgas ne lui a très probablement pas pardonné. Elle n'a pas conscience que le plus grave danger qui

pèse sur eux est la récompense qui attend les caterans s'ils remplissent une nouvelle mission pour Gillroy.

Les brigands à l'intérieur de la hutte sont deux de plus que le nombre de PJ, sans compter Niahlgas, en plus de la famille de l'un d'eux, constituée de sa femme, de la mère de celle-ci, et de trois enfants en bas âge dont un minuscule bébé qui tête en ce moment même le sein de sa mère. Dès que Fionnaghal frappe à la porte, en annonçant à Niahlgas que des étrangers veulent lui parler, ils comprennent que ce sont les hommes que Gillroy veut qu'ils tuent. Ils se doutent aussi qu'ils viennent les voir à propos de l'étranger qu'ils ont massacré. Ils prennent leur armes, s'apprêtent à combattre et cherchent à savoir combien sont leurs adversaires, mais il n'y a aucune fenêtre car les murs font un mètre d'épaisseur. Avant d'ouvrir la porte pour sortir (il n'y a pas assez de place à l'intérieur pour tout le monde), ils interrogent les PJ pour essayer de découvrir leur nombre. Une fois mis en confiance, ils sortent.

L'entrevue peut alors très mal se passer. Les caterans ont en tête la mission donnée par Gillroy, et sont prêt à bondir sur les PJ dès que la conversation dégènera. Mais ils se souviennent aussi que la dernière fois qu'ils ont travaillé pour Gillroy, leur récompense a été une bourse de livres Sterling inutilisables. Le meilleur moyen de s'en sortir est de leur proposer de changer leur argent en livres Scot (avec un jet de *Baratin* par défaut, les PJ peuvent échanger un livre Scot pour chaque livre Sterling, et s'enrichir rapidement). Si les joueurs n'y pensent pas, Fionnaghal peut leur souffler cette solution pour les sortir de ce mauvais pas.

Si les PJ réussissent à amadouer les caterans, Niahlgas leur parle d'un cercle de pierres, à trois lieues d'ici, près de la route, dont les personnages devraient se souvenir ; c'est



là qu'ils ont rencontré et tué le messager, alors qu'ils rentraient d'un raid contre une ferme plus à l'est. Même si on lui pose la question, il n'avouera pas avoir travaillé pour le compte de quelqu'un ni ramassé sur le corps le message ou la bague. Il se contentera de dire que l'argent anglais vient de la bourse dont le cadavre n'avait plus besoin (jet de *Perspicacité* malaisé pour comprendre qu'il cache la vérité).

Si les caterans récupèrent de l'argent écossais, Fionnaghal exige à Niahlgas d'être payée. Il s'énerve mais finit par le faire. Elle sort alors quelques feuilles d'une petite poche accrochée à sa robe et les lui tend en préconisant : « Mâche ça ce soir, en priant la Vierge, et ton rameau bourgeonnera à nouveau ». Puis il est temps de partir.

4. LE CADAVRE DE THOMAS CADDELL

Arrivés au niveau du cercle de pierres, les PJ ont une mauvaise surprise. Le sommet de la colline est à cet instant le théâtre d'affrontements entre plusieurs membres d'une meute de loups pour la possession des entrailles d'un cheval. L'animal, comme son maître, étaient restés cachés sous la neige pendant plusieurs jours, mais l'odeur a finalement attiré les loups étonnamment près du village et des premières fermes. Le meilleur moyen de les faire partir est tout simplement de tirer en l'air, mais certains peuvent revenir après quelques minutes, poussés par la faim.

Près du corps éventré du cheval se trouve le cadavre moins abîmé du messager Caddell. Le message et la bague ne sont bien entendu pas sur le corps, mais comme ses vêtements sont déchirés, les PJ peuvent se sentir dans l'obligation de chercher un peu dans la neige rougie qui l'environne.

Pendant ce temps, Niahlgas rumine sa colère contre Fionnaghal. Après quelques minutes, il décide de se venger en attaquant les PJ pendant que ceux-ci ne se doutent de rien, trop occupés qu'ils sont à chercher autour du corps de Caddell. Ils essaient alors d'encercler les PJ et leur tirent dessus avec leurs arcs, tout en s'approchant doucement (ils ont l'avantage du nombre). Animé principalement par sa rancune, Niahlgas commencera par tirer sur Fionnaghal, dont la blessure marquera le début de l'affrontement, si les PJ ne les ont pas repérés (jet facile si l'un d'entre eux fait le guet, difficile s'ils ont tous le nez tourné vers le sol). Si les PJ ont des armes à feu, c'est le moment de les utiliser, car s'ils ont l'impression de ne pas pouvoir approcher, les caterans abandonneront et fuiront. Si Niahlgas tombe, ils se rendent.

Les caterans qui restent à l'issue de la bataille, soit parce qu'ils se sont rendus, soit parce qu'ils sont trop gravement blessés pour fuir, avouent enfin avoir été engagés par Gillroy. Les PJ savent maintenant qui travaille contre eux, mais ils sont dans la lande et ils ont des blessés à soigner (Fionnaghal la première, qui est gravement touchée et peut succomber si les joueurs ne sont pas contre une pointe de tragédie), tandis que Gillroy est tranquillement en train de monter les habitants du château contre eux.

EPILOGUE : RETOUR AU CHÂTEAU

Une fois Gillroy démasqué, les PJ n'ont plus qu'à retourner au château pour trouver la bague dans une boîte cachée sous son lit. Gillroy essaiera de les empêcher d'entrer en se plaignant auprès des gardes

du château, qui connaissent l'espion bien mieux que les PJ. Mais dès que ces derniers commencent à faire des révélations incriminantes, il s'éclipse et disparaît avant la fin de l'aventure. Les PJ le rencontreront à nouveau dans le dernier scénario de ce volume, « Un Œil de trop ».

Argyll, attiré par le branle-bas du conflit entre Gillroy et les PJ, déboule dans la chambre alors qu'ils viennent de trouver la bague. Il leur demande ce qui se passe, et le moment arrive de le convaincre. Si les Irlandais et les Anglais n'ont pas été neutralisés, l'un des camps tente de prendre parti contre les PJ, ce qui éveille les soupçons de l'autre. Le ton monte et la garde est obligée

de séparer les invités pour qu'aucun ne soit blessé (ce qui irait fortement à l'encontre des règles de l'hospitalité).

Puis Argyll prend les PJ à part, et leur donne sa réponse. Si ce scénario est joué en *One Shot*, il annonce qu'il viendra aider la reine. Si c'est le milieu de la campagne, il explique qu'il doit réfléchir encore un peu, mais il arrivera en grande pompe au cours du scénario suivant.

Les PJ peuvent alors repartir pour Edimbourg, mais ils ne reverront plus Maitland. C'est Allan Mackie qui les redirigera vers l'armée marianiste avec une lettre de recommandation.

PERSONNAGES NON JOUEURS

KENNETH GILROY

C'est le personnage récurrent de cette première moitié de campagne. S'il est apparu aux yeux des PJ comme un personnage froid mais somme toute sympathique dans le premier scénario, ils vont découvrir qu'il est en fait retors et sans pitié. Pour les besoins de la campagne, il sert de *persona* au comte de Moray, et partage donc avec lui un certain nombre de traits.

Physiquement, c'est un homme presque grand, assez fin. Ses mains sont noueuses, et il passe son temps à les ouvrir et à les fermer, ce qui peut mettre mal à l'aise

dans certaines circonstances. Son visage est empreint d'une certaine noblesse, grâce à son port, mais paraît parfois hautain quand Gillroy lève légèrement le menton (même quand son interlocuteur est plus grand que lui, il réussit à donner l'impression de le regarder de haut). Quand il s'énerve, son visage se crispe en un rictus impressionnant. Sa toilette est précise et il lui doit son élégance simple, ses vêtements (le plus souvent un pourpoint et parfois une cape) étant de bonne facture, mais invariablement noirs.

Car comme son maître, Gillroy est un dévot étrange. Il emprunte au calvinisme une intolérance dure, une intransigeance



KENNETH GILROY

Grâce : Intrigant, Machiavélique
Provvidence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 6

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5
Anglais 5 Arithmétique 3
Comptabilité 4 Cosmographie 3
Droit 4 Espagnol 2
Français 3 Héraldique 3
Italien 4 Lire/Ecrire 4
Scot (maternel) Stratégie 8
Théologie 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3 Dessin 3
Evaluation 4 Perspicacité 6

ENTREGENT : SÉMILLANT (D20)

Charme 6
Baratin 4 Comédie 7
Commander 4 Eloquence 7
Étiquette 4 Intimidation 2
Marchandage 6 Pose 2

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2

COMPLEXION : ANÉMIQUE (D4)

Endurance 1

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2
Course 3 Initiative 3
Arquebusade 3 Equitation 3
Escrime 5 Jeux de cartes 2
Main Gauche 4 Se Cacher 4

un personnage étrange et fascinant quand on ne le connaît pas, qui devient de plus en plus effrayant à mesure qu'on découvre son manque total d'états d'âme.

ARCHIBALD CAMPBELL, COMTE D'ARGYLL

Grâce : Autorité, Sens politique, Sens du négoce
Provvidence : Pauvre Pêcheur (D4)
Bienveillance 6

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4
Anglais 2 Arithmétique 2
Armurerie 2 Comptabilité 4
Cosmographie 5 Droit 3
Français 2 Gaélique (maternel)
Héraldique 3 Intendance 5
Lire/Ecrire 4 Scot 5
Stratégie 3 Tactique 5
Théologie 1

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3 Evaluation 3
Orientation 3 Perspicacité 4

ENTREGENT : DISERT (D10)

Charme 4
Commander 6 Eloquence 3
Étiquette 4 Intimidation 4
Marchandage 6 Pose 2

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts 0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3

Armes d'Haist 3 Bagarre 4
Lutte 4 Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4
Dive bouteille 2

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2
Course 3 Initiative 3
Arquebusade 3 Equitation 4
Escrime 4 Esquive 3
Jeux de cartes 3

ARCHIBALD CAMPBELL, COMTE D'ARGYLL

Le comte porte une épaisse moustache et une barbe triangulaire noires qui lui donnent un air assez vénérable. Il n'est pas habillé à la mode highlander mais comme un courtisan, avec un pourpoint gris clair et des chausses de la même couleur. Son visage, un peu abîmé par un cas bénin de petite vérole attrapé à la cour, n'en reste pas moins sympathique. Sa contenance toute entière, accentuée par un début d'embonpoint, respire la bonté. Les PJ pourraient trouver étonnant qu'il ait participé, quelques mois plus tôt, au meurtre de Darnley.

Et pourtant c'est vrai. À seulement trente ans, le comte d'Argyll, sous ses airs bienveillants, est déjà un politicien habile. S'il est obligé de passer beaucoup de temps sur





ses terres pour les administrer efficacement (s'il ne trace pas des limites claires régulièrement, les Highlanders sous sa responsabilité deviennent rapidement incontrôlables), il apprécie aussi de pouvoir passer un peu de temps à la cour pour participer aux prises de décision. Enfin, il lui arrive d'aller en Irlande, car il est aussi un commerçant, prêt à marchander très précisément les services des mercenaires qui vivent sur ses terres. Il a une affinité naturelle avec la guerre et a aussi parfaitement conscience qu'il peut se permettre une moins grande loyauté au pouvoir en place car en cas de disgrâce, il peut se retirer dans ses terres sans risque qu'on vienne l'y chercher. Mais la faiblesse de ses liens avec le pouvoir est aussi un problème, car il est souvent indécis sur la marche à suivre, ce qui va lui attirer des ennuis pendant la guerre civile.

FIONNAGHAL

La prostituée est d'une incroyable beauté, mais d'une beauté plus impressionnante qu'attendrissante. Plutôt que des bouclettes dorées, elle porte de longs cheveux roux qui descendent presque jusqu'aux hanches. Ses yeux, qui ne portent aucun maquillage, sont foncés et son regard d'une intensité hypnotique. Elle ne met pas son corps particulièrement en valeur, car sa réputation lui épargne d'avoir à aguicher le client. Elle se contente d'une large robe brune recouverte d'une petite chemise beige. Pour sortir, elle s'enroule dans un grand plaid bordeaux qu'elle rabat sur sa tête.

Fionnaghal est une féministe avant l'heure. Le pouvoir qu'elle a eu très tôt sur les hommes lui a permis de sortir du rapport de force traditionnel et elle s'est découverte une passion pour l'autorité. Elle déteste qu'on se croie en mesure de lui donner des ordres. Elle préfère penser qu'elle est sa propre maîtresse. C'est pourquoi elle

FIONNAGHAL

Grâce : Autorité, Mauvais Œil, Vénusté
Provence : Bon Samaritain (D8)
Bienveillance 8

SAVOIR : LETTRÉE (D10)

Mémoriser 4
Cabale 3 Comptabilité 3
Connaissance des Simples 5
Gaélique (maternel) Intendance 2
Lire/Ecrire 1 Scot 4
Médecine 4

SENSIBILITÉ : OUVERTE (D8)

Perception 3
Cuisine 3 Evaluation 4
Maquillage 3 Orientation 2
Perspicacité 4 Pistage 2

ENTRETIEN : SÉMIANTE (D20)

Charme 6
Baratin 3 Chant 3
Commander 2 Danse 4
Discretion 3 Eloquence 4
Enseigner 3 Intimidation 6
Marchandage 5 Pose 2

PUISSANCE : DÉLICATE (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 2
Lutte 3

COMPLEXION : DISPOSE (D8)

Endurance 3

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3
Course 4 Initiative 4
Chirurgie 3 Couture 6
Escrime 1 Esquive 3
Filage 4 Se cacher 2

est devenue sorcière. C'est aussi pour cela qu'elle est devenue prostituée : ainsi, elle ne compte pas sur un mari pour l'entretenir et peut régulièrement faire montre de son ascendant sur les hommes. Alors



« jarrets rouges »). Une barbe sale recouvre la plus grande partie de son visage, et seuls sont visibles un nez cassé et deux yeux sombres enfoncés sous d'épaisses arcades. Il porte un vieux plaid brun rapiécé et deux hautes bottes en cuir au bout desquelles il a ficelé des peaux de lapin.

Niahlgas est un chef passable. Fier et brutalement charismatique, il sait attraper toutes les opportunités pour s'assurer que ses hommes et leurs familles mangent à leur faim le plus souvent possible, mais il est trop impulsif et pas très intelligent, ce qui l'empêche de gérer des situations imprévues comme quand ils ont récupéré de l'argent anglais... Dans ce genre de cas, il s'énervé rapidement et perd à la fois sa concentration et l'influence qu'il exerce sur ses hommes en temps normal.

Ses hommes sont le nombre de PJ+2. Ils sont habillés comme lui et, dans l'ensemble, le suivent aveuglément. Ceux qui

que la prudence lui aurait conseillé de ne pas mettre ses menaces à exécution contre Niahlgas, sa fierté l'a poussée à montrer à cette brute qu'on ne la respectait pas pour rien. C'est cette même fierté exacerbée qui l'a incitée à retourner voir les ceterans et à leur demander d'être payée, plus que le besoin d'argent. Face aux PJ, elle ne se montre jamais aguicheuse et croit être neutre, mais les PJ, qui trouveront du charme dans tous ses mouvements, peuvent avoir le sentiment qu'elle les enjôle à dessein. S'ils se montrent entreprenants, elle les remettra rapidement à leur place.

NIAHLGAS

Le chef de la bande de ceterans engagés par Gillroy est un grand homme sec, à la peau rougie par le soleil et le froid (si les Irlandais appellent ces hommes Gall'ogleich, pour « guerriers étrangers », les Anglais les appellent Redshanks, ou





ont une famille à charge (c'est à dire trois d'entre eux) sont un tout petit peu plus critiques et c'est d'eux que viendront les discours plus calmes, car ils préféreraient que les problèmes de la bande ne finissent pas si mal qu'ils ne puissent plus travailler pour nourrir leurs enfants.

Leurs valeurs sont dans le chapitre sur les Highlands (p. 64).

NIAHLGAS

Grâce : Robuste, Autorité
Providence : Brebis égaré
Bienveillance 6

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 3
Cabale 1	Comptabilité 2
Cosmographie 1	Héraldique 3
Intendance 1	Tactique 2

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Perception 3
Orientation 3	Pistage 2

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Commander 2
Discrétion 3	Enseigner 2
Intimidation 2	

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts +2
Pièces d'armure lourdes 9
Effort 5 Armes d'hast 5
Bagarre 2 Forcer 1
Lutte 3 Saut 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	
Course 4	Initiative 4
Archerie 5	Escrime 5
Esquive 2	Lancer 2
Main gauche 3	Se cacher 3

SEIGNEURS IRLANDAIS

Quatre hommes forment cette expédition. Ils sont habillés de longues chemises teintes qui descendent jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils rajoutent parfois un plaid, mais contrairement aux Ecossais, ils l'enroulent plus comme une simple cape que comme un véritable vêtement.

Abban, leur chef, est un serviteur de Aodh mac Maghnusa O'Domnaill, reconnu par l'Ecosse, la France, l'Espagne et même l'Angleterre comme le roi de Tyr Connaill. Bien que son maître soit ce que l'on peut appeler un roitelet rural, Abban considère son poste et sa mission comme particulièrement honorables et fera tout son possible pour mener cette dernière à bien.

Les hommes qui l'accompagnent sont ses propres serviteurs. Ils sont eux aussi dévoués à la réussite de la mission, et seules les affaires d'honneur peuvent les faire dévier de leur but.

DIPLOMATES ANGLAIS

Habillés à la mode anglaise, de pourpoints rouges ou blancs, ils ne sont pas pour autant des habitués de la cour. Bien éduqués, ils n'en restent pas moins des hommes d'action. Aux côtés d'Henry Sydney, ils œuvrent à la sauvegarde de la paix dans les colonies anglaises. Ils vivent sur l'île et s'entendent habituellement assez bien avec les autochtones qu'ils côtoient, mais ils n'apprécient pas les rebelles et entendent bien empêcher les O'Domnaill de recevoir de l'aide des mercenaires d'Argyll.

Ni les Irlandais ni les Anglais ne devraient avoir de contact avec les PJ au-delà d'interrogatoires formels (les jets de *Perspicacité* exigés sont alors indiqués). S'ils se battent, ce sera entre eux, à la fin du scénario.

SCÉNARIO 3 UN ŒIL DE TROP



Après avoir convaincu Argyll, les PJ se retrouvent dans l'armée marianiste, alors que commence le dernier chapitre de l'aventure écossaise. Après ce scénario, les PJ se retrouvent en Angleterre pour la deuxième partie de la campagne.

L'intrigue fonctionne beaucoup grâce au postulat selon lequel les personnages sont désormais acquis à la cause de Mary, et éprouvent même une certaine affection pour elle. Si ce n'est pas le cas, le MJ aura un certain travail à fournir pour trouver d'autres motivations que l'héroïsme et le sens des responsabilités. De plus, le scénario ne marche pas vraiment en one-shot, et est clairement conçu pour faire le lien entre les scénarios ou synopsis écossais, et leurs équivalents anglais.

I. UN BON DÉPART

I. L'ÉVASION DE MARY

Le soir du 2 mai, les PJ arrivent au village de Lochleven avec une troupe de cavaliers menés par le jeune George Douglas. C'est le printemps, et la campagne est verte, mais il fait encore assez froid, et une fine brume recouvre le lac.

Les cavaliers posent pied à terre, éloignent les passants, et s'assoient sur des tas de pierres contre le bord des maisons. Ils attendent le signal, silencieux, pendant plusieurs heures. On commence à jouer aux dés, aux osselets, mais sans bruit. L'atmosphère est plus lourde que le calme apparent des soldats ne le laisse penser.

Soudain, une lueur perce le brouillard. Georgie ordonne à ses lieutenants de prévenir les hommes. On range les dés et tire les armes, mais il n'y a toujours qu'une lumière, et des silhouettes commencent



à apparaître. Georgie reconnaît son frère adopé, Willie, qui tient la torche, et à ses côtés, la dame de ses pensées : la reine.

Un nouvel ordre est passé, et l'on range les armes. Puis les soldats montent à cheval, tandis qu'on prépare ceux des fugitifs. À travers les soldats amassés qui l'aident à descendre, les PJ aperçoivent Mary, légèrement décoiffée, mais belle, très belle. Au vu du nombre de ses admirateurs, il serait étonnant qu'aucun des PJ ne ressentent un peu d'affection pour elle.

Une fois la reine et ses complices installés sur leurs montures fraîches, George ordonne à la troupe de se mettre en marche. Les PJ, comme tout le monde, se dirigent au galop vers le château de Lord Seton. Ils y parviennent au milieu de la nuit et n'aperçoivent les imposants remparts qu'en arrivant à leur pied, alors que les sabots des chevaux résonnent sur le lourd pont-levis. La herse est levée et la reine accueillie à bras ouverts, tandis qu'on mène les PJ vers les écuries où ils pourront dormir avec le reste des soldats.

2. PRÉPARATIFS DE GUERRE

Après quelques jours de repos, les PJ assistent le 7 mai à la première proclamation de la reine depuis son évasion. Le crieur, du haut d'un balcon, récite le texte devant les troupes marianistes, un texte plein de ressentiment, de vengeance et de justice violente. Les hommes comprennent alors qu'ils vont partir en guerre.

Et en effet, les Hamilton réussissent bientôt à convaincre la reine de marcher vers Glasgow pour encercler Moray. Cette guerre est en train de devenir la leur, car ils veulent retrouver leur statut privilégié et se venger du régent qui le leur a fait perdre.

L'armée se met donc en marche, confiante. Le 10 mai, des hérauts arrivent à cheval pour prévenir Mary de l'arrivée du plus gros détachement de l'armée, la division de Highlanders du comte d'Argyll. Le comte arrive en grande pompe par l'arrière, rattrape le sommet de la colonne en passant devant les PJ sans les voir, tandis que ses nombreux fantassins se mêlent au reste des hommes. Argyll est nommé Lieutenant du Royaume. Les troupes de la reine sont désormais bien plus nombreuses que celles du régent Moray. Une fois encerclé, il sera obligé de se rendre...

Puis au matin du 13, l'armée arrive en vue de la ville de Langside. Mais en face, sur Langside Hill, Moray et 4000 hommes attendent les 6000 marianistes.

3. UN TRAITRE DANS L'ARMÉE

C'est alors que les cris s'élèvent : « Un traître ! Un traître a prévenu l'ennemi de la route que nous allions emprunter ! L'armée du régent est là ! ».

La rumeur enfle dans les rangs. Un traître parmi eux... Parmi les membres de l'état-major très certainement. Les soldats n'étaient même pas au courant de l'itinéraire.

Après une charge de cavalerie ratée, et malgré la présence des troupes du régent, l'armée marianiste entre dans la petite ville de Langside, la division de Claud Hamilton en tête. Alors que le reste des hommes, dont les PJ, attend sur Clincart Hill de pouvoir avancer, un héraut à cheval se met à appeler le nom d'un des PJ. Il le cherche au milieu de la foule car il a un message pour lui, en provenance de la ville elle-même. Si les PJ se laissent trouver, le héraut approche, leur tend une lettre cachetée et repart au galop après s'être excusé car on a besoin de lui pour transmettre des messa-



ges entre l'état major et l'armée. Si les PJ ouvrent la lettre, voici ce qu'ils peuvent lire, dans leur langue natale.

*Félicitations pour pareille besogne,
vos dires étaient vrais et le tour bien
joué. Récompense vous attend au
Tolbooth de Langside.*

*K. Gilroy,
pour le service de
sa Grâce, le Régent*

Les PJ ont alors une ou deux minutes pour réagir, avant qu'une autre voix ne s'élève de la foule : « Où sont-ils ? Trouvez-moi les hommes de Maitland tout de suite ! Vilain menteur, qu'il brûle en enfer ! ». Les chefs de l'armée marianistes viennent eux aussi de recevoir un message, expliquant que Maitland n'est pas loyal à la reine, et que les hommes qui se sont intégrés à l'armée en présentant des lettres de recommandations signées par lui sont des traîtres.

Si les PJ sont toujours au milieu des soldats, il est temps de s'éclipser. Les hommes autour d'eux ne les connaissent pas et ne les dénonceront pas naturellement, mais ils feront inconsciemment le rapprochement puisque les PJ étaient déjà recherchés quelques minutes plus tôt. Bien que leur temps de réaction soit lent, les soldats finiront par tourner des regards soupçonneux vers les PJ si ceux-ci ne se mettent pas rapidement en mouvement. Au cours du scénario, les PJ ne seront jamais vraiment mis en danger par leur camp, mais seront souvent dévisagés, et s'ils restent trop longtemps au même endroit, cela pourra leur causer des ennuis.

II. LA BATAILLE DE LANGSIDE

C'est alors que les premiers coups d'arquebuse se font entendre. Les hommes de Lord Claud Hamilton viennent de tomber dans une embuscade tendue par le général Kirkcaldy de Grange. Des arquebusiers cachés dans les maisons ont tiré une salve à bout portant au moment où les soldats du clan Hamilton s'enfonçaient dans le passage le plus étroit de la Grand-Rue.

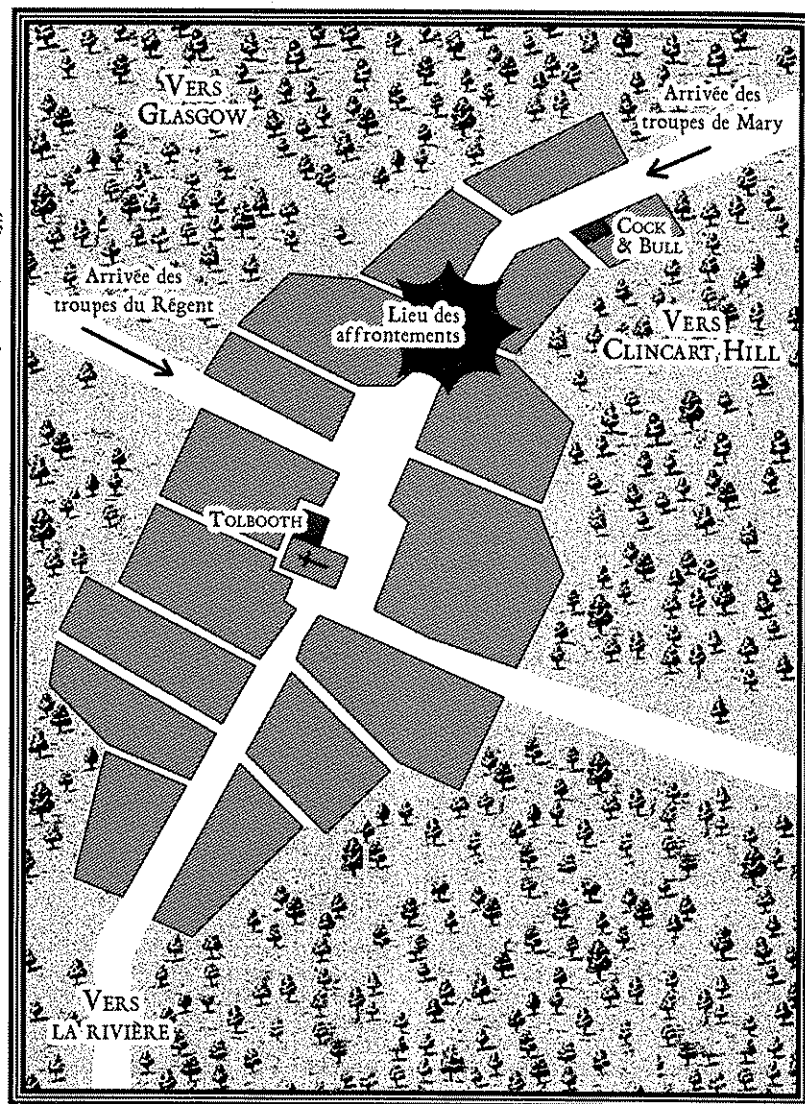
La bataille qui s'est ensuivie est d'une rare violence, les arquebusiers attaquant leurs adversaires en se servant de leurs armes à feu comme de gourdins au lieu de recharger. Alors que les marianistes commencent à s'organiser, Kirkcaldy envoie ses piquiers, qui remontent la rue sans laisser à leurs adversaires la moindre échappatoire.

Le gros de l'armée, qui avance doucement en direction de la ville, et au milieu duquel se tiennent les PJ, commence à s'inquiéter. Les soldats se mettent à courir dans toutes les directions pour essayer de savoir ce qui se passe. On s'inquiète en particulier de savoir si l'ennemi a des canons. Les chefs de file tentent de réunir leurs hommes en formation pour organiser une contre-attaque. Au milieu du chaos, les PJ ont une nouvelle chance de s'échapper : personne autour d'eux ne s'inquiète de les voir fuir, et dès qu'ils auront pris un peu de distance, plus aucun des soldats présents ne sera en mesure de les reconnaître.

Il est temps pour les PJ de décider d'un plan, mais les deux seules pistes qui leur sont offertes à cet instant les mènent vers la ville de Langside et ses combats meurtriers : soit ils vont au Tolbooth pour voir s'ils



- LA BATAILLE DE LANGSIDE -



peuvent retrouver Gillroy, soit ils partent à la recherche du héraut pour savoir qui lui a confié la lettre incriminante.

I. RETROUVER LE HÉRAUT

Si les PJ cherchent à remonter la piste du message de Gillroy, ils doivent tout d'abord retrouver son porteur. Les hérauts sont actuellement chargés de transmettre les ordres de l'état-major au front et inversement de décrire l'état du front à ceux qui prennent les décisions. Ils sont répartis entre des hommes à pied qui entrent dans la ville pour joindre les lieutenants en première ligne, et des hommes à cheval qui parcourent en permanence le kilomètre qui sépare Langside de Cathcart Hill, à l'est, d'où Mary et ses conseillers observent la bataille.

En arrivant à l'entrée de la ville depuis Clinkart Hill, les PJ aperçoivent à quelques mètres sur leur droite l'endroit où les messagers à cheval entrent en contact avec ceux qui parcourent la ville. Ceux-ci se déplacent de toit en toit, mais l'échelle avec laquelle ils sont montés a depuis été emportée. Si les PJ attendent quelques minutes, ils pourront voir arriver depuis Cathcart Hill le héraut à cheval qui leur a remis la lettre de Gillroy. Si on l'approche immédiatement, il s'excuse et va d'abord échanger quelques mots avec un homme couché sur un toit de chaume. Une fois ses instructions transmises, il revient vers les PJ pour leur dire ce qu'ils veulent savoir. En l'occurrence, qu'il a reçu le message en question d'un des hommes chargés de faire le lien avec l'ouest de la ville, mais qu'il ne l'a pas croisé depuis quelque temps. Il se retourne alors vers un autre cavalier et lui décrit rapidement un jeune cavalier avec une moustache fine, pas de barbe, une cote beige et des trouses bordeaux, mais l'autre fait signe de la tête qu'il ne l'a pas vu non plus, et leur interlocuteur fait part aux PJ de son inquiétude que

le messager se soit fait tuer... S'ils veulent vraiment le retrouver, leur annonce-t-il, ils vont devoir entrer dans la ville et interroger les autres messagers. Dès qu'il estime avoir tout dit, il s'excuse et repart avec les informations qui lui ont été confiées.

Les PJ n'ont plus qu'à pénétrer dans Langside, au moins pour atteindre une des échelles les plus proches.

2. VERS LANGSIDE

Aux yeux de l'armée marianiste, les PJ sont désormais hors-la-loi, mais ils ont la chance de n'être connus de pratiquement personne. Même s'ils parlent une langue qui les rend facilement repérables (il y a quelques Français dans les échelons supérieurs de la hiérarchie, mais pratiquement aucun parmi les soldats), ils devraient pouvoir remonter la colonne sans être inquiétés tellement la confusion est grande. La plupart des guerriers sont des Highlanders venus avec le comte d'Argyll, et pratiquement aucun ne se dirige vers la bataille. Les PJ remontent en fait un flux presque incessant de Highlanders quittant la ville, dont, pourquoi pas, les caterans auxquels ils ont été confrontés dans le scénario précédent, « *Wyl'd Wyk'ed Heland Men* ». Rencontrer des têtes connues pourra ainsi inciter les PJ à se renseigner sur ce qui se passe.

Si les Highlanders sont en déroute, c'est qu'aucun ordre ne provient plus du comte d'Argyll depuis quelques minutes. Ses hommes, privés de commandement, préféreraient fuir vers leur terre natale plutôt que de se jeter tête baissée dans les piquiers de Kirkcaldy, et laissent les pauvres membres du clan Hamilton retenir seuls et tant bien que mal la marée de lances qui se déverse sur eux. Les PJ peuvent alors décider de chercher Argyll pour découvrir ce qui s'est passé.



3. PRENDRE DE LA HAUTEUR

À mesure que les PJ avancent, la foule des soldats devient de plus en plus dense, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus progresser. Ils ne sont alors plus qu'à quelques dizaines de mètres des combats. Ils croisent beaucoup de blessés, des hommes qui essaient d'empêcher le sang de s'échapper de leurs crânes ou de leur flanc. Il peut même leur arriver de marcher sur des corps.

S'ils cherchent autour d'eux des rues moins empruntées, ils verront que les petites ruelles sur les côtés sont elles aussi pleines de combattants, mais que par contre, des échelles et de petits porches assez bas permettent de monter sur les toits (d'autant plus facilement si les PJ ont toujours les chevaux qui leur ont été confiés au scénario précédent). Si les PJ ont tendance à ne pas trop prendre d'initiative et préférèrent rester

au milieu de la foule, un homme s'écrie soudain : « Les traîtres, ils sont là ! ». Les PJ devraient alors avoir envie de s'éloigner un peu, et la présence d'échelles ou autres porches sera providentielle.

Une fois sur les toits, c'est le moment d'obliger les PJ à utiliser leurs compétences de *PUISSANCE* et d'*ADRESSE* (*Acrobatie*, *Escalade*, et *Saut*) pour passer d'une maison à l'autre. Certaines font un étage, d'autre deux ; les toits sont recouverts de chaume ou d'ancelles, les cheminées sont parfois posées au sommet ou sur le côté. De temps en temps, ils devraient croiser des soldats alliés ou ennemis, des messagers ou même simplement des autochtones, qui auront eux aussi eu l'idée de s'élever au-dessus de la mêlée.

Pour compliquer les choses, une corde qui casse, une tuile de bois qui glisse ou un saut manqué peut précipiter un PJ dans



une ruelle, sur un tas d'ordures ou même sur la tête de combattants très occupés. De la même manière, il suffit d'un pas malencontreux sur une couche de chaume un peu fine pour que le personnage traverse et tombe au milieu d'une salle à manger habitée (faux-pas providentiel lorsqu'il s'agit de sauver un personnage dont le combat sur le toit s'annonce mal). Au cours d'un affrontement, les échecs critiques peuvent signifier que le personnage glisse le long du toit, ou bien que son arme tombe, glisse et disparaît hors de portée...

4. REMONTER VERS ARGYLL

L'homme que les PJ cherchent, celui que le héraut à cheval a décrit à son acolyte, est le héraut du comte d'Argyll, chargé de renseigner le seigneur sur l'état du front et de porter ses instructions aux capitaines sur place. Sauf que depuis qu'il a porté les messages à l'attention des PJ, personne ne l'a vu. On le croit mort, mais il est simplement avec son maître en train d'attendre le dénouement de la bataille...

Grâce à la description du cavalier, les PJ peuvent interroger les autres hérauts qu'ils croisent sur les toits. Ils apprennent alors que :

- Ce héraut ne fait pas le lien avec l'extérieur de la ville mais avec un chef sur place, sûrement Hamilton, Seton ou Argyll.

- On ne l'a pas vu depuis longtemps, ce qui signifie qu'il a sûrement été abattu près du front.

- Si les PJ savent qu'il y a un problème avec le commandement d'Argyll, ils peuvent être redirigés vers le poste de commandement du comte, installé dans une auberge, le « Cock & Bull », dont l'en-seigne est visible depuis l'avenue.

Si les PJ ne savent pas pour Argyll, ils n'ont qu'à continuer en direction du front. Là, ils découvrent avec stupeur ou désabusément la violente absurdité d'une charge de piquiers. Les deux camps sont écrasés l'un contre l'autre, piques en avant, et poussent le plus possible pour essayer d'avancer sur l'adversaire. Les soldats situés derrière les piquiers ne peuvent pas atteindre l'ennemi et se contentent de jeter des objets divers pour faire céder les premières lignes.

Couché sur un toit, un héraut tente de distinguer qui a l'avantage, mais rien ne bouge, et il n'a pas conscience que si son camp est en train de perdre, c'est surtout parce que l'arrière-garde s'effiloche sans discontinuer (il ne reste d'ailleurs plus grand-monde, et la bataille est déjà pratiquement perdue).

En interrogeant prudemment le héraut (à cette distance des lignes ennemies, les têtes qui dépassent sont facilement prises pour cible par les guerriers frustrés qui s'entassent derrière les piquiers), les PJ apprennent enfin que l'homme qu'ils cherchent est le messager d'Argyll, mais qu'il a disparu depuis maintenant quelque temps. S'ils souhaitent aller voir ce qui se passe, le commandement d'Argyll, installé au « Cock & Bull », n'est qu'à deux rues d'ici.

5. REJOINDRE LE TOLBOOTH

Si au lieu de remonter la piste du message, les PJ préfèrent se rendre au Tolbooth, ils n'auront qu'à remonter l'avenue. Le bâtiment, comme des PJ habitués au pays le savent, est le plus souvent situé aux environs de la place du marché, c'est à dire là où la grand-rue est le plus large. Ils peuvent aussi penser qu'il est proche de l'église, ce qui n'est pas faux non plus. Chercher le



clocher ou l'élargissement de la rue n'est pas difficile et ce sont surtout les déplacements qui sont censés poser problème, comme on l'a vu plus haut.

En cours de chemin, alors qu'ils s'apprêtent à passer derrière les lignes ennemies, ils croisent le héraut décrit au chapitre « Remonter vers Argyll ». Celui-ci sursautera en les voyant, et leur demandera s'ils n'ont pas vu le messenger d'Argyll, pour les remettre discrètement sur la bonne voie.

En plus des déboires possibles décrits plus haut, les PJ sont confrontés à des tirs d'arquebuse et d'arc de plus en plus dangereux à mesure qu'ils approchent de la place du marché, actuellement aux mains des troupes de Kirkcaldy. C'est là que le général a installé son poste de commandement, maintenant que la bataille semble bien commencée.

Quand les PJ arrivent, le Tolbooth sert d'hôpital pour soigner les blessés. Des dizaines d'hommes entrent et sortent à chaque instant, la place est pleine de soldats ennemis et Gillroy est invisible : tenter d'entrer dans le Tolbooth est tout simplement du suicide. De plus, des messagers ennemis se déplacent le long des toits et risquent d'une part de repérer les PJ et de donner l'alerte, d'autre part de les attaquer. Il est temps de revoir leur plan.

6. LA TAVERNE

DU « COCK & BULL »

Le poste de commandement a beau n'être situé qu'à deux ruelles du front, il n'y a déjà presque plus personne autour. La foule que les PJ n'ont pas réussi à traverser à l'aller est complètement dispersée, et seuls quelques soldats blessés ou ayant des amis dans la mêlée continuent à errer sans but.

Mais même si l'entrée est désormais dégagée, les PJ vont tout de même devoir trouver un moyen de descendre du toit sans risque. Comme la taverne a deux étages, il faut sauter d'une maison des alentours, ce qui est facile, mais coûtera une cheville foulée à celui qui ferait un échec critique. Une fois en bas, les PJ n'ont plus qu'à frapper à la porte de la taverne pour découvrir... qu'il n'y a personne. Après un jet de routine de *Perception*, ils entendent des voix et des bruits de chevaux à l'arrière de la taverne. Ils peuvent soit enfoncer la porte et traverser l'établissement, soit tout simplement emprunter la ruelle qui borde le bâtiment. Quoi qu'il en soit, une fois atteinte l'arrière-cour, ils tombent nez-à-nez avec le comte d'Argyll à cheval, entouré du nombre de PJ+2 hommes, dont le mystérieux messenger que tout le monde croit mort.

Si les PJ connaissent déjà Argyll, il les reconnaît immédiatement et détourne les yeux en lançant à ses hommes : « La bataille est perdue. Allez-y vite, avant qu'on nous prenne ».

7. LA TRAHISON D'ARGYLL

Le comte a honte de ce qu'il a fait, et ne veut pas parler aux PJ. C'est à eux de le convaincre de rester encore quelque temps pour leur expliquer ce qui s'est passé. Sur un jet par défaut d'*Éloquence* ou autre, il accepte, car au fond, il a besoin de s'expliquer auprès de quelqu'un.

Après qu'on lui a demandé de prendre les armes contre le régent son beau-frère, Archibald Campbell a beaucoup hésité. Il a tourné la question dans tous les sens, cherchant à oublier son affection pour la reine et tentant de définir objectivement l'importance de ses liens avec chaque camp. Incapable de se décider, il a fini par décider de soutenir la reine son amie et s'est mis en

marche avec ses troupes, quand une longue lettre de Gillroy lui est parvenue. Elle contenait le texte des premières proclamations de Mary, annotées par ses soins. Il faisait remarquer que la reine était bien décidée à se venger des lords qui l'avaient fait enfermer, et que si elle semblait prête à leur pardonner tant qu'elle avait besoin d'eux, peut-être redeviendrait-elle plus rancunière une fois revenue au pouvoir.

Confus, Argyll a trouvé ces arguments très pertinents et a accepté, plutôt que de participer à une bataille difficile d'où sortiraient plus de perdants que de gagnants, d'organiser un piège, pour neutraliser l'armée marianiste sans trop d'effusion de sang. Il serait toujours temps, une fois Mary de nouveau sous les verrous, de lui faire promettre la clémence avant de la remettre sur son trône, sous tutelle.

Le plan, d'une grande simplicité, consistait à encercler l'armée à Langside pour l'immobiliser, et récupérer rapidement Mary avant qu'elle n'ait eu le temps de rejoindre Dumbarton pour partir en France.

Bien entendu, tout ne s'est pas passé exactement comme prévu. La bataille bien que courte, a été plus violente que prévu, et maintenant qu'elle s'achève, après seulement quarante-cinq minutes de combat (minutes extensibles au rythme des joueurs), Argyll n'a plus qu'à fuir pour ne pas souffrir le déshonneur de se laisser prendre par « l'ennemi ».

Si les PJ lui demandent pourquoi il leur a envoyé le message de Gillroy, il répond avec un air désabusé que celui-ci voulait se venger d'eux, mais qu'il ne pouvait s'en charger lui-même, trop occupé qu'il était — et est encore — avec sa propre mission. Et si on lui demande de quelle mission il veut parler : « Capturer la reine, bien sûr ! » Mais les PJ sont encore soupçonnés par

l'état major, et s'ils n'y pensent pas, c'est Argyll qui le leur rappelle. Il sort alors la bague de Jean Stuart (que les PJ lui ont apportée au scénario précédent) et la leur tend. « Dites à la reine ce que j'ai fait, et montrez-lui ceci pour qu'elle sache que vous dites vrai... »

Puis le comte et ses hommes partent au galop vers l'ouest, laissant les PJ seuls.

III. LA FUITE

Dans la rue, les troupes du régent avancent lentement, tandis que quelques soldats parcourent les ruelles et entrent dans les maisons pour trouver des combattants cachés à faire prisonniers. Si les PJ se laissent repérer, ils seront immédiatement pris en chasse.

En-dehors de la ville, les troupes des marianistes sont encore nombreuses, mais elle se dispersent méthodiquement sous les ordres de leurs capitaines. Au sommet de Cathcart Hill, la reine et ses conseillers ont disparu. Seton et Hamilton ont été fait prisonniers ; ils chevauchent aux côtés des généraux du régent, la bride de leur cheval tenue par un soldat à pied. Les vainqueurs rient : il n'y a eu pratiquement aucune perte de leur côté.

Sur Clincart Hill, les PJ peuvent prendre possession de quelques chevaux qui ont été abandonnés par les troupes en fuite. Ce ne sont pour la plupart que des chevaux de trait, mais il y en a aussi quelques-uns équipés et entraînés à la guerre.

Une fois ces montures récupérées, il est temps pour les PJ de se mettre en marche avant qu'on ne s'inquiète de leur attitude et qu'on se mette à leur tirer dessus.



I. À LA POURSUITE DE LA REINE

Du haut de la colline, les PJ peuvent voir Mary et ses conseillers qui chevauchent aussi vite que possible le long de la rivière. Ils tentent de rallier le pont le plus proche et s'apprêtent à le détruire pour empêcher les hommes du régent de les poursuivre. Les PJ ont intérêt à se dépêcher s'ils ne veulent pas que le pont s'écroule avant qu'ils l'atteignent. Selon toute probabilité, ils arriveront en vue de la compagnie pendant que des hommes seront en train d'entamer les piliers de bois avec des haches. Ils seront mis en joue bien avant de pouvoir approcher et on les obligera à poser leurs armes dès qu'ils seront à une distance propre à la conversation.

Argyll a été content de pouvoir se dédouaner en offrant la bague, mais en vérité, elle est bien insuffisante pour laver les PJ des soupçons qui pèsent sur eux. Pour réussir à convaincre Mary, ils vont devoir réussir un test d'*Éloquence* difficile (si les joueurs jouent eux-même la scène, le test n'est plus que par défaut). Si le test est raté, les seigneurs décident de mettre les PJ aux arrêts en attendant de connaître le fond de l'histoire. Leurs armes sont confisquées et leurs mains ficelées à la bride de leurs montures.

2. CHEVAUCHER À TRAVERS LES BORDERS

Après seulement quelques heures de route, les cavaliers s'arrêtent. Ils discutent discrètement tandis qu'un soldat tient les chevaux des PJ à l'écart. Au bout de quelques minutes de débat, ils abandonnent l'idée de traverser les terres ennemies des Lennox en direction de Dumbarnet. Finalement,

ils choisissent de partir vers le sud, chez les Maxwell, catholiques et marianistes.

Ils parcourent près de quarante kilomètres supplémentaires avant de se poser enfin, et dorment à même le sol, après avoir mangé un peu de grain moulu avec de l'eau. Des soldats montent la garde, et les PJ sont attachés à une barrière au bord du chemin, s'ils n'ont pas réussi à prouver leur innocence. Pendant plusieurs jours, les fugitifs continuent à ce rythme, avec ce régime. Parfois, ils obtiennent de la population qu'elle leur offre un peu de lait, mais il est rarement frais et est parfaitement tourné après quelques heures de chevauchée. À chaque pont, la troupe s'arrête et prend quelques minutes pour couper la route à d'éventuels poursuivants. À chaque instant, la reine doit réprimer ses larmes. Elle se sent sale, sa jupe est déchirée et boueuse. Sa santé fragile ne peut plus supporter ces journées passées à cheval et ces nuits à même le sol...

Pendant la fuite, les PJ peuvent continuer à clamer leur innocence jusqu'à finir par convaincre la troupe, auquel cas on pourra leur donner quelques missions :

- Détruire un pont
- Chasser un peu de nourriture
- Aller demander des vivres dans une ferme ou un village

Si les PJ se sont contentés de chevaux de trait, leurs montures commencent à fatiguer, et peinent à parcourir les distances qu'on leur impose au galop. Heureusement pour eux, ils arrivent bientôt au château de Lord Maxwell.

L'accueil est aussi chaleureux que les circonstances le permettent. On offre un lit et une baignoire à Mary, et presque toutes les femmes de chambre du château se mettent



à son service. Ses couleurs reviennent, et le soir, elle mange avec appétit, comme tout le monde d'ailleurs. Dans la salle principale, tous les compagnons de la reine, PJ et soldats compris, sont invités. Ces quelques jours ont énormément rapproché les membres de la petite compagnie. On sert du vin et après quelques verres, l'atmosphère devient plus chaleureuse.

À un moment, lord Herries, le seigneur qui a conduit Mary ici, demande à qui appartiennent les gardes postés devant une porte. Lord Maxwell explique que derrière la porte se trouve un pauvre marchand du nom de Stalker, qui a fui le Lothian par peur du régent. Il est malheureusement souffrant et ne peut pas se joindre au reste des convives. Puis la discussion glisse sur les méfaits de Moray. On parle de sa chasse aux sorcières, de la façon dont il massacre tous ceux qui ont eu quelque chose à voir avec le meurtre de Darnley alors même que tous ses alliés y ont participé... M. Stalker est oublié, mais les PJ, entraînés à être méfiants, voudront peut-être en savoir plus. Impossible, pourtant, d'aborder Lord Maxwell ou de quitter la table pour aller se promener dans les étages. Il faudra attendre que les autres dorment.

Après le repas, les seigneurs rejoignent leurs appartements, tandis que les plus petites gens restent dormir dans la salle commune.

3. LE PLAN DE GILROY

Ce que tous ignorent, c'est que l'espion du régent est déjà sur place, depuis presque une journée. Ne sachant le chemin que les fugitifs allaient prendre, il a préféré les attendre là où il savait qu'ils finiraient par se rendre. Prétendant avoir été persécuté par Moray et obligé à fuir, il s'est présenté devant Lord Maxwell et a feint une faiblesse qui l'oblige à rester alité quelques jours. C'est pourquoi

il n'a pas été présenté aux autres invités de Maxwell à leur arrivée.

Pendant la nuit, Gilroy et ses hommes doivent se diriger vers la chambre de la reine, assommer ou tuer les gardes et enlever Mary. Les ordres de Moray sont qu'elle doit mourir, mais Gilroy a besoin de l'avoir comme otage pour pouvoir s'enfuir. Il entend ne la tuer qu'après avoir distancé ses poursuivants.

Cependant, un événement inattendu va venir bousculer son plan. Sur le chemin de la chambre royale, Gilroy traverse la salle commune et reconnaît les PJ (s'ils sont là). Bien décidé à enfin finir le travail, il envoie un homme les égorger. Mais en marchant sur un pied, en éternuant, ou de n'importe quelle autre manière, l'assassin réveille au moins l'un d'entre eux. Gilroy, en voyant ça, s'élançe en direction de la chambre avec le gros de ses hommes, mais le(s) PJ réveillé(s) a le temps de le reconnaître sur un jet de *Perception* facile.

Gilroy et ses hommes approchent alors de la chambre en faisant semblant de chercher les cuisines, puis prennent les gardes par surprise et les massacrent. Ils entrent ensuite en trombe dans la chambre de la reine, tuent les femmes de compagnie et enlèvent Mary, rendue inconsciente par un coup à la nuque, et qu'un soldat en noir porte sur l'épaule. Il leur faut maintenant traverser la salle commune avec leur otage, ou fuir par une fenêtre.

C'est aux PJ de réagir. Gilroy, qui porte désormais un masque, veut d'abord s'en tenir au plan : il menace l'assemblée d'abattre la reine si un seul d'entre eux fait le moindre geste. En ce qui concerne les soldats, la menace fait son effet : aucun ne veut risquer la vie de Mary. Mais les PJ savent que la mission de Gilroy consiste à tuer son otage ; il faut donc courir le risque, et provo-



quer Gillroy, qui a bien conscience que s'il tire, sa petite équipe ne pourra repousser la masse de leurs ennemis. Les autres soldats, cependant, n'apprécieraient sûrement pas que les PJ agissent aussi brutalement, et essaieront peut-être de les faire taire.

De même, un des hommes de Gillroy peut finir par tenter une action désespérée en abattant le PJ le plus bruyant. Quoiqu'il en soit, dès que la situation dégénère, Gillroy choisit le second plan : il fuit avec ses hommes et leur otage dans un des couloirs à la recherche d'une fenêtre. Et pour ralentir leurs poursuivants, il jette une torche à terre dans un des couloirs, qui enflamme le tapis et les tapisseries alentours.

4. SUR LES TOITS

Si les PJ sont juste derrière, le jet de *Saut* pour franchir les flammes est facile, mais il augmente d'un niveau toute les trente secondes.

Les autres sont plus lents. Ils ne savent pas encore comment réagir (même si un des PJ a dit que Gillroy n'avait aucune intention de laisser la vie sauve à Mary), et préfèrent aller prévenir leurs supérieurs. Un grand vacarme s'ensuit, à mesure que tout le château se réveille et apprend la nouvelle.

Pendant ce temps, Gillroy et ses hommes recherchent une issue. Ils ne peuvent pas descendre, car au bas de chaque escalier, ils entendent la clameur toujours plus agressive de l'armée réunie dans le hall. Pour ne rien arranger, le château étant d'un style résolument médiéval, les fenêtres sont rares et toutes petites. En les harcelant suffisamment à chaque fois qu'ils tentent de fuir par une fenêtre, les PJ peuvent s'arranger pour que Gillroy reste aux abois. Il fait alors l'erreur d'ordonner à certains de ses hommes de retenir les PJ, par groupes

de deux ou trois, alors que lui-même et quelques autres continuent à arpenter les couloirs. À force de monter à chaque fois qu'ils rencontrent un escalier, les assassins finissent par se retrouver au sommet de la tour carrée, où gisent deux vieux canons et quelques boulets de pierre. À cet instant, les hommes de Gillroy, qui étaient au départ deux fois plus nombreux que les PJ, ne devraient plus être tellement plus qu'eux (de préférence le même nombre ou même un peu moins si les PJ sont déjà blessés).

Il pleut des cordes au-dehors, et les torches s'éteignent immédiatement. Les pistolets que portent certains des tueurs deviennent hors d'usage, et ils sont obligés de tirer leurs épées. Gillroy porte Mary par la taille et menace toujours de la tuer d'un coup de pistolet. S'ils ne sont pas sortis sous la pluie, les armes à feu des PJ sont encore opérationnelles et peuvent faire quelques dégâts ; si elles sont déjà trempées, une action consacrée à tirer est une action perdue.

Les hommes de Gillroy sont fanatisés et pris au piège. En ce qui les concerne, le combat est à mort. Ils sont armés d'une rapière et d'une dague de main gauche. Entraînés à la méthode anglaise, ils savent très bien combattre avec ces deux armes et représentent des adversaires dangereux, mais les PJ peuvent être aidés par la providence : le sol est mouillé et glissant, des boulets trop irréguliers pour rouler traînent un peu partout et si le rebord fait presque 1,20 mètre de haut, les créneaux sont si bas qu'on peut très facilement basculer et faire une chute mortelle.

Si Gillroy se sent pris au piège, il recule en traînant difficilement le corps de Mary. N'osant pas quitter ses adversaires des yeux, il ne jette que des regards fugaces derrière lui, et s'approche dangereusement d'un créneau. Il a toujours la pointe de son pistolet écrasée contre les cheveux noirs de la reine.



Peut-être à cet instant les PJ se souviennent-ils de Fionnaghal, abattue par sa faute... Mais malgré leur colère, ils ne peuvent pas faire grand-chose, car la vie de Mary est en jeu. Sauf que le pistolet de Gillroy est comme tous les autres, il ne marche plus, et l'espion de Moray est trop préoccupé pour y penser. Il croit que son arme est sa seule chance de survie, et continue à reculer sans savoir où il va. Si les PJ le surprennent, l'intimident ou l'attaquent, il appuie sur la détente, voit la mèche crépiter et mourir, puis trébuche en arrière et bascule par dessus bord.

EPILOGUE

Grâce à la pluie, le feu est vite maîtrisé. Les PJ ramènent la reine encore inconsciente à l'intérieur. On la porte dans une nouvelle chambre, où de nouvelles femmes de compagnie la changent et la font sécher.

Pendant quelques heures, on craint qu'elle ne soit tombée malade, mais elle finit par se réveiller. Eberluée par ce qu'on lui raconte, elle remercie maladroitement les PJ et leur promet qu'ou qu'ils aillent, ils n'auront qu'à montrer la bague de Jean Stuart pour que ses partisans sachent qu'ils ont sauvé la vie de la reine d'Ecosse.

Si l'un des tueurs a survécu, il dévoile tout, en particulier que Moray a ordonné que Mary soit tuée. Il n'y a plus le choix : il faut partir, quitter le pays, fuir en Angleterre maintenant que la route vers la France est coupée. Qui sait, peut-être Mary sera-t-elle bien accueillie pas sa cousine. Et à la cour d'Angleterre, elle aura une chance de faire valoir sa prétention à la couronne...

Quelques jours plus tard, Mary rejoint Abbey Burn, où elle embarque sur un bateau de pêche avec Herries, Flemmyng, Maxwell, Claud Hamilton et... les PJ. Ensemble, ils partent pour l'Angleterre, où de nouvelles péripéties les attendent.

PERSONNAGES NON JOUEURS

LES HÉRAUTS

Les messagers sont chargés de fluidifier la communication entre le front et le poste de commandement. Quel que soit leur camp, ils sont assez nombreux et passent beaucoup de temps à courir.

Les messagers de Kirkcaldy sont sept : ils se déplacent de toit en toit entre la place du marché et le goulet où ont lieu les combats.

Ils ne portent aucune armure pour garder une certaine agilité et ne sont que légère-



ment armés (une rapière principalement, et une dague de main gauche qu'ils n'utilisent pas car ils gardent une main libre pour ne pas tomber).

Les hérauts marianistes chargés de la ville sont huit en plus de Katmoor, celui d'Argyll. Certains font le lien entre le front et les capitaines, d'autres entre les capitaines et l'extérieur. Ces derniers passent alors leurs informations aux trois messagers à cheval, qui s'élancent au galop vers Clincart Hill.

Katmoor est donc chargé à la fois de faire le lien entre le front et son maître, et entre son maître et l'extérieur. Argyll ne donnant aucun signe de vie, Katmoor ne s'est que

très peu déplacé et n'a pas rencontré grand monde à part le cavalier à qui il a donné les messages de Gillroy. C'est pourquoi personne ne reconnaît la description qui en est faite, à part le héraut indécis qui attend au-dessus du front.

LES SOLDATS

La ville regorge de combattants des deux camps.

Les piquiers sont les plus nombreux au point d'impact entre les deux forces, mais ils sont trop occupés pour prêter atten-



tion aux PJ. Ils tentent inexorablement de gagner du terrain sur leurs homologues adverses, dans une mêlée aveugle où ils doivent combattre sans pouvoir bouger. Si les PJ les attaquent, cependant, quelques piquiers peuvent sans problème atteindre les toits et tenter de frapper leurs attaquants, avec un malus de 2 dû à la restriction de leurs mouvements.

Les arquebusiers de Kirkcaldy représentent la force de frappe rapide de l'armée du régent, mais une fois leur attaque surprise effectuée, ils laissent la place aux piquiers, et se reculent. Ils peuvent alors prendre le temps de recharger, mais comme ils ne voient plus l'ennemi, il ne leur reste plus qu'à attendre. Si les PJ ne se montrent pas assez discrets, un arquebusier pourra tenter d'abattre l'un d'eux. Certains peuvent même employer les échelles mises à disposition des hérauts pour approcher l'ennemi par les toits, et croiser les PJ par hasard. Ils ont les valeurs des arquebusiers décrits dans le livre de base, livre 1, p.48.

Les Highlanders d'Argyll ne participent pas aux combats car ils ne reçoivent aucune instruction et n'ont pas la place nécessaire pour faire usage de leur technique, mais les PJ peuvent croiser des hommes de Huntly, qui essaient tant bien que mal de montrer comment l'on combat dans les hautes terres. Ils s'enfoncent dans la mêlée et dévient les piques avec leur lochaber pour approcher l'ennemi, en vain. En fonction de leur métier, ils peuvent posséder les valeurs d'un highlander type ou celles d'un galloglass.

Les cavaliers, après avoir échoué dans leur charge au tout début de la bataille, ne participent plus aux événements. Certains ayant été tués, c'est à eux qu'appartiennent les chevaux abandonnés que les PJ peuvent trouver sur Clincart Hill à la fin du scénario.

PIQUIER (DE LA REINE OU DU RÉGENT)

Grâce : Robuste
Providence : Pauvre pêcheur (D6)
Bienveillance 5 à 9

SAVOIR : LIMITÉ (D6)

Mémoriser 2
Armurerie 1
Héraldique 2
Cosmographie 1
Tactique 1

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 2
Orientation 1
Perspicacité 1

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3
Discretion 2
Commander 1
Intimidation 1

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3
Bagarre 3
Lutte 2
Armes d'hast 3
Forcer 4
Saut 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2
Course 3
Archerie 2
Esquive 3
Se cacher 2
Initiative 3
Escrime 1
Lancer 2



LA GARDE PERSONNELLE D'ARGYLL

Blair, Cailin, Finnean et les autres, sont des vassaux du comte, mais au lieu d'être vêtus d'un plaid comme des serviteurs, ils portent des habits de cour, comme Argyll, sous un plastron. Ils sont armés de broadswords joliment ouvragés, qu'ils gardent à la main quoi qu'il arrive.

Ils sont assez paranoïaques à cause de la position peu enviable de leur maître, qui a trahi un camp sans rejoindre l'autre. Au contact des PJ, ils se montreront rudes et inquisiteurs, mais leur sens de l'honneur exacerbé les obligera à faire de plates excuses une fois que les PJ auront prouvé leurs bonnes intentions. Si les PJ tentent à un moment de s'attaquer à Argyll, ses gardes se jetteront sur les agresseurs et causeront de lourds dégâts, car ce sont tous des combattants émérites.

GARDE D'ARGYLL

Grâce : Blanchi sous le harnois, Robuste, Maître archer
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 8

SAVOIR : LIMITÉ (D6)

Mémoriser 2
Armurerie 3 Cabale 1
Comptabilité 1 Cosmographie 3
Héraldique 4 Intendance 1
Tactique 4

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3
Orientation 2 Pistage 1

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3
Commander 4 Discrétion 3
Enseigner 2 Intimidation 3

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts +2
Pièces d'armure lourdes 9
Effort 5 Armes d'hast 5
Bagarre 2 Forcer 1
Lutte 5 Saut 2

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3
Course 4 Initiative 4
Archerie 5 Escrime 7
Esquive 4 Lancer 2
Main gauche 5 Se cacher 3



LES ASSASSINS AU SERVICE DE GILROY

Sous leurs masques, les tueurs sont des hommes bien coiffés, bien rasés, vêtus avec une extrême simplicité de pourpoints et de hauts-de-chausses noirs sur une chemise blanche et des chausses grises.

Ce sont des gentilshommes de petite noblesse fanatisés par des prédicateurs et acquis au pragmatisme machiavélique de Moray et Gillroy. Passablement éduqués, et même assez intelligents, ils ont perdu tout esprit critique au contact de leurs mentors et, désormais, ils sont prêts à tout aussitôt qu'on leur assène que c'est pour défendre la vraie foi. Ils ont une haine irrépressible des catholiques.

Ils n'ont aucune peur de mourir, certains que leur foi infallible leur ouvrira les portes du paradis. Ils portent tous une rapière et une dague de main gauche. Certains ont un pistolet.

ASSASSIN DU RÉGENT

Grâce : Stoïcisme, Tête brûlée
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 6

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3
Anglais 2 Armurerie 3
Cosmographie 2 Héraldique 2
Latin 1 Lire/Ecrire 3
Tactique 3 Théologie 2

SENSIBILITÉ : ETRIQUE (D6)

Perception 3
Perspicacité 1 Pistage 1

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1 Comédie 2
Commander 1 Discrétion 4
Eloquence 1 Intimidation 3

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3 Armes d'hast 2
Bagarre 2 Forcer 3
Lutte 2 Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4 Natation 2

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3
Course 4 Initiative 4
Acrobatie 1 Archerie 2
Crochetage 1 Escrime 5
Esquive 2 Lancer 2
Main gauche 3 Se cacher 3

LES DEUX
REINES



VOLUME I



ACHEVÉ D'IMPRIMÉ EN DÉCEMBRE 2010 PAR ICN (FRANCE)
DEUXIÈME ÉDITION - DÉPÔT LÉGAL : DÉCEMBRE 2010
ISBN : 2-916323-06-6

